

A20d

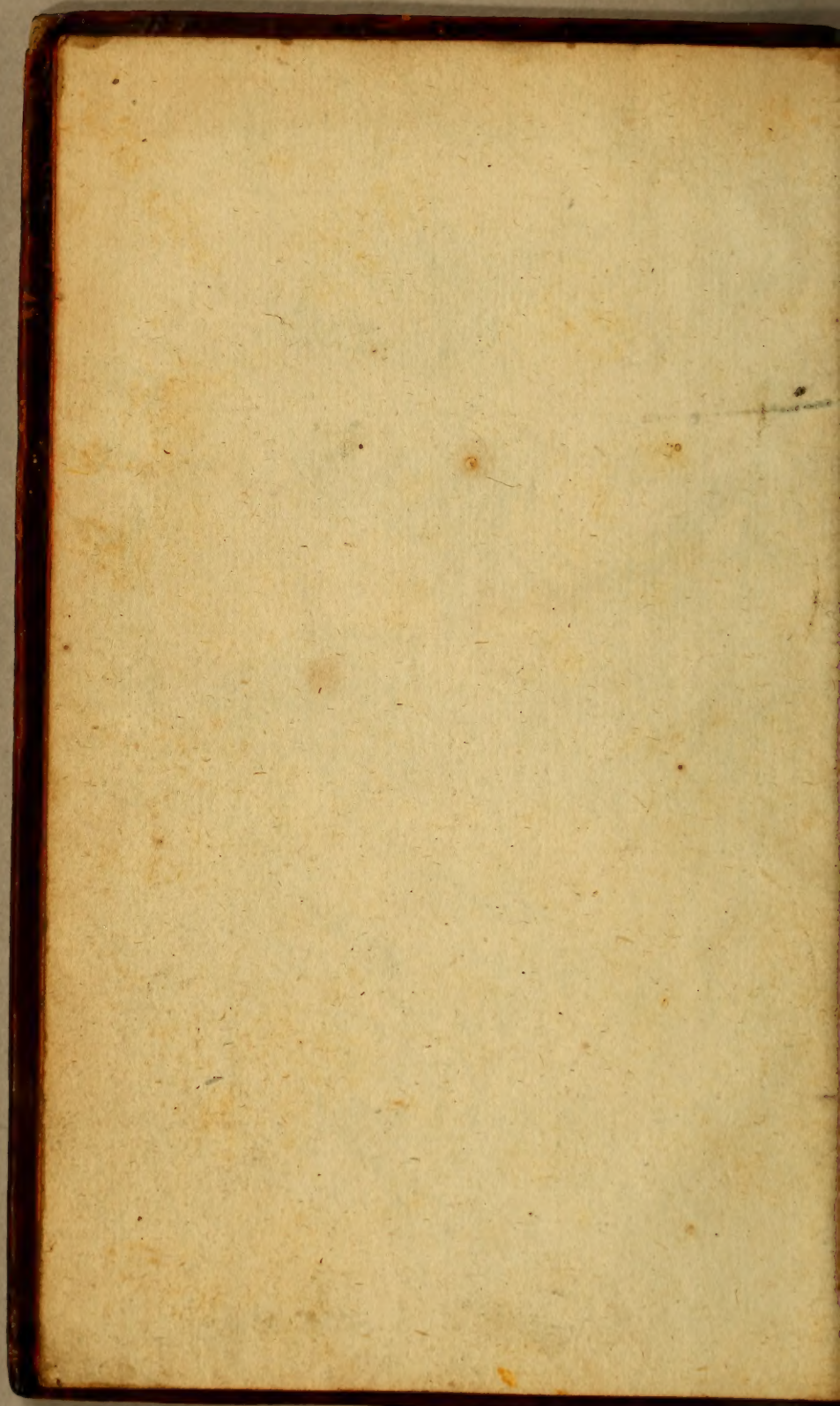


*John Carter Brown.*

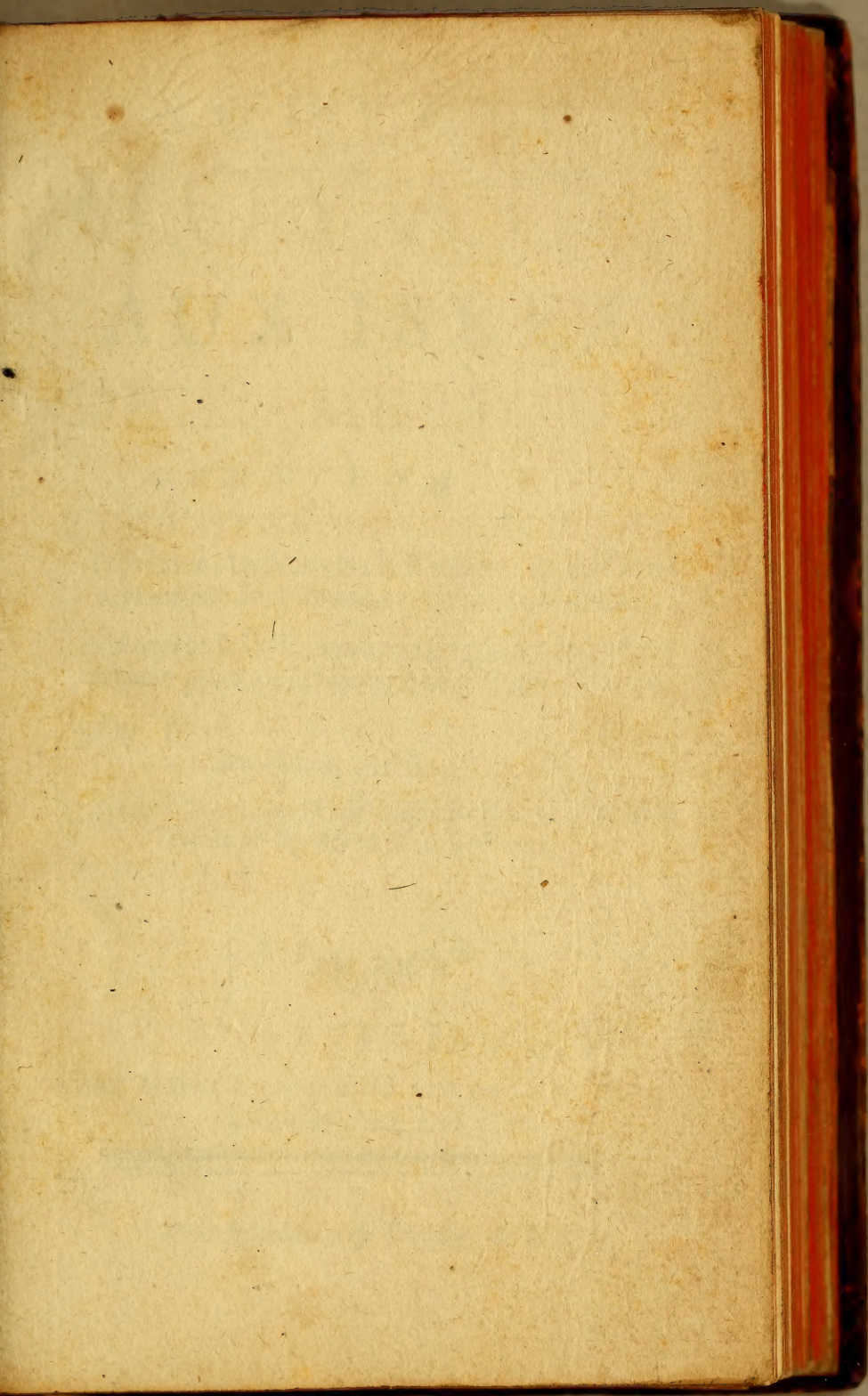












3312



NOUVEAU  
VOYAGE  
AUX ISLES  
DE L'AMERIQUE.

CONTENANT

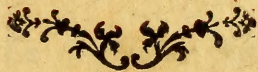
L'HISTOIRE NATURELLE DE CES PAYS,  
l'Origine, les Mœurs, la Religion & le Gouvernment des Habitans anciens & modernes.

Les Guerres & les Evenemens singuliers qui y sont arrivez pendant le séjour que l'Auteur y a fait.

Par le R. P. LABAT, de l'Ordre  
des Freres Prêcheurs.

Nouvelle Edition augmenté considérablement, & enrichie de Figures en Tailles-douces.

TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES,  
Chez GUILLAUME CAVELIER Pere,  
Libraire, au Lys d'or.

---

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

NOUVEAU  
VOYAGE

AUX ISLES

DE L'AMERIQUE

COUVERTURE

Le Gouvernement de la France a ordonné que ce Voyage  
seroit fait par un de ses Officiers, &c.

de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes

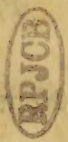
de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes

de la Compagnie des Indes







JOHN CARTER BROWN.

# TABLE

## DES CHAPITRES

de la seconde Partie.

CHAP. I. **L'** Auteur est attaqué du mal de Siam. Comment il en guerit. Maniere de porter les orangers en Europe, & de les conserver, page 1

CHAP. II. Maladies des Nègres & des Créolles. Etablissement d'une Paroisse au Cul-de-sac Robert. Description de la Becune, des Galeres, & de l'Arbre de Mancenilier, II

CHAP. III. Histoire de quelques Nègres Sorciers, 53

CHAP. IV. Le Supérieur Général des Missions des Freres Prêcheurs meurt à Saint Thomas, Son Enterrement. Les Missionnaires de la Martinique en élisent un autre en sa place. 66

CHAP. V. Des Sauvages appelez Caraï-  
Tome II. a



## T A B L E

<i>bes, de leurs vêtemens, armes, vais-</i> <i>seaux &amp; coutumes,</i>	71
CHAP. VI. <i>L'Auteur va au Cul-de-sac</i> <i>François. Description d'un Carbet de</i> <i>Caraïbes.</i>	145
CHAP. VII. <i>Description du Cul-de-sac</i> <i>François.</i>	160
CHAP. VIII. <i>Description de la Ville &amp; de</i> <i>l'Eglise du Fort Royal. Mort extraor-</i> <i>dinaire de quelques personnes nouvelle-</i> <i>ment arrivées de France. Conseil sou-</i> <i>verain de la Martinique.</i>	170
CHAP. IX. <i>Des Mulâtres. Maniere de</i> <i>les connoître. Histoire du * * * &amp; de</i> <i>quelques habitans blancs qui ont épousé</i> <i>des Négresses.</i>	182
CHAP. X. <i>Des Paletuviers ou Mangles,</i> <i>de leurs différentes especes, du Quin-</i> <i>quina &amp; des Huïstres.</i>	194
CHAP. XI. <i>Des différentes especes de Pe-</i> <i>roquets des Isles. Passage des Gallions</i> <i>d'Espagne.</i>	211
CHAP. XII. <i>Des Tourlouroux, des Cra-</i> <i>bes, des Ciriques, d'une maladie appelée</i> <i>mal d'estomach.</i>	221
CHAP. XIII. <i>L'Auteur va faire faire les</i> <i>Pasques aux habitans des Culs-de-sac,</i> <i>Robert &amp; François. Description d'un</i> <i>Poisson appelé Lamantin ou Manate</i>	243



## DES CHAPITRES

- CHAP. XIV. Du Goyavier , du Cerisier ,  
 & d'un petit poisson appelé Titiri ou  
 Pisquet. 265
- CHAP. XV. Description d'un Ouragan.  
 Maniere de mariner les Ramiers. 278
- CHAP. XVI. Arrivée d'un Supérieur Gé-  
 néral des Missions des Jacobins. On  
 transporte à Saint Domingue la Colonie  
 Françoisse de l'Isle Sainte Croix. 291
- CHAP. XVII. L'Auteur part pour la Gua-  
 deloupe. Description des Barques , Bri-  
 gantins , & Corvettes dont on se sert aux  
 Isles. 299
- CHAP. XVIII. Description du Bourg de la  
 basse-terre , du Fort , des Eglises & des  
 Couvents , & du quartier appelé le  
 Baillif. 310
- CHAP. XIX. Description des quartiers du  
 Marigot , de S. Robert , de la Magde-  
 leine , des Habitans , & la Descente des  
 Anglois en 1691. 327
- CHAP. XX. Description du quartier de  
 l'Islet à Goyaves , des Fontaines boüil-  
 lantes , de l'Ance à Ferri , de l'arbre  
 & du baume de Copaü & du bois  
 Laiteux. 348
- CHAP. XXI. Du bois appelé Tendre à  
 caillon. Des Fourmis blanches ou Poux  
 de bois. Du bois amer & de ses effets.  
 Des ignames & des Patates. 384

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXII. *Des oiseaux appelez  
Diabes. De leur chasse. Description de  
la Souphriere.*

407

Fin de la Table des Chapitres  
de la seconde Partie.





<sup>1</sup>  
MÉMOIRES  
DES  
NOUVEAUX VOYAGES  
FAITS  
AUX ISLES FRANCOISES  
DE L'AMERIQUE.  
SECONDE PARTIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*L'Auteur est attaqué du mal de Siam.  
Comment il en guerit. Maniere de porter  
les orangers en Europe , & de les con-  
server.*

**L**E Jeudi 17. Juin jour de l'Octave du S. Sacrement , je fist <sup>L'Auteur est</sup> la Procession comme le Jeudi <sup>attaqué</sup> precedent avec les mêmes cé-<sup>du mal</sup> de Siam. rémonies. A la fin de la Messe je me sen-

*Tome II.*

A



1694. tis tout d'un coup attaqué d'un aussi violent mal de tête que si j'y eusse reçu un coup de marteau ; j'achevai ce qui restoit de la Messe avec bien de la peine ; en me deshabillant il me prit une si grande douleur de reins , qu'on fut obligé de me porter à la maison , & de me deshabiller. Ces deux maux s'étant trouvez accompagnez d'une fièvre horrible , qui étoient les symptomes les plus ordinaires du mal de Siam , on y apporta sur le champ les remedes convenables , dont le premier fut de me saigner au pied , pour empêcher le transport au cerveau. Messieurs Michel , du Roy , Dauville & autres , eurent un soin tout particulier de moi. Mesdemoiselles Michel & Dauville ne sortirent point de ma maison tant que je fus en danger ; elles avoient leurs servantes avec elles , j'étois servi comme un Prince. Après Dieu je leur dois la vie , & au sieur Sigaloni , Enseigne de la Compagnie de Milice du quartier ; il avoit exercé autrefois la Chirurgie , mais étant devenu riche il ne la pratiquoit plus que pour ses amis. Le Chirurgien de la Basse pointe nommé la Serre , ne me quitta pas un moment pendant cinq jours. Celui que nous avions au Macouba m'auroit bien rendu les mêmes services , mais je



J'avois enterré depuis quelques jours ; il étoit mort d'une morsure de serpent au talon , qu'il avoit negligée , la prenant pour une piquûre d'épines. Comme il étoit avare à l'excès il alloit nuds pieds , il portoit ses souliers sur son épaule , & ne s'en servoit que le Dimanche pour aller à l'Eglise , ou quand il étoit obligé de faire quelques visites de consequence.

Le Vendredi matin je fus saigné du bras , on m'appliqua des pigeons aux plantes des pieds & sur le cœur. Cela me fit du bien , mais ma fièvre ne diminua point. Je commençai le soir à rendre beaucoup de sang par la bouche.

Le Samedi on commença à remarquer des marques noires , rouges & vertes sur ma peau. Quoique tous les signes ne donnassent aucun lieu de craindre pour moi , & que mes deux Chirurgiens assurassent que ma maladie n'auroit point de suites facheuses , je ne laissai pas d'envoyer chercher le Pere Breton , & de me confesser ; je demandai la Communion , mais mon vomissement étoit trop continuel , & quand même il l'auroit été moins , les Chirurgiens ne jugeoient pas à propos de me la faire donner.

Le Dimanche sur le soir j'eus une crise qui décida de mon sort , elle dura près



1694. de six heures ; elle emporta avec elle mon mal de tête , mon mal de reins & une partie de ma fièvre , mais elle m'abattit tellement que je ne pouvois ouvrir ni les yeux ni la bouche. On m'avoit encore saigné du pied le matin.

Le Lundi la fièvre me quitta tout-à-fait , & je commençai à dormir. On me fit prendre sur le soir une potion cordiale & sudorifique qui acheva de me faire rendre le reste du venin par des sueurs qui durèrent presque toute la nuit , & qui donnerent bien de l'exercice à ceux qui avoient soin de moi , il me resta cependant une envie de vomir qu'on aida avec un peu d'émetique qu'on me fit prendre le Mardi matin , qui fit un effet merveilleux quoiqu'il m'abâtît beaucoup , mais il me laissa un grand appetit.

Le Jeudi jour de S. Jean-Baptiste mon Patron , je me levai contre le sentiment de mes Chirurgiens , & je dis la Messe ; il est vrai que je me trouvai si foible quand elle fut achevée , qu'on fut obligé de me reporter chez moi. Je me remis tout-à-fait les deux jours suivans sans qu'il me restât de ma maladie que les grandes marques du venin , & une foiblesse qui étoit extrême.

Le Dimanche 27. après la Messe ,



Monsieur Michel me fit porter chez lui dans un hamac afin de me faire changer d'air , & me fortifier. J'y demeurai jusqu'au Samedi suivant. Pendant tout ce tems - là il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à me divertir. Nous eûmes compagnie tous les jours. Le Pere Caumels Superieur general de nos Missions , & le Pere Cabasson Superieur de notre Mission de la Martinique , me vinrent voir : ils furent charmez des bontez qu'on avoit pour moi : ils coucherent chez Monsieur Michel : ils avoient vû en passant ma maison & mon jardin dont ils me parurent très-contents.

Le Samedi 3. Juillet , je retournai chez moi après dîner ; je me trouvai si bien remis , que je chantai la Messe le lendemain & que je prêchai. Tous mes Paroissiens me vinrent feliciter sur le rétablissement de ma santé : je retins les principaux à dîner.

Le lendemain & les jours suivans je fus remercier tous ceux qui m'avoient visité pendant ma maladie , c'est-à-dire que je fis tout le tour de ma Paroisse , & d'une grande partie de celle de la Basse-pointe , je vis entr'autres Monsieur Sigaloni qui avoit eu soin de moi , & m'avoit fourni les remedes. Je lui presentai

1694. une bourse , & le pressai de prendre ce qu'il voudroit , mais il me fut impossible de lui faire accepter la moindre chose , ni pour ses peines , ni pour ses remedes. Le Chirurgien de la Basse-pointe eut la même honnêteté. J'ai dit que Monsieur Sigaloni ne pratiquoit la Chirurgie que pour ses amis , il étoit très-habile ; il avoit appris son métier sous un de ses oncles fameux Operateur, avec lequel il avoit roulé toute l'Europe ; il avoit de beaux secrets , il se servoit beaucoup de simples , & les preferoit aux autres medicamens.

Le Lundi 12. Juillet je fus à la Basse-terre dire adieu à Monsieur de la Heronniere qui s'en retournoit en France. Il me témoigna souhaiter quelques pieds d'orangers des plus gros. J'en demandai à notre Superieur qui me laissa maître d'en prendre tant que je voudrois. Je le mandai à Monsieur de la Heronniere qui vint en choisir une douzaine , entre lesquels il y en avoit quatre d'oranges de la Chine. Tous ces arbres étoient fort gros , le moindre avoit six pouces de diamettre. Je doutois qu'ils pussent lui être d'aucune utilité en France , mais il m'assura qu'un Jardinier du Roi avoit un secret pour les remettre en leur premier état , pour peu qu'ils eussent encore de vie quand

Maniere  
de trans-  
porter les  
orangers  
des Isles  
en Fran-  
ce.



On les lui remettoit entre les mains. Il 1694.  
lui avoit dit comment il falloit les arracher & les emballer pour les transporter. Voici comme on s'y prit. On scia toutes les branches à un pied & demi du tronc, & aussi-tôt qu'elles étoient sciées on couvroit le bout avec un paquet de terre grasse que l'on couvroit de cire jaune, que l'on enveloppoit dans un morceau de toile cirée ou gaudronnée. On déchaussa ensuite l'arbre tout autour, ayant bien soin de ne rompre & de n'endommager aucunes racines. Quand il fut hors de terre on coupa toute la chevelure, & on replia doucement toutes les moyennes racines autour de la plus grosse; on enferma ensuite toutes ces racines dans de la terre même où l'arbre avoit été planté que l'on avoit humectée avec de l'eau comme pour en faire du mortier, on couvrit cette masse avec de la terre grasse, & on enveloppa le tout dans de la toile gaudronnée, observant de les tenir à l'air pendant le voyage, & sur tout la nuit, & de les garantir de la chaleur du soleil qui auroit pû les secher. Ce fut en cet état que Monsieur de la Heronniere les fit porter à bord, dont il nous remercia beaucoup. Il partit le Jeudi sur le soir, après avoir dîné chez nous avec le sieur Kercoue qui

1694. retournoit en France avec des projets de course & de commerce qu'il avoit faits avec quelques personnes de la Martinique.

Descrip-  
tion de  
la maison  
Curiale  
de l'Au-  
teur.

Le Vendredi 16. Juillet je retournai de grand matin à ma Paroisse. Mes Charpentiers se trouverent en état de monter l'agrandissement de ma maison qui se trouva ainsi de trente-deux pieds de long sur seize pieds de large. La salle que l'on trouvoit en entrant avoit seize pieds en quarré. Les deux portes opposées répondoient à celle de la cour & à l'allée du milieu de mon jardin. La porte qui entroit de la salle dans ma chambre étoit à main gauche, elle avoit la même grandeur que la salle, mais j'y avois fait un retranchement de cinq pieds de large sur toute la longueur qui me servoit à serrer mes provisions. J'avois ménagé dans ce même espace l'escalier pour monter au galletas qui étoit assez commode pour y placer plusieurs hamacs; c'étoit la chambre de mon Pensionnaire, où je me retirois aussi quand je donnois la mienne à quelque étranger. Je fis faire un perron de pierre de taille avec trois marches devant la porte de la salle, le reste du terrain alloit en pente douce pour donner lieu aux eaux de s'écouler.



Le Dimanche 25. Juillet le Pere Mar- 1694.  
telli vint coucher chez moi. Le lende- Fête de  
main jour de sainte Anne , Patrone de Sainte  
mon Eglise , les Peres Breton , Imbert , Anne ,  
Chavagnac & Romanet , s'y rendirent. Patrone  
Je priaï le Pere Breton , comme le plus de l'E-  
ancien , d'officier. Le Pere Martelli fit gli'e du  
le Panegyrique de la Sainte ; Et quoique Macou-  
nous fussions tous occupez à confesser ,  
nous eûmes assez de peine à contenter  
tout le monde , tant il en étoit venu des  
Paroisses voisines , & même du Fort S.  
Pierre. Monsieur Dauville comme Mar-  
guillier de la Paroisse , invita les princi-  
paux à dîner , de sorte que nous nous  
trouvâmes près de trente personnes chez  
lui. Le Mardi je fis le Service solennel  
pour les défunts de la Paroisse. Monsieur  
Michel comme Capitaine du quartier  
donna à manger à toute la compagnie ;  
car c'étoit comme une regle dans la Pa-  
roisse , du moins en ce tems-là , que le  
Marguillier traitoit le jour de la Fête ,  
& le Capitaine le lendemain.

Le Mercredi après dîner je fus conduire  
nos Peres jusques à la Basse-pointe ; ils  
me dirent que dans l'Assemblée qui s'é-  
toit tenuë au fond S. Jacques le 23. où je  
n'avois pû assister à cause de mon bâ-  
timent , on avoit voulu m'élire Syndic ,

1694. mais que le Superieur General s'y étoit opposé, & avoit dit qu'il m'avoit destiné pour être Superieur de la Guadeloupe à son retour de Saint Domingue.

Le Jeudi 5. Aoust, je fus obligé d'aller à la Basse-terre dire adieu à notre Supérieur qui partoît pour S. Domingue. Il s'embarqua le Samedi dans une Barque de S. Thomas qui devoit toucher à la Guadeloupe. Je fus le conduire à bord. Je partis l'après-dîner dans le Canot de Monsieur Michel. Le gros tems & la mer orageuse furent cause que nous arrivâmes si tard chez lui que je fus obligé d'y coucher.

Le Dimanche 8. je me rendis de grand matin à ma Paroisse. Je fis marché avec un Menuisier de la grande Ance, nommé Dubuiffon, pour palissader l'augmentation de ma maison, c'est-à-dire, pour la clôre de planches embouvetées, blanchies d'un côté à la varloppe, & cloiées sur les pieces de charpente qui composoient le corps du bâtiment; il devoit faire aussi les portes, fenêtres & contrevents avec quelques tables & armoires. C'étoit un creolle assez bon ouvrier, mais si glorieux & si fantasque qu'il n'y avoit pas moyen de le contenter. Il demeura chez moi un mois, & ce mois me parut une année.



On ne se servoit point encore de vitres 1694. dans nos Isles, on se contentoit de fermer les fenêtres avec des contre-vents & des balustres, ou quelquefois avec des châssis de toile claire. Les Anglois de la Barbade, Antigue & autres Isles de leur dépendance, ont leurs maisons vitrées, & cela fait un meilleur effet.

---

## CHAPITRE II.

*Maladies des Negres & des Creolles.  
Etablissement d'une Paroisse au cul de  
sac Robert. Description de la Becune,  
des Galeres & de l'arbre de Manche-  
nilier.*

**I**L y avoit quelques mois que Monsieur Michel m'avoit fait present d'un petit Negre - mine, c'est-à-dire, originaire du Royaume de la Mine; sur la côte méridionale d'Afrique, âgé de douze à treize ans. Il est vrai qu'il étoit malade quand il me le donna, mais le soin que j'en avois fait prendre, l'avoit rétabli en parfaite santé. L'autre Negre qui me servoit s'apperçût un jour que ce petit garçon mangeoit de la terre; il m'en avertit, je fis tout ce que je pus pour

1694. l'en empêcher , mais ce fut en vain ; il continua d'en manger , devint hidropique sans qu'on pût y remedier , parce qu'on ne pouvoit pas en ôter la cause , qui étoit une mélancolie noire qui le portoit à cet excès.

Excès où  
se por-  
tent les  
Negres  
pour se  
faire  
mourir ,  
& la rai-  
son qu'ils  
croient  
en avoir.

Les Negres de la côte de la Mine y sont fort sujets ; ils se desesperent , se pendent , se coupent la gorge sans façon pour des sujets fort médiocres , le plus souvent pour faire de la peine à leurs maîtres , étant prévenus qu'après leur mort ils retournent dans leur pais ; & ils sont tellement frappez de cette folle imagination qu'il est impossible de la leur ôter de la tête.

Je ne scûs le chagrin du mien que quand il ne fut plus tems d'y remedier. Il avoit un frere qui appartenoit à un de mes voisins ; comme on ne sçavoit pas qu'ils fussent freres , parce qu'ils n'en disoient rien , on ne pouvoit pas deviner que leur chagrin venoit de n'être pas ensemble chez le même maître , ce qui auroit été fort facile ; de sorte qu'ils prirent la résolution de se faire mourir afin de retourner dans leur pays & chez leurs parens. C'étoit pour l'exécution de ce beau projet que ces deux freres se mirent à manger de la terre. Le mien



mourut le premier, son frere le suivit 1694.  
peu de jours après. Quand je le reprenois  
de ce qu'il se faisoit ainsi mourir, il se  
mettoit à pleurer: il disoit qu'il m'aimoit,  
mais qu'il vouloit retourner chez son  
pere. Je l'avois instruit & baptisé, mais  
je ne pûs lui ôter cette fantaisie.

Un Anglois habitant de l'Isle saint  
Christophle, appelé le Major Crips, fut plus heureux que moi pour conserver ses Negres, dont la plupart étoient Minnes. Comme cet homme leur étoit fort rude, ainsi que le sont generalement tous les Anglois, le nombre de ses Esclaves diminuoit tous les jours; ils se pendoient les uns après les autres. Il fut enfin averti par un de ses engagez que tous ses Negres avoient résolu de s'enfuir le jour suivant dans le bois, & de s'y pendre tous de compagnie pour retourner tous ensemble en leur pays. Il vit bien que les paroles & les châtimens ne feroient que différer de quelques jours l'exécution de leur résolution, & qu'il falloit un remede qui eut du rapport à la maladie de leur imagination. Il instruisit ses domestiques blancs de ce qu'ils avoient à faire, & leur ordonna de charger sur des charettes des chaudieres à sucre & à eau de vie, avec les autres attirails

Histoire  
d'un An-  
glois de  
S. Chri-  
stophle  
sur ce sur-  
jet.

1694. d'une sucrerie, & de le suivre. Il s'en alla dans le bois, il y trouva ses Negres qui dispoſoient leurs cordes pour ſe pendre : il s'approcha d'eux tenant une corde à la main, leur dit de ne rien craindre, qu'il avoit ſçu la réſolution qu'ils avoient priſe de retourner en leur pays, & qu'il vouloit les y accompagner, parce qu'il y avoit acheté une grande habitation où il vouloit établir une ſucrerie, où ils ſeroient bien plus propres que des Negres qui n'avoient pas encore travaillé au ſucrer ; mais qu'il les avertiſſoit que n'ayant plus peur qu'ils puſſent s'enfuir, il les feroit travailler jour & nuit ſans leur donner ni le Samedi ni le Dimanche ; que l'Econome qu'il avoit envoyé lui avoit mandé qu'il avoit fait reprendre ceux qui s'étoient pendus les premiers, & qu'en attendant ſes ordres, ils les faiſoit travailler les fers aux pieds. Là deſſus les charettes chargées ayant paru, les Negres ne douterent plus de la réſolution de leur maître, d'autant plus qu'il les preſſoit de ſe pendre, feignant qu'il n'attendoit que cela pour ſe pendre auſſi & aller avec eux : il avoit même choiſi ſon arbre & attaché ſa corde. Les Negres commencerent alors à parler entr'eux, la miſere où étoient eurs compagnons les intimida auſſi-bien



que la résolution de leur maître : ils 1694.

vinrent se jeter à ses pieds, lui promirent de ne plus penser à retourner en leur pays, & le supplierent de faire revenir leurs camarades. Il fit le difficile pendant quelque temps, mais enfin ses domestiques blancs & ses engagez s'étant aussi mis à genoux pour lui demander la même grace, l'accommodement se fit, à condition que s'il s'en trouvoit un seul qui se pendît, tous les autres seroient pendus le lendemain pour aller travailler à la nouvelle sucrerie de Guinée. Ils le lui promirent avec serment. Ce serment se fait en prenant un peu de terre qu'ils mettent sur leur langue, après avoir levé les yeux & les mains au Ciel & frapé leur poitrine. Ils prétendent par cette cérémonie prier Dieu de les réduire en poussière comme la terre qu'ils ont sur la langue, s'ils n'exécutent pas ce qu'ils promettent, ou s'ils ne disent pas la vérité. Le Major Crips revint chez lui avec ses Negres fort content de la réussite de son stratagème. Les Negres lui tinrent parole & ne se pendirent plus; je ne sçai si cette aventure ne l'aura pas rendu plus modéré.

Maniere  
des Ne-  
gres  
quand ils  
font  
quelque  
serment.

Un autre habitant de la même Isle se servit d'une autre invention avec un

1694. aussi heureux succès. Ce fut de faire cou-  
 per la tête & les mains à ceux de ses Ne-  
 gres qui s'étoient pendus, & de les enfer-  
 mer dans une cage de fer qu'il fit suspendre  
 à un arbre qui étoit dans sa cour ; car l'o-  
 pinion des Negres est que quand ils sont  
 enterrez, ils viennent la nuit prendre  
 leurs corps & les emportent avec eux dans  
 leur pays. Cet habitant nommé Bouriau,  
 leur disoit qu'ils pouvoient se pendre tant  
 qu'ils voudroient, mais qu'il auroit le  
 plaisir de les rendre misérables pour tou-  
 jours, puisqu'ils se trouveroient sans tête  
 & sans mains dans leur pays, & ainsi in-  
 capables de voir, d'entendre, de parler,  
 de manger & de travailler. Les Negres  
 se mocquoient de ces discours au com-  
 mencement, & disoient que ceux qui é-  
 toient morts sçauroient bien venir la  
 nuit reprendre leurs têtes & leurs mains ;  
 mais quand ils virent que ces têtes & ces  
 mains demeuroient toujours au même  
 endroit, ils se persuaderent enfin que  
 leur maître étoit plus puissant qu'ils n'a-  
 voient crû, & cessèrent de se pendre  
 pour ne pas s'exposer au malheur où ils  
 ne doutoient plus que leurs compagnons  
 ne fussent tombez.

Ces remedes sont bizarres, mais pro-  
 portionnez à la portée de l'esprit des Ne-

Autre  
 histoire  
 sur le  
 même  
 sujet.



gres , & à la prévention dont ils sont 1694.  
frapez.

Cette mélancolie noire qui porte les Negres à manger de la terre, des cendres, de la chaux & autres choses de cette nature , est ordinaire aux Sauvages ; je dirai dans un autre endroit mes conjectures sur cela. Elle est encore très-commune parmi nos Creoles , & sur tout aux filles qui ont du penchant pour le dernier Sacrement. Dans cet état elles mangent mille ordures. J'en ai connu qui auroient mangé plus de papier & de cire d'Espagne qu'on n'en auroit employé dans le Bureau d'un Secrétaire d'Etat ; d'autres mangent des pipes , des charbons , de la toile , & sur tout certains petits cailloux blancs qu'on trouve dans les rivières ; elles les font cuire dans le feu comme les roches à chaux , & les mangent comme la meilleure chose du monde , à peu près comme les femmes Espagnoles mangent ces vases de terre rouge , legere & de bonne odeur qu'on apporte du Mexique , & qu'on appelle , quoique improprement *de terre sigillée*. J'ai été quelquefois obligé de refuser les Sacremens à de grandes filles qui avoient ce goût dépravé , après que je m'étois fatigué inutilement les mois entiers à les persuader

Les Caraïbes & sur tout les filles Creoles mangent de la terre , &c.

1694.

du tort qu'elles se faisoient. C'est une chose qui fait pitié que de les voir dans cet état, elles deviennent jaunes, livides, le tour des yeux tout noir, maigres, chagrines, indolentes, insupportables aux autres & à elles-mêmes : elles perdent absolument l'appetit pour toute sorte de bonne nourriture, & tombent enfin dans une hydropisie incurable. Le meilleur remede qu'on y peut apporter dès qu'on s'en apperçoit, est de les marier.

L'Auteur  
est en-  
voyé  
pour éta-  
blir une  
nouvelle  
Paroisse  
au cul de  
sac Ro-  
bert.

Je reçûs le Dimanche matin vingt-neuf Aoust une lettre de Monsieur l'Intendant qui me prioit d'aller au cul-de-sac Robert avec le P. Martelli & Monsieur Joyeux, Capitaine de Cavalerie, pour chercher un lieu commode pour bâtir une Eglise & un Presbytere, & pour placer un Bourg dans ce quartier-là. Le Pere Cabasson notre Superieur m'écrivit aussi sur le même sujet, & me marqua de charger de sa part le Pere Breton du soin de ma Paroisse pendant que je serois absent. J'allai donc coucher chez le Pere Martelli à la Trinité. Nous en partîmes le lendemain une heure avant le jour. Nous laissâmes nos chevaux chez Monsieur Joyeux, dont l'habitation est à côté de la riviere des Galions ; il nous conduisit dans son canot au cul-de-sac Robert, où



nous dîmes la Messe dans une petite Chapelle dédiée à sainte Rose. 1694.

Le grand enfoncement ou baye qu'on appelle le cul-de-sac Robert, a près de deux lieuës de profondeur : il est formé

*Descrip-  
tion du  
cul de sac  
Robert.*

par deux pointes ou caps, dont celle qui est à l'Est s'appelle la Pointe à la Rose, & celle de l'Ouest la pointe des Galions. Son ouverture est couverte par un Islet d'environ une lieuë de tour, qui appartient à notre Mission, à qui il a été donné par les heritiers de feu Monsieur le General du Parquet, cy-devant Proprietaire de la Martinique : & comme cet Islet faisoit une partie des reserves de ce Seigneur, on l'a toujours appelé l'Islet de Monsieur. Il y a un autre Islet un peu plus avancé en mer que celui dont je viens de parler qui couvre sa pointe orientale, ne laissant entr'eux qu'un canal, de maniere que ces deux Isles couvrent toute l'ouverture du cul-de-sac, brisent l'impétuosité de la mer, & rendent ce grand enfoncement un Port également sûr & tranquille, dans lequel on ne peut entrer que par trois passes ou ouvertures, l'une entre les deux Islets qui est large de cinquante à soixante toises, profonde & sans aucuns dangers ; les deux autres entre les extrémitez des Islets & les poin-

1694. tes de la terre ferme de l'Isle, mais où il ne peut passer que des barques ou de très-petits vaisseaux.

Ce cul-de-sac est un Port naturel des plus beaux qu'on se puisse imaginer, capable de retirer une armée navale, quelque nombreuse qu'elle puisse être, si commodément, que les plus gros vaisseaux peuvent mouiller en bien des endroits assez près de terre pour y mettre une planche. Nous visitâmes tous les environs de ce cul-de-sac pour fixer le lieu le plus propre pour l'établissement de la Paroisse & d'un Bourg, qui ne manqueroit pas de s'y former.

On peut croire qu'il ne manqua pas d'y avoir beaucoup de contestations : tous les habitans souhaitoient d'avoir une Eglise & un Curé résident, mais le voisinage d'un Bourg les épouventoit, & ils avoient raison, car il en coûte toujours beaucoup à ceux dont les habitations sont à portée d'un Bourg & de ceux qui s'y rassemblent.

Malgré tout ce qu'on nous pût dire, notre sentiment fut de placer l'Eglise & le Presbytere sur une pointe du côté de l'Ouest, qui avançoit assez dans la mer pour découvrir tout le cul-de-sac : il y avoit une petite riviere à côté, le terrain



étoit découvert, exposé au vent, & par 1694.

conséquent plus sain que le reste; d'ailleurs il étoit exempt des Moustiques & des Maringoins qui sont en très-grand nombre & fort incommodes dans tous ces endroits-là. Cette pointe faisoit partie de l'habitation de Monsieur Février, alors Greffier en Chef du Conseil Souverain. Comme il étoit ami intime de notre Mission, j'étois fâché de le charger d'un pareil embarras, & il l'étoit encore plus que moi. Je fis en sorte qu'on remit la délibération au lendemain, & pendant ce delai il nous conduisit dans un endroit plus spacieux que sa pointe, & où l'on pouvoit placer un Bourg plus aisément, mais qui à la verité étoit moins commode pour le Curé. Nous y fixâmes le nouvel établissement; cet endroit étoit à l'extrémité de la savanne de Monsieur Monel, Conseiller honoraire au Conseil. Monsieur Monel étoit Picard, & il avoit conservé religieusement l'accent & les manieres de son pays, quoiqu'il en fût absent depuis un grand nombre d'années; il étoit frere d'un Pere Monel Religieux de la Mercy, fameux dans son Ordre. Il étoit Chirurgien quand il vint aux Isles; sa fortune avoit commencé par l'achat qu'il fit de dix ou douze Negresses ma-

M. Monel, son  
origine  
& sa fortune.

1694. lades qu'un vaisseau Negrier lui laissa presque pour rien, parce qu'on ne croyoit pas qu'elles eussent quatre jours à vivre : cependant il eut assez d'habileté ou de bonheur pour les guérir, & elles se trouverent si fecondes, qu'elles lui ont produit une infinité d'enfans, de sorte que les trois sucreries qu'il avoit & quelques autres habitations, étoient toutes garnies de Negres Creoles les plus beaux de toute l'Isle. Il avoit plusieurs enfans : l'aîné qui avoit fait ses études à Paris étoit Conseiller au Conseil, & sans contredit un des plus habiles. Il n'est pas croyable combien le pere & le fils firent joüir de ressorts pour empêcher que l'établissement de la nouvelle Eglise ne se fît sur leur terrain ; ce fut pourtant inutilement, le Gouverneur General & l'Intendant approuverent notre choix, & donnerent ordre qu'on travaillât incessamment aux bâtimens de l'Eglise & du Presbytere. On élût Monsieur Monel le pere pour premier Marguillier de cette nouvelle Eglise, & on lui fit si bien entendre raison, outre qu'il étoit fort sage & fort pieux, qu'il oublia bien tôt le chagrin qu'il avoit eu de ce choix. Il entreprit le bâtiment de l'Eglise & du Presbytere, & s'affectionna tellement aux Religieux qui ont



desservi cette Paroisse , qu'on pouvoit 1694.  
dire qu'il en étoit le pere. Il avoit soixante & douze ans dans ce tems-là , c'est-à-dire , en 1694. je l'ai laissé encore plein de vie & de santé en 1705. si fort & si dispos, qu'il montoit à cheval sans étriers, quoiqu'il ne vèquît presque que de chocolat avec du biscuit : quelquefois un peu de potage & de vin , sans viande ni autre chose. Cet exemple est une preuve de la bonté du chocolat quand il est pur , & qu'il n'est point mélangé avec des épiceries & des odeurs qui le gâtent en le rendant plus agréable au goût & à l'odorat. J'en parlerai plus amplement dans un autre endroit.

Le Mercredi après midi nous allâmes visiter notre Islet. Un habitant du cul-de-sac de la Trinité y vouloit mettre des cabrittes & des cochons , dont nous partagerions le profit. Nous y avions eu autrefois des Negres pour y cultiver du manioc & du mil , & y élever du menu bétail & des volailles ; mais on avoit été obligé de les retirer , parce qu'étant trop éloignez de l'habitation , ils negligeoient le travail & qu'ils auroient pû être enlevez , soit par les Anglois avec qui on étoit en guerre , soit par les Forbans. J'en fis le tour , mais je n'osai pas

Islet de  
Mon-  
sieur.

1694. entrer bien avant dans les terres , parce qu'il est tout rempli de serpens. La terre me parut bonne , & propre à tout ce qu'on y voudroit cultiver , quoiqu'il n'y ait ni ruisseaux ni fontaines ; il est vrai qu'on peut remedier à cet inconvenient par des citernes & par des fosses pour conserver les eaux de pluye pour les bestiaux, peut-être même qu'on y pourroit creuser des puits avec succès.

Les cochons ne craignent point les serpens , au contraire ils les poursuivent & les mangent sans en recevoir de dommage. Le venin du serpent quand ils en sont mordus , ne leur fait presque point de mal , parce qu'il s'arrête & demeure dans leur lard ou graisse , sans pouvoir s'étendre plus loin ni faire autre chose que de corrompre les environs de la morsure qui pourrissent , & font une escare qui tombe. C'est ce que j'ai vû dans plusieurs cochons marons ou sauvages qu'on avoit tuez dans les bois , & même dans des cochons domestiques. La nature toute seule les guérit de cela & de bien d'autres maladies sans le secours des Medecins : en cela mille fois plus heureux que les hommes , qui avec toute leur raison s'imaginent ne pouvoir s'en passer.

Nous partîmes du cul-de-sac Robert



le Jeudy deuxiême Septembre après midi: 1695.  
nous allâmes coucher chez Monsieur  
Joyeux qui nous traita avec beaucoup  
de generosité, & nous accompagna le  
lendemain au cul-de sac de la Trinité.

Nous avions passé la riviere des Gal-  
lions dans un canot quand nous étions ve-  
nus, & nos chevaux desellez l'avoient  
passée à la nage, mais au retour Monsieur  
Joyeux nous la fit passer à gué, en fai-  
sant un assez grand demi cercle dans  
la mer, en suivant un banc de sable qui  
est à son embouchure où les chevaux n'ont  
pas de l'eau jusqu'aux genoux quand la  
mer est basse, mais jusqu'à la selle &  
souvent par dessus quand elle est haute,  
ou qu'on se trouve dans les nouvelles ou  
pleines Lunes, ou dans les Equinoxes:  
car c'est une erreur de croire qu'il n'y a  
ni flux ni reflux entre les deux Tropiques  
& dans la mer Mediterranée, ou du  
moins qu'il y est presque insensible. J'ai  
été assez crédule pour le soutenir & l'en-  
seigner quand j'étois Professeur de Phi-  
losophie: mais j'ai connu par une ex-  
perience de plus de douze années que j'ai  
demeuré & voïagé en differens endroits  
del'Amerique entre les deux Tropiques,  
qu'il y a flux & reflux reglez comme en  
Europe, qui suivent les differentes si-

Riviere  
des Gal-  
lions.

1694. tuations de la Lune , & tellement sensibles qu'ils vont à plus de trois pieds dans les Sizigies , & passent toujours un pied & demi dans les Quadratures. J'ai fait les mêmes remarques à Civitavechia en Italie où j'ai demeuré plus de six ans après mon retour des Isles. Mais ce n'est pas l'unique erreur dont on se charge l'esprit mal à propos quand on suit aveuglément les sentimens de certains écrivains.

Nous avons vû dans le huitième siècle que Vigilius Evêque de Salzbourg , ayant avancé qu'il y avoit des Antipodes , toute l'Allemagne s'éleva contre lui : il fut déferé au Pape Zacharie comme un Heretique dangereux , & malgré toutes ses raisons il fut déclaré tel par l'Archevêque-Electeur de Mayence , & ensuite par la Cour de Rome. Nous voyons encore aujourd'hui que des Ecoles celebres soutiennent fort serieusement que la Zone Torride est inhabitable à cause des chaleurs continuelles & excessives qui y

La Zone Torride n'est pas habitable. Refutation de ce sentiment. regnent. Cela étoit pardonnable avant les voyages de Christophe Colomb , d'Americ Vespuce , Sebastien Cano , François Drac , & une infinité d'autres qui ont demeuré dans la Zone Torride , & qui ont fait le tour du monde : mais de le dire encore à present , il me semble qu'il



y a de l'entêtement & du ridicule.

Je ſçai que les deffeñſeurs de cette opinion diſent, que la Zone Torride eſt abſolument inhabitable par elle-même, *ex ſe*, quoique par accident elle puiſſe devenir habitable, c'eſt-à-dire, par le ſecours des vents qui s'y font ſentir, qui la rafraichiſſent & temperent ſa chaleur inſupportable. Mais cette réponſe n'eſt-elle pas pitoyable, car ſi les vents aliſez qui regnent dans la Zone Torride n'y étoient que par accident, il ſ'enſuivroit qu'ils n'y ſeroient pas toûjours, comme en eſſet il y a ſouvent de très-longſ calmes, & qu'ainſi leur abſence ou leur défaut rendroit le pays inhabitable pendant ce tems-là, & qu'il faudroit que les hommes qui l'habitent mouruſſent ou allaſſent demeurer dans les Zones tempérées, en attendant le retour de ces vents rafraichiſſans: mais ils ſe trompent lourdement. Premièrement, ces vents ne ſont point dans la Zone Torride par accident; En ſecond lieu, quand ils y manqueroient, elle ne laifferoit pas d'être très-habitable.

Je diſ en premier lieu que les vents aliſez ne ſont point dans la Zone Torride par accident, parce que la cauſe qui les produit eſt très-neceſſaire, très-ſûre & très-continuelle, puiſqu'ils viennent ou

*Cauſes  
des vents  
aliſez qui  
regnent  
entre les  
Tropi-  
ques.*

1694. du mouvement de la terre autour du Soleil, ou du mouvement du Soleil autour de la terre. Que l'un ou l'autre de ces deux grands corps se meuvent, il est toujours constant que la chaleur du Soleil fait rarefier très - considérablement la partie de l'air qui s'y trouve opposée, & que l'impression ou l'action de cette chaleur venant à diminuer par l'éloignement de la cause qui la produisoit, ce même air retourne à sa place, comme un ressort retourne à la sienne quand on cesse de le comprimer. Or cette compression & rarefaction de l'air est la cause du vent, c'est le vent même dont la cause ne sauroit être plus nécessaire, plus certaine, plus réglée, plus naturelle; & par conséquent les vents alisez qui sont dans la Zone Torride n'y sont pas par accident, ce n'est donc pas par accident qu'ils la rafraichissent, ni par accident qu'elle est habitable.

D'ailleurs quand ces vents n'y seroient pas, l'égalité continuelle des jours & des nuits suffiroit pour prouver qu'elle est habitable : cette égalité faisant que la terre, quelque chaleur qu'elle ait contractée pendant que le Soleil étoit sur l'horison, a assez de tems pour se rafraichir pendant les 12. heures que cet astre



ne l'échauffe plus ; car tout le monde doit convenir que la chaleur consiste dans le mouvement des parties , & la froideur dans leur repos , & c'est à la presence du soleil qu'on doit le mouvement , & le repos à son absence : Or ces deux tems étant égaux , n'est-il pas visible que la terre ne contracte jamais tant de chaleur en douze heures qu'elle est exposée au soleil , qu'elle ne s'en décharge en douze autres heures qu'elle lui est opposée.

C'est cette vicissitude qui produit ces rosées journalieres & abondantes qui l'humectent , la rafraichissent & la rendent si feconde. C'est de-là que vient un vent de terre que l'on ne manque jamais de sentir la nuit si froid & si piquant , sur tout deux ou trois heures avant le retour du soleil , qu'on est obligé de se couvrir sous peine de contracter de violens maux de poitrine : & c'est encore à cause de cela qu'on sent toûjours du frais dès qu'on est à l'ombre , ou pour peu qu'on soit exposé au vent. Tous ces avantages me paroissent plus que suffisans pour prouver que la Zone Torride est habitable par elle-même à quoi je dois ajouter qu'elle est encore plus agréable & plus feconde que les autres parties du monde. Il est plus aisé de se garantir du chaud quand il ne faut pour

1694. cela que se mettre à l'ombre & au vent, que de se préserver du froid à force d'habits, de maisons bien closes & de feu. Je sçai qu'on pourroit me faire quelques objections sur ce que je viens de dire, mais il est si facile d'y répondre, que je ne croi pas devoir quitter mon sujet pour cela quant à present, il se trouvera assez d'occasions de le faire dans la suite de ce Journal.

La rivie-  
re des  
Gallions.  
Son pas-  
sage est  
dange-  
reux.

La riviere des Gallions de quelque maniere qu'on la passe, est toujours très-dangereuse. Elle est large de trente à trente - cinq toises. Sa profondeur est considerable depuis le banc de sable qui est à son embouchure, jusqu'à un bon tiers de lieuë dans les terres, où elle diminue & devient enfin un torrent comme les autres rivieres qui ont beaucoup de pente, & par conséquent peu d'eau, excepté dans les bassins ou creux qu'on trouve assez souvent dans leur cours. Ce qui rend son passage dangereux outre sa profondeur & le refoulement des eaux de la mer pendant le flux, ce sont les Requiens & les Becunes qui s'y trouvent très-fréquemment. J'ai parlé cy-devant du Requien.

Pour la Becune, c'est une espece de brochet de mer, vif, gourmand, vorace,



RPJOB

*Bonite.*

*Becune.*





hardi au de-là de l'imagination. Les Es- 1694.

pagnols l'appellent *Paricotas* : je crois que les Anglois lui donnent le même nom.

On en a vû dans cette riviere de dix-huit à vingt pieds de longueur, & de la grosseur d'un cheval. Quand la Becune est de cette taille, elle a deux rangs de dents longues, fortes & tranchantes, & comme elle n'est point obligée de se tourner sur le côté comme le Requien, quand elle veut mordre, elle est infiniment plus dangereuse. Nos Sauvages qui attaquent & qui tuent à coups de couteau les Requiens & les Pantouffliers, n'osent se joier aux Becunes, parce que passant avec une vitesse extraordinaire, elles emportent un bras, une jambe ou une tête, comme s'ils étoient coupez d'un coup de fabre. Il est arrivé plusieurs fois que des chevaux & autres animaux passant à la nage ont eu des jambes coupées, ou le ventre à moitié emporté.

On prend beaucoup de Becunes à la senne & à la ligne, mais ce sont des petites, c'est-à-dire, depuis un pied & demi jusqu'à trois pieds de longueur. C'est un très-bon poisson : sa chair est blanche, ferme, assez grasse, & de même goût à peu près que le Brochet, mais il n'en faut pas manger sans précaution,

1694. car il est sujet à s'empoisonner & à em-  
 poisonner ceux qui le mangent quand il  
 est en cet état. Comme il est extrêmement  
 vorace il mange goulument tout ce  
 qui se rencontre dedans & dessus l'eau ,  
 & il arrive très-souvent qu'il s'y rencontre  
 des Galeres ou des Pommes de Man-  
 cenilier qui sont des poisons très-violens  
 & très-caustiques. La Becune n'en meurt  
 pas , quoiqu'elle en mange , mais sa  
 chair contracte le venin & fait mourir  
 ceux qui la mangent , comme s'ils avoient  
 mangé de ces méchantes Pommes ou de  
 ces Galeres.

Le moyen de connoître si on peut  
 manger de ce poisson sans danger , est  
 de visiter ses dents , car si elles sont  
 noires , c'est une marque infailible qu'il  
 est empoisonné. Si ce signe est équivoque  
 comme il arrive quand elles ne sont pas  
 tout à fait noires , ni aussi tout à fait  
 blanches , il faut goûter le foye , & si  
 on le trouve tant soit peu amer , il faut  
 jeter le poisson comme empoisonné.  
 Il y a d'autres poissons qui ont le même  
 défaut, & à qui il faut apporter les mêmes  
 précautions avant d'en manger. J'en  
 parlerai quand l'occasion s'en présentera.

Voici une remarque qu'il est bon de  
 ne pas renvoyer plus loin. On est assuré

Qualitez  
 de la Be-  
 cune &  
 les pré-  
 cautions  
 qu'il faut  
 prendre  
 avant  
 d'en  
 manger.



par plusieurs experiences que les poissons voraces comme le Requien , le Pantouffier ou Zigene & la Becune, attaquent plutôt un chien ou un cheval qu'un homme , & plutôt un Negre qu'un blanc : quand dans le renversement d'une barque ou d'un canot ils trouvent ces differentes especes d'animaux à la mer. Je laisse aux curieux d'en chercher la raison : il suffit que le fait que je rapporte soit veritable & approuvé par tous ceux qui ont une veritable connoissance de l'Amerique , & des autres endroits où l'on trouve de ces poissons carnassiers. Mon sentiment est que les corps des chiens & des chevaux exhalent des corpuscules qui frappant ces poissons plus vivement , les attirent davantage. Comme nous voyons que les loups , les corbeaux & même les chiens viennent plutôt à une charogne ou à un corps qui commence à se corrompre , qu'à un corps qui est recemment privé de la vie , ce qui à mon avis ne peut venir que des corpuscules qui s'exhalant pour lors en plus grande quantité , s'étendent aussi plus loin & frappent plus fortement les organes de ces animaux.

Remarques sur les poissons carnassiers.

Mais une chose assez surprenante , & qui est cependant de notoriété publique ,

1694. est que les mêmes poissons attaquent plutôt un Anglois qu'un François quand ils les trouvent ensemble à la mer. Serait-ce que l'Anglois auroit les pores plus ouverts que le François, & que par une suite nécessaire il exhaleroit plus de corpuscules propres à fraper les organes de ces poissons, & à les attirer : Mais pourquoi les auroit-il plus ouverts ? Y auroit-il quelque différence notable entre les corpuscules du corps d'un François & d'un Anglois ? J'ai entendu raisonner bien des gens sur ce fait sans qu'on soit arrivé à m'en donner une raison démonstrative & convainquante. Après y avoir bien pensé, il m'a semblé que cela pouvoit venir de la nourriture des Anglois & de leur temperamment. Il est certain qu'ils mangent beaucoup de viande, peu cuite, & presque point de pain ; d'où est venu une espece de proverbe, du moins parmi les Irlandois : que le pain est la nourriture de la nécessité. Or il est certain que la quantité de viande produit dans ceux qui la consomment une certaine odeur que ceux qui en mangent moins sentent aisément, quoiqu'elle ne soit pas sensible à ceux qui menent la même vie : & c'est ce que l'expérience nous fait remarquer dans les

La Becu-  
ne & le  
Requien  
prennent  
plutôt un  
Anglois  
qu'un  
François.

Conjec-  
ture de  
l'Auteur  
sur ce  
sujet.



Bouchers, je dis dans ceux mêmes qui sont les plus propres; comme ils sont toujours au milieu de la viande, & que d'ordinaire ils en consomment assez pour leur nourriture, l'odorat les distingue aisément sans qu'on les connoisse entre plusieurs personnes avec qui ils se rencontrent: Pourquoi ne pourra-t-on pas dire la même chose des Anglois? &c.

D'ailleurs ils sont d'un temperament délicat & gras, la plûpart d'un poil roux ou blond, qui dénote une chair molle, poreuse & comme spongieuse, d'où il suit qu'ils ont les pores plus ouverts, & par une seconde consequence, ils produisent une exhalation de corpuscules dont l'odeur est plus penetrante, se répand plus loin, & frappe davantage les organes de ces animaux.

Il n'y a pas jusques à nos Caraïbes qui ont, comme l'on sçait, goûté de la chair de tous les Européens qui sont venus les chasser de leur pays, qui n'avoient que la chair des Anglois est plus délicate & plus apertissante que celle des François & des Espagnols, & qui ne distinguent mieux à l'odorat les vestiges ou traces où un Anglois ou un Negre ont passé que pas une autre Nation: car c'est une

1694. chose merveilleuse de voir avec quelle justesse & quelle certitude ils démêlent dans un bois les routes qu'un homme a tenu, le suivent pas à pas en flairant la terre, & distinguent si c'est un Blanc ou un Negre, un François ou un Anglois. Sur ce principe qui est très-certain, pourquoi ne pourra-t-on pas croire que les poissons ont l'odorat assez fin pour connoître ce qui leur convient davantage, & pour le chercher avec plus d'empressement. Je ne donne pourtant ceci que comme une conjecture qui m'est venue dans l'esprit, laissant à tout le monde la liberté d'en juger comme il le trouvera à propos, & me soumettant à corriger le mien dès qu'on m'aura fait voir quelque chose qui approchera davantage de la vérité.

J'ai dit cy-devant que la Becune s'empoisonnoit en avalant des galeres: il est juste de dire ce que c'est que ce poisson.

La Galere ne paroît sur la surface de la mer que comme un amas d'écume transparente, remplie de vent comme une vessie peinte de plusieurs couleurs, où le bleu, le rouge, & le violet dominent. C'est pourtant un poisson plein de vie, dont le corps composé de cartila-

Descrip-  
tion de  
la Gale-  
re.



ges & d'une peau très-mince, se remplit d'air qui le soutient sur l'eau & le fait flotter au gré du vent & des lames qui le jettent souvent sur le rivage où il demeure échoüé sans se pouvoir remuer, jusqu'à ce qu'une autre lame, onde ou vague comme on voudra l'appeller, le reporte dans l'eau. Il a huit especes de jambes comme des lanieres ou couroyes, d'une partie desquelles il se sert pour nager, & de l'autre qu'il élève en l'air pour prendre le vent & se soutenir mieux sur l'eau. Il s'attache à ce qu'il rencontre par le moyen de ses jambes qui sont comme gluantes. Je n'en ai jamais pû remarquer le mouvement quand j'en ai trouvé sur le rivage, quoique je fisse tout mon possible pour obliger le poisson à se remuer, je voyois seulement qu'il embrassoit fortement les morceaux de bois ou les pierres sur lesquels je le posois en le prenant avec un bâton, & je trouvois de la résistance quand je le voulois détacher, soit qu'elle vînt de l'effort qu'il faisoit pour ne pas abandonner ce qu'il tenoit, soit que ce fût l'effet de l'humeur gluante dont ses jambes paroissent être couvertes.

Le poison de cet animal est si causti-

1694. que , si violent & si subtil , que s'il touche la chair de quelque animal que ce soit , il y cause une chaleur extraordinaire avec une inflammation & une douleur aussi penetrante que si cette partie avoit été arrosée d'huile boüillante.

Effets du  
poisson  
de la Ga-  
lere.

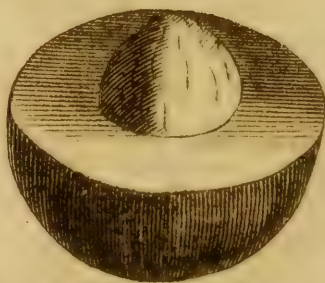
Remede  
à ce mal.

Ce que ce poison a de particulier , c'est que la douleur que cause son attouchement croît à mesure que le soleil monte sur l'horison jusqu'à ce qu'il arrive à son apogée , & qu'elle diminue à mesure qu'elle descend : en sorte qu'elle cesse tout-à fait peu de momens après qu'il est couché. On ne manque pas de gens aux Isles qui indiquent des remedes contre cette douleur : mais comme aucun de ceux qui s'en sont servis ne m'a assuré d'en avoir reçu un prompt soulagement , je conseille à ceux que l'ignorance , le hazard ou la curiosité porteront à toucher des Galeres , de ne point appliquer d'autre remede que celui de la patience. Plusieurs personnes ont experimenté le mal & le remede que je propose : & comme je les ai crû dignes de foi , j'ai crû pouvoir me dispenser d'en faire l'experience sur moi-même. Il y a pourtant des gens qui assurent que si on met sur la partie qui a touché la galere , de l'es-



Р. П. И. С. Б.

*Pomme de Mancenville.*





prit de vin ou de l'eau-de-vie la plus forte, avec de l'huile qui sort de la coque de la noix d'Acajou lors qu'on la met sur le feu; cette mixtion appaise la douleur dans le moment. Il me semble que c'est éteindre le feu en y jettant quantité d'huile. Peut-être aussi que la chaleur que l'attouchement de la galere cause est d'une espece toute autre que celle de ces deux liqueurs, & qu'un contraire en guerit un autre. Or si le simple attouchement de ce poisson est capable de causer tant de mal, que ne peut-on pas juger de ce qu'il produit dans le corps d'un animal qui l'a avalé; ce qu'il y a de surprenant c'est qu'ilrompt & empoisonne la chair de ces poissons sans les faire mourir. On trouve des galeres dans toutes les côtes des Isles, & sur tout après les coups de vent & les grosses marées. J'en ai vû dans tous les endroits du golfe du Mexique où j'ai été.

La pomme de Mancenille, ou de Mancenilier est tout-à-fait semblable à la pomme Dapis pour la couleur, la grosseur & l'odeur. Pour le goût je n'en dirai rien, ma curiosité n'a pas été jusqu'à en faire l'experience. Ce qu'il y a de certain c'est que ce fruit est un

*Description du Mancenilier & de son fruit.*

1694. caustique des plus puissans, auquel on ne peut apporter d'autre remede que de faire avaler promptement de l'huile en quantité aux animaux qui en ont mangé pour leur faire vomir le fruit, & oindre les visceres avant que le suc caustique y ait operé. L'arbre qui porte ces dangereuses pommes ressemble si fort au poirier, que les plus habiles y seroient trompez. Sa feüille est la même aussi-bien que son écorce, qui n'a d'autre difference que d'être plus épaisse & remplie d'un lait blanchâtre visqueux & corrosif. Son bois sous l'aubier est grisâtre, mêlé de grandes & petites ondes de differentes teintes, chargé d'yeux de perdrix, infiniment plus beaux & mieux nuancez que tout ce que le noyer, le cœur & les racines d'olivier peuvent produire.

Effets du  
Mance-  
nilier.

Sa qualité caustique & venimeuse n'est pas seulement dans son fruit, elle se trouve encore dans les feüilles, dans le bois, dans le lait qui sort de son écorce quand on y fait une incision, dans son ombre même lorsqu'on a le malheur de s'y endormir.

Cet arbre qui pour l'ordinaire vient fort grand, croît toûjours au bord de la mer ou des rivieres. Il est rare d'en



trouver dans des terres éloignées de 1694.  
l'eau. Lorsqu'il pleut & qu'on passe sous  
cet arbre, il faut prendre garde de re-  
cevoir sur ses mains ou autre partie  
du corps, l'eau qui a coulé sur ses feuil-  
les, car elle cause des vessies sur la chair  
comme si c'étoit de l'huile bouillante  
qui y fut tombée, & elle y excite une  
démangeaison très-douloureuse, & qui  
dure longtems. Elle est même capable  
de faire perdre la vûë si elle tombe dans  
les yeux, ou si par mégarde on se les  
frotte avec la main mouillée de cette  
eau, elle cause d'abord une enflure  
considérable, qui de rouge qu'elle étoit  
au commencement, devient livide &  
pleine de pus.

Le bois de cet arbre n'est pas moins  
dangereux à travailler, à moins qu'il ne  
soit entierement sec, & en cet état même  
sa poussière est un poison dont il faut  
bien se garder. C'est un mystere quand  
il faut l'abattre. On amasse auparavant  
que d'y toucher du bois sec autour de  
son pied, on y met le feu, & on s'en  
éloigne à cause des accidens que la  
fumée pourroit causer. Lorsqu'on juge  
que le feu a consumé son humidité, on  
y met la hache, observant d'avoir le vi-  
sage & les mains couvertes d'un linge, de

Précau-  
tions  
qu'on  
apporte  
pour se  
servir de  
cet ar-  
bre.

1694. crainte que la poussiere qui en sort , le lait ou l'humidité qui peut y être restée , ne rejaillisse sur le visage , dans la bouche , dans les yeux ou sur les mains. Ceux qui le scient usent des mêmes précautions , aussi bien que les Menuisiers & les Tourneurs qui l'employent , car sa beauté le fait rechercher pour faire des cabinets , des tables , des gueridons , & autres sortes de meub'es.

Les Sauvages s'en servent pour empoisonner leurs flèches. Nos Caraïbes se servent du lait de cet arbre pour empoisonner leurs flèches ; il font pour cela une fente dans l'écorce , & y mettent le bout des flèches qui s'imbibent de la liqueur qui en sort qui est blanche comme du lait , mais plus épaisse & plus gluante. Ils laissent secher les flèches ainsi imbibées , & lorsqu'elles font une playe elles l'empoisonnent en même tems.

On n'a point trouvé jusqu'à present d'autre remede contre les playes faites par les flèches empoisonnées , que le suc d'une certaine plante qui a été enseignée aux François par un Sauvage. Les Caraïbes l'appellent Toulou , & les François , Herbe aux flèches. Elle est assez semblab'e au Balisier , excepté que sa hauteur ne passe gueres quatre pieds. Sa fleur est blanche renfermée dans une

Descrip-  
tion de la  
Plante  
Toulou.  
la, unique  
remede  
contre  
les flé-  
ches em-  
poison-  
nées.



peau verte , longue & pointuë , qui en 1694.  
s'ouvrant en trois montre une pellicule  
tendre , unie , veluë & creuse , au mi-  
lieu de laquelle il y a un petit jet en  
maniere de volute. Le fruit qui succede à  
cette fleur est une espèce de prisme à  
trois côtes , d'un rouge pâle & très-lisse ,  
qui renferme une petite graine rabo-  
teuse.

La racine de cette plante est une sub-  
stance bulbeuse , blanche , aqueuse , &  
néanmoins assez ferme , garnie de quan-  
tité de filets longs & secs. Elle est toute  
couverte de membranes filamenteuses ,  
attachées les unes sur les autres comme  
plusieurs enve'oppes qui cachent une peau  
polie & un peu luisante , à la réserve de  
quelques filets qui en sortent. Sa figure  
est ronde & presque conique.

Sa feüille est d'un verd clair attaché au  
tronc par une queue longue & canelée ;  
elle est ronde par le bas , c'est-à dire à sa  
naissance , quatre fois ou environ plus  
longue que large ; elle se termine en  
pointe à peu près comme le fer d'une  
pique. Elle est forte & ferme presque  
comme du parchemin , & se roule d'elle-  
même aussi-tôt qu'elle est cueillie.

On pile la racine & on la fait infuser  
pour en faire une ptisane qu'on fait

1694. prendre à ceux qui ont été blessés de flèches empoisonnées. Elle a la vertu de chasser le venin , & de l'empêcher de gagner les parties nobles ; & cependant on applique la même racine pilée & broyée en maniere de cataplasme sur la playe dont elle attire le venin ; mais il faut que ce remède soit appliqué promptement : car pour peu qu'on tarde , ce poison travaille avec vitesse , il corrompt les environs de la blessure ; & quand il s'est une fois communiqué dans de grands vaisseaux , la blessure devient mortelle.

L'ombre  
du Man-  
cenilier  
dange-  
reuse.

L'ombre du Mancenilier n'est gueres moins dangereuse pour ceux qui s'y endorment , que son lait & son fruit. Ils sont assurez de se trouver à leur réveil enflés extraordinairement , avec une migraine très violente , & une fièvre très dangereuse. C'est à force de jus de citron & de cordiaux qu'on chasse le venin qui s'étoit insinué dans le corps. En un mot cet arbre est aussi dangereux qu'il est beau ; & en matiere de bois on n'en peut pas trouver qui en approche.

Avant d'arriver au Bourg de la Trinité , nous aliâmes à l'habitation de Monsieur du Buc-l'Etang , à qui le Pere Martelli avoit à parler ; & comme il étoit à peu près l'heure de dîner , on nous

y convia, & nous l'acceptâmes. La mai- 1694.  
son du fleur du Buc est située sur le mor-  
ne ou coline qui sépare le cul-de-sac de  
la Trinité d'avec celui du Gallion, dans  
l'endroit où commence une longue poin-  
te qui avance dans la mer près de deux  
lieuës, qu'on appelle la pointe de la  
Caravelle, qui jette une autre branche  
vers l'Est qu'on nomme la Tartanne;  
cette branche avec une morne qui est  
à l'Est de la rivière des Gallions, for-  
ment le cul-de-sac du Gallion, qui est  
partagé en deux par une pointe qui fait  
le grand & le petit cul-de-sac Gallion.

J'étois charmé de la situation de cette  
maison dont la vûë s'étend sur ces deux  
culs de sacs, sur le Bourg, le Port & le  
Fort de la Trinité, & sur une partie de  
la Cabesterre. Monsieur du Buc-l'Etang  
avoit un frere nommé Baltazard du Buc,  
marié à une des filles de Monsieur Mo-  
nel. Ils sont enfans de Monsieur Pierre  
du Buc, dont l'habitation étoit au-dessus  
du Bourg de la Trinité. C'étoit un des  
premiers habitans de la Martinique. Il  
étoit d'une bonne famille de Norman-  
die. Dès l'âge de quatorze ans ses parens  
le firent servir dans le Régiment du  
Grand-Maitre. Etant revenu en son pais  
après quelques campagnes, il eut que-

Pointe  
de la Ca-  
ravelle  
& de la  
Tartanne.

Famille  
de Mon-  
sieur



1694. relle avec un homme de qualité appelé  
 Pierre le Chevalier de Piancourt ; ils se batti-  
 Dubuc rent, & le Chevalier étant demeuré mort  
 Son his- sur la place , le sieur du Buc qui n'avoit  
 toire. pas encore dix-huit ans , fut obligé de  
 se sauver. Il trouva heureusement à la  
 rade de Dieppe un Vaisseau qui mettoit  
 à la voile pour les Isles ; il s'y jetta , &  
 fut porté à S. Christophle. Sa bravoure  
 l'y fit bien-tôt connoître , aussi fut-il  
 choisi par Monsieur d'Esnambuc , Gou-  
 verneur & Fondateur de la Colonie de  
 S. Christophle , pour accompagner Mon-  
 sieur du Parquet son neveu lorsqu'il l'en-  
 voya gouverner la nouvelle Colonie qu'il  
 venoit d'établir à la Martinique. Il fut un  
 de ces braves qui chasserent les Sauvages  
 de la Cabesterre de cette Isle , après un  
 rude combat qu'il y eut entre les deux  
 Nations à la case du Borgne , qu'on ap-  
 pelle aujourd'hui le Fort Sainte Marie ;  
 d'où après qu'on les eut poussés jusques  
 aux culs-de-sac les plus reculez du côté  
 de l'Est , le sieur du Buc s'établit au cul-  
 de sac de la Trinité , dont on peut dire  
 qu'il a été le premier habitant , qu'il y a  
 fait la premiere Sucrierie , & que c'est à  
 lui que ce quartier , à présent le plus  
 considérable de l'Isle , est redevable de  
 la culture du Cacao , dont ayant trouvé

quelques arbres dans les bois , il en a multiplié l'espèce , & enseigné à ses compatriotes la culture d'un arbre si utile , en lui faisant part de ses observations & des découvertes qu'il avoit faites sur ce fruit. Le soin de son bien ne l'a jamais empêché de se trouver par tout où il pouvoit acquérir de la gloire , & donner des preuves de son zèle & de son courage. On l'a vû aux combats de S. Christophle , à la prise d'Antigues , de Nièves , de Monfarrat , de Tabac , de S. Eustache , de Corossol , il s'étoit distingué dans toutes ces occasions , & il avoit reçu plusieurs blessures. Il aida encore à chasser les Anglois de la Guadeloupe en 1691. & à les repousser de devant le Fort S. Pierre de la Martinique qu'ils avoient attaqué en 1692. & on étoit si persuadé à la Cour de sa prudence & de sa valeur , que Monsieur le Chevalier de S. Laurent Lieutenant Général des Isles , & Monsieur Begon , Intendant , eurent ordre de le mener avec eux lorsqu'ils allerent par ordre du Roi , à S. Domingue , afin de se servir de ses conseils.

Son fils aîné Jean du Buc , que l'on appelloit du Buc-l'Etang pour le distinguer de son pere , a marché fidèlement sur ses traces. Après avoir servi quelques an-

1694. nées sur les Vaisseaux du Roi, s'étant retiré & marié à la Martinique, il s'est distingué dans les Charges de Major, de Capitaine de Grenadiers, & de Lieutenant Colonel des Milices de la Cabesterre. Quoique jeune il avoit toujours accompagné son pere dans les entreprises que l'on avoit faites sur les ennemis, & y avoit acquis une juste réputation. Il fut blessé à la descente que les Anglois firent à la Martinique. Il servit avec beaucoup de distinction à la Guadeloupe en 1703. à la tête d'une Compagnie de cent habitans de son quartier, & il ne contribua pas peu à forcer les Anglois de se retirer comme je le dirai en écrivant l'attaque de la Guadeloupe. Il acquit beaucoup de gloire à l'attaque de S. Christophe sous le Comte de Chavagnac, & sous le sieur Cassar, à la prise de Monfarrat : ce fut lui qui se rendit maître du réduit de cette Isle avec la troupe qu'il commandoit. Il voulut faire une seconde entreprise sur cette même Isle en 17  
Il y fit descente à la tête de cinq cens quatre-vingt hommes, poussa les ennemis, & se rendit maître de plus de la moitié de l'Isle ; mais ses gens s'étant débandez pour piller avant qu'il eut entièrement achevé sa conquête qui paroissoit infailible,





RPJOB

infaillible , les Anglois se rallierent , & 1694.  
fondirent sur lui de toutes parts , & trou-  
vant des gens chargez de butin , ou oc-  
cupez à en amasser , il est certain qu'ils  
en auroient eu bon marché sans la pru-  
dence & la valeur du chef , qui avec une  
poignée de gens qu'il rassembla , fit tête  
aux ennemis , & se retirant en bon ordre  
& toujours en combattant , il donna lieu  
à ses gens de s'embarquer sans pré-  
cipitation , & avec le butin qu'ils avoient  
fait. Il battit dans la même campagne un  
vaisseau de guerre Anglois de cinquante-  
quatre canons , quoique celui qu'il mon-  
toit n'en eût que vingt-huit. On lui est  
redevable de la conservation de quantité  
de bâtimens François qui seroient tom-  
bez entre les mains des Anglois , si sa bon-  
ne conduite , sa valeur & son experience,  
suppléant au peu de forces qu'il avoit ,  
n'avoient obligé les Corsaires ennemis à  
s'éloigner des côtes & des croisieres de  
nos Isles. Enfin je lui dois cette justice  
qu'on lui est redevable de la conser-  
vation de la Colonie de la Martinique ,  
& vraisemblablement de toutes celles  
des autres Isles , puisque dans le tumulte  
qui arriva au mois de Mai 1717. ayant  
été élu malgré lui chef de la Colonie ,  
il agit avec tant de prudence & de fer-



1694. meté, qu'il conserva l'Isle au Roi, sans que dans une si horrible confusion il soit arrivé aucun desordre ni aucun meurtre. Cette affaire est trop de conséquence, & fait trop d'honneur au sieur du Buc pour n'en parler qu'en passant comme je fais ici. Je la rapporterai tout au long dans un autre endroit.

Son cadet Baltazard du Buc a toujours servi comme Officier dans la Milice de la Martinique, & n'a point dégénéré de la valeur de son pere & de son aîné, quoique son peu de santé l'eût empêché de se trouver dans les occasions où les autres ont été hors de la Martinique.

Le Roi pour reconnoître les services de cette famille, accorda des Lettres de Noblesse à Monsieur Pierre du Buc en 1701.

Il est mort en            âgé de soixante-huit ans, se voyant alors pere ou grand-pere de quarante deux enfans, quoiqu'il n'y eût encore que ses deux aînez les sieurs Jean & Baltazard du Buc qui eussent été mariez.

Je parlerai des autres familles des Isles à mesure que l'occasion s'en présentera, & je tâcherai de rendre à un chacun la justice qui lui est dûë. J'ai demeuré assez long-tems dans le pais pour être bien in-

formé de tout , & pour ne pas ajouter foi trop legerement aux memoires qu'on pourroit m'envoyer. 1694.

Nous descendîmes au Bourg de la Trinité après que nous eûmes diné. Nous fûmes voir Monsieur de Mareuil Lieutenant de Roi de l'Isle , Commandant à la Cabesterre , à qui nous dîmes ce que nous avions résolu. Il approuva beaucoup le choix que nous avions fait. Il connoissoit le terrain , & par conséquent la commodité qu'il y auroit d'établir un Bourg auprès de la nouvelle Eglise ; ce qui n'auroit pas été si facile à la pointe du sieur Fevrier , quoique le lieu eût été bien plus commode pour le Curé. Il nous loua d'avoir preferé l'utilité publique à celle de nos Confreres.

Monsieur de Mareuil étoit d'Amiens , son nom est le Correur. Il avoit un frere aîné qui étoit établi à S. Christophle long-tems avant que le cadet vînt aux Isles. Celui-ci fut d'abord employé à conduire les travaux qu'on faisoit en cette Isle-là ; il monta de cet emploi à celui de Capitaine d'un détachement de la Marine , & devint enfin Lieutenant de Roi de la Martinique. Il avoit amassé du bien , & ne négligeoit rien pour l'augmenter. Il avoit épousé une des filles du

1694. Histoire du sieur de Mareuil, Lieutenant de Roi à la Martinique. sieur Piquet de la Calle, Commis principal & comme Intendant de la Compagnie de 1664. Monsieur de Mareuil prétendoit être Gentilhomme, & que son grand-pere avoit été annobli par Henry IV. pour les services qu'il avoit rendus à la reprise d'Amiens.

Je fus coucher au fond S. Jacques, & le lendemain matin je me rendis chez moi. Ce voyage m'avoit fait plaisir, outre les connoissances que j'acquis des lieux où je n'avois pas encore été, il m'avoit épargné le chagrin de voir les sottises & les impertinences de mon Menuisier, qui pendant mon absence avoit pensé désoler mon Pensionnaire, & le Negre que j'avois laissé à la maison. Il venoit d'achever son ouvrage; c'est pourquoi j'envoyai chercher le Marguillier pour le payer, & m'en débarrasser. Celui-ci qui avoit autant souffert que moi & mes gens de sa mauvaise humeur, au lieu de lui donner de l'argent comptant, le paya avec un de ses billets qu'il avoit trafiquez, pendant que je fis mettre ses outils hors de ma cour, lui laissant le soin de les porter lui-même comme il pourroit parce que le Marguillier ne lui voulut donner personne pour lui rendre ce service.



Ma maison se trouvant ainsi achevée, 1694. je commençai à goûter le plaisir du repos. Mon jardin m'occupoit quelque tems le soir & le matin. Je m'appliquai à mettre en ordre les leçons de Mathématiques que j'avois enseignées à Nancy pour en faire un cours abrégé. Cela avec la visite des malades, mes exercices spirituels, mon étude, l'instruction de mon Pensionnaire & de ma petite famille, & un peu de promenade le soir, partageoient tout mon tems, & me le faisoient passer le plus agréablement du monde.

---

### CHAPITRE III.

#### *Histoires de quelques Negres Sorciers.*

C E fut environ ce tems-là qu'un Negre esclave d'un de mes Paroissiens appelé le sieur Philippes Mignac, me vint prier de lui rendre un certain petit sac que je lui avois ôté avant de le baptiser. J'avois été averti par son maître qu'il se mêloit d'être Sorcier, il faisoit retrouver les choses perduës; il devinoit; il prédisoit l'arrivée des vaisseaux, & autres choses à venir, du moins autant que le diable le pouvoit connoître, & le

Negre  
sorcier.

1694. lui réveloit. Mais comme je n'ai jamais ajouté beaucoup de foi à ces sortes de choses , je crus que ce Negre étoit un charlatan qui en faisoit accroire aux simples pour attraper leur argent. Cependant l'ayant examiné avec soin , je reconnus en partie la verité de ce qu'on m'avoit dit , & cela m'obligea de differer de le baptiser jusqu'à la Pentecôte , quoique j'eusse résolu de le faire à Pâques , l'ayant trouvé bien instruit , & voyant qu'il demandoit le Baptême avec une ferveur extraordinaire. A la fin je m'étois laissé gagner , & je l'avois baptisé après l'avoir fait renoncer à tous ses pactes implicites & explicites qu'il pouvoit avoir fait avec le diable. Je chargeai son maître qui étoit aussi son parain , de veiller soigneusement sur sa conduite. Pendant plus de trois mois j'en fus fort content ; il n'y en avoit point de plus exact que lui à la Messe & au Catéchisme : il me pressoit de le faire communier , & je commençois à y penser m'assurant que le Baptême avoit entièrement effacé de son esprit les idées de son ancien métier : quand un Dimanche matin je le trouvai à ma porte avec deux volailles à la main. Je crus qu'il les vouloit vendre , & lui en demandai le prix ; il me répondit que c'étoit un present

qu'il me vouloit faire , je le remerciai & refusai de les recevoir à moins qu'il n'en prît le payement. Après quelques cérémonies il me dit qu'il n'en vouloit point d'argent ; mais que si je lui voulois rendre son petit sac , je lui ferois un fort grand plaisir. Cette demande me fit de la peine , & je connus qu'il vouloit retourner à son vomissement. Cependant afin de connoître mieux ce qu'il avoit dans le cœur , je feignis de n'avoir pas grande difficulté à lui accorder ce qu'il me demandoit. Je l'interrogeai sur l'usage qu'il faisoit des différentes pieces qui étoient dans ce sac : il m'en apprit tout ce que j'en voulois sçavoir , & m'avoia à la fin que depuis qu'il s'en étoit défait , il étoit devenu gueux & miserable , au lieu qu'auparavant il étoit fort à son aise , parce que ceux qui le venoient consulter le payoient grassement. Il m'en dit plus qu'il n'en falloit pour me faire connoître que son cœur étoit perverti. Je changeai pour lors de ton , & après lui avoir fait une reprimande terrible , je le menaçai de le faire mettre entre les mains de la Justice qui ne manqueroit pas de le faire brûler : & pour lui faire voir qu'il n'auroit jamais son sac , je dis à mon Negre de l'aller chercher , & de le faire brûler sur



1694. le champ. On me l'apporta : mais comme mon petit Negre s'étoit diverti de ces babioles il en manquoit quelques - uns , entre autres un marmouset de terre cuite , qui étoit l'idole que ce Negre consultoit , & qu'il assuroit lui rendre réponse aux questions qu'il lui faisoit. On la chercha tant qu'on la trouva ; elle étoit déjà rompuë , j'achevai de la briser à coups de marteau, aussi bien qu'une petite calebasse qui renfermoit un peloton de fil qui servoit à retrouver les choses perdus , & quantité de semblables bagatelles. Je fis tout jetter au feu devant lui , & le renvoyai chez son maître à qui j'écrivis ce qui venoit d'arriver , afin qu'il veillât plus soigneusement sur son Negre , & qu'il le châtiât severement s'il s'apercevoit de la moindre chose. Cet habitant qui étoit un homme sage & craignant Dieu , aima mieux se priver de son Negre quelque utilité qu'il en pût retirer , que de garder chez lui un pareil ouvrier ; il le vendit bien-tôt après dans une autre Isle , & me débarassa ainsi de la peine qu'il m'auroit donné.

Je sçai qu'il y a bien des gens qui regardent comme de pures imaginations , & comme des contes ridicules ou des faussetez tout ce qu'on rapporte des Sor-

niers, & de leurs pactes avec le diable. 1694.

J'ai été moi-même long-tems dans ces sentimens. Je sçai d'ailleurs qu'on exagere souvent dans ce qu'on en dit : mais je croi qu'il faut convenir que tout ce qu'on dit n'est pas entierement faux , quoiqu'il ne soit peut-être pas entierement vrai. Je suis aussi persuadé qu'il y a des faits d'une verité très - constante ; en voici quelques-uns dont j'ai été témoin oculaire, & d'autres dont j'ai eu toute la certitude qu'on peut desirer pour s'assûrer de la verité d'un fait.

Un de nos Religieux de la Province de Toulouze , appelé le Pere Fraisse , avoit amené du Royaume de Juda en Guinée , à la Martinique , un petit Negre de neuf à dix ans. Quelques mois après que cet enfant fut arrivé il entendit nos Peres qui se plaignoient de la secheresse qui gâtoit tout leur jardin , & qui souhaitoient de la pluye. Cet enfant qui commençoit à parler François , leur demanda s'ils vouloient une grosse ou une petite pluye , les assurant qu'il la feroit venir sur le champ. Cette proposition étonna étrangement nos Peres , ils consulterent entr'eux ; & enfin la curiosité l'emportant sur la raison , ils consentirent que l'enfant qui n'étoit pas encore bap-

Un jeune  
Negre  
fait tom-  
ber de la  
pluye.

— 58. *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1694. tisé, fit venir une petite pluie sur leur  
jardin.

Cet enfant alla aussi-tôt cueillir trois oranges qu'il posa à terre un peu éloignées les unes des autres, il se prosterna devant chaque orange avec un respect & une attention qui étonnoit nos Religieux: il prit ensuite trois petites branches d'oranger, & après s'être prosterné de nouveau il les planta sur les trois oranges. Il commença pour la troisième fois ses prosternations en disant quelques paroles avec beaucoup d'attention & de respect, puis s'étant levé avec une de ces petites branches à la main, il regarda de tous les côtez de l'horison jusqu'à ce qu'il aperçut un très petit nuage qui étoit fort éloigné & fort d'air; pour lors il étendit la main avec la branche du côté du nuage qui produisit dans l'instant une pluie assez douce qui dura près d'une heure. Il prit cependant les oranges & les branches & les enterra.

On peut juger de l'étonnement de nos Peres quand ils virent ce prodige, & qu'ils remarquerent après que la pluie fut cessée qu'il n'en étoit pas tombé une goutte hors l'enceinte du jardin qui se trouva parfaitement bien arrosé. On demanda à l'enfant qui lui avoit appris ce



secret , il dit que c'étoit des Negres de 1694.  
son païs qui le lui avoient enseigné dans la  
traversée, c'est-à-dire , pendant le voyage  
qu'ils avoient fait ensemble de Guinée  
jusqu'à la Martinique. Ce Negre fut nom-  
mé Amable au Baptême , il m'a servi  
quelque tems : & comme je lui vis beau-  
coup d'esprit & de disposition pour apren-  
dre un métier , je lui fis apprendre celui  
de Tailleur de pierre & de Maçon : il s'y  
rendit très-habile, & a fait de bons élèves.  
Je lui avois donné quelque commen-  
cement d'Architecture qu'il mettoit en  
pratique fort proprement. Il m'a avoué  
plusieurs fois cette histoire , mais il avoit  
oublié une partie des paroles qu'il falloit  
dire en faisant les prosternations , parce  
qu'on n'avoit pas manqué de lui défendre  
de se servir jamais de ce secret. Les Peres  
Temple , Rosié , Bournot & Fraisse , Re-  
ligieux de notre Ordre , étoient presens  
quand cette pluye tomba , & avoient vû  
toutes les cérémonies que je viens d'écrire.  
Les deux premiers sont encore vivans en  
cette année 1718. Le Pere Temple de-  
meure au Couvent de Nîmes , & le Pere  
Rosié à la Martinique , aussi bien que le  
Negre.

En 1698. j'ai été témoin oculaire du  
fait que je vais rapporter. J'étois pour

1694. lors Syndic de notre habitation du fond S. Jacques à la Martinique.

Une Ne-  
gresse  
fait con-  
sulter le  
diable  
sur sa  
maladie.

Il y avoit une de nos Negresses qui étoit attraquée depuis long-tems d'une maladie que nos Chirurgiens ne connoissoient point, ou parce qu'elle étoit extraordinaire, ou parce qu'ils étoient des ignorans. Elle avoit été portée chez tous les Negres du pais qui se mêloient de traiter ces sortes de maux, sans en recevoir aucun soulagement. Je croi que ce sont des poisons lents dont ils sçavent la composition, & quelquefois le remede. A la fin je me lassai de tous ces voyages, & des dépenses inutiles que cela me causoit. Je la fis rapporter à l'habitation, & je lui défendis de prendre aucun médicament des Negres, mais seulement du Chirurgien de la maison à qui je la remis en lui recommandant d'en avoir un soin tout particulier.

Je fus averti une nuit qu'il y avoit dans sa case un Negre qui se mêloit de Medecine. J'y fus aussi-tôt dans le dessein de le faire châtier, & de le chasser. Mais étant proche de la porte je m'arrêtai pour voir au travers des fentes & des palmittes dont la case étoit palissadée, ce qu'on y faisoit. Je vis la malade étendue à terre sur une natte. Un petit marmouset de

terre à peu près semblable à celui que j'avois brisé au Macouba , étoit sur un petit siege au milieu de la case , & le Negre prétendu Medecin étoit à genoux devant le marmouset , & sembloit prier avec beaucoup d'attention. Un peu après il prit un coïiy , c'est-à-dire une moitié de calebasse où il y avoit du feu , il mit de la gomme dessus , & encensa l'idole. Enfin après plusieurs encensemens & prosternations, il s'en approcha & lui demanda si la Negresse gueriroit ou non. J'entendis la demande , mais je n'entendis pas la réponse. La Negresse qui étoit la partie la plus intéressée , & quelques Negres qui étoient plus voisins que moi , l'entendirent & se mirent aussi-tôt à pleurer & à crier. J'enfonçai la porte dans ce moment , & j'entrai , & comme j'avois avec moi le Raffineur de la maison , le Commandeur Negre , & cinq ou six autres qui avoient vû & entendu comme moi ce que je viens de dire , je fis saisir le forcier , & quelques-uns des spectateurs qui n'étoient pas de notre habitation. Je pris le marmouset , l'encensoir , le sac & tout l'attirail , & je demandai à la Negresse pourquoi elle pleuroit : elle me répondit que le diable avoit dit qu'elle mourroit dans quatre jours , & qu'elle avoit entendu la voix



1694. qui étoit sortie de la petite figure. Les autres Negres affirmoient la même chose. Je leur dis pour les désabuser que c'étoit le Negre qui avoit parlé en contrefaisant sa voix, & qui si le diable eût été là présent pour lui répondre, il l'auroit aussi averti que j'étois à la porte pour le prendre. Cependant je fis attacher le forcier, & je lui fis distribuer environ trois cens coups de foïet qui l'écorcherent depuis les épaules jusques aux genoux. Il crioit comme un desespéré, & nos Negres me demandoient grâce pour lui, mais je leur disois que les forciers ne sentoient point de mal, & que ses cris étoient pour se moquer de moi. Je fis apporter un siege, j'y mis le marmouset devant lui, & lui dis de prier le diable de le délivrer de mes mains, ou d'emporter la figure; & comme il ne faisoit ni l'un ni l'autre je le faisois toujours foïetter à bon compte. Nos Negres qui s'étoient tous assemblez trembloient, & me disoient que le diable me feroit mourir, & ils étoient tellement prévenus de cette folle imagination, que je ne pouvois les en faire revenir, quelque chose que je pûsse leur dire. A la fin pour leur faire voir que je ne craignois ni le diable ni les forciers, je crachai sur la figure & la rompis à coups de pied, quoi-

que j'eusse fort envie de la garder, je 1694.  
brisai l'encensoir & tout le reste del'é-  
quipage ; & ayant fait apporter du feu ,  
je fis brûler toutes les guenilles du forcier ;  
je fis piler les morceaux de la statuë , & fis  
jetter les cendres & la poussiere dans la  
riviere. Il me parut que cela rassura un  
peu nos Negres. Je fis mettre le forcier  
aux fers après l'avoir fait laver avec une  
pimentade , c'est - à - dire avec de la sau-  
mure dans laquelle on a écrasé du piment  
& des petits citrons. Cela cause une dou-  
leur horrible à ceux que le foïet a écorché ,  
mais c'est un remede assuré contre la gan-  
grenne qui ne manqueroit pas de venir  
aux playes. Je fis aussi étriller tous ceux  
qui s'étoient trouvez dans l'assemblée  
pour leur apprendre à n'être pas si curieux  
une autre fois ; & quand il fut jour , je  
fis conduire le Negre forcier à son maître  
à qui j'écrivis ce qui s'étoit passé , le priant  
en même tems de lui défendre de venir  
dans notre habitation : il me le promit ,  
me remercia de la peine que je m'étois  
donnée , & fit encore foïetter son forcier  
de la belle maniere.

Ce qu'il y eut de fâcheux dans cette  
avanture , fut que la Negresse mourut ef-  
fectivement le quatriéme jour , soit que  
son imagination eût été frappée de la ré-

1694. ponsé du diable , soit que veritablement il eût connu que son infirmité la devoit emporter dans ce tems-là. A tout hazard j'avois eu soin de la faire confesser , & j'eus la consolation de la voir mourir en bonne Chrétienne , & fort repentante de la faute qu'elle avoit commise.

Je tiens le fait que je vais rapporter de Monsieur Vanbel , Directeur du Comptoir de Dannemarc en l'Isle saint Thomas qui est une des Antilles , qui m'en fit le récit lorsque j'y passai au mois de Mars 1701. en venant de S. Domingue.

Negre  
forcier  
brûlé vif  
à Saint  
Thomas. Un Negre convaincu d'être forcier , & de faire parler une petite figure de terre , fut condamné par la Justice de l'Isle à être brûlé vif. Monsieur Vanbel s'étant trouvé sur son chemin lorsqu'on le menoit au supplice , lui dit ; *Hé bien ( tel ) tu ne feras plus parler ta petite figure , elle est rompuë.* Le Negre lui répondit ; *Si vous voulez , Monsieur , je ferai parler la canne que vous tenez à la main.* Cette proposition étonna tout le monde ; Monsieur Vanbel pria le Juge qui étoit présent de surceoir pour un moment l'exécution , pour voir si le Negre viendrait à bout de ce qu'il promettoit ; & cela lui ayant été accordé , il donna sa canne au Negre , qui l'ayant plantée en terre , & fait quelques cé-



rémonies autour , demanda à Monsieur 1694.

Vanbel ce qu'il vouloit sçavoir ; celui-ci lui ayant répondu qu'il vouloit sçavoir si un vaisseau qu'il attendoit étoit parti , quand il arriveroit , ceux qui étoient dedans , & ce qui leur étoit arrivé pendant le voyage. Le Negre recommença ses cérémonies , après quoi s'étant retiré il dit à Monsieur Vanbel de s'approcher de sa canne , & qu'il entendroit la réponse de ce qu'il vouloit sçavoir. En effet Monsieur Vanbel s'étant approché entendit une petite voix claire & distincte qui lui dit : le vaisseau que tu attends est parti d'El-seneur un tel jour , c'est un tel qui le commande , il a tels & tels passagers avec lui , tu seras content de sa cargaison , il a souffert un coup de vent en passant le Tropique qui lui a rompu son petit Hunier , & emporté sa voile d'Artimon , il mouillera ici avant trois jours. Le Negre ne laissa pas d'être exécuté , & trois jours après le vaisseau étant arrivé , on vérifia à la lettre toute la prédiction.

Je ne finirois pas si je voulois rapporter tout ce que je sçai sur cette matiere , il me semble que ces quatre faits suffisent pour prouver qu'il y a véritablement des gens qui ont commerce avec le diable , & qui se servent de lui en bien des choses.

CHAPITRE IV.

*Le Superieur General des Missions des Freres Prêcheurs meurt à S. Thomas. Son Enterrement. Les Missionnaires de la Martinique en élisent un à sa place.*

Mort du  
Superieur  
General des  
Freres  
Prê-  
cheurs.

**L**E Jeudy 4. Novembre 1694. je me rendis au fond saint Jacques, où tous nos Peres se trouverent aussi, à l'exception de celui qui étoit Curé du Mouillage qui y étoit demeuré pour avoir soin de sa Paroisse. Le Pere Cabasson, Superieur de notre Mission de la Martinique, qui nous avoit convoqué, nous fit part de la mort du Reverend Pere Caumels notre Superieur General. Il étoit decédé en l'Isle S. Thomas, une des Antilles, où il étoit allé chercher une embarquement pour S. Domingue, après avoir fait sa visite & réglé les affaires de notre Mission de l'Isle de sainte Croix, voisine de celle de S. Thomas. Il y fut attaqué du mal de Siam qui l'emporta en cinq jours. Par bonheur il avoit avec lui le Pere Loyer qui le confessa & lui donna l'Extrême-Onction. Monsieur Vanbel Directeur de la Compagnie de Danne-

marc, chez qui il étoit logé, lui rendit 1694.  
tous les services qu'on pouvoit attendre  
du plus honnête & du plus obligeant de  
tous les hommes, & je dois cette justice  
aux habitans de cette petite Isle, qu'il y a  
peu d'endroits où les étrangers reçoivent  
plus d'honnêteté de quelque país & de  
quelque Religion qu'ils puissent être.

Vanbel  
Direc-  
teur de la  
Compagnie de  
Danne-  
marc.

Tous les habitans de S. Thomas sont  
Protestans, Lutheriens ou Calvinistes.  
Le Ministre Lutherien & le Calviniste  
qui étoit François, visiterent notre Su-  
perieur pendant sa maladie avec beaucoup  
d'assiduité; & quand il fut mort, il y eut  
dispute entr'eux pour le lieu de sa sé-  
pulture. Chaque Religion prétendoit  
l'avoir dans son cimetiere. Le Gouverneur  
trouva un temperament qui fut de le  
mettre dans la liziere qui separe les deux  
cimetieres. L'Enterrement se fit aux dé-  
pens du public: toutes les personnes de  
distinction de l'Isle y furent invitées; les  
Ministres accompagnerent le Pere Loyer,  
& le Lutherien qui fit l'Oraison Funebre,  
s'étendit beaucoup sur la charité des  
Missionnaires qui traversent tant de mers  
& s'exposent à tant de dangers pour con-  
duire les ames qui leur sont commises, &  
pour en acquérir d'autres à Jesus-Christ.  
On mit sur la fosse une grande pierre sur



1694. laquelle on fit graver une Croix avec l'Épithaphe du defunt.

Comme le Pere Caumels n'avoit point nommé de successeur en cas de mort, nos Missions se trouverent sans Chef. Naturellement cette Charge étoit dévolüe au Supérieur particulier de la Mission de la Guadeloupe, comme étant la plus ancienne & celle qui a fondé toutes les autres; mais celui qui étoit Supérieur de cette Mission se trouvoit sans Patentes & seulement par *interim*, ce qui ne suffisoit pas pour autoriser ses prétentions. D'ailleurs ils n'étoient que cinq Religieux à la Guadeloupe, & nous étions douze à la Martinique, qui sans contredit est à présent la plus considérable de toutes nos Missions; de sorte qu'ayant pesé toutes choses nous résolûmes de reconnoître pour Supérieur General de nos Missions le Pere Cabasson, en attendant que le Général de tout l'Ordre qui seul a le droit de le nommer, y eût pourvû. Nous donnâmes part de ce que nous avions fait aux Missions de la Guadeloupe, de sainte Croix & de saint Domingue, afin qu'elles'y conformassent, ce qu'elles firent de bonne grace. L'Intendant à qui nous écrivîmes notre élection nous témoigna qu'il approuvoit fort notre choix,

Les Missi-  
onnai-  
res de la  
Martini-  
quenom-  
ment un  
Supé-  
rieur Gé-  
néral.

& nous promet son assistance en cas que 1694.  
quelqu'un voulût s'éloigner de l'obéissance  
du nouveau Supérieur, mais il n'en fut pas  
besoin. Depuis ce tems le Général de  
l'Ordre a déclaré que le Supérieur par-  
ticulier de la Mission de la Martinique, <sup>Régle-  
ment du  
Général  
de l'Or-  
dre.</sup>  
& en cas de mort le plus ancien Religieux  
de cette Mission, seroit reconnu pour  
Vicaire Général de tous les autres, &  
Vice-prefet Apostolique en cas que le Su-  
périeur Général vînt à mourir sans avoir  
déclaré par un écrit un Supérieur Général  
à sa place.

Le Vendredi 5. Novembre nous fîmes  
un service solennel pour le repos de l'ame  
de notre Supérieur. Le successeur que nous  
lui avons donné nous pria de faire la  
même chose dans nos Paroisses. Je vou-  
lois m'en retourner chez moi après dîné,  
mais on me retint pour assister à l'audition  
des comptes de notre Syndic, & pour re-  
gler quelques autres affaires.

Nous partîmes le Samedi après dîné,  
le Pere Cabasson vint coucher chez moi.  
J'amenai avec moi, ou plutôt je portai  
en croupe un enfant de neuf à dix ans,  
fils d'un de nos Negres, qui me pria de  
le prendre. Quoique cet enfant ne me  
dût causer que de la dépense, je ne laissai  
pas de m'en charger avec l'agrément

Guillaume Massonier, sa fortune & sa reconnaissance.

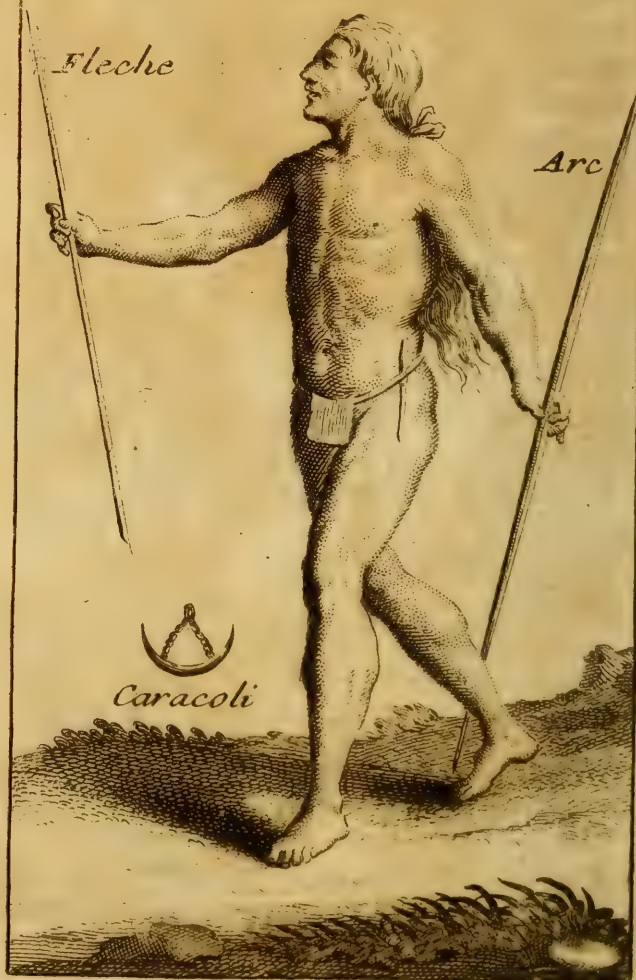
Ce fut aussi dans ce même voyage que je trouvai le pauvre Guillaume Massonier que j'avois amené de Paris jusqu'à la Rochelle, malade d'une grosse fièvre qui lui étoit causée en partie par le chagrin qu'il avoit de son état, & par des ulceres que les chiques lui avoient faites aux pieds. J'obtins de notre Superieur la permission de le faire porter chez moi, où j'esperois que le changement d'air & le soin que j'en ferois prendre, le remettroient sur pied. Je l'y gardai cinq ou six mois, il recouvra sa santé, & nos Peres eurent la bonté de lui donner le reste du tems de son engagement à ma priere. Dès que je le vis libre je le plaçai chez mon voisin Monsieur du Roy, qui lui donna quatre cens francs par an pour commander ses Negres. Il apprit à faire du sucre blanc, & au bout de deux ans il entra au service d'un habitant nommé Marchand, qui avoit une Sucrierie de l'autre côté de la grande riviere, où il gaignoit douze cens francs avec la moitié des eaux-de-vie, & Dieu a tellement beni son travail, que quand je suis parti des Isles il étoit à son aise.

Je puis dire que j'ai commencé sa fortune, mais je dois aussi ajoûter qu'il en a eu toute la reconnaissance possible,



RPJOB

*Caraïbe*  
*ou Sauvage des Antilles de*  
*l'Amerique.*



jusques-là qu'étant tombé malade à la fin de 1698. il me vint trouver & m'apporta trois cens écus qui étoient la moitié de ce qu'il avoit alors d'argent conptant, me priant avec de grandes instances de les employer à mes besoins, & de disposer du reste, ce qu'il a réitéré plusieurs fois, & même depuis que je suis revenu en Europe, il m'a écrit & offert ce qu'il avoit plus d'une fois. On peut croire que n'ayant jamais eu besoin de ce secours, je n'ai pas abusé de son honnêteté, & que je n'ai jamais touché à son argent, mais je ne lui en ai pas moins d'obligation. Nous vivons dans un siècle où l'on voit peu d'exemples d'une semblable reconnaissance. Je l'ai rapporté ici pour lui rendre la justice que je lui dois, & pour exciter les autres à l'imiter.

---

## CHAPITRE V.

*Des Sauvages appelez Caraïbes,  
de leurs vêtemens, armes,  
vaisseaux & coûtumes.*

**I**L y avoit dix mois que j'étois à la Martinique sans avoir pû contenter l'envie que j'avois de voir les Caraïbes;



1694. car quoiqu'il en vienne assez souvent au Mouillage, je ne m'y étois jamais rencontré lorsqu'il y en étoit venu. Enfin le Lundi 15. Novembre Monsieur Michel me manda qu'il y en avoit chez lui. J'y allai aussi-tôt, & j'eus toute la commodité de me contenter sur ce sujet.

Caraïbes.  
Savages  
naturels  
des Isles. Ils étoient quarante-sept personnes dans les deux bâtimens qui les avoient apportez, hommes, femmes & enfans.

La taille des hommes est pour l'ordinaire au dessus de la médiocre. Ils sont tous bien faits & bien proportionnez, les traits du visage assez agréables : il n'y a que le front qui paroît un peu extraordinaire, parce qu'il est fort plat & comme enfoncé. Ils ne naissent point comme cela, mais ils forcent la tête de l'enfant à prendre cette figure en mettant sur le front de l'enfant nouveau né une petite planche liée fortement derriere la tête, qu'ils y laissent jusqu'à ce que le front ait pris la consistance, & qu'il demeure applati de maniere que sans hausser la tête ils voyent presque perpendiculairement au dessus d'eux. Ils ont tous les yeux noirs & assez petits, mais la figure ou la disposition de leur front les fait paroître d'une grosseur fort raisonnable.

Figure  
de leur  
front &  
la raison.

Tous ceux qui étoient dans ces deux bâtimens

bâtimens jeunes & vieux , avoient les dents fort belles , blanches & bien rangées. Ils ont tous les cheveux noirs , plats , longs & luisans. A l'égard de la couleur elle est naturelle ; mais pour le lustre , c'est l'effet de l'huile de carapat ou autre huile dont ils ne manquent jamais de les froter tous les matins. Pour leur tein il est difficile d'en juger : car ils se peignent tous les jours avec du roucou détrempé dans de l'huile de carapat ou palma-christi qui les fait ressembler à des écrevisses cuites. Cette couleur leur sert d'habillement : outre l'agrement qu'elle leur donne , du moins selon leur goût , elle conserve leur peau contre l'ardeur du soleil qui la feroit crevasser , & les defend des piquûres des moustiques & des maringoins qui les desoleroient sans cette précaution, parce que ces insectes ont une extrême antipathie pour l'odeur de cette couleur. Lorsqu'ils vont à la guerre , en festin ou en quelque visite de conséquence, leurs femmes ont soin de leur faire des moustaches & plusieurs rayes noires sur le visage & sur le corps avec du jus de pommes de genipa. Ces marques durent neuf jours après quoi elles s'effacent , & il faut recommencer à broder le juste-aucorps. J'en vis quelques-uns qui étoient

Ils sont  
peints de  
rouge &  
pour-  
quoi.

Ils ont  
des rayes  
noires  
sur le vi-  
sage &  
sur le  
corps.

1694. chamarez de cette maniere. Rien à mon  
sens n'est plus defagréable, & rien au leur  
n'est plus galant & mieux entendu. Telle  
est la diversité des goûts. Tous les hom-  
mes avoient une petite corde autour des  
reins qui leur servoit à porter un coûteau  
flamand tout nud, qu'ils passent entre  
cette corde & leur cuisse, & à soutenir  
une bande de toile de cinq à six pouces  
de large qui couvre en partie leur nudité,  
& qui pend comme par négligence jusqu'à  
terre. Les enfans mâles de dix à douze ans  
n'avoient sur le corps que cette petite cor-  
de sans bande de toile, destinée unique-  
ment pour soutenir leur coûteau, qu'ils  
ont cependant plus souvent à la main qu'à  
la ceinture aussi bien que les hommes.  
Leur phisionomie paroît mélancolique ;  
on dit qu'ils sont bonnes gens, mais qu'il  
faut se garder de les offenser, parce qu'ils  
sont fort vindicatifs, & yvrognes à l'excès.

Ils ont  
une peti-  
te corde  
autour  
des reins.

Leur hu-  
meur.

Taille  
des fem-  
mes &  
leurs a-  
juste-  
mens.

Les femmes sont plus petites que les  
hommes, assez bien faites & grasses.  
Elles ont les yeux & les cheveux noirs,  
le tour du visage rond, la bouche petite,  
les dents fort blanches, l'air plus gai,  
plus ouvert & plus riant que les hommes ;  
avec tout cela elles sont fort réservées &  
fort modestes ; elles sont rocouïées ou  
peintes de rouge comme les hommes ,



*Femme Caraïbe des Antilles  
de l'Amerique.*

A. Bracelets. B. Colier de Rasade. C. Camisa  
D. Espece de Brodequins.



PRICE

mais simplement & sans moustaches ni lignes noires. Leurs cheveux sont attachez derriere la tête avec un cordon de coton. Leur nudité est couverte d'un morceau de toile de coton ouvragé & brodé avec de petits grains de rassade de differentes couleurs , garni par le bas d'une frange de rassade d'environ trois poudes de hauteur. Ce Camisa, c'est ainsi qu'on appelle cette couverture , a huit à dix poudes de long sur quatre à cinq poudes de haut non compris la hauteur de la frange. Il y a à chaque bout une petite corde de coton qui le tient lié sur les reins. La plupart de ces femmes avoient au col plusieurs colliers de rassade de differentes couleurs & gros-seurs qui leur pendoient sur le sein , & des brasselets de même espece à cinq ou six rangs aux poignets & au dessus des coudes, avec des pierres bleuës ou des rassades enfilées qui leur servoient de pendans d'oreilles. Les petits enfans de l'un & l'autre sexe depuis ceux qui étoient à la mamelle jusqu'à ceux de huit à dix ans , avoient des brasselets & une ceinture de grosse rassade autour des reins.

Ce que les femmes ont de particulier , & ce que les hommes n'ont jamais , est une espece de brodequin de coton qui leur prend un peu au dessus de la cheville

Camisa,  
ce qui  
c'est.

Chausse-  
res par-  
ticulieres  
des fem-  
mes.



1694. du pied , qui a environ quatre à cinq  
pouces de hauteur. Dès que les filles ont  
atteint l'âge de douze ans ou environ ( car  
les Caraïbes ne sont pas fort exacts dans  
la supputation de leurs années ) on leur  
donne le camisa au lieu de la ceinture de  
rassade qu'elles avoient porté jusqu'alors ;  
& leur mere ou quelques - unes de leurs  
parentes leur fait les brodequins aux jam-  
bes; elles ne les ôtent jamais à moins qu'ils  
ne soient absolument usez ou déchirez  
par quelque accident , & quand elles le  
voudroient faire il ne leur seroit pas pos-  
sible , car ils sont travaillez sur le lieu où  
ils doivent toujours demeurer : leur  
épaisseur les fait demeurer debout , ils  
sont si serrez qu'ils ne peuvent ni mon-  
ter ni descendre : & comme dans cet âge  
les jambes n'ont pas encore toute leur  
grosseur , quand elle vient à augmenter  
avec les années , elles se trouvent si serrées  
que le mollet devient beaucoup plus gros  
& plus dur qu'il n'auroit été naturel-  
lement. Les extrémités de ce brodequin  
ont un rebord d'environ un demi-pouce  
de large par le bas , & du double par le  
haut , assez fort pour se tenir droit par  
lui-même comme le bord d'une assiette.  
Cela fait une assez plaisante figure aux  
jambes d'une femme. Il faut qu'elles con-

servent cette chaussure toute leur vie, & 1694.  
qu'elles l'emportent avec elles en terre.

Lorsque les filles ont ces deux pieces d'ajustemens, c'est - à - dire , le camisa & les brodequins , elles ne vivent plus avec les garçons dans la même familiarité qu'auparavant ; elles sont retirées avec leurs meres & ne s'en éloignent plus. Il est rare qu'une fille demeure jusqu'à cet âge sans être retenuë par quelque garçon qui la regarde dès qu'il a déclaré sa volonté , comme sa femme future, en attendant qu'elle soit en âge de la devenir réellement. Parmi eux les parens ont droit de prendre leurs parentes sans qu'elles puissent les refuser , très souvent ils les retiennent dès l'âge de quatre à cinq ans. Leur coûtume n'est pas qu'un frere épouse sa sœur , ni une mere son enfant ; mais pour tous les autres degrez , & pour la pluralité des femmes , ils ont une liberté si generale & si étendueë, que très-souvent le même homme prendra pour femmes trois ou quatre sœurs qui seront ses cousines germaines ou ses nieces. Ils prétendent qu'ayant été élevées ensemble elles s'aimeront davantage , vivront avec plus d'intelligence , se secoureront plus volontiers les unes les autres , & ce qui est plus avantageux pour lui , elles le ser-

Degrez  
dans les-  
quels les  
Caraiïbes  
se ma-  
rient.

1694. viront mieux. Aussi regardent-ils leurs femmes comme leurs servantes, & quelque amitié qu'ils ayent pour elles, elle ne va jamais jusqu'à les dispenser du service qu'elles sont obligées de leur rendre, ni du respect qui le doit accompagner. Il est inouï qu'une femme mange avec son mari, ni même en sa présence. Qu'on juge du reste par cet échantillon.

Empire  
des Caraïbes-  
sur leurs  
femmes.

Les armes de ces Messieurs étoient des arcs, des flèches, un bouton, & le couteau qu'ils ont à la ceinture, & le plus souvent à la main. Ils sont ravis quand ils peuvent avoir un fusil, mais quelque bon qu'il soit, ils trouvent bien-tôt le moyen de le rendre inutile, soit en le faisant crever en y mettant trop de poudre, soit en perdant les vis ou quelqu'autre piece; parce qu'étant fort mélancoliques & fort désœuvrez, ils passent les journées entières couchez dans leurs hamacs à le démonter & remonter; & comme il arrive souvent qu'ils oublient la situation des pieces, ou qu'ils en perdent quelqu'une, ils jettent le fusil sans s'en mettre plus en peine ni s'en chagriner; car ce sont les plus indifférentes créatures qui soient sorties des mains de Dieu.

Indiffé-  
rence des  
Caraïbes.

Les arcs dont ils se servent ont six pieds ou environ de longueur, les deux



bouts sont ronds de neuf à dix lignes de 1694.  
diametre, avec deux hoches pour arrêter  
la corde. La grosseur s'augmente égale- <sup>Armes</sup>  
ment des deux bouts en venant vers le <sup>des Ca-</sup>  
milieu qui est ovale en dehors & plat en <sup>raïbes,</sup>  
dedans, c'est-à-dire du côté où est la cor- <sup>leurs</sup>  
de ; de sorte que le milieu de l'arc a un <sup>arcs.</sup>  
pouce & demi de diametre. Ils les font  
pour l'ordinaire de bois verd ou d'une  
espece de bois de lettre, dont la couleur  
est brune, mêlée de quelques ondes d'un  
rouge brun. Ce bois est pesant, compacte  
& fort roide, ils le travaillent fort pro-  
prement, sur tout depuis que le com-  
merce avec les Européens leur a procuré  
des instrumens de fer, au lieu de ceux de  
pierres ou de cailloux tranchans dont ils  
se servoient autrefois. La corde est éten-  
duë tout le long de l'arc qui est droit sans  
aucune courbure, elle est attachée aux  
hoches des deux bouts sans être ni trop  
roide, ni trop lâche. Elle est de pitte ou  
de caratas de deux à trois lignes de dia-  
metre.

Leurs flèches sont faites de l'extrémité  
ou tige que les roseaux poussent tous les <sup>Leurs</sup>  
ans quand ils veulent fleurir. Elles ont <sup>flèches.</sup>  
environ trois pieds & demi de longueur  
avec la pointe qui y est entée & forte-  
ment liée avec du fil de coton. Cette

1694. pointe est de bois verd de sept à huit pouces de long , sa grosseur égale celle du roseau à l'endroit où elle y est entée , après quoi elle diminuë insensiblement jusqu'au bout qui est pointu. Elle est toute coupée par de petites hoches qui font des arpillons fort proprement travaillez & taillez de maniere qu'ils n'empêchent point du tout la flèche d'entrer dans le corps contre lequel elle est décochée : mais qui empêchent qu'elle n'en puisse sortir qu'en élargissant considérablement la playe ou en poussant la flèche vers la partie opposée pour la retirer par une nouvelle blessure. Quoique ce bois soit très-dur par lui-même , les Caraïbes en augmentent encore la dureté en le mettant dans les cendres chaudes pour consumer peu à peu l'humidité qui y seroit restée , & resserrer ainsi ses pores. Le reste du roseau ou de la flèche est tout uni , il y a seulement une petite hoche au bout afin d'empêcher qu'elle ne glisse ou n'échappe de la corde quand on la tire. Ils les ornent quelquefois avec des plumes de perroquets refendues & collées à six pouces près du bout , mais cela est très-rare , & il l'est presque autant de trouver leurs flèches sans qu'elles soient empoisonnées. Quoique j'aye dit dans ma pre-

miere Partie comment ils le font , je vais 1694.  
le repeter ici pour la commodité du  
Lecteur. Ils font une fente dans l'écorce Maniere  
d'em-  
poisonner  
les flé-  
ches.  
du mancenillier , & y mettent le bout de  
leurs flèches & les y laissent jusqu'à ce  
qu'elles soient imbibées du lait épais ,  
visqueux & empoisonné de ce mauvais  
arbre. Après qu'elles sont seches ils les  
enveloppent dans une feuille de cachibou  
ou dans une gaine de palmiste pour s'en  
servir dans l'occasion.

Lorsqu'on veut ôter le poison de ces Maniere  
de des-  
empoi-  
sonner  
les flé-  
ches.  
flèches on met les pointes dans les cen-  
dres rouges , & on gratte avec un couteau  
ou un morceau de verre , la pointe &  
tous les ardillons jusqu'à ce que le bois  
soit bien net , après quoi on les passe en-  
core au feu. On prétend qu'après cela le  
poison en est entierement ôté. Cependant  
je ne voudrois pas m'y fier.

Les flèches dont les Caraïbes se ser-  
vent pour la chasse des gros oiseaux ,  
comme sont les perroquets , les ramiers ,  
les perdrix , les mansfenis qui sont des  
oiseaux de proie , les crabiers & autres ,  
ont la pointe toute unie , sans ardillons ,  
& ne sont point empoisonnées. Celles  
qui servent pour les petits oiseaux ont au Flèches  
de diffé-  
rentes  
especes.  
bout un bouton de coton comme on en  
met au bout des fleurets , qui les tue sans



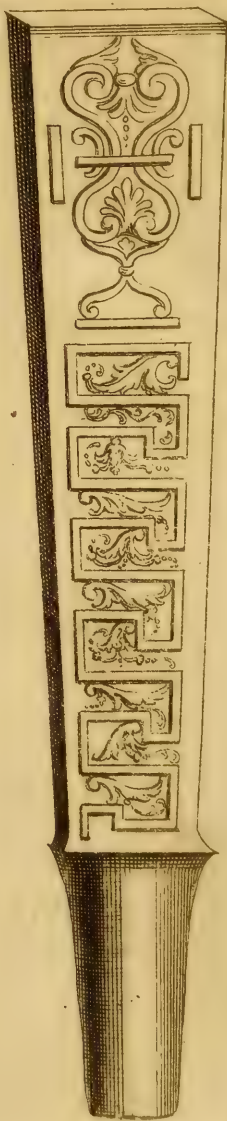
1694. les percer , & sans que leur sang se répande & qu'il puisse gâter leurs plumes. Celles qu'ils employent pour tirer le poisson dans les rivières ou dans les endroits de la mer où il n'y a que trois à quatre pieds d'eau , sont de bois toutes d'une pièce , & ont une ardillon assez long , avec une petite corde attachée au bout opposé à la pointe. Cette corde qui est assez longue a à son extrémité un morceau de bois léger. Dès que le poisson se sent percé il s'enfuit ; mais le bois léger qui vient toujours sur l'eau , fait connoître le lieu où il est , & le Caraïbe se mettant à la nage le prend , & suivant la corde il se rend maître du poisson.

Bouton,  
espece de  
massué.

Le bouton est une espece de massué d'environ trois pieds & demi de long , plate , épaisse dans toute sa longueur , de deux pouces , excepté à la poignée où son épaisseur est un peu moindre ; elle est large de deux pouces à la poignée , & de quatre à cinq à l'autre extrémité , d'un bois très-dur, fort pesant & coupé à vives arrêtes. Ils gravent differens compartimens sur les côtes les plus larges , & remplissent les hachures de plusieurs couleurs. Il n'y a point de coup de bouton qui ne casse un bras ou une jambe , ou qui ne fende la tête en deux parties , car ils

RTJCE

*Bouton ou Massüe des Caräibes*





se servent de cette arme avec beaucoup d'adresse & de force. 1694.

Il ne faut point oublier de dire ici que quand les Caraïbes se battent avec leurs flèches ils ont soin de faire deux raillades avec le couteau à l'endroit où le roseau est enté à la pointe, afin que quand la pointe est entrée dans le corps le reste de la flèche s'en separe & tombe de lui-même à terre, & qu'ainsi la partie de la flèche qui est empoisonnée demeure plus long-tems dans la playe à cause de la difficulté qu'il y a à la retirer, ou à la faire passer par le côté opposé, & souvent même on a de la peine à la trouver.

Malice  
des Ca-  
raïbes  
quand ils  
se bat-  
tent.

Quoiqu'ils ayent toujours leur couteau à la main, il est rare qu'ils s'en frappent, à moins qu'ils ne soient yvres. Dans ces momens ils sont dangereux, car s'ils se souviennent d'avoir reçu quelque injure d'un autre qui sera présent & qui fera la débauche avec eux, un d'eux se levera & viendra galament par derriere lui fendre la tête d'un coup de bouton, ou lui donner quelques coups de couteau. S'il tuë son ennemi, & que le mort n'ait point de parens pour le vanger, c'est une affaire finie: mais s'il a des parens, ou s'il n'a été que blessé & qu'il guerisse, celui qui a fait le coup doit changer de do-

Les Ca-  
raïbes  
sont fort  
vindica-  
tifs.

1694. micile s'il veut s'exempter d'en avoir autant à la premiere occasion : car ils ne sçavent ce que c'est que de pardonner ou de se reconcilier , & personne d'entr'eux ne songe à s'entremettre pour cela.

Adresse  
des en-  
fans à ti-  
rer de  
l'arc.

Les enfans ont des arcs & des boutons proportionnez à leur taille & à leur force: ils s'exercent de bonne heure à tirer , & ils y réussissent si parfaitement que dans leur plus tendre jeunesse ils chassent aux petits oiseaux sans presque jamais manquer leur coup.

Les colliers , les brasselets , le camisa & les brodequins sont les ajustemens des femmes : les hommes ont aussi les leurs , ce sont leurs caracolis & leurs plumes.

Le caracoli est tout ensemble le nom de la chose & celui du métal dont elle est composée.

Caracoli  
métal &  
orne-  
ment des  
Carai-  
bes.

Ce métal vient de la terre ferme , on prétend que c'est un mélange d'argent , de cuivre & d'or. Comme les Indiens de ces pays-là ont ces métaux très-purs , le mélange qui en résulte est si parfait que la couleur ne s'en ternit jamais quelque long-tems qu'il demeure dans la mer ou dans la terre. Ma pensée est que c'est un métal simple. Il est aigre, graineux & cassant, & ceux qui le veulent employer sont obligez de le mélanger avec un peu d'or

pour le rendre plus doux & plus traitable. 1694.

Les Orfèvres François & Anglois qui sont aux Isles ont fait quantité d'expériences pour imiter ce métal. On dit que ceux qui en ont approché le plus près ont gardé cette proportion dans leur alliage. Sur six parties d'argent ils ont mis trois parties de cuivre rouge purifié & une d'or. On fait des bagues, des boucles, des poignées de cannes & autres ouvrages de ce métal qui ont une grande beauté, quoique selon mon goût elle soit bien au dessous de celle du caracoli des Indiens qui paroît comme de l'argent surdoré légèrement avec quelque chose d'éclatant comme s'il étoit un peu enflammé.

All'age  
pour faire  
du caracoli.

Les caracolis que les Sauvages portent sont faits comme des croissans de grandeur différente selon le lieu où ils doivent servir. Ils en portent d'ordinaire un à chaque oreille, dont la distance d'une corne à l'autre est d'environ deux pouces & demi, une petite chaîne avec un crochet le tient attaché à l'oreille; au deffaut de chaînes ( car tous n'en ont pas ) on les attache avec un fil de coton qui est passé au centre du croissant, dont l'épaisseur est comme celle d'une piece de quinze sols. Ils en portent un autre de la même grandeur attaché à l'entre-deux des

Les Caraïbes  
portent  
cinq Caracolis.



1694. narines qui leur bat sur la bouche. Le dessous de la levre inferieure est encore percé , & on y attache un quatriéme caracoli qui est un tiers plus grand que les précédens , & qui tombe à moitié sous le menton. Enfin ils en ont un cinquiéme qui a six à sept pouces d'ouverture, qui est enchassé dans une petite planche de bois noir cintrée en croissant , qui leur tombe sur la poitrine , étant attaché avec une petite corde au col. Je laisse à penser quelle beauté tous ces croissans donnent à la tête d'un homme , & s'ils ne le font pas ressembler à un mulet orné de ses plaques. Lorsqu'ils ne portent point leurs caracolis , ils ont soin de remplir les trous qu'ils ont aux oreilles , au nez & à la levre , avec de petits bâtons pour les empêcher de se boucher : ils ressemblent pour lors aux cochons à qui on a mis des broches pour les empêcher de fouiller la terre. Quelquefois ils portent des pierres vertes aux oreilles & à la levre ; & quand ils n'y ont ni pierres vertes , ni petits bâtons , ni caracolis , ils y mettent des plumes de perroquets ou d'Aras rouges , bleües & jaunes qui leur font des moustaches de dix à douze pouces de long de chaque côté au dessus & au dessous de la bouche , sans compter ce qu'ils ont aux

oreilles ; ce qui leur donne la plus plaisante figure du monde. 1694

J'ai vû de leurs enfans qui avoient quantité de plumes de différentes couleurs dans leurs cheveux , elles y étoient attachées d'une maniere qui les y tenoient toutes droites ; cet ajustement tout naturel & tout simple qu'il étoit , leur donnoit un bon air.

Ils sçavent presque tous , particulièrement ceux de la Dominique , assez de mauvais François pour se faire entendre , & pour comprendre ce qu'on leur dit. Il y en avoit un dans cette troupe qui parloit François fort correctement. Cela m'étonna & me donna lieu d'entrer en conversation avec lui ; c'étoit un homme de plus de cinquante ans , je sçûs qu'il avoit été élevé par Monsieur Chateau Dubois , il avoit été baptisé & très-bien instruit , il sçavoit lire & écrire. Mais il avoit quitté la Religion Chrétienne dès qu'on l'avoit ramené à la Dominique qui étoit son pais , où l'on esperoit qu'il aidéroit aux Missionnaires que nous y avions alors à convertir ses compatriotes. Je ne manquai pas de lui faire des reproches de son apostasie : à quoi il me répondit que s'il fût né de parens Chrétiens , ou qu'il eût toujours demeuré avec des Fran-

Ajustemens des enfans.

Caraïbe baptisé & ensuite apostat.

1694. çois, il auroit continué de vivre en Chrétien ; mais qu'étant retourné en son païs, il n'avoit pû se résoudre à ne pas vivre comme les autres, & à essuyer les injures & les mépris de ses parens. Je lui offris de l'établir à la Martinique, & de lui faire donner de la terre pour lui & pour sa famille ; à peine écouta-t-il mes offres. Je connus que je parlois à un sourd, & que le libertinage où il vivoit, joint à l'indifférence naturelle que les Caraïbes ont pour la Religion, l'avoit rendu incapable de penser à son salut.

Humeur  
des Caraïbes.

Il n'y a que trois choses dans lesquelles on ne remarque point que les Caraïbes soient indifférens. C'est dans ce qui regarde leurs femmes ; ils en sont si jaloux, qu'ils les tuent sur le moindre soupçon. Ils sont vindicatifs, & sur cet article il n'y a gueres de gens au monde plus vifs & plus actifs à chercher les occasions de se venger dès qu'ils ont été une fois offensés. En troisième lieu, ils ont une passion extrême pour l'eau-de-vie & les autres liqueurs fortes : ils donnent tout ce qu'ils ont pour en avoir, & en boivent jusqu'à l'excès. Hors ces trois points tout le reste du monde n'est pas capable de les émouvoir.

Tout ce qu'on a fait jusqu'à présent



pour les instruire & leur faire embrasser la Religion Chrétienne , a été inutile. 1694.

Notre Ordre y a entretenu pendant plus de trente ans des Missionnaires qui avoient étudié leur langue , qui vivoient avec eux , qui leur avoient enseigné le Catéchisme & les Prières , & qui ne négligeoient rien de tout ce qui pouvoit les gagner à Dieu , & tout cela sans aucun fruit. Les Peres Raymond Breton , & Philippes de Beaumont , Religieux de notre Ordre de la Province de saint Louis, ont demeuré plus de vingt-cinq ans à la Dominique sans avoir pû faire autre chose que de baptiser quelques enfans qui étoient à l'article de la mort, & des malades qu'ils étoient moralement sûrs de voir mourir dans quelque momens. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pû en baptiser un grand nombre ; mais comme ils connoissoient leur mauvais naturel , leur inconstance & leur indifférence qui leur fait regarder comme des jeux les actions les plus sérieuses , ils ne vouloient point exposer à une profanation certaine le Sacrement que plusieurs leur demandoient avec instance , sachant bien qu'ils ne le demandoient qu'en vûë des presens que les parains qu'on leur procuroit ne manquoient jamais de leur faire , mais toujours dis-

Les Missionnaires se sont employez inutilement à les convertir.

1694. posez à retourner à leur vomissement, & à recevoir de nouveau le Baptême, si ce Sacrement pouvoit se réitérer autant de fois qu'on leur auroit présenté un verre d'eau-de-vie.

M. Chateau Dubois travaille à la conversion des Caraïbes.  
Un homme de qualité & fort riche appelé Monsieur Chateau - Dubois, s'étoit établi à la Guadeloupe exprès pour travailler à leur conversion, & particulièrement de ceux de la Dominique qui sont nos voisins; il en entretenoit toujours chez lui un bon nombre qu'il instruisoit & faisoit instruire avec tout le soin & toute la charité possible; cependant il est mort dans ces pieux exercices sans avoir eue la consolation d'avoir fait un bon Chrétien; car quoiqu'il en ait fait baptiser plusieurs qu'il avoit gardez chez lui nombre d'années, qu'il avoit parfaitement bien instruits, & sur la foi desquels il sembloit qu'on pouvoit compter seurement, ils ne se sont souvenus des obligations de leur Baptême & de la qualité de Chrétiens qu'autant de tems qu'ils sont demeurez dans sa maison, & sont retournez à leur espece de Religion, ou plutôt à leur libertinage dès qu'ils ont remis le pied dans leur Isle.

Un Ecclesiastique fort pieux nommé Monsieur Varinghen, a demeuré plu-

heurs années à la Dominique, & y a travaillé aussi inutilement que ceux qui l'ont précédé. Il a enfin été obligé de se retirer à la Martinique où je l'ai laissé en 1705. M. Varinghen Prêtre.

Aumônier de Madame la Marquise d'Angennes.

Il n'y a plus que les Peres Jesuites qui ont une Mission chez les Caraïbes de l'Isle Saint Vincent. C'est la pitié du Roi qui les y entretient. Il est à souhaiter que les peines qu'ils se donnent soient mieux recompensées à l'avenir, qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent. Ils ont le sort des autres Missionnaires, & n'ont baptisé que des enfans moribonds. On disoit même quand je suis parti des Isles, qu'ils alloient abandonner S. Vincent, parce que les Sauvages avoient voulu massacrer leurs Missionnaires. Mission des Jesuites à l'Isle S. Vincent.

J'ai dit ci-devant que ces quarante-sept Caraïbes étoient venus dans deux bâtimens. Je croyois que ce fussent des pirogues. Je vis étant descendu au bord de la mer que je m'étois trompé. L'un des deux étoit effectivement une pirogue, mais l'autre m'étoit tout-à-fait inconnu. Ils les avoient tirés à terre sans quoi ils n'auroient pas été en sûreté contre l'impetuosité des lames qui sont extraordinaires sur cette côte, & sur tout à l'en-



1694. droit où il avoient débarqué. Un de ces deux bâtimens étoit bien plus grand que l'autre , & fait d'une toute autre maniere. J'en demandai le nom , on m'apprit qu'on l'appelloit Bacassa. Je les mesurai tous deux. La Pirogue avoit vingt-neuf pieds de long & quatre pieds & demi de large dans son milieu ; elle finissoit en pointe par ses deux bouts qui étoient plus élevez que le milieu d'environ quinze à vingt pouces. Elle étoit partagée par neuf planches ou bancs qui paroissoient avoir été fendus, dolez , & non pas sciez. Derriere chaque banc & à environ huit pouces de distance , & plus haut que le banc il y avoit des bâtons gros comme le bras , dont les bouts étoient fichez dans les côtez de la Pirogue , ils servoient à soutenir les côtez du bâtiment , & les tenir toujours dans la même distance, & encore à appuyer les personnes qui s'asseient sur les bancs. Le haut des bords de la pirogue étoit percé de plusieurs trous de tarières garnis de cordes de maho qui attachoient le bagage qui y étoit resté ; car la plus grande partie étoit à terre sous une voute de la falaise où ils avoient tendu leurs hamacs à des pieux plantez en terre & appuyez contre les murs de cette caverne.

Le Bacassa avoit quarante deux pieds

Pirogue  
& Bacassa  
sa leur  
différen  
ce & leur  
descrip-  
tion.

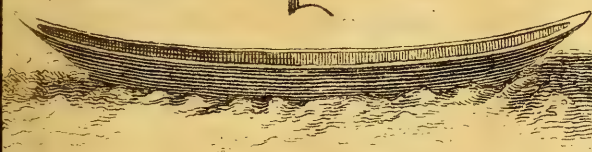
*Canot a la Voile*



*Pagalle*



*Pirogue*



RPJCH



de long , & près de sept pieds de large 1694.  
dans son milieu. L'avant étoit élevé &  
pointu à peu près comme celui d'une pi-  
rogue ; mais l'arriere étoit plat & coupé  
en poupe. Il y avoit une tête de mar-  
mouset en relief très-mal faite , mais en  
échange bien barboüillée de blanc , de  
noir & de rouge , avec un bras d'homme  
boucanné , c'est-à-dire séché à petit feu  
& à la fumée , qui étoit attaché à côté du  
marmouset. Il me l'offrirent fort civi-  
lement en me disant que c'étoit le bras  
d'un Anglois qu'ils avoient tué depuis  
peu en une descente qu'ils avoient faite à  
la Barboude , où ils avoient massacré six  
personnes & enlevé une femme & deux  
ensans. Je les remerciai encore plus ci-  
vilement du présent qu'ils me vouloient  
faire , & je leur offris beaucoup d'eau-de-  
vie & de traite , c'est-à-dire de marchan-  
dise , s'ils vouloient amener leurs trois  
prisonniers ; ils me le promirent & l'ou-  
blierent aussi-tôt. J'ai scû depuis qu'une  
de nos barques passant à la Dominique  
les avoit rachetez moyennant quatre ba-  
rils d'eau-de-vie & un fusil , & les avoit  
apportez à la Martinique d'où on les  
avoit reportez chez eux à la Barboude.

Ce n'est gueres leur coûtume de faire  
du mal à leurs prisonniers quand ils les

Bras  
d'un An-  
glois  
dont on  
veut fai-  
re pre-  
sent à  
l'Auteur.

1694. ont une fois chez eux , sur tout aux femmes & aux enfans. Ils les traitent fort doucement , & les regardent bientôt comme de leur Nation ; mais leur première fureur est à craindre.

Le bacassa avoit des bancs comme la pirogue. Il étoient tous deux de bois d'acajou. C'est une espece de cedre dont je parlerai dans un autre lieu. Il étoient tout d'une piece , travaillez fort proprement & fort uniment. Les bords du bacassa avoient une évuage , c'est-à-dire une augmentation ou exhaussement fait avec des planches dolées de même bois , d'environ quinze pouces de haut , ce qui augmentoit considérablement la grandeur de ce bâtiment. Ni l'un ni l'autre n'avoient de gouvernail. Le Caraïbe qui gouverne est assis ou debout à l'arrière du bâtiment , & gouverne avec une pagalle qui est d'un bon tiers plus grande que celle dont on se sert pour nager ; car on ne dit point aux Isles voguer ou ramer , mais simplement nager quand on se sert de la pagalle , qui est bien plus ordinaire que les avirons.

La pagalle est faite comme une pelle de four ; elle est longue de cinq à six pieds , le manche qui est rond occupe les deux tiers ou les trois quarts de cette longueur ,

& la pelle le reste ; elle est large d'environ huit pouces sur un pouce & demi d'épaisseur dans son milieu, diminuant jusqu'à six lignes dans les bords. Les Caraïbes embellissent leurs pagalles de deux rainures ou nervûres qui pattent du manche dont elles semblent marquer la continuation jusqu'à l'extrêmité de la pelle, qu'ils échancrent en maniere de croissant. Ils mettent assez souvent au bout du manche une petite traverse de cinq à six pouces de long en maniere de bequille, où ils appuyent la paume de la main en nageant.

Pagalle  
espece de  
rame.

On ne se sert pas des pagalles comme des rames ou des avirons. Ceux-ci sont soutenus & attachez au bord du bâtiment dans lequel ceux qui rament regardent l'arriere ou la poupe : au lieu que dans les pirogues, canots ou bacassas, ceux qui nagent avec des pagalles étant assis regardent l'avant ou la prouë du bâtiment. Ceux qui sont à la droite ou à stribord empoignent le manche de la pagalle environ à un pied au dessus de la pelle avec la main droite, & mettent la paume de la main gauche sur le bout du manche. En cette situation ils ployent le corps en avant en plongeant la pagalle dans l'eau, & la tirant en arriere en se redressant,

Maniere  
de se servir  
des  
pagalles.



1694. de maniere qu'ils poussent l'eau fort violemment derriere eux , & font ainsi avancer le bâtiment avec beaucoup de vitesse. On conçoit assez que ceux qui sont à la gauche ou à bas bord du bâtiment tiennent la pagalle de la main gauche & appuyent la droite sur l'extrémité du manche. Pourvû qu'un canot ou pirogue ait trois pieds de large , deux hommes peuvent s'asseoir sur le même banc , & nager , ce qu'ils ne pourroient pas faire s'ils avoient des rames ou des avirons dont la longueur demande plus de place pour se mouvoir. Ainsi on peut mettre un plus grand nombre de pagalles que d'avirons dans un canot , & faire plus de diligence. Il est vrai que cette maniere de nager est plus fatigante ; car si on considère la rame comme un levier , il faut dire en même temps que son point fixe ou le centre de son mouvement, est l'endroit du bord du bâtiment où elle est attachée ou appuyée, ce qui soulage par consequent celui qui la fait agir , & au lieu que la pagalle n'a d'autre point fixe ni d'autre centre de mouvement que la main qui la tient auprès de la pelle , & qu'elle reçoit tout son mouvement & toute sa force de l'impression de la main qui la tient par le bout ; d'où il s'ensuit que l'agent ne reçoit au-

cun

Utilité  
des pa-  
galles.

cun soulagement, & qu'il est obligé d'employer beaucoup plus de force, & de travailler bien davantage en nageant avec une pagalle qu'en ramant avec un aviron. Mais il me semble que cet inconvenient est bien balancé par plusieurs raisons; premièrement, parce qu'on peut doubler & tripler le nombre des rameurs. Secondement, par la diligence extraordinaire que l'on peut faire. En troisième lieu, parce que ceux qui sont dans un canot à pagalles ne sentent point ce mouvement importun par sauts & par élancemens qu'on sent quand il y a des avirons: & enfin parce qu'on n'est point étourdi par le bruit que le frottement des avirons fait nécessairement sur le bordage du bâtiment. Ce dernier point est d'une plus grande consequence qu'on ne se l' imagine. Nos Flibustiers qui l'ont appris des Caribes, s'en servent aussi bien qu'eux pour entrer la nuit dans les ports, dans des rades, ou dans d'autres endroits où ils veulent faire des descentes, où la réussite dépend de la surprise qu'ils feront à leurs ennemis dont les sentinelles ne pouvant voir à cause de l'obscurité de la nuit, pourroient entendre le bruit des avirons si on ramoit, au lieu qu'on les surprend en nageant avec des pagalles

1694. qu'on plonge dans l'eau & qu'on retire aussi souvent que l'on veut & sans faire le moindre bruit.

J'ai dit que la pagalle de celui qui gouverne étoit d'un tiers plus grande que celles dont on se sert pour nager. On n'aura pas de peine d'en concevoir la raison si on veut bien se souvenir que j'ai dit que l'arrière des pirogues étoit toujours bien plus élevé que le milieu ; & si on considère que celui qui gouverne devant voir par dessus les têtes de tous ceux qui sont dans la pirogue afin de la conduire au lieu qu'il s'est proposé , il doit avoir son siege beaucoup plus haut que les autres , & par conséquent une pagalle plus longue pour pouvoir la plonger assez avant dans l'eau pour imprimer à la pirogue le mouvement nécessaire ; mais cela ne suffit pas encore , il faut sçavoir que celui qui gouverne est plus souvent debout qu'assis , & que cette situation jointe à la hauteur de la pirogue , demande une pagalle bien plus longue que les autres. Celui qui gouverne tient sa pagalle à côté du bord plongée dans l'eau , la pelle paralelle au côté de la pirogue opposé au point où il la veut conduire. Il est vrai qu'il travaille bien plus qu'il ne feroit en tenant la barre d'un gouvernail ;



mais si son travail est plus rude, il faut 1694.  
avoüer qu'il a bien plus d'effet, sur tout  
quand il faut doubler une pointe sur  
laquelle le vent & la mer poussent le bâ-  
timent, ou qu'on est obligé de virer avec  
précipitation pour parer quelque roche  
qu'on n'avoit pas apperçû, ou pour quel-  
que autre cas impreuvé: car il est certain  
qu'avec un gouvernail on ne peut donner  
qu'un seul mouvement au bâtiment, &  
qu'on ne peut pas le redoubler sans rom-  
pre l'erre ou le cours que le bâtiment  
avoit commencé de prendre, au lieu qu'on  
peut retirer la pagalle autant de fois que  
l'on veut, la replonger de même, & im-  
primer ainsi plusieurs fois de suite le mê-  
me mouvement, ce qui l'augmente si  
considérablement qu'on peut faire tour-  
ner une pirogue autour d'un point avec  
autant de vitesse qu'on fait tourner un  
cheval autour d'un piquet.

Les pirogues des Caraïbes ont ordi-  
nairement deux mats & deux voiles quar-  
rées. Les bacassas ont trois mats & assez  
souvent ils mettent de petits huniers, ce  
qui a fait que quelquefois on a été trom-  
pé, & qu'on a donné l'alarme & fait  
prendre les armes aux habitans pour avoir  
vû une trentaine de ces bacassas avec leurs  
huniers. Le Sieur de S. Aubin Capitaine

Mature  
des piro-  
gues &  
des ba-  
cassas.

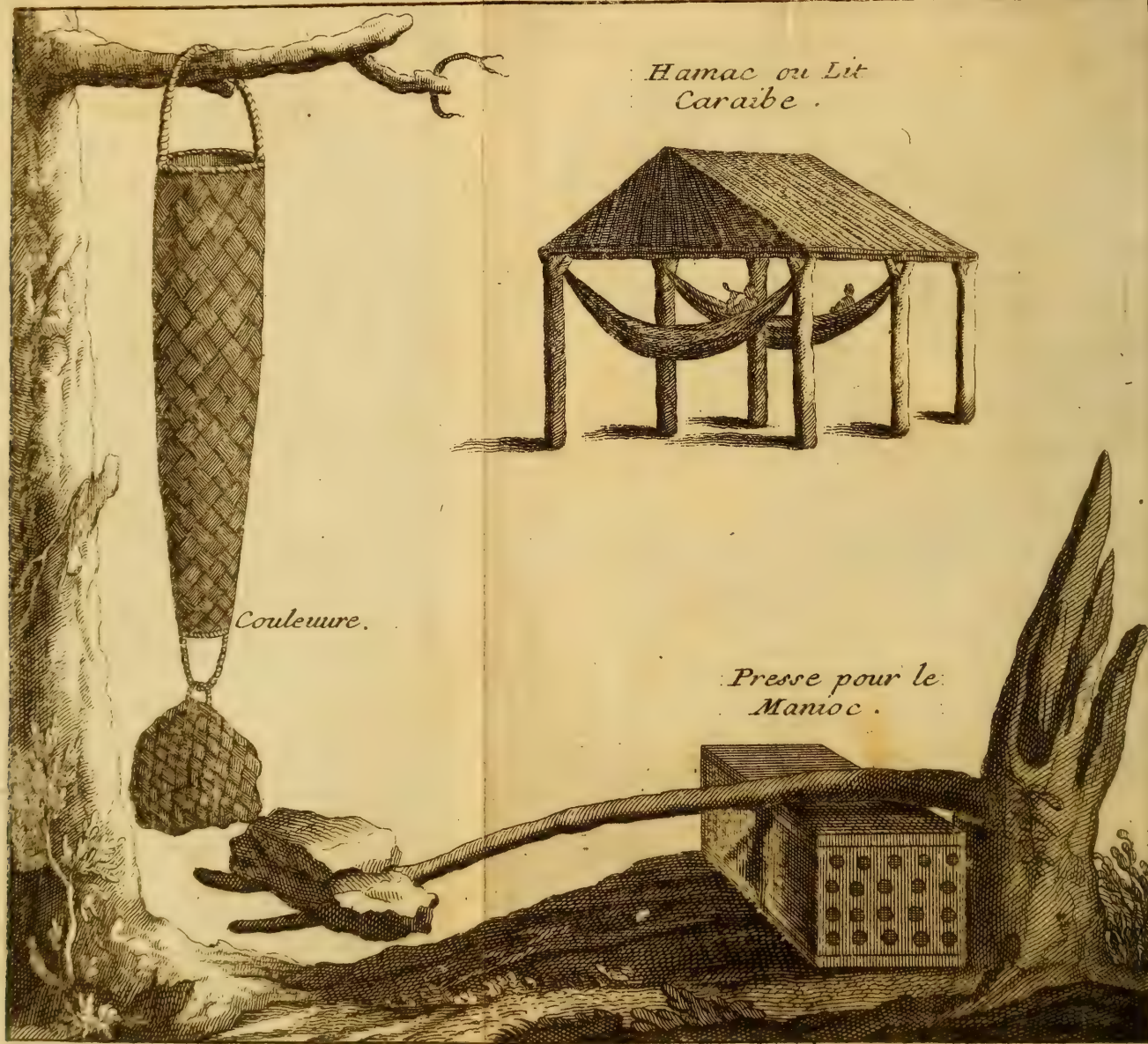
1694. du quartier de Sainte Marie , étoit fa-  
meux pour une pareille méprise. Il vit au  
point du jour une assez grande quantité  
de pirogues & de bacassas. L'air embrumé  
& la petitesse de ces bâtimens lui firent  
croire qu'ils étoient fort loin, quoiqu'ils  
fussent presque à terre : il les prit pour une  
armée navale ennemie qui venoit attaquer  
la Martinique , il envoya en diligence en  
donner avis au Gouverneur , & cependant  
il fit tirer l'alarme , elle se répandit par  
toute l'Isle , on prit les armes , chaque  
Compagnie se rendit à son lieu d'assem-  
blée , & n'attendoit que les ordres pour  
marcher , quand le soleil ayant dissipé la  
brume , fit voir une vingtaine de pirogues  
& de bacassas qui rangeoient la côte sans  
songer à nous , & tout à fait hors d'état de  
nous faire du mal.

S. Aubin  
Capitai-  
ne de Mi-  
lice. Son  
histoire.

Lorsque les Caraïbes se mettent en mer  
pour quelques expéditions de guerre , ils  
ne conduisent avec eux qu'une ou deux  
femmes par bâtiment pour faire la cas-  
sive , & pour les rocoïer. Mais quand  
il font des voyages de plaisir ou de  
commerce , ils menent leurs femmes &  
leurs enfans ; & outre leurs armes qu'ils  
n'oublient jamais non plus que leurs lits ,  
ils portent avec eux toutes les ustenciles  
de leur ménage , qui consistent en des

RPJCE





Hamac ou Lit  
Caraïbe .

Couleuvre .

Presse pour le  
Mamoc .

grages , des couleuvres , des hebichets , 1694.

des platines , des canaris , des coüis , des calebasses , & des coyenbous. J'ai parlé ce me semble de toutes ces choses dans ma premiere Partie , & je viens de décrire leurs ajustemens : il ne me reste à parler que de leurs lits , leurs matatous , leurs paniers , leurs catolis , pour achever l'inventaire de leurs meubles.

Leur lit ou hamac , car c'est le nom qu'ils lui donnent , est une piece de grosse toile de cotton de six à sept pieds de long sur douze à quatorze pieds de large , dont chaque bout est partagé en cinquante ou cinquante - cinq parties , enfilées dans de petites cordes qu'on appelle rabans ; elles sont de cotton , & plus communement de pitte , bien filées & bien torfées , elles ont chacune deux pieds & demi à trois pieds de longueur. Toutes les petites cordes d'un bout de la piece de toile s'unissent ensemble pour faire une boucle où l'on passe une corde plus grosse qui sert à attacher le hamac par les bouts à deux arbres ou à deux murs , & supporter la personne qui est dedans. Tous leurs hamacs sont rocoüiez , non seulement parce que se mettant dedans ayant le corps tout rouge , ils les peignent de la même couleur , mais encore parce qu'ils ont soin

Descrip-  
tion des  
hamacs  
ou lits  
des In-  
diens.



1694. de leur donner cette couleur avant de s'en servir ; ils y dessinent aussi des compartimens de couleur noire très-jolis & très-agréables , & compassez avec autant de justesse que s'ils s'étoient servis du compas & des règles de la Geometrie , & cependant ce sont les ouvrages des femmes. Un Caraïbe seroit deshonoré à jamais s'il avoit filé du coton , ou s'il avoit tissu ou peint un hamac. Ils laissent ces sortes d'ouvrages à leurs femmes , qui y emploient un temps considerable & beaucoup de peine à cause de la largeur de la toile qui les oblige à être deux personnes pour la travailler. Ils n'ont pas eu encore l'industrie de faire des métiers , de sorte que quand elles ont étendu les fils de la trame sur deux gros rondins plantez en terre & appuyez contre la sabliere du carbet , & qu'elles ont ainsi déterminé la longueur & la largeur qu'elles veulent donner au hamac , elles sont obligées de passer leur pelotton de fil dessus & dessous tous les fils de la trame l'un après l'autre , & de battre dessus avec une espece de couteau d'un bois dur & pesant pour faire entrer tous les fils dans leur place , & rendre le travail uni. Il est certain que les hamacs faits de cette façon sont bien plus forts , plus unis , s'étendent bien

Maniere  
dont les  
femmes  
des Caraïbes  
font les  
hamacs.



mieux , & durent bien davantage que 1694.  
ceux que les François & les Anglois font  
sur le métier, qui étant de quatre pieces  
ou de quatre lez n'obéissent jamais si bien,  
parce que les côûtures sont toujours plus  
roides que le reste de la toile , ce qui ne  
peut manquer de causer de l'incommodité  
à celui qui y est couché.

La maniere d'attacher un hamac , ou Maniere  
d'atta-  
cher un  
hamac &  
de s'y  
coucher.  
pour parler en Ameriquain, de le tendre,  
est d'éloigner les deux extrémités l'une  
de l'autre de telle sorte que le hamac avec  
ses cordages fasse un demi-cercle dont la  
distance d'un bout à l'autre soit le dia-  
mètre. On l'élève de terre de maniere à  
s'y pouvoir asseoir comme sur une chaise  
un peu haute. Quand on s'y met il faut  
observer de mettre une de ses mains en  
arriere pour l'ouvrir , de crainte que s'as-  
seyant dessus quand il est tout plissé , on  
ne fasse la culbutte : ce qui arrive assez  
souvent à ceux qui ne sont pas accoutumés  
à ces sortes de lits , mais qui s'y font ai-  
sément aux dépens de quelques meur-  
trissures aux bras, aux épaules & aux fesses.

Il ne faut pas s'y étendre tout de son  
long en sorte que la tête & les pieds soient  
sur une ligne droite qui suive la longueur  
du hamac. Cette situation seroit incom-  
mode , & les reins en souffriroient. Mais

1694. il faut se coucher diagonalement , de maniere que les pieds soient à un des coins , & la tête au coin opposé. Pour lors le corps repose presque aussi uniment qu'il feroit sur un matelas. On peut se remuer à son aise , s'étendre autant que l'on veut , & se couvrir de la moitié du hamac. Lorsqu'on veut se tourner d'un côté sur l'autre , il faut commencer par mettre les pieds à l'autre coin du hamac , & en se tournant le corps on se trouve sur l'autre diagonale.

Commo-  
dité des  
hamacs.

La commodité de ces sortes de lits est qu'on les peut porter par tout avec soi , deux taquets de bois ou deux crampons de fer suffisent pour les tendre. J'en ai porté avec moi dans mes voyages d'Italie où tout le monde sçait que les lits des hôtelleries sont pour l'ordinaire fort mal propres ; mes crampons étoient à vis comme des tire-fonds , je les faisois entrer dans les chambranles des portes & des fenêtres , & j'étois sûr d'être bien couché , sans crainte des puces , punaises & autres ordures dont les lits de ces pais-là sont abondamment pourvus. Outre cette commodité qui est très - considerable , il est certain qu'on y dort plus au frais , on n'a besoin ni de couverture , ni de lin- ceuls , ni d'oreillers : ils n'embarassent

point une chambre , parce qu'on les peut 1694.  
ôter & les plier dès qu'on n'en a plus be-  
soin. On est exempt des puces & des pu-  
naïses , & le peu d'espace qu'ils occupent  
en rend le transport facile.

Je m'étonne qu'on ne s'en serve pas Onpeur-  
dans les armées : ils embarasseroient beau- roit se  
coup moins , & seroient plus faciles à servir u-  
porter ; car il ne faudroit que deux grands tilement  
piquets plantez en terre , & arrêter for- des ha-  
tement avec des cordes ausquelles on at- macs  
tacheroit le hamac par les deux bouts , on dans les  
passeroit sur le sommet des deux piquets armées.  
une corde ou une gaule qui serviroit de  
faitage , & entretiendrait les piquets dans  
la même distance , qui porteroit une toile  
cirée ou un bon coitis pour former la tente.  
On porteroit aisément dans une valise le  
hamac , la tente & les cordages , & on  
seroit assuré d'être bien plutôt logé &  
couché que quand il faut des mulets ou  
des charettes pour transporter ce qui est  
nécessaire pour une tente & un lit.

Le Matatou est une espece de corbeille  
quarrée sans couvercle , dont la grandeur  
est differente selon le goût de ceux qui la  
font. Le fond est plat & uni , les bords  
ont trois à quatre pouces de hauteur : les  
coins sont portez sur quatre petits bâtons  
peints & ouvragez à leur maniere qui ex-



1694. cedent de trois à quatre pouces la hauteur des bords : ils sont proprement terminez en boule , ou coupez à pans. Ces bâtons qui servent de pieds au matatou pour l'élever de terre , sont enchassez dans les angles , ils leur donnent depuis huit jusqu'à douze pouces de longueur au dessous du fond du matatou , afin de l'élever de terre de cette hauteur. Le fond & les côtez sont travaillez d'une maniere si serrée , qu'on peut remplir d'eau le matatou sans craindre qu'elle s'écoule , quoi qu'il ne soit fait que de roseaux ou de queües de lataniers.

Maratou  
est une  
table des  
Caraï-  
bes.

Le matatou est la table des Caraïbes , qui leur sert en même tems de plat. Ordinairement ils en mettent deux devant celui ou ceux qui mangent. L'un sert pour mettre la cassave qu'ils font tous les jours , & souvent autant de fois qu'ils veulent manger. Ils font voir en cela qu'ils ont plus d'esprit que les François ; car elle est bien meilleure quand elle sort de dessus la platine que quand elle est sèche & froide. Ils mettent sur l'autre la viande , le poisson ou les Crabes , avec un coüy plein de pimentade , c'est-à-dire de suc de manioc qu'ils ont fait bouillir , & dans lequel ils ont écrasé quantité de piment avec du jus de citron. C'est leur sau-

ee favorite & universelle pour toutes sortes de viande & de poisson : & ils la font si forte qu'il n'y a gueres qu'eux qui s'en puissent servir. 1694.

Le Catoli est une espece de hotte dont les femmes se servent pour apporter au carbet le manioc , les bananes, les patates, le poisson & les autres choses qu'elles vont chercher dehors. Il y en a de deux fortes , les unes sont à jour , les autres sont à plein. Telles qu'elles soient elles n'ont point de dossier ; leur fond est plat, le reste a la figure d'une pyramide de plusieurs côtez ; elles sont fort legeres, fort propres , & fort enjolivées. Les roseaux ou les queïies de latanier dont elles sont faites, sont teints de plusieurs couleurs & mis en œuvre en compartimens tout à jour fort bien entendu. Celles qui sont travaillées à plein sont si serrées, qu'on les peut remplir d'eau sans qu'il en sorte une goutte. On les attache sur les épaules comme en Europe avec deux gallons de cotton larges de deux pouces & assez épais. Cet instrument est tellement à l'usage des femmes , qu'on regarderoit un Caraïbe comme un infâme s'il l'avoit porté ; de sorte que si dans un très - pressant besoin un homme est obligé de porter ce qui est dedans , il laissera le catoli , & ai-

Catoli,  
espece de  
hotte des  
Caraï-  
bes.

1694. mera mieux faire plusieurs voyages pour porter ce qu'il contenoit, que de le porter en un seul dans le catoli.

Corbeil-  
les ou  
paniers  
Caraï-  
bes.

Les corbeilles dont se servent nos Sauvages, qu'on appelle Paniers Caraïbes, ont la longueur double de leur largeur. Ils en font qui ont trois pieds de long sur dix-huit à vingt pouces de large, & d'autres qui n'ont que huit à dix pouces de long sur une largeur proportionnée. La hauteur dépend du caprice ou de l'usage auquel on les destine. Pour l'ordinaire elle n'excède pas neuf à dix pouces dans les plus grands. Le fond est plat & les côtes tout droits & perpendiculaires au fond; le dessus ou couverture du panier est de la même figure que le dessous qu'il enchasse très-juste, & si uniment qu'on ne peut pas plus. Il a un tiers de hauteur moins que le dessous. C'est dans ces paniers grands & petits qu'ils renferment tous leurs petits meubles & leurs ajustemens, après quoi ils les attachent contre le bord de la pirogue afin qu'il ne se perde rien lorsqu'elle vient à tourner, ce qui arrive assez souvent.

Ils se servent de queues de latanier ou de roseaux pour faire leurs paniers, leurs matatous, catolis, cou'euvres & autres meubles. Ce qui est fait de roseau est



HPJCH

*Latanier*



*Gros Cocos*



plus ferme & dure plus long-tems, mais le latanier se travaille mieux & plus facilement. 1694.

Le Latanier est une espece de palmiste; il vient fort haut & fort droit, & également gros par tout. Sa tête est enveloppée d'une grosse toile naturelle, rude & raboteuse, de laquelle sortent quinze, vingt, & quelquefois jusqu'à quarante branches toutes droites, vertes, lisses, sans nœuds & assez souples, de trois à quatre pieds de longueur, qui portent à leur extrémité une feuille plissée, qui venant à s'épanouir se partage en plusieurs pointes qui font comme une étoile à plusieurs rayons. C'est de ces queues dont les Caraïbes se servent pour faire les meubles dont je viens de parler; pour cet effet ils partagent la côte ou queue du latanier en plusieurs parties dans toute sa longueur, & après avoir gratté le dedans avec un couteau ou une écaille de moule pour en ôter la mouelle ou pulpe brune qui y est attachée, ils réduisent ces longueurs selon le besoin qu'ils en ont, leur laissant seulement deux lignes ou environ de largeur, & l'épaisseur d'une piece de cinq sols.

Les roseaux qu'ils employent sont de même espece que ceux que nous avons en Europe. On les coupe quand ils sont

Descrip-  
tion du  
Latanier

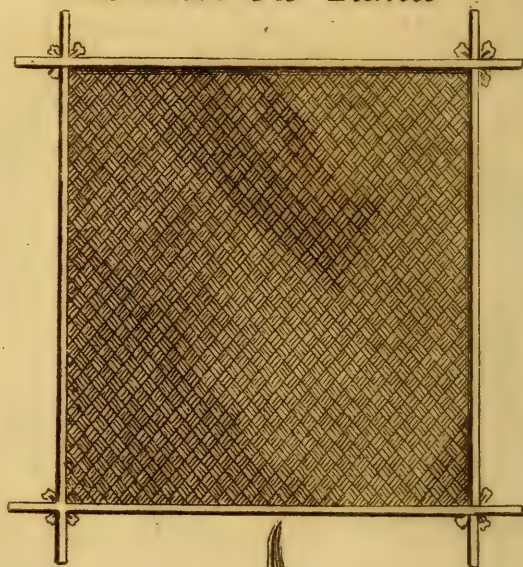


1694. encore verds , & avant qu'ils ayent fleuri, parce que pour lors ils sont plus tendres & plus lians. Ils les fendent d'abord en huit parties dans toute leur longueur , ils grattent ensuite le dessus jusques à ce qu'ils ayent entierement effacé les vestiges des nœuds qui y sont de distance en distance ; après quoi ils grattent aussi le dessous ou dedans pour en ôter toute la pulpe ou moëlle blanche & assez ferme, dont ils sont remplis , & les réduire à l'épaisseur d'environ un sol marqué : enfin ils leur donnent la largeur qu'ils veulent selon l'ouvrage qu'ils en veulent faire. Ceux qu'ils destinent pour distinguer les compartimens ont pour l'ordinaire quatre lignes de largeur ; & ceux dont les compartimens sont composez n'ont que deux à trois lignes. Lorsque les roseaux sont polis ils sont blancs , ou tout au plus d'un jaune fort clair. Il est rare qu'ils leur laissent leur couleur naturelle , ils leur en donnent d'autres , & sçavent fort bien les teindre en rouge ou jaune , en bleu , ou en noir qu'ils entremêlent fort proprement pour diversifier leur ouvrage , & le rendre plus agréable.

Après qu'ils ont déterminé la longueur & la largeur qu'ils veulent donner au panier qu'ils entreprennent , ils tressent

RPJCB

*Hebichet ou Tamis*



*Panier*

*Caräibe*





leurs roseaux , ou quarrément , ou en  
compartiment, d'une maniere fort serrée :  
& quand il ont fait le dessous du panier  
& sa doublure qui est de même matiere  
& de même proportion , ils ajustent entre  
deux des feuilles de cachibou ou de ba-  
lisier amorties au feu ou au soleil , d'une  
maniere si propre , si unie & si pressée ,  
que l'eau qu'on met dans le panier ne  
peut pas s'écouler. Ils couvrent les bords  
avec un morceau de roseau ou de latanier  
assez large pour être doublé , & l'arrêtent  
d'espace en espace avec des filets de pite  
teints en couleur , parfaitement bien filez  
& tors. Le dessus du panier se fait de la  
même maniere que le dessous , qu'il cou-  
vre & qu'il emboîte si juste que rien ne  
peut passer entre deux , excepté l'eau  
quand on y plonge le panier tout entier.  
Mais quelque pluye qu'il fasse ou quelque  
quantité d'eau qu'il tombe dessus , on est  
sûr que ce qui est dedans ne peut être  
moüillé. Ces paniers sont les coffres & les  
armoires des Indiens, ils n'en connoissent  
point d'autres. Les François & les autres  
Européens s'en servent aussi bien que les  
Caraïbes parce qu'ils sont fort propres ,  
fort legers & fort commodes. Quand on  
va d'un lieu à un autre , on met dans un  
panier les hardes dont on croit avoir be-

1694. soin pour changer lorsqu'on est arrivé. Un Nègre le porte sur sa tête & n'en est pas fort chargé, parce qu'étant fort léger il n'a que le poids des hardes qui ne peut pas être considérable.

Ce sont les hommes qui font les paniers & les autres ouvrages de cette espèce. Ils en font non seulement pour leur usage, mais encore pour vendre & pour se procurer les choses dont ils ont besoin, comme des couteaux, des haches, de la rassade, de la toile & autres choses, & sur tout de l'eau-de-vie.

Surquoi il y a une remarque à faire, qui est qu'ils entreprendront un voyage souvent dans une saison dangereuse, uniquement pour acheter une bagatelle, comme seroit un couteau ou autre chose semblable, & qu'ils donneront tout ce qu'ils ont apporté de marchandise ou de traite pour cela, au lieu qu'ils n'en donneroient pas la moindre partie, si au lieu de ce couteau on leur presentoit une boutique entiere d'autres sortes de marchandises.

Outre leurs paniers & autres meubles dont ils se deffont selon les besoins qu'ils ont, ils nous apportent des perroquets, des lézards, des volailles, des cochons, des ananas, des bananes, & quantité de crabes blanches & violettes.

La maniere dont nos Caraïbes prennent les perroquets est trop ingenieuse 1694.

pour ne pas l'écrire ici. Je ne parle pas des petits qu'ils prennent dans le nid, mais des grands. Il observent sur le soir les arbres où il s'en perche le plus grand nombre, & quand la nuit est venuë ils portent aux environs de l'arbre des charbons allumez, sur lesquels ils mettent de la gomme avec du piment verd, cela fait une fumée épaisse qui étourdit de telle sorte ces pauvres oiseaux qu'ils tombent à terre comme s'ils étoient yvres ou à demi-morts. Ils les prennent alors, leurs lient les pieds & les aîles, & les font revenir en leur jettant de l'eau sur la tête. Quand les arbres sont trop hauts pour que la fumée y puisse arriver & faire l'effet qu'ils prétendent, ils accommodent des coüis au bout de quelques grands roseaux ou de quelques perches, ils y mettent du feu, de la gomme & du piment, ils les approchent le plus qu'ils peuvent des oiseaux, & les enyvrent encore plus facilement. Pour les apprivoiser & les rendre traitables, ils ne font que les laisser jeûner pendant quelque tems: & quand ils jugent qu'ils ont bien faim, ils leur presentent à manger; s'ils mordent & qu'ils se montrent trop revêches, ils leur soufflent la

Artifice  
des Caraïbes  
pour  
prendre  
les perroquets.

Maniere  
d'apprivoiser les  
perroquets.



1694. fumée du tabac au bec , ce qui les étourdit de telle maniere qu'ils oublient presque aussi tôt leur naturel sauvage ; ils s'accoutument à voir les hommes , à s'en laisser toucher , & deviennent en peu de tems tout à fait privez , ils leur apprennent même à parler.

Ils prennent les lézards de la maniere que j'ai marqué dans la premiere partie de ces Mémoires ; & comme ils n'en mangent point , & qu'ils en ont une aversion extrême , ils nous les apportent pour les trafiquer.

Ils nourrissent beaucoup de volailles & & de cochons , beaucoup moins pour s'en servir pour leur nourriture , que pour les vendre. Leur viande la plus ordinaire est le poisson & les crabes. Je parlerai des différentes especes de crabes dans un autre endroit.

On peut croire qu'étant nouvellement venu d'Europe , & voyant pour la premiere fois tous ces meubles Indiens , je ne manquois pas d'envie d'en acheter tant pour moi que pour en envoyer en France à mes amis ; je souhaitois sur toutes choses un lit ou hamac Caraïbe , & une garniture de caracolis.

Je priai Monsieur Michel d'en faire marché s'il étoit possible ; mais il me dit

qu'il étoit trop tard pour leur parler de 1694.  
vendre leurs lits , que quand la nuit ap-  
prochoit ils n'étoient pas traitables sur ce  
point-là , parce qu'ils sentoient le besoin  
qu'ils en alloient avoir pour dormir ; au  
lieu que le matin ils ne faisoient pas tant  
de reflexions , leur prévoyance n'étant pas  
si étendue. Nous résolûmes donc de re-  
mettre ce marché au lendemain : cepen-  
dant je vis ce que je voulois avoir de leurs  
meubles , & je le dis à mon ami.

Je choisîs trois beaux perroquets que  
nous eûmes pour vingt-deux sols marquez.  
C'est la seule monnoye qu'ils connoissent.  
Un louis d'or chez eux n'est pas tant que  
deux sols marquez , parce qu'ils s'em-  
barassent moins de la matiere que du nom-  
bre. Ils n'ont pas encore jugé à propos de  
se remplir l'esprit des différentes valeurs  
des monnoyes , ni de leurs réductions.

J'appris encore une circonstance qu'il  
faut observer quand on leur compte de  
l'argent ; c'est d'étendre les sols marquez  
qu'on leur donne , & de les ranger les uns  
après les autres comme on met des soldats  
en haye , loin à loin , sans jamais doubler  
les rangs , ni les mettre les uns sur les autres  
en les comptant & les couvrant à moitié ,  
car cela ne satisfait pas assez leur vûë , &  
vous ne concluez rien : mais quand ils

Méthode  
qu'il faut  
observer  
en trafi-  
quant a-  
vec les  
Carai-  
bes.

1694. voyent une longue file de sols marquez , ils rient & se réjouissent comme des enfans.

Une autre chose qu'il faut observer est d'ôter de leur vûë & d'enlever aussi-tôt ce qu'on a acheté ; car si la fantaisie leur venoit de le reprendre , ils le reprendroient sans cérémonie & sans vouloir rendre le prix qu'ils en auroient reçu. Je sçai bien qu'on le leur feroit bien rendre par force ; mais comme on veut vivre en paix avec eux , & ne pas exposer toute la Nation à une nouvelle guerre , on évite autant qu'il est possible toutes sortes de discussions avec eux , & cela en serrant promptement ce qu'on a acheté , & quand ils viennent le demander , ce qui arrive assez souvent , on feint de ne pas sçavoir ce que c'est.

J'achetai deux grands arcs & un petit , avec deux douzaines de flèches , dont la moitié étoient empoisonnées , & l'autre moitié étoit pour la chasse & pour la pêche. J'eus avec cela deux boutons & trois paniers caraïbes. Cette partie me coûta quelques sols marquez avec sept à huit pots d'eau-de-vie.

On m'acheta deux pierres vertes & deux camisas qui me coûtèrent quatre couteaux Flamands , six brasses de grosse toile , une masse de rassade , & une grosse callebasse d'eau-de-vie.



Les pierres vertes viennent de la riviere des Amazones qui est dans le continent de l'Amérique meridionale. Comme nos Sauvages ne les ont qu'avec bien de la difficulté, & qu'ils en connoissent les vertus, il ne s'en défont que dans des besoins extrêmes. J'eus le bonheur de les trouver dans cet état ; une des voiles du bacassa avoit été emportée, & il en falloit faire une à quelque prix que ce fût. Je priaï Monsieur Michel de me prêter la toile & les autres choses dont j'avois besoin pour ma traite, ce qu'il fit très-volontiers. Il fallut encore leur laisser mesurer eux-mêmes la toile, ce qu'ils firent en étendant les bras de toute leur force, de sorte que ces six brasses en emportèrent plus de dix aunes, qui quoique grosse, car c'étoit du gros vitré, valoit un écu l'aune. Mais tout cela étoit peu de chose en comparaison de la valeur des pierres vertes, qui étant veritables étoient hors de prix. Si notre marché avoit été en toile blanche, comme celle dont ils se servent pour passer dans leur ceinture & couvrir leur nudité, je n'aurois pas manqué de faire ce qu'on pratique ordinairement avec eux, qui est de fendre la toile dans toute sa longueur, & de l'éfiler des deux côtez pour cacher la supercherie ; & d'ailleurs

1694. une toile large leur est inutile, parce qu'ils ne la veulent que de huit à dix pouces de large, & qu'ils estiment plus ces bandes pourvû qu'elles soient bien longues, qu'une toile de Hollande ou de baptiste qui auroit trois quarts de large & qui auroit moins de longueur. C'est une commodité pour eux d'en trouver de la largeur qu'ils souhaitent, & c'en est encore une plus grande pour ceux qui traitent avec eux.

Vertudes  
pierres  
vertes.

La principale vertu des pierres vertes, est d'empêcher les vertiges, les ébloüissemens de quelque principe qu'ils viennent, & les accidens de l'épilepsie. On a voulu dire qu'elles guérissent radicalement cette maladie, mais cela n'est pas véritable: je me suis convaincu par plusieurs expériences qu'elles ne font qu'en suspendre les accidens; mais il est vrai aussi qu'elles les empêchent tout autant de tems qu'on en porte, à nud sur la peau. Voici comme je me suis convaincu de cette verité: il est vrai que ce que je vais écrire n'est arrivé que quelques années après que j'eus acheté ces pierres, mais je croi que cette transposition ne gênera pas beaucoup la suite de ces Mémoires, si je la mets ici.

Etant à la Guadeloupe en 1700. un de

mes amis acheta d'un habitant une famille de Nègres parmi lesquels il y avoit un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, qu'il fit marier aussi-tôt avec une de ses Nègresses. On s'aperçut peu de jours après que ce nouveau marié avoit de fréquens accidens que les Chirurgiens jugerent être d'épilepsie. Mon ami auroit pu obliger son vendeur à reprendre son Nègre, & à lui payer la Nègresse avec laquelle il étoit marié; mais ayant sçu que j'avois une pierre verte il m'en demanda un petit morceau. Je fus bien aise d'avoir cette occasion de l'obliger & d'éprouver ma pierre. J'en fis rompre un petit éclat gros environ comme la moitié d'une lentille, & le Chirurgien ayant fait une ouverture au bras du Nègre entre le coude & l'épaule, y mit cet éclat, & fit un point pour réünir les levres de la playe, avec un petit emplâtre dessus pour la consolider. La playe fut bien-tôt fermée, mais il y resta toujours une petite galle qui tomboit de tems en tems. Pendant plus de trois ans qu'il porta ce petit éclat, il n'eut pas la moindre atteinte de son mal. A la fin il se fit une cicatrice sur la playe, elle s'ouvrit, la pierre tomba & se perdit, & le Nègre retomba aussi-tôt dans ses premiers accidens. On me le

Expe-  
rience de  
l'Auteur  
sur un  
Nègre  
qui tom-  
boit du  
mal ca-  
duc.



1694. manda à la Martinique. J'envoyai aussitôt un autre petit éclat qu'on lui mit dans l'autre bras avec tant de succès que jusqu'à mon départ des Isles en 1705. il n'avoit point été attaqué de son mal. J'ai donné de la même pierre à deux ou trois autres personnes sur lesquelles elle a produit le même effet ; & c'est par-là que je me suis convaincu qu'elle étoit véritable & non contrefaite comme il s'en trouve beaucoup plus que de vraies.

Les Portugais de la riviere des Amazones , & les Hollandois qui sont à Surinam & à Barbiche, sçachant l'estime que les Indiens font de ces pierres , n'ont pas manqué de les contrefaire , & d'en trafiquer avec eux avec un profit considerable.

Les ignorans & tous les Marchands lui donnent le nom de jade-vert Oriental , ils se trompent lourdement , cette pierre ne se trouve que dans l'Occident , c'est-à-dire dans l'Amerique que l'on appelle les Indes Occidentales , on ne la rencontre que dans un petit canton de la riviere des Amazones , c'est un limon ou espece de terre glaise que les Indiens vont prendre en se plongeant dans cette riviere , à dix ou douze brasses de profondeur , ils l'exposent sur le bord , & sans le tirer de l'eau ils lui donnent la forme qu'ils

qu'ils jugent à propos. La plus ordinaire est d'en faire des cilindres de quatre à six lignes de diametre, & de trois jusqu'à six pouces de longueur, dont ils font des coliers.

Pour cet effet ils ont une petite broche de fer ou de bois, ils mettent le limon autour, & l'arrondissent en le tenant entre les paumes de leurs mains, après cela ils le tirent de l'eau, ôtent la broche & le laissent secher, ce qui est bien-tôt fait, il dure de telle maniere qu'il devient presque aussi dur que le diamant.

Ils en font aussi des especes de crapaux ou de grenouilles mal faites, telles qu'on les peut attendre de ces sortes de gens, elles sont percées comme les cilindres, parce qu'elles doivent servir à faire la piece du milieu d'un colier qui est toujours en nombre impair, soit qu'il y ait un crapaux, ou qu'il y en ait point.

La couleur de ces pierres est un verd pâle, approchant de la couleur de l'eau, les crapaux paroissent un peu plus foncés, parce qu'il y a plus de matiere, mais elles sont toutes percées, & il est aisé de connoître qu'elles ont été percées quand on les a faites, parce que la matiere s'est un peu retirée autour du trou en se sechant, ce qui ne seroit pas arrivé

1694. si elles avoient été percées avec un instrument, cette marque est infaillible pour distinguer les vraies d'avec les contrefaites, & si ces marques étoient équivoques, leur dureté est suffisante pour les faire connoître, car la meilleure lime ni l'agate la plus fine n'y peuvent mordre, elles ne se peuvent scier qu'avec la poudre de diamant que les Lapidaires sont obligés d'employer, toute autre matiere est inutile.

Quand on en fait des bagues, il faut que la pierre soit enchassée de maniere qu'elle paroisse des deux côtez, afin qu'elle touche la peau à nud, car sans cela elle ne produiroit aucun effet, parce que sa vertu seroit interrompue.

J'ai dit ci-devant qu'on en peut inferer de petits éclats entre l'épiderme & la peau, & que cela m'avoit réussi en Amerique. Depuis mon retour en France j'en ai fait quelques épreuves qui ont eu un succès tel qu'on en pouvoit souhaiter, mais après quelques mois la pierre a perdu sa vertu, cela m'oblige à conseiller à ceux qui se serviront de cette pierre de la porter sur leur peau, parce que sa vertu ne diminue point du tout, comme j'en suis assuré par plusieurs expériences, sur tout si on l'attache au col



& sur la nuque où les nerfs se rassemblent 1694.  
plus qu'en aucun autre lieu du corps.

Un homme de qualité qu'il n'est pas  
nécessaire de nommer, étoit attaqué si  
violemment de ce mal, qu'il tomboit  
cinq ou six fois par jour, la medecine  
entiere n'avoit pu le soulager, il eut la  
premiere Edition de ce livre, & fit si bien  
qu'il eut une de ces pierres, il l'attacha  
à son col sans jamais la quitter, & depuis  
plus de dix ans il n'a eu aucune attaque  
de cette cruelle maladie. J'en ai donné à  
d'autres personnes avec le même succès.

Presque tous les Sauvages ou Indiens  
de l'Amérique entre les deux Tropiques  
sont sujets à ce mal, on ne sçait pas qui  
leur a enseigné ce remede, c'est selon  
les apparences le hazard; quoiqu'il en soit  
il ne faut pas s'imaginer que l'application  
de cette pierre guerisse ce mal radicale-  
ment: elle ne fait qu'en suspendre les  
attaques, mais elle les suspend autant  
de tems que vous la portez sur la chair,  
& n'est-ce pas à peu près la même chose  
que si elle guerissoit radicalement.

Il y a des maladies qui ont presque les  
mêmes symptomes que l'Epilepsie, com-  
me les maux de mere, les vers aux en-  
fans, les vapeurs des personnes plus âgées  
& quelques autres qui produisent des

1694. roidiffemens de nerfs, l'écume à la bouche, & les mouvemens violens que le vulgaire prend pour des attaques d'Epilepsie. La pierre verte ne produit aucun effet sur ces maux, c'est aux Medecins à y pourvoir d'une autre façon.

Ce qu'il faut éviter soigneusement, c'est de laisser tomber ces pierres dans le feu, elles s'y calcinent assez vite, & perdent toute leur vertu.

On pourroit en avoir plus aisément quand les Sauvages meurent, mais ils ont la mauvaise coutume d'enterrer avec le corps tout ce qui leur a servi pendant leur vie, & l'on a prouvé qu'elles perdoient toute leur vertu, dès qu'elles avoient été quelque tems dans la terre avec un cadavre.

On a expérimenté à Paris qu'une de ces pierres appliquée sur une femme qui avoit une perte de sang, l'avoit guérie. On a remarqué que la pierre étoit devenue toute blanche, & qu'elle n'a repris sa couleur naturelle que peu à peu. Comme cette experience n'a été faite qu'une fois à Paris, je ne la donne pas pour certaine, quoique les femmes Indiennes s'en servent avec succès.

Le fil de léton n'est pas propre pour être passé dans le trou, & pour attacher

les rubans qui tiennent la pierre sur le col , parce qu'il s'y forme du verd de gris qui gâte la pierre ; le plus sûr est de se servir de fil d'or ou d'argent, dont on fait deux petites boucles auxquelles on attache les rubans qui la tiennent sur la nuche du col. 1694.

Un de mes amis résidant à Cayenne qui m'a envoyé une de ces pierres, m'a mandé que le hazard avoit découvert que ces pierres portées sur les reins guérissent la rétention d'urine , & m'a assuré que le Chirurgien Major de cette Isle nommé Moreau , qui étoit souvent attaqué de cette cruelle maladie qui le mettoit à l'extrémité , après avoir employé tous les remèdes de la medecine inutilement , avoir été guéri en portant une de ces pierres sur les reins , sans la quitter ni jour ni nuit. Je donne ce remède sur la foi de mon ami , qui est un homme sage & très-éclairé. L'expérience en est aisée.

On trouve assez souvent dans les rues des gens qui tombent du mal caduc , ou qui feignent d'en tomber pour s'attirer des aumônes. Il est aisé de distinguer les vrais malades d'avec les faux ; il n'y a qu'à leur appliquer une de ces pierres sur la temple sans lui rien dire ,



1694. & si le mal est véritable , dans 4 ou 5 minutes l'accident cesse entièrement ; au lieu que si ce sont des maladies feintes, ils la font durer plus long tems pour exciter la charité des spectateurs.

Voilà ce me semble tout ce qu'on peut souhaiter sur cette pierre admirable. Je laisse aux Medecins à expliquer la cause de sa vertu , s'ils la peuvent découvrir.

La rassade dont les Caraïbes , les Nègres , & même les femmes blanches se servent pour faire des brasselets & autres choses de cette nature , est une espece d'émail qui est teint de différentes couleurs. Il y en a qui sont en cylindre , percées dans leur longueur pour être enfilées. C'est de celles là dont on fait les ceintures des enfans mâles & des filles Indiennes , jusqu'à ce qu'elles prennent le camisa. On en fait de toutes sortes de grosseurs. C'est une très-bonne marchandise pour traiter avec les Caraïbes qui en usent beaucoup à leurs coliers & leurs brasselets , à broder leurs camisas & à faire des glands & des franges aux hamacs que les meres donnent à leurs filles quand elles les marient. Ces hamacs sont bien plus longs & plus larges que les ordinaires , quoiqu'ils ne servent jamais qu'à une seule personne à la fois ,

n'étant pas possible que deux personnes 1694.  
puissent dormir commodément dans le même hamac.

C'étoit un hamac de mariage que je voulois avoir, mais pour cela il falloit attendre jusqu'au lendemain, ce qui m'obligea de demeurer chez Monsieur Michel ; par son conseil j'envoyai chercher chez moi un vieux fusil, que je fis bien nettoyer & polir, parce que nous avions remarqué que le Caraïbe à qui appartenoit le hamac que je voulois avoir, avoit envie d'un fusil. En effet, nous descendîmes le lendemain au matin au bord de la mer ; je faisois porter le fusil par un Nègre qui en tira quelques coups sur des aigrettes, qui sont des oiseaux d'une blancheur extraordinaire, qui ont de très-belles & très-longues plumes à la queue. Le Caraïbe qui vit tomber quelques-uns de ces oiseaux, eut envie du fusil, & le demanda, mais on le lui refusa, à moins qu'il n'eût beaucoup de traite, c'est-à-dire, de marchandise à donner en troque ; & pour s'expliquer à sa manière & lui faire comprendre que ce fusil étoit d'une grande valeur, on lui dit qu'il valloit plus de sols marquez, que sept ou huit personnes qui étoient là présentes n'avoient de cheveux à la tête, ce

1694. qu'on fait en prenant les cheveux avec la main , & disant *monche , monche , sôls marquez*. C'est leur maniere de s'expliquer quand ils sont au bout de leur arithmetique , & qu'ils veulent exprimer un très-grand nombre , pour lequel ils n'ont point de termes , car ils ne sçavent compter que jusqu'à dix , & quand ils passent ce nombre , ils mettent des pois dans une callebasse , ou font des nœuds à une petite cordelette pour s'en souvenir , ou pour le faire comprendre à un autre. Le Caraïbe qui vouloit avoir mon fusil , me presenta un panier , un arc , des flèches , & quelques autres bagatelles , mais voyant que cela ne m'accommodoit pas , il fut enfin chercher son lit , nous fimes encore quelque résistance , & à la fin nous troquâmes , & sur le marché je lui donnai environ une demie livre de plomb & une demie livre de poudre , & j'envoyai sur le champ l'hamac à mon Presbytere. Cependant Monsieur Michel tâchoit d'engager un autre Caraïbe à se défaire de ses caracolis ; il en vint à bout avec assez de peine , à condition de lui donner un fusil , & qu'on lui rempliroit deux grosses callebasses d'eau-de-vie de cannes. Ce dernier article étoit facile à exécuter ,



mais je n'avois plus qu'un fusil dont je ne voulois pas me défaire , & ceux qui étoient chez mon ami étoient trop bons pour ces fortes de gens , à qui il n'est pas permis en bonne conscience ou en bonne politique de donner de bonnes armes. Un Nègre d'un habitant du voisinage me tira d'embarras , en m'offrant de me vendre un vieux fusil qu'il avoit , je le pris au mot , & pour amuser le Caraïbe afin d'avoir le temps d'envoyer chercher le fusil & le bien ajuster ; nous le menâmes à la maison de Monsieur Michel, où on lui donna à manger , & à boire plus qu'à manger. Cependant le Nègre apporta le fusil que je lui payai quatre écus , ce qui étoit un peu plus qu'il ne valoit. On le fourbit , on l'huila , & on le mit dans un vieux garde-fusil de drap rouge que le hazard nous fit trouver , d'où je le fis tirer avec cérémonie pour le donner au Caraïbe. Il en fut charmé , & dès qu'il l'eut entre les mains il se mit en devoir de le charger sans s'embarasser s'il l'étoit ou non ; on l'avertit qu'il l'étoit , & on l'empêcha ainsi de le faire crever dans ses mains. Il le tira sur notre parole sans accident ; après quoi il demanda son eau-de-vie , qu'on lui mit dans ses callebasses, comme nous

1694. avions compté les sols marquez , c'est-à-dire , qu'on fut autant de tems à les remplir , que les sols marquez avoient tenu d'espace. Le Nègre qui avoit soin de l'eau-de-vie avoit mis un petit morceau de bois dans la champlure du tonneau , pour l'empêcher de couler comme elle devoit faire naturellement , de sorte que ces deux callebasses qui pouvoient tenir huit à neuf pots , furent près d'une heure sous le robinet. C'est une petite tromperie qu'on observe pour leur faire croire que les vaisseaux qu'on leur remplit sont plus grands qu'ils ne pensent. Ils s'applaudissent eux-mêmes , comme nous le remarquâmes sur le visage de notre marchand , qui aidé de ses camarades à qui on avoit aussi donné à boire , emporta avec bien de la joye la valeur , vraie ou prétendue , de ses caracolis.

Nous fûmes avertis quelque tems après qu'ils se dispoisoient à partir , quoique la descente jusqu'au bord de la mer fut fort rude , je ne laissai pas d'y aller aussi-tôt pour voir comment ils se tireroient d'affaire , car ils avoient abordé en un endroit fort difficile , & la mer étoit bien plus grosse ce jour-là que quand ils étoient arrivez. Mais il faut

avoïer que ce sont d'excellens hommes de mer qui bravent le peril par une grandeur de courage des plus extraordinaires. 1694.

Ils mirent tout leur bagage dans les deux bâtimens , & en attacherent toutes les pieces avec les cordes qui étoient passées dans les trous du bordage. Ils poussèrent ensuite les bâtimens sur des rochers ou pierres qu'ils avoient arrangées avec assez de pente , jusqu'à l'endroit où la grosse lame vient finir. Les femmes & les enfans entrèrent dans les bâtimens & s'assirent dans le milieu du fond. Les hommes se rangerent le long des bords en dehors , chacun vis-à-vis du banc où il devoit être assis ; les pagalles étoient à côté de chaque place. En cet état ils attendirent que les plus grosses lames fussent venuës se briser à terre , & quand celui qui devoit gouverner le bâtiment jugea qu'il étoit tems de partir , il fit un cri , & aussi-tôt tous ceux qui étoient aux côtez du bâtiment le poussèrent de toutes leurs forces dans l'eau , & sauterent dedans à mesure que l'endroit où ils devoient voguer ou plutôt nager entroit dans l'eau. Celui qui devoit gouverner y sauta le dernier , & tous en même tems se mirent à nager

Adresse  
des Ca-  
raïbes  
pour  
mettre  
en mer  
leurs  
vais-  
seaux.



1694. avec tant de force , qu'ils surmonterent en moins de rien les grosses lames , qui roulant avec impetuosité , sembloient les devoir rejeter bien avant sur la côte ; je croi que cela leur seroit arrivé sans l'habileté de celui qui gouvernoit. Il étoit tout droit à l'arriere , & il paroît avec une adresse merveilleuse le choc de ces montagnes d'eau , en les prenant , non pas tout droit & de face , ou comme on dit aux Isles , le bout au corps , mais de biais , enforte que dans le moment que la pirogue s'élançoit sur le côté de la même lame , elle étoit toute panchée jusqu'à ce qu'elle eût gagné toute la hauteur , où elle se redressoit & dispaeroissoit en s'enfonçant de l'autre côté de la même lame. Elle resortoît ensuite , & l'on voyoit son avant tout en l'air quand elle commençoit à monter sur une autre , de maniere qu'elle paroissoit toute droite jusqu'à ce qu'ayant gagné le dos de la seconde lame , il sembloit qu'elle n'étoit soutenüe que sur le milieu de sa sole , & qu'elle avoit ses deux extrémitéz tout en l'air. Après cela l'avant s'enfonçoit , & la pirogue en se plongeant faisoit voir son arriere & un quart de sa sole tout à découvert. Ce fut en cette maniere qu'ils franchirent les grosses lames , où tous

autres que des Caraïbes auroient été en-1694.  
velopez , & qu'ils arriverent où la mer  
ne roule plus avec tant d'impetuosité ;  
car les grosses lames ne commencent qu'à  
cent cinquante ou deux cens pas de la  
côte. Je les avois regardé avec ad-  
miration , mêlée de crainte , pendant  
qu'ils avoient été dans le danger ; je  
puis dire que je ressentis de la joye lors-  
que je les vis en sûreté.

La mer forme toujours sept grosses  
lames , ondes ou vagues , comme on  
voudra les appeller , qui viennent se bri-  
ser à terre avec une violence étonnante ,  
ce qui se doit entendre des cabesterres  
où les côtes sont pour l'ordinaire fort  
hautes , & où le vent pousse la mer con-  
tinuellement. Les trois dernieres de ces  
sept lames sont les plus grosses. Après  
qu'elles sont passées en venant se briser  
à terre , il se fait un petit calme qu'on  
appelle un *Embeli* qui dure environ au-  
tant de tems qu'il en faut pour dire un  
*Ave Maria* , après quoi les lames re-  
commencent , leur grosseur & leur im-  
petuosité s'augmentant toujours jusqu'à  
ce que la septième se soit venue briser à  
terre.

Comme ce mouvement ne se remar-  
que qu'aux cabesterres des Isles , on peut

Remar-  
que sur  
les lames  
ou ondes  
de la  
mer.

1694. croire que c'est le vent qui le produit, ou du moins qui aide à la mer à le former. Il ne seroit pas indigne de l'attention d'un habile homme de chercher les causes & les périodes de ce mouvement, de voir si pendant toute l'année il est le même, & si les changemens de la lune, & les différentes positions du soleil y ont quelque part. Entre plusieurs choses que je m'étois proposé d'observer, si je retournois aux Isles, celle-ci n'auroit pas été oubliée.

Le sujet du voyage de ces Messieurs dans notre quartier, où ils n'ont pas accoutumé de venir trafiquer, étoit autant que nous le pûmes conjecturer (car ils ne jugerent pas à propos de nous en instruire) pour chercher un de leurs compatriotes, qui s'étoit sauvé de la Dominique après en avoir tué un autre. Les parens du mort lui vouloient rendre la pareille, & n'y auroient pas manqué s'ils l'eussent trouvé; & peut-être qu'on les auroit laissé faire, feignant de ne les pas voir, pour n'être pas obligé de rompre avec eux pour si peu de chose. Ils avoient sçu, je ne sçai comment, que le Caraïbe avoit quitté le Fort saint Pierre où ses compatriotes vont très-souvent, & qu'il s'étoit retiré en notre quartier pour être



plus en sûreté. Dès qu'il fut averti qu'il y 1694.  
avoit des Caraïbes au bord de la mer,  
il ne fallut pas le prier de se cacher. Je  
l'employois quelquefois à pêcher pour  
moi dans la riviere, ou au bord de la  
mer avec l'épervier.

On appelle épervier aux Isles un filet  
rond en forme de cone, dont les mail-  
les sont assez petites. Le bas est retrouf-  
fé en maniere de poches, il est garni de  
balles de plomb tout autour pour le  
faire couler bas promptement. Il y a  
une corde de sept à huit pieds à sa pointe,  
dont le bout s'attache au poignet gauche  
du pêcheur; elle sert à retirer le filet  
quand on l'a jetté dans l'eau. La maniere  
de le jeter, est de prendre le bord du  
filet avec les dents, & de le tenir étendu  
en partie avec la main gauche, pendant  
qu'on en tient plissé dans la droite autant  
qu'on en peut tenir. Lorsqu'on voit  
quelque poisson, ou que sans en voir  
on juge qu'il y en peut avoir dans quel-  
que endroit, on jette le filet sur ce lieu-  
là, ou sur le poisson en faisant un quart  
de conversion dans le moment qu'on lâ-  
che ce que les deux mains & les dents te-  
noient, ce qui fait étendre le filet en  
rond, & le fait aller jusqu'au fond de  
l'eau dans cette même situation. Le pois-

Differen-  
tes ma-  
nieres de  
pêcher.

pêche à  
l'éper-  
vier.

1694. son qui est étonné du bruit, se sauve & entre dans les poches où il demeure enfermé ; sa propre pesanteur aidant à les fermer quand on retire le filet par le moyen de la corde. On pêche quelquefois de cette maniere au bord de la mer, mais il faut que ce soit dans un grand calme ; car il est bien rare que le poisson vienne dans les lames, à moins qu'il ne soit poursuivi par d'autres poissons plus gros & plus voraces, comme sont les Requins, les Becunes & autres semblables qui payent assez souvent la peine de leur témérité, en demeurant échoüez à la côte.

Pêche  
aux flam-  
beaux.

Il y a une autre maniere de pêcher dans nos rivières, ou plutôt dans nos torrens ; c'est la nuit aux flambeaux. Les Caraïbes y sont fort adroits. Nos Nègres l'ont appris d'eux, & il s'en trouve d'aussi habiles que leurs maîtres : le mien quoique jeune auroit donné des leçons de cet art, aussi bien que de celui de pêcher à la main, mais je ne lui permettois gueres de sortir la nuit, de crainte qu'il ne fût mordu de quelque serpent, qui sont plus en mouvement en ce tems-là que pendant le jour, & qui se voyent beaucoup moins. Je craignois d'ailleurs que sous prétexte d'aller à la pêche, il

n'allât trouver d'autres Nègres, avec 1694.  
lesquels il auroit pû s'adonner au jeu ,  
à la boisson , & peut-être à quelque autre  
libertinage.

Ceux qui vont pêcher la nuit dans les  
rivieres y marchent fort doucement ;  
ils tiennent leur flambeau de la main  
gauche , de maniere qu'il les éclaire sans  
les ébloüir. Ils ont à la main droite un  
petit filet étendu autour d'un cercle avec  
un manche de trois à quatre pieds de  
long. Dès que le poisson voit la lumiere  
il s'en approche , il s'élance , il jouë sur  
l'eau : & le pêcheur prend son tems pour  
couler son filet sous lui & l'enlever ,  
sans crainte qu'il puisse sauter dehors ,  
parce que le filet qui est fait en maniere  
de poche d'environ un pied & demi de  
profondeur , obéit & ne permet pas au  
poisson de s'élancer. Outre le flambeau  
& le filet , le pêcheur porte encore un  
havresac ou un coyanbouc passé en ban-  
douliere où il met le poisson qu'il prend.

La pêche à la main se fait de jour. Pêche à  
la main.  
On entre dans l'eau , on y marche dou-  
cement ; on regarde attentivement , &  
quand on découvre quelque poisson qui  
se retire dans des racines ou sous des  
roches , on le suit , on met la main où  
on l'a vû se retirer , & on le prend d'au-



1694. tant plus facilement , qu'il se croit en sûreté quand il est dans son trou où il se tient en repos. Il est rare que les Caraïbes ou les Nègres manquent leur coup quand ils ont une fois vû un poisson se retirer dans quelque endroit. Lorsqu'ils n'en apperçoivent point , ils fôtiillent tout le long du bord de la riviere , dans les racines , & autour des roches.

Les Caraïbes sont de très-mauvais serviteurs.

Je me serois servi plus souvent de ce Caraïbe réfugié , & j'aurois même essayé de le garder chez moi à des conditions raisonnables , si j'avois crû en pouvoir tirer du service; mais c'est une chose presque impossible. Ces sortes de gens sont indolens & fantasques à l'excès. Il faut des ménagemens infinis avec eux ; ils ne peuvent souffrir d'être commandez , & quelque faute qu'ils fassent , il faut bien se garder de les reprendre , ou seulement de les regarder de travers , leur orgueil sur ce point n'est pas concevable ; & delà est venu le proverbe , que regarder de travers un Caraïbe , c'est le battre , & que de le battre , c'est le tuer , ou s'exposer à en être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent , quand ils veulent , & comme ils veulent , de sorte qu'il arrive souvent que quand on a besoin d'eux , c'est pour lors qu'ils ne veulent rien faire,

ou que quand on veut qu'ils aillent à la 1694.  
chasse, ils veulent aller à la pêche, &  
il en faut passer par-là. Le plus court est  
de ne s'en point servir, ou de ne compter  
jamais sur eux, ni leur laisser rien entre  
les mains, car ils sont comme des enfans  
à qui tout fait envie, & ils la passent  
sans beaucoup de façon, en prenant,  
mangeant ou buvant ce qu'on leur laisse  
sans discretion.

Une autre raison pour laquelle on doit  
éviter autant qu'il est possible de se  
servir des Caraïbes, sur tout de ceux  
qui sont libres, car pour ceux qui sont  
esclaves, on les ménage d'une autre ma-  
nière; c'est l'antipatie qu'il y a entr'eux  
& les Nègres. Leur orgueil leur fait  
croire qu'ils sont beaucoup au dessus des  
Nègres, & les Nègres qui en ont du  
moins autant qu'eux, les regardent avec  
encore plus de mépris, sur tout quand  
ils ne sont pas Chrétiens, & ne les appel-  
lent jamais autrement que Sauvages, ce  
que les Caraïbes ne peuvent entendre  
qu'avec un extrême dépit, qui les porte  
souvent à des extrémitez qu'on ne peut  
éviter avec trop de soin.

Il arrive quelquefois que nos barques  
qui vont traiter à l'Isle de la Marguerite,  
& aux bouches de la riviere d'Orenoque,

1694. prennent en troc de leurs marchandises des Indiens esclaves qu'elles nous apportent. Quoiqu'ils soient bien meilleurs , & qu'on en puisse tirer plus de service que de ceux de nos Isles voisines qui sont libres ; il ne faut cependant les acheter qu'avec de grandes précautions ; car c'est toujours le même génie , le même naturel , les mêmes inclinations. A moins qu'on ne les achete fort jeunes , c'est-à-dire , dès l'âge de sept ou huit ans , il est difficile de les dresser & d'en faire de bons domestiques. & il s'en faut toujours beaucoup qu'ils résistent au travail autant que les Nègres. Quand par un bonheur extraordinaire ils se mettent au bien , ils sont assez adroits , assidus , & affectionnez à leurs maîtres , mais plutôt par jalousie contre les autres esclaves Nègres , que par une véritable amitié.

Il y a encore une autre difficulté , c'est de les marier quand l'âge ou le besoin le demande. Car il est très-rare qu'un Caraïbe veuille épouser une Nègresse , & une Nègresse ne se résoudra presque jamais de prendre un Caraïbe ; & on trouve souvent les mêmes difficultez à les marier ensemble , quoiqu'en achetant mâle & femelle on ait observé qu'ils fussent du même pays , parce qu'il arrive



souvent qu'ils sont voisins, qu'ils parlent la même langue, qu'ils ayent les mêmes coûtures; mais avec tout cela s'ils sont en guerre, ou qu'il y ait quelque inimitié entr'eux, quoique sortis de leur pays encore enfans, il semble qu'ils ayent succé la haine avec le lait, & il est impossible de les apprivoiser assez pour les réduire à ce point-là. Il faut donc s'informer avec soin de toutes ces choses avant de les acheter, afin de ne pas avoir dans la suite le chagrin de les voir se desesperer, se pendre ou manger de la terre pour se faire mourir, quand ils croient avoir quelque sujet de déplaisir, ou qu'ils se voyent contrarier dans leurs sentimens. Je le répète encore une fois, ce sont de mauvais domestiques, à moins qu'on ne les prenne pour s'exercer dans la vertu de patience.

J'ai dit ci-devant que les hamacs des Caraïbes étoient bien meilleurs que ceux qui sont faits par les François ou par les Anglois: outre qu'ils sont bien mieux croisez, il faut convenir que le fil qui les compose est plus tors & bien mieux filé. Ils ne se servent point de roüet comme nous: ils filent à la main, leurs fuseaux sont d'un bois le plus pesant qu'ils peuvent trouver; & ils affectent quand ils

1694. filent de se mettre dans un lieu élevé, afin que le fuseau descendant plus bas, le fil soit plus tiré & plus allongé, & en même-tems plus tors. L'incommodité des hamacs Caraïbes, est qu'ils sentent horriblement l'huile & le roucou. On m'apprit que pour leur faire perdre cette odeur désagréable, & la couleur rouge dont ils sont peints, du moins en partie, il falloit après les avoir fait passer dans deux ou trois bonnes lessives, les étendre sur l'herbe, les aroucher & les laisser au soleil, & au ferein pendant plusieurs jours, comme on fait en Europe pour blanchir les toiles. On peut après cela s'en servir, sans craindre de se rougir, ni de gagner l'épian, qui est en bon François la grosse verolle, à laquelle les Caraïbes sont fort sujets, & dont ils s'embarassent moins que les Européens, parce qu'ils la guérissent plus facilement, & à moins de frais, de peines & de risques.

On peut compter qu'un hamac Caraïbe durera autant, & peut-être plus que trois hamacs François. Je me suis servi de celui que je viens de dire que j'avois acheté, pendant plus de dix ans. Je l'ai porté avec moi dans plusieurs voyages; je l'ai mis à la lessive une in-

finité de fois , & au bout de ce tems-là ,  
il ne me paroissoit pas plus usé que quand  
je l'achetai. Il n'y avoit que les com-  
partimens noirs qui étoient entierement  
effacés, & au lieu que dans le commen-  
cement il étoit d'un rouge foncé, il étoit  
devenu à la fin d'une couleur de chair  
fort claire.

Au commencement du mois de Dé-  
cembre , le Supérieur de notre Mission  
me chargea d'aller au cul de sac François  
pour voir l'endroit qui seroit le plus  
commode pour bâtir une Eglise & un  
Presbytere. Ce quartier commençoit à se  
peupler : & comme il est très-beau &  
très étendu , il y avoit apparence qu'il  
seroit bientôt rempli d'habitans , dès  
qu'il y auroit un Curé résident.

Le sieur de la Vigne-Granval , Capi-  
taine des Milices de ce quartier-là , pres-  
soit beaucoup pour qu'on fit cet établis-  
sement , mais il ne se pressoit point du  
tout d'y contribuer , ni d'offrir le terrain  
qui étoit nécessaire. Un autre Officier  
fort riche, appelé le Sieur du Bois-Jour-  
dain qui avoit une Sucrierie en ce quartier  
là , & qui en faisoit faire encore une au-  
tre ; & un Provençal nommé Suffren ,  
pressoient sans relâche l'Intendant &  
notre Supérieur d'établir un Curé. Tous



1694. vouloient la Paroisse dans le voisinage de leurs habitations, mais pas un ne la vouloit chez soi. A la fin le Sieur Joyeux Capitaine de Cavalerie, dont j'ai déjà parlé, qui avoit une très-belle place dans le milieu des terres de ces trois Messieurs, offrit de donner le terrain necessaire pour l'Eglise & le Presbytere avec leurs dépendances, à condition d'avoir le premier banc dans l'Eglise, & de n'être point obligé à cottiser pour la construction des bâtimens. Monsieur de Mareuil Lieutenant de Roi à la Cabesterre y devoit aussi aller, & j'eus ordre de veiller à ce que l'Eglise & la maison curiale fussent placées dans un endroit sain & commode, & qu'il y eût du terrain suffisant pour le cimetiere, le jardin & la savanne du Curé. C'étoit naturellement au Pere Martelli Curé de la Trinité d'où ce quartier dépendoit, à faire ce voyage, mais il étoit broüillé avec le Lieutenant de Roi, qui lui donnoit tous les jours de nouveaux sujets de chagrin.



## CHAPITRE VI.

*L'Auteur va au cul-de-sac François.  
Description d'un Carbet de  
Caraïbes.*

**J**E partis du Macouba le 12. de Decembre après que j'eus dit la Messe. Je chargeai mon voisin le Pere Breton du soin de ma Paroisse : je dînai en passant à la grande ance , & j'arrivai d'assez bonne heure au Bourg de la Trinité chez Monsieur de Mareüil , pour aller avec lui coucher chez Monsieur Joyeux à la riviere des Gallions.

Nous en partîmes le lendemain matin. Comme Monsieur Joyeux ne demeurait pas au quartier où nous allions , & qu'il n'y avoit chez lui qu'un Commandeur & des Nègres , dont les provisions ordinaires ne nous auroient pas accommodés , il avoit eû soin de faire mettre dans son canot les provisions de bouche dont nous pouvions avoir besoin , afin de n'être pas obligé d'aller chez aucun de ses voisins , avant que l'affaire fut terminée. Précaution sage , dont nous vîmes l'utilité , quand nous fûmes aux

*Tome II.*

G

1694. trois quarts du cul-de-sac Robert ; car nous fûmes surpris d'un coup de vent d'Ouest si violent , que si nous n'eussions trouvé la pointe à la Rose pour nous mettre à couvert , je ne sçai ce qui seroit arrivé de notre canot , & de ceux qui étoient dedans.

Pointe à la Rose. Cette pointe à la Rose est un cap qui forme le côté oriental du cul-de-sac Robert. Un Caraïbe qui y demeure en a pris le nom , ou lui a donné le sien ; je ne sçai pas bien lequel des deux. Mais ce que je sçai très-bien , c'est que cette pointe nous fut d'un grand secours ; nous y échoiâmes notre canot , & pendant que les Nègres le déchargeoient pour le tirer plus haut , nous entrâmes dans le Carbet du Sieur la Rose. A la peur près , je ne fus pas trop fâché de cette aventure , qui me donnoit le moyen de voir les Caraïbes dans leurs maisons , après les avoir vûs dans leurs pirogues.

Le Caraïbe la Rose est Chrétien , aussi-bien que sa femme , & dix ou douze enfans qu'il a eu d'elle , & de quelques autres qu'il avoit avant d'être baptisé. Il nous reçût fort civilement , il avoit un caleçon de toile sur un habit d'écarlate tout neuf de pied en cap , c'est-à-dire , qu'il venoit d'être rocoué , car il n'étoit



guerres plus de neuf heures quand nous entrâmes chez lui. Sa femme avoit une pagne autour des reins qui lui descendoit jusqu'à mi-jambes. Nous vîmes deux de ses filles de quinze à seize ans, qui n'avoient que les anciens habits de la Nation quand nous parûmes, c'est à dire, le camisa, les brodequins & les brasselets: mais un moment après elles se firent voir avec des pagnes. Pagne est un morceau de toile dont les femmes s'enveloppent le corps au défaut des aisselles, qui fait ordinairement deux tours, & dont les bouts qui se croisent, se replient en dedans pour le tenir ferme, & qui va pour l'ordinaire jusqu'au milieu des jambes. Il y a des pagnes plus courtes, mais rarement de plus longues. Cette espece d'habillement est fort commode, se met & s'ôte facilement; les hommes & les femmes s'en servent également dans toute la Côte de Guinée. La Rose avoit quatre grands garçons bien rocoïez, avec la bande de toile à la petite corde. Le reste des enfans étoient petits, & vêtus comme ils étoient venus au monde, à l'exception de leur ceinture de rassade. Nous trouvâmes une grosse compagnie dans ce Carbet: il y avoit près de trente Caraïbes qui s'y étoient rendus, à l'occasion

Ce que  
c'est que  
Pagne.

— 148 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1694. dont je parlerai tout à l'heure.

Carbets,  
maisons  
des Caraïbes.

Les maisons des Caraïbes s'appellent Carbets, je ne sçai point l'étimologie de ce nom-là. Je n'ai jamais entendu dire qu'il y en eût dans toute la Martinique d'autre que celui de la Rose. Ce Carbet avoit environ soixante pieds de longueur sur vingt-quatre à vingt-cinq pieds de large; il étoit fait à peu près comme une halle. Les petits poteaux avoient neuf pieds hors de terre, & les grands à proportion. Les chevrons touchoient à terre des deux côtez, les lattes étoient de roseaux, & la couverture qui étoit de feuilles de Palmiste, descendoit aussi bas que les chevrons. Un des bouts du Carbet étoit entierement fermé avec des roseaux, & couvert de feuilles de Palmiste, à la réserve d'une ouverture pour aller à la cuisine. L'autre bout étoit presque tout ouvert. A dix pas de ce bâtiment il y en avoit un autre de la grandeur à peu près de la moitié du premier, qui étoit partagé en deux par une palissade de roseaux. Nous y entrâmes, la première chambre servoit de cuisine; sept ou huit femmes ou filles étoient occupées à faire de la cassave. La seconde chambre servoit apparemment pour coucher toutes ces Dames avec les enfans qui ne sont

pas encore admis dans le grand Carbet ; 1694.  
il n'y avoit d'autres meubles que des paniers & des hamacs aussi-bien que dans le grand Carbet. La Rose avoit auprès du sien un coffre , un fusil , un pistolet , un sabre & un gargousier. Ses quatre grands garçons étoient aussi armés , & avoient parfaitement bien fait leur devoir quand les Anglois avoient attaqué l'Isle. Quelques Caraïbes travailloient à des paniers : c'est-là où j'observai pour la première fois la maniere de les faire. Je vis aussi deux femmes qui faisoient un hamac qui étoit sur un métier, comme je l'ai décrit ci-devant. Les arcs , les flèches , les boutons , étoient en grand nombre , proprement attachez aux chevrons. Le plancher étoit de terre battuë , fort net , & fort uni , excepté sous les sablières où il y avoit un peu de pente. Il y avoit un assez bon feu vers le tiers de la longueur du Carbet , autour duquel huit ou neuf Caraïbes accroupis , comme quand on fait ses necessitez , fumoient en attendant que quelques poissons , qu'on appelle des coffres fussent cuits. Ces Messieurs nous avoient fait leurs civilitez ordinaires sans changer de posture , en nous disant ; *Bon jour compere , toi tenir taffia.* Ils connoissoient Monsieur Joyeux , & l'ai-



1694. moient, parce que quand ils alloient à sa sucrerie il leur faisoit donner du sirop pour faire leur ouycou, & ne manquoit jamais de les faire boire, ce qui est un moyen infaillible pour gagner leur amitié.

Comme  
les Caraï-  
bes cui-  
sent leur  
poisson.

Les poissons dont je viens de parler, étoient par le travers du feu entre le bois & les charbons pêle-mêle. Je les pris d'abord pour quelques restes de buches, ne pouvant m'imaginer qu'on fit la cuisine d'une si étrange façon. Je le dis au comperé la Rose qui me répondit que c'étoit leur maniere; & que quand j'aurois goûté de ces poissons, il étoit assuré que je les trouverois bons, & que j'avoüerois que les Caraïbes n'étoient pas si mauvais cuisiniers que je me l'imaginois. On me permettra bien ici de ne pas rapporter précisément ses paroles, je crois que le sens suffit, & il est exactement tel que je viens de le dire.

Cependant l'heure de dîner s'approchoit, & l'air de la mer nous avoit donné de l'appetit. Je dis donc aux Nègres de Monsieur Joyeux d'apporter une nappe, & voyant au coin du Carbet une belle natte étendue je crus que c'étoit l'endroit où ces Messieurs devoient prendre leur repas, & qu'en attendant qu'ils en euf-

sent besoin , nous pourrions bien nous 1694.  
en servir. J'y fis jeter la nappe avec  
quelques serviettes ; on apporta du pain,  
du sel & un plat de viande froide. Mon-  
sieur de Mareüil & Monsieur Joyeux me  
pressèrent de prendre place , c'est-à-dire  
de m'asseoir sur la natte. Après les com-  
plimens ordinaires je m'assis , ces Mes-  
sieurs en firent autant ; & nous commen-  
cions déjà à manger quand nous prîmes  
garde que ces Caraïbes nous regardoient  
de travers , & parloient à la Rose avec  
quelque sorte d'altération. Nous lui en  
demandâmes la raison , il nous dit qu'il  
y avoit un Caraïbe mort sous la natte où  
nous étions assis , & que cela fâchoit  
beaucoup ses parens. Nous nous levâmes  
sur le champ , & fîmes ôter tout notre  
appareil. Le compere la Rose fit appor-  
ter une autre natte qu'on étendit dans  
un autre endroit , nous nous y mîmes , &  
continuâmes notre repas à notre aise ,  
& fîmes boire Monsieur de la Rose &  
toute la compagnie , afin de reparer le  
scandale que nous leur avions donné en  
nous asseyant sur leur mort. De cette  
maniere nous redevînmes amis comme  
auparavant.

Dans l'entretien que nous eûmes avec  
la Rose pendant que nous mangions ,

1694. nous aprîmes que tous ces Caraïbes s'étoient assemblez chez lui pour celebrer les obseques d'un Caraïbe qui étoit sous la natte où nous nous étions assis d'abord, & qu'on n'attendoit plus que quelques-uns de ses parens de l'Isle S. Vincent pour l'enterrer tout-à-fait. Car il est nécessaire que tous ses parens voyent qu'il est mort de mort naturelle pour le croire ; de maniere que s'il s'en trouvoit un seul qui ne l'eût pas vû , tous les autres ensemble ne feroient pas suffisans pour le lui persuader ; au contraire il croiroit qu'ils auroient tous contribué à sa mort , & il se croiroit obligé par honneur d'en tuer quelqu'un pour la venger. Cette coutume & ce point d'honneur nous parurent fort incommodes & fort impertinens. Je crois que notre hôte auroit bien voulu que ce Caraïbe ne lui eût pas fait l'honneur de choisir son Carbet pour mourir , parce que cette grosse compagnie diminuoit beaucoup son manioc , dont il n'avoit peut-être que la provision bien juste pour sa famille.

Coutume des  
Caraïbes  
touchant  
la mort  
de leurs  
parens.

Après que nous eûmes dîné , je demandai si comme ami du defunt nous ne pourrions pas le voir. La Rose me dit qu'oui , & que cela feroit plaisir à toute la compagnie , sur tout si nous



bûvions & faisons boire à sa santé ; il 1694.  
fit aussi tôt lever la natte & les planches  
qui couvroient la fosse. Elle étoit faite  
comme un puits, d'environ quatre pieds  
de diamettre, & de six à sept pieds de  
profondeur. Le corps y étoit à peu près  
dans la même posture que j'ai décrit ceux  
qui étoient autour du feu. Ses coudes  
portoient sur ses genoux, & les paulmes  
de ses mains soutenoient ses jouës : il  
étoit proprement peint de rouge avec des  
moustaches & des rayes noires, d'une  
autre teinture que les ordinaires qui ne  
sont que de genipa. Ses cheveux étoient  
liez derriere sa tête, son arc, ses flèches,  
son bouton & son couteau étoient à  
côté de lui. Il n'avoit du sable que jus-  
ques aux genoux, autant selon les ap-  
parences, qu'il en falloit pour le soutenir  
dans la posture où il étoit, car il ne tou-  
choit point aux bords de la fosse. Je de-  
mandai si on le pouvoit toucher, & on  
m'en laissa la liberté toute entiere. Je  
lui touchai les mains, le visage & le  
dos, tout cela étoit très-sec, & ne ren-  
doit aucune mauvaise odeur, quoiqu'on  
m'assurât qu'on n'avoit pris aucune autre  
précaution que de le rocoïer aussi tôt  
qu'il fut expiré, après quoi on l'avoit  
mis dans la fosse comme nous le voyions.

Comme  
les Ca-  
raïbes  
sont en-  
terrez.

1694. Les premiers de ses parens qui étoient venus avoient ôté le sable pour visiter le corps ; & comme il ne rendoit aucune mauvaise odeur , on n'en avoit point remis pour n'avoir pas la peine de l'ôter à chaque nouveau parent qui arriveroit. On nous dit quequand tous l'auroient vû, on empliroit la fosse entierement & à demeure. Nous ne manquâmes pas de boire & de faire boire la compagnie à la santé du défunt , après quoi on remit les planches qui fermoient la fosse , & la natte par dessus. Il y avoit près de cinq mois qu'il étoit mort. J'aurois bien voulu qu'il fût arrivé quelque parent pendant que nous étions-là , nous eussions été témoins de leurs ceremonies , mais il n'en vint aucun.

Leur  
maniere  
de pren-  
dre leur  
repas.

Cependant les poissons qui étoient au feu étant cuits , & ces Messieurs ayant appetit ; les femmes apporterent deux ou trois maratous chargez de cassaves fraîches & encore chaudes, avec deux grands coüis , dont l'un étoit plein de raumali de crabes , & l'autre de pimentade. Cela étoit accompagné d'un grand panier de crabes boüillies , des coffres qui étoient au feu , & de quelques poissons à grandes écailles cuits de la même façon.

Quoique j'eusse assez bien dîné , je ne



lâissai pas de m'approcher du matatou  
afin de goûter leur poisson & leur saulce.

Ce qu'il y a de comode avec ces gens-  
là, c'est que leur table est ouverte à tout  
le monde, on n'a pas besoin d'être in-  
vité ni d'être connu pour s'y mettre : ils  
ne prient jamais personne, mais aussi ils  
n'empêchent qui que ce soit de manger  
avec eux. Monsieur de la Rose & ses  
quatre garçons firent le signe de la croix  
& dirent le *Benedicite*, les autres s'en  
dispenserent, parce qu'ils n'étoient pas  
Chrétiens, quoiqu'ils eussent peut-être  
été déjà baptisés, & qu'ils fussent encore  
prêts de l'être autant de fois qu'on leur  
donneroit un verre d'eau-de-vie.

J'expliquerai ce que c'est que le tau-  
mali quand je parlerai des crabes. Pour  
leur pimentade c'est du suc de manioc  
bouilli avec du jus de citron, dans lequel  
ils écrasent une si grande quantité de  
piment, qu'il est impossible à tout autre  
qu'à eux d'en user. J'ai déjà dit que c'é-  
toit leur saulce favorite & universelle.  
Il faut faire une autre remarque, qui est  
qu'ils ne se servent jamais de sel; ce n'est  
pas qu'ils en manquent; il y a des salines  
naturelles dans toutes les Isles où ils  
pourroient s'en fournir, mais il n'est pas  
de leur goût non plus que la viande ou

Les Ca-  
raïbes  
n'usent  
point de  
sel.



1694. le poisson bouilli. J'ai scû d'eux-mêmes qu'excepté les crabes qui font la meilleure partie de leur nourriture, ils ne mangent rien qui soit cuit dans l'eau, tout est rôti ou boucané. Leur maniere de rôtir est d'enfiler la viande par morceaux, ou les oiseaux quand ils sont petits dans une brochette de bois, & de la planter en terre devant le feu, & quand on juge que la viande est cuite d'un côté, on lui fait faire un demi tour afin que l'autre côté se cuise: mais quand c'est un oiseau un peu gros comme un perroquet, un ramier ou une poule, ils ne prennent pas la peine de les plumer ni de les vuider. Ils les jettent tout chauffez & tout vêtus dans le feu, & quand la plume est rotie, ils jettent dessus des cendres & des charbons, & les laissent en cet état le tems qu'ils jugent nécessaire pour leur cuisson, après quoi ils les retirent, enlèvent facilement la crôte que les plumes & la peau ont fait sur la chair, ôtent les boyaux & le jabot, & mangent ainsi l'oiseau. J'en ai mangé plusieurs fois de cette maniere; j'en ai accommodé moi-même comme je viens de dire, & j'ai toujours trouvé que la chair toute remplie de son suc étoit d'une tendreté & d'une délicatesse admirable. Ceux qui ne me

Maniere  
de cuire  
les viandes.

croient pas en peuvent faire l'expérience à peu de frais, & se convaincre de la verité ou de la fausseté de ce que je rapporte. 1694.

Je goutai des poissons à grandes écailles, qu'on dépoüilla comme si on les avoit tirez d'un étui. La chair étoit très-bonne, bien cuite & si grasse qu'on eût dit qu'on l'avoit remplie de beurre. Il est vrai que ce poisson est d'ordinaire assez gras : mais il faut convenir que quand il est cuit, sans que l'eau, le beurre ou l'huile ayent changé la bonté de son suc, en s'y mêlant, il ne peut être que beaucoup meilleur.

Le Coffre est un poisson ainsi appelé parce qu'il est couvert d'une écaille assez mince, sèche & très-dure. De la queue jusqu'à la tête qui est jointe au corps sans qu'il y paroisse aucune distinction, il est triangulaire, & sa tête a la même figure. Lorsqu'on ouvrit par un des angles un de ceux qui avoient été servis sur le matatou, on eût dit que c'étoit un pâté chaud qu'on venoit d'ouvrir ; l'odeur étoit bonne, la chair blanche & bien cuite; & quoique ce poisson ne passe pas pour un des meilleurs, peut-être parce qu'il a plus d'écaille que de chair, je le trouvai très-bon & très-succulent.

Poisson  
appelé  
Coffre.

1694. C'étoit un vrai plaisir de voir cette grande bande de Caraïbes accroupis sur leur derriere comme des singes, manger avec un appetit qui en auroit donné à un malade, sans dire une seule parole, & épluchant avec une adresse & une vitesse admirable les plus petits pieds des crabes. Ils se leverent avec aussi peu de ceremonie qu'ils en avoient fait pour s'asseoir ; ceux qui avoient soif allerent se desaltérer avec de l'eau, quelques-uns se mirent à fumer, une partie se mit au lit, & le reste entra dans une conversation où je n'entendois rien, parce qu'elle étoit en Langue Caraïbe.

Les femmes ne mangent jamais avec leurs maris.

Les femmes vinrent ôter les matatous & les coïis, les filles nettoyerent le lieu où l'on avoit mangé, & toutes ensemble avec les petits enfans se retirerent à la cuisine, où nous allâmes les voir manger en la même posture & d'aussi bon appetit que les hommes venoient de faire. Je fus un peu surpris que les femmes n'eussent pas mangé avec leurs maris, ou si c'étoit une regle chez la Nation, pourquoy M<sup>me</sup> la Rose comme Chrétienne & maîtresse de la maison n'en eût pas été exceptée. J'en dis ma pensée à son mari, qui me répondit que la coûtume ne le permettoit pas ; que jamais les femmes ne devoient



manger avec leurs maris ; & que quand même il eût été seul , il n'eût mangé qu'avec ses grands garçons , & que sa femme , ses filles , & le reste des enfans eût mangé à la cuisine. Cette coûtume toute extraordinaire qu'elle paroisse d'abord , n'est pas trop sauvage : après quelques réflexions elle m'a paru remplie de bon sens , & fort propre pour contenir ce sexe superbe dans les bornes du devoir , & du respect qu'il doit aux hommes. Les Caraïbes ne sont pas les seuls qui en usent ainsi ; je rapporterai dans un autre endroit quelques exemples sur lesquels les Européens devroient se regler pour éviter bien des chagrins.

Nous demeurâmes au Carbet de la Rose jusques sur les trois heures après midi. Le vent s'étoit calmé tout-à-fait , il ne restoit plus que la mer qui étoit fort grosse ; mais le fils aîné de la Rose s'étant offert de venir avec nous , & trois autres Caraïbes attirés par l'espérance de l'eau-de-vie , nous ayant fait la même avance, nous les primes au mor ; & quoique nous eussions déjà sept Nègres dans le canot , nous jugeâmes que ce secours ne nous seroit pas inutile ; que le jeune la Rose nous piloteroit mieux que le Negre de Monsieur Joyeux , &

1694. que le nombre de nos nageurs étant augmenté de quatre personnes , nous irions plus vite & plus seurement.

---

## CHAPITRE VII.

### *Description du cul-de-sac François.*

Cul-de-  
sac Fran-  
çois.

Nous partîmes du cul-de-sac Robert sur les trois heures , le fils de la Rose gouvernoit le canot ; nos sept Nègres & les trois Caraïbes nageoient à l'envi les uns des autres , & nous firent passer en moins de deux heures les quatre lieues qu'il y a de la pointe à la Rose au cul-de-sac François. Malgré la grosse mer & un grain de vent que nous eûmes en passant le cul-de-sac, ou la plaine aux roseaux , nous ne reçûmes aucun coup de mer , & ne prîmes pas une seule goutte d'eau.

Il étoit environ cinq heures , quand nous arrivâmes au cul-de-sac François. Il s'en faut bien qu'il soit aussi beau que le cul-de-sac Robert , soit pour la largeur , soit pour la profondeur ; c'est-à-dire pour son enfoncement dans les terres ; car pour la profondeur de l'eau il y en a assez pour porter des vaisseaux ,

si une barre de sable mouvant qui est à 1694.  
son entrée ne les empêchoit. Cette barre  
change de situation selon le changement  
des marées, ou selon qu'elle est trans-  
portée çà & là par la violence de la ri-  
viere quand elle est débordée. Il y a  
quelques Islets qui forment ce cul-de-sac,  
dans l'un desquels on trouve des pierres  
de taille blanches assez tendres, dont on  
se sert pour faire les fourneaux des su-  
creries, c'est-à-dire qui résistent assez  
bien au feu, quoique beaucoup moins  
que les pierres grises de la Basse-terre &  
les rougeâtres qu'on trouve aux environs  
du cul-de-sac de la Trinité. La riviere  
porte le nom du cul-de-sac où elle se  
trouve: elle peut avoir trente-cinq à  
quarante toises de large, elle est très-  
profonde. La mer qui y monte la rend  
salée jusques à deux mille pas ou environ  
de son embouchûre. La pente de son lit  
la fait pour lors devenir en torrent com-  
me les autres rivières de l'Isle. Les arbres  
qu'on appelle Paletuviers ou Mangles,  
qui la bordent des deux côtes, rétre-  
cissent beaucoup son lit: mais ils y font  
un ombrage des plus agréables, & ren-  
dent ses bords inaccessibles aux ennemis  
qui voudroient y faire des descentes:  
de sorte qu'on n'a à garder que les en-



1694. droits, où l'on a fait des ouvertures pour le passage des canots, & pour la commodité de charger les barques qui y montent jusqu'à mille pas ou environ. Il est vrai qu'on paye un peu cherement le service que ces arbres rendent à ceux qui passent sur cette riviere, en les deffendant de l'ardeur du soleil : car ils entretiennent un si prodigieux nombre de moustiques & de maringoins, que l'air en est quelquefois épaissi, d'où ces insectes se répandent dans les habitations voisines en si grande quantité qu'il seroit impossible d'y demeurer si le vent ne les emportoit, ou si on ne les chassoit des maisons avec la fumée, & par le soin qu'on a de fermer les portes & les fenêtrés des chambres, où l'on veut dormir avant le coucher du soleil, & de n'y point porter de lumiere, lorsqu'on se retire. Cette riviere est fort poissonneuse, parce que le poisson y est en sûreté, n'y ayant pas moyen d'y jeter la senne à cause des racines de paletuviers sous lesquelles il se retire; de sorte qu'on n'y peut pêcher qu'à la ligne & avec des nasses. Ces deux expediens sont bons, & on prendroit assez de poisson si les réquiens & les bécunes qui fréquentent fort cette riviere, ne rompoient ou

n'emportoient les nasses quand ils y voyent du poisson, ou ne coupoient celui qui pend à la ligne. 1694.

L'habitation de Monsieur Joyeux est un terrain uni de mille pas en quarré, bornée d'un côté par la riviere dont je viens de parler, & separée de celle de Monsieur Dubois-Jourdain par un ruisseau d'eau douce qui se jette dans la riviere. Il n'y avoit pas une heure que nous étions arrivez, que Monsieur de la Vigne-Granval nous vint prier d'aller loger chez lui, & nous en pressa si fort, que malgré la résolution que nous avions faite de n'aller chez personne, nous nous embarquâmes avec lui, & allâmes à sa maison. Elle est à cinq ou six cens pas plus haut que l'endroit où la riviere n'est plus navigable pour les barques; mais il a creusé un canal de neuf à dix pieds de large qui porte les canots & les chaloupes jusqu'à la porte de sa sucrerie, avec des rigolles qui traversent sa savanne, par le moyen desquelles il a desséchés ses terres basses & noyées, & d'un marais inutile qui causoit un très-méchant air, il en a fait de très-belles prairies où il pourra planter des cannes dans la suite; à quoi il faut ajoûter que son canal lui donne la facilité d'embarquer ses mar-

Habita-  
tions des  
seurs  
Joyeux,  
& de la  
Vigne-  
Granval.

1694. chandises à la porte de sa maison , sans avoir besoin de cabrovets ou charettes pour les transporter.

Nous reconnûmes dès qu'il fut nuit combien nous avions été sages d'accepter ses offres & de venir loger chez lui , puisque malgré toutes les précautions qu'il avoit prises pour éloigner de sa maison les moustiques & les maringoins , il y en avoit encore assez pour desesperer ceux qui n'y sont pas accoutumés ; d'où il est aisé de juger ce qui nous seroit arrivé si nous fussions restés dans les cases de Monsieur Joyeux, où il ne demeure pour l'ordinaire qu'un Commandeur , des Ouvriers & des Nègres , qui sont accoutumés , du moins en partie , à ces sortes d'incommoditez , ou qui s'en exemptent en faisant dans leurs cases une fumée si épaisse qu'elle seroit insupportable à tout autre qu'à eux.

Le Mardy 14. Decembre tous les habitans qui avoient été avertis de notre arrivée , se trouverent chez Monsieur de la Vigne. Je dis la Messe dans une petite Chapelle qu'il avoit fait bâtir à côté de sa maison. Après que j'eus achevé les divins Mysteres , je dis à l'Assemblée que les Supérieurs ayant reconnu la nécessité où ils étoient d'avoir un Curé ré-



fidens, étoient résolus de leur accorder ce qu'ils demandoient si instamment, d'autant plus que la Paroisse de la Trinité augmentant tous les jours, il seroit dorénavant tout-à-fait impossible au Curé qui la servoit de les secourir dans leurs besoins. Je leur fis voir qu'il ne falloit pas beaucoup compter sur celui qui s'établissoit au cul-de-sac Robert qui auroit assez d'affaires chez lui pour l'occuper tout entier; outre que les chemins par terre étant presque impraticables, sur tout dans la saison des pluyes, ils seroient obligez de l'aller chercher, & de le reconduire dans leurs canots, ce qui ne pourroit se faire sans déranger beaucoup le travail de leurs habitations. Je leur proposai les offres de Monsieur Joyeux & la justice de ses prétentions. Je les exhortai à ne pas différer la conclusion d'une affaire pour laquelle Monsieur le Lieutenant de Roi étoit venu exprès sur les lieux; & enfin je les assurai que chacun pouvoit dire son sentiment avec toute sorte de liberté, & que si quelqu'un se trouvoit en état de faire des offres plus avantageuses que celles de Monsieur Joyeux, on les écouterait avec plaisir.

Il y eut quelques legeres contestations, mais enfin on convint que Monsieur

Etablis-  
sement  
à une Pa-  
roisse au  
cul de-  
sac Fran-  
çois.

1694. Joyeux & ses ayans-cause auroient le premier banc dans l'Eglise, & qu'ils seroit exempts des contributions pour le bâtiment ou réparations de l'Eglise & du Presbytere ; au moyen dequoi Monsieur Joyeux donna tout le terrain nécessaire pour l'édifice de l'Eglise & du Presbytere , pour le Cimetiere & le jardin du Curé, avec le droit de mettre deux chevaux du Curé dans sa savanne. L'Acte fut dressé & signé , après quoi on proceda à l'élection d'un Marguillier qui fut le sieur de la Vigne. Tous les habitans se cottiserent eux-mêmes pour la dépense de ces bâtimens avec beaucoup de generosité , & donnerent leurs billets au nouveau Marguillier.

Nous fûmes après dîné visiter le terrain , je le choisis à côté du ruisseau dont j'ai parlé. Je marquai avec des piquets le lieu de l'Eglise , du Cimetiere , de la maison Curiale & de son jardin ; Monsieur Joyeux nous laissant les maîtres de son terrain. En attendant qu'on pût bâtir l'Eglise , on convint qu'on se serviroit de la salle de la maison Curiale pour y dire la Messe , & qu'on commenceroit le bâtiment incessamment. Cependant on fit une croix de bois pour planter dans le milieu de l'endroit destiné pour le Ci-

metiere; & on se pressa de faire une petite 1694.  
Chapelle de fourches en terre, pallissadée  
de roseaux & couverte de paille, où en  
cas qu'il vînt quelque Religieux, avant  
que la maison fut faite, il pût dire la Mes-  
se sans incommoder Monsieur de Gran-  
val. On y travailla dès ce moment, & le  
lendemain les habitans presserent si bien  
l'ouvrage, que cette Chapelle longue de  
vingt-six pieds & large de quatorze, fut  
achevée le Jeudi au soir, & le Cimetiere  
presque renfermé avec une liziere du  
bois immortel.

On s'étonnera peut-être que Mon-  
sieur Joyeux ait été recompensé pour  
la cession de son terrain, & que Mon-  
sieur Monel ne l'ait point été pour celui  
où l'Eglise du cul-de-sac Robert a été  
bâtie. En voici la raison. Le terrain  
qu'on avoit pris dans la savanne de Mon-  
sieur Monel étoit sur les cinquante pas  
que le Roi se reserve autour des Isles,  
en les mesurant, non pas tout-à-fait du  
bord de la mer, mais de l'endroit où  
l'herbe peut croître: quoique le Roi  
accorde la jouissance de ces cinquante pas  
à ceux qui ont le terrain qui est au dessus,  
il se reserve toujours la faculté de le re-  
prendre quand il lui plaît, ou que le be-  
soin le demande, & c'est ce qui étoit



1694. arrivé à Monsieur Monel , qui par conséquent n'avoit rien à prétendre pour le terrain où l'Eglise & la maison Curiale avoient été bâties; au lieu que Monsieur Joyeux n'étoit pas dans ce cas-là. Son terrain étoit bien éloigné des cinquante pas du Roi , & comme il en étoit le maître absolu , la justice voulut qu'on le récompensât en quelque sorte du présent qu'il faisoit à l'Eglise & au public.

Le Vendredi matin je benis la Croix & la plantai. Je benis aussi la Chapelle ; j'y dis la Messe & communiai beaucoup de personnes. On fit marché avec des Charpentiers pour la maison Curiale , à laquelle on devoit donner trente-six pieds de long sur dix-huit pieds de large. Ils la devoient rendre parfaite dans six mois. Je fus fort content des habitans de cette nouvelle Paroisse ; il apportèrent des tapis d'Indienne pour tapisser la Chapelle , & donnerent de la toile pour faire des nappes , & les autres linges nécessaires à une Eglise. Ils prièrent le Marguillier de faire une collecte chez eux pour acheter des Vases sacrez, & des ornemens , parce que ceux dont je m'étois servi appartenoient à Monsieur de la Vigne.

Nous partîmes après dîné. Nous remîmes

mêmes à la pointe à la Rose les quatre 1694.  
Caraïbes que nous y avions pris, qui  
étoient fort contens de leur voyage, où  
ils avoient bû de l'eau-de-vie à discre-  
tion, & en emportoient encore chacun  
une callebasse. Nous arrivâmes avant la  
nuit chez Monsieur Joyeux où nous  
couchâmes, & le Samedi de grand ma-  
tin je m'en retournai à ma Paroisse. Je  
trouvai au fond Saint Jacques le Su-  
périeur de notre Mission, je lui rendis  
compte de ce qui avoit été fait; il me  
remercia de la peine que j'avois prise,  
& me pria de me trouver au Mouillage  
le second jour de l'année prochaine,  
afin de l'accompagner au Fort-Royal où  
il devoit aller faire les complimens du  
nouvel an à Monsieur le Comte de Ble-  
nac, & lui parler de l'établissement de  
la nouvelle Paroisse du cul-de-sac Fran-  
çois, afin de la faire mettre sur l'état.

Je passai le reste du mois dans ma Pa-  
roisse, où les Fêtes de Noël me donne-  
rent assez d'occupation; car un Mission-  
naire qui veut s'acquitter de ses devoirs  
a toujours du travail, & ne trouve jamais  
du tems de reste.

CHAPITRE VIII.

*Description de la Ville & de l'Eglise du Fort Royal. Mort extraordinaire de quelques personnes nouvellement venues de France. Conseil Souverain de la Martinique.*

Che-  
vreaux  
ou cabri-  
tons chât-  
rez au  
lait.

LE premier jour de l'année 1695. je reçus les complimens de tous mes Paroissiens, & des presens de la plus grande partie. On me donna entre autres choses une chevre, ou comme on dit aux Isles, une cabritte, avec les trois petits qu'elle avoit eû de sa dernière portée. C'étoit la plus belle & la meilleure bête qu'on pût voir. Je priai Monsieur Michel de la souffrir dans sa savanne avec les siennes. Elle auroit peuplé toute une Isle, tant elle étoit féconde : car elle faisoit trois portées en treize ou quatorze mois, & trois petits à chaque portée, & quelquefois quatre. Les chevreaux ou cabrittons des Isles, châtrez lorsqu'ils sont encore au lait, sont très-estimez, leur chair est tendre, grasse, délicate, & de très-facile digestion. Je partis le Dimanche après le Service pour le Mouil-



lage , où j'arrivai d'assez bonne heure 1695.  
pour faire mes complimens à l'Intendant,  
au Gouverneur , aux Communautés Re-  
ligieuses , & à mes amis particuliers.

Nous partîmes notre Supérieur & moi  
dans le canot de Louis Galere sur les trois  
heures après minuit. Il étoit environ sept  
heures quand nous arrivâmes au Fort-  
Royal. Nous allâmes dire la Messe aux  
Capucins , & prendre le chocolat chez  
Monsieur Houdin; & en attendant qu'on  
pût voir Monsieur le Général, je m'oc-  
cupai à considérer l'Eglise & les maisons  
de cette nouvelle Ville. Les rues sont  
tirées au cordeau & bordées de maisons  
de différentes especes. Il y en avoit déjà  
plusieurs de maçonnerie dont la plûpart  
menaçoient ruine , parce que tout le ter-  
rain où la Ville est située est un sable  
mouvant , dans lequel , quand on veut  
faire les fondemens d'un édifice, plus on  
creuse , & moins on trouve de solidité.  
On prétend même avoir expérimenté que  
pour bâtir avec quelque sorte d'assurance,  
il falloit mettre le mortier & les pre-  
mieres assises sur une certaine herbe  
courte en maniere de chiendent dont ce  
terrain est tout couvert. On n'a pas crû  
devoir suivre cette observation en bâ-  
tissant l'Eglise. On a fait un grillage qui

Ville de  
Fort  
Royal.

1695. a beaucoup coûté , & qui n'a pas empêché que les murs n'aient travaillé beaucoup, & ne soient surplombés & couverts en plusieurs endroits. Cette Eglise a environ cent trente pieds de longueur sur trente pieds de large , avec deux Chapelles qui font la croisée. Les fenêtres font à peu près le même effet que le capuchon des Capucins qui la desservent , c'est - à - dire qu'elles sont formées par deux arcs de cercle qui font un angle fort pointu & fort désagréable à la vûë. Le dedans étoit peu orné & fort mal propre ; & pour la disgracier encore davantage , on y a fait un portail de pierre de taille grise dont les joints de plus d'un pouce sont remplis d'un mortier bien blanc , qui est terminé en pointe comme le comble sans amortissement & sans ornemens. Avec tout cela il ne manque pas de gens qui en ont envie , & qui se donnent assez de mouvement pour en débusquer les Capucins.

Eglise  
Paroissiale des-  
servie  
par les  
Capu-  
cins.

Nous allâmes saluer Monsieur le Général sur les neuf heures. Il nous reçût très-bien , il approuva ce qu'on avoit fait au cul-de-sac François pour l'établissement d'une nouvelle Paroisse , & nous promit de concourir avec l'Intendant pour la faire mettre sur l'Etat ,

même de nous faire donner quelques quartiers avant qu'il y eût un Curé résident pour acheter les meubles qui lui seroient nécessaires. Malgré routes nos excuses il nous retint à dîner. En attendant l'heure nous fûmes rendre visite à Monsieur le Begue Lieutenant de Roi, à quelques autres Officiers, & à deux Conseillers qui demeuroient dans la Ville.

Nous partîmes un peu après quatre heures, & arrivâmes au Mouillage avant sept heures, ayant eû une bonne brise pendant tout le chemin. Je demeurai tout le Mardi au Fort S. Pierre pour achever mes visites, & recevoir celles de mes amis. J'en partis le Mercredi de grand matin, & fus dîner chez moi.

Le 10. de Janvier un vaisseau de la Rochelle nommé le Pont d'or arriva au Fort Royal : il y avoit plus de quatre mois que les vaisseaux qui étoient partis avec lui de France étoient arrivez, sans qu'on en eût pû apprendre aucune nouvelle. On étoit sûr qu'il n'avoit point été pris, on le croyoit perdu; son arrivée fit plaisir à bien du monde, & sur tout à quelques Marchands qui avoient été assez hardis pour assurer quarante mille écus à soixante & quinze pour cent, quoique selon



1695. toutes les apparences , ce vaisseau dût être péri en mer ; auquel cas c'étoit un present de dix mille écus qu'ils risquoient de faire à ceux qui leur avoient payé la prime.

Il vint dans ce vaisseau un assez grand nombre de passagers , & entr'autres un de nos Religieux , appelé le Pere le Clerc , fils ou frere d'un Conseiller au Présidial d'Orleans. La longueur du voyage , & mille incommoditez qu'il avoit souffertes dans la traversée l'avoient rendu malade, cependant la fièvre l'avoit quitté trois semaines avant qu'il débarquât , & il avoit jouï d'une assez bonne santé depuis qu'il étoit à terre ; notre Medecin ne laissa pas de le faire saigner & purger au bout de dix ou douze jours , & l'étant venu voir sur le soir du jour qu'il avoit pris medecine , il le trouva à table prêt à souper. Il ne manqua pas à la cérémonie ordinaire des Medecins , il lui tâta le poulx , dont le mouvement extraordinaire lui ayant fait connoître que ce Religieux étoit très-mal , quoiqu'il ne sentît pour toute incommodité qu'un grand appétit & un petit mal de tête , qu'il prenoit pour l'effet de la medecine, il l'empêcha de souper , & sans lui en dire la raison , il fit ôter ce qu'on lui avoit

Mort  
très  
prompte  
d'un de  
nos Re-  
ligieux.

fervi , lui fit prendre seulement un boüillon , avec lequel il lui ordonna de s'aller mettre au lit. Il n'y eut rien à repliquer à cet arrêt souverain , il alla se coucher , pendant que le Pere Cabasson notre Supérieur & un autre Religieux allerent reconduire le Medecin , qui leur dit d'avertir ce Religieux de se préparer à la mort , parce que suivant les indices de son pouls , il ne seroit pas en vie le lendemain à midi. Cependant nos Peres ne voyant point d'altération ni de changement en lui , trois ou quatre heures après que le Medecin fut sorti , ils jugerent qu'il pouvoit bien s'être trompé , & qu'un avertissement de cette nature pouvoit lui faire une terrible impression ; & comme ce Religieux s'étoit confessé & avoit dit la Messe le jour précédent , ils crurent qu'il seroit assez tems de lui dire de penser à la mort le lendemain matin , en cas qu'il se trouvât plus mal. Le Pere Supérieur se leva effectivement le lendemain deux heures avant le jour , & étant entré dans la chambre de ce Religieux , il le trouva presque sans connoissance. Il appella aussi - tôt son Compagnon qui l'avoit confessé , afin qu'il tâchât de le réconcilier pendant qu'il se prépareroit à lui donner l'Extrême-

1695. Onction, car pour le Viatique il n'étoit plus en état de le recevoir. A peine cette fonction fut-elle achevée qu'il entra en agonie, & mourut sur les neuf heures du matin. Dès qu'il fut expiré il rendit une grande quantité de sang par tous les conduits, & son corps devint en un moment tout noir & tout livide. C'étoit une marque infallible qu'il avoit été attaqué du mal de Siam qui ne s'étoit point manifesté. Le Medecin ne manqua pas de publier par tout la justesse avec laquelle il avoit prédit cette mort, qui nous fut d'autant plus sensible, que ce Religieux étoit un très-bon sujet.

Il ne fut pas le seul qui mourut de cette sorte. Un jeune homme qui étoit arrivé dans le même bâtiment, étant couché au Fort Royal chez un de ses amis, s'éveilla en sursaut, & se mit à crier que quelque chose étoit tombé sur ses jambes, & les lui avoit rompuës. Ses cris éveillerent toute la maison, on fut à lui, on alluma du feu, & on vit que ce n'étoit pas un songe, & que réellement ses jambes étoient toutes noires & sans aucun mouvement ni sentiment. On envoya chercher le Curé & le Medecin, & cependant on chauffe des linges, on le frotte d'eau de la Reine de Hongrie, on lui fait

Un jeune  
homme  
meurt du  
mal de  
Siam d'u-  
ne ma-  
niere ex-  
traordi-  
naire.



avalier de l'élixir de propriété, & tout cela inutilement ; il s'écrie qu'on lui rompt les genoux, un moment après il se plaint de sentir les mêmes douleurs dans les cuisses, & à mesure que la noirceur montoit, la partie devenoit insensible. Le Curé & le Medecin arrivent dans le tems que le malade perd l'usage des bras, & s'écrie qu'on lui brisoit l'épine du dos, de sorte qu'en moins d'une demie-heure, il perdit la parole, la connoissance & la vie, sans qu'on pût lui apporter aucun remede, & son corps devint en moins de rien, comme s'il fût mort depuis plusieurs jours.

Quoique le vaisseau le Pont d'or ne fut pas attaqué du mal de Siam, il ne fut pas plus heureux que ceux qu'il avoit apportez aux Isles, dont plus des deux tiers moururent, ou des fatigues d'un très-long voyage, ou du mal de Siam. Comme il avoit beaucoup souffert dans trois ou quatre tempêtes qu'il avoit essuyées ; on jugea que les réparations qu'il y faudroit faire excédroient sa valeur, de sorte qu'il fut condamné à être désagrégé & échoüé. Le Procureur des biens vacquans s'en empara pour le compte des Assureurs, & les Propriétaires perdirent peu de chose ; mais on murmura

Le vaisseau le Pont d'or désagrégé & échoüé.

1695. beaucoup contre cette action. On la taxoit ouvertement de mauvaise foi, & on disoit que ce vaisseau n'avoit d'autre mal que celui d'avoir fait un long voiage, & d'avoir trop de gages à payer à l'équipage qui l'avoit conduit.

J'eus avis dans le même tems qu'on avoit jugé au Conseil Supérieur de l'Isle, qui s'assemble au Fort Royal, un procès où j'avois quelque intérêt, voici le fait.

Mariage  
d'un  
blanc &  
d'une es-  
clave dé-  
claré  
nul.

Un certain Commandeur nommé Dauphiné qui étoit aux Isles depuis cinq ou six ans, après avoir servi fort long-tems sur les Galeres, s'étoit amouraché d'une Mulâtresse de mon voisin le sieur du Roy, il y en avoit des effets. Il prétendoit l'épouser, mais comme une esclave ne peut se marier sans le consentement de son maître, & que les maîtres ne donnent jamais ces sortes de permissions, à moins qu'on ne leur paye leurs esclaves, ce Dauphiné étoit fort embarrassé, il crût que le plus court étoit d'enlever la Mulâtresse & de l'épouser; après quoi il espéroit que Monsieur du Roy seroit obligé de la lui céder, au moins pour peu de chose. Il fit ce qu'il avoit prémédité; la Mulâtresse disparut, & l'on fut cinq ou six mois sans sçavoir ce qu'elle étoit devenuë. On apprit enfin que Dauphiné

1695.  
qui étoit Commandeur chez un des principaux habitans du quartier du Fort Royal l'avoit épousée. Monsieur du Roy m'en parla, & me pria d'en écrire à M. l'Intendant afin que son esclave lui fut restituée; le mariage qu'elle avoit contracté étant nul de plein droit, & Dauphiné devant être condamné à lui payer les dommages & intérêts. Je ne manquai pas d'en écrire, & aussi-tôt Monsieur l'Intendant eut la bonté d'ordonner au Procureur Général de poursuivre cette affaire au Conseil directement. Dauphiné & sa prétendue femme furent emprisonnez, & le P. Gabriël de Vire Capucin, Curé du Fort Royal, fut mis en cause. Il fut dit par l'Arrêt, que le défaut du consentement du maître de la Mulâtresse & de la publication des bans, avoit rendu les Parties incapables de contracter, & qu'ainsi il n'y avoit point eu, & qu'il n'y avoit point de mariage entr'elles; que la Mulâtresse seroit remise à son maître aux frais de Dauphiné, lui condamné à l'amende & aux dépens; & sans la protection qu'il trouva, & le tour qu'on donna à l'affaire, il auroit été condamné à payer à Monsieur du Roy une pistole par jour pour tout le tems que la Mulâtresse avoit été absente du service



1695. de son maître, selon l'Ordonnance du Roi. Le Pere Gabriel de Vire fut mandé au Conseil & réprimandé : on lui enjoignit d'être plus circonspect dans l'administration de sa Paroisse, sous les peines portées par les Ordonnances.

Dauphiné prit le parti de ramener lui-même la Mulâtresse à Monsieur du Roy. Il se munit de quelques lettres pour moi, qui m'obligèrent de porter Monsieur du Roi à lui vendre la Mulâtresse. J'en fis le marché à dix-huit cens francs, sçavoir trois cens écus pour elle, & autant pour les trois enfans qu'elle avoit, un desquels on supposoit appartenir à Dauphiné, & les deux autres à d'autres personnes. Je les fis tous déclarer libres par le contrat, après quoi je publiai un banc, & je les dispensai des deux autres. Le Pere Gabriel de Vire fit la même chose au Fort Royal pour Dauphiné, & m'en envoya le Certificat, après quoi je les mariaï.

Le Conseil souverain, ou pour parler plus juste, le Conseil supérieur est composé du Gouverneur Général, de l'Intendant, du Gouverneur particulier de l'Isle, de douze Conseillers, d'un Procureur Général, & des Lieutenans de Roi qui y ont droit de séance & voix délibérative. Il s'assemble de deux en

Conseil  
souve-  
rain de  
la Mar-  
tinique

deux mois, & juge en dernier ressort 1695.  
toutes les causes qui y sont portées directement, & les appels des Sentences du Juge Royal & de ses Lieutenans. Le Gouverneur Général y préside, mais c'est l'Intendant, & en son absence le plus ancien Conseiller, qui recueille les avis, & qui prononce : quand le Gouverneur Général n'y est pas, l'Intendant préside & prononce. Les Conseillers n'achètent point leurs charges, elles se donnent au mérite, souvent aux recommandations. C'est le Secrétaire d'Etat ayant le département de la marine qui leur expédie leurs brevets, parce que les Colonies sont de son département. Ils n'ont point de gages, mais seulement l'exemption du droit de Capitation pour douze de leurs Nègres, avec quelques émolumens pour leurs vacations, cela est peu considérable ; de sorte que ces charges sont plus recherchées par rapport à l'honneur qu'au profit. On prétend qu'elles annoblissent ceux qui meurent dans l'exercice, ou qui obtiennent des brevets de Conseiller honoraire, après avoir servi vingt ans. De douze ou quinze Conseillers qui remplissoient ces charges en 1705. il n'y en avoit que deux qui eussent étudié en Droit : c'étoient

— 182 . *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1695. les sieurs le Merle & Monel , les autres  
étoient des notables habitans ou com-  
merçans , chez lesquels il faut croire que  
la droiture & le bon sens tenoient lieu  
de science. Le nombre des Graduez s'est  
beaucoup accru depuis ce tems-là.

---

## CHAPITRE IX.

*Des Mulâtres. Maniere de les connoître.  
Histoire du \*\*\* & de quelques habitans  
blancs qui ont épousé des Négresses.*

Origine  
des Mu-  
lâtres.

ON entend par Mulâtres , les enfans  
qui naissent d'une mere noire &  
d'un pere blanc , ou d'un pere noir &  
d'une mere blanche. Mais ce dernier cas  
est très-rare. Quant au premier , il n'est  
que trop fréquent ; & ce libertinage des  
blancs avec les Négresses est la source  
d'une infinité de crimes. La couleur des  
enfans qui naissent de ce mélange , par-  
ticipe du blanc & du noir , & produit  
une espece de bistre. Les cheveux des  
Mulâtres sont bien moins crépus que  
ceux des Nègres ; ils sont châtains & mê-  
me assez clairs , ce qu'on ne trouve point  
aux Nègres. J'ai cependant vû un Nègre  
à Cadix qui avoit les cheveux roux. Les



Mulâtres sont pour l'ordinaire bien faits, 1695.  
de bonne taille, vigoureux, forts, adroits,  
industrieux ; courageux & hardis au de-  
là de l'imagination ; ils ont beaucoup de  
vivacité , mais ils sont adonnez à leurs  
plaisirs, volages, fiers, cachez, méchans,  
& capables des plus grands crimes. Les  
Espagnols qui en sont bien mieux four-  
nis que tous les autres Européens qui ha-  
bitent l'Amérique, n'ont point de meil-  
leurs soldats, & de plus méchans hom-  
mes.

Le nombre en seroit bien plus grand  
dans nos Isles, sans les peines qu'en-  
coulent ceux qui les font : car les Né-  
gresses sont d'elles-mêmes très-lassives ,  
& les hommes blancs ne l'étant gueres  
moins , & trouvant beaucoup de facilité  
à contenter leurs passions avec ces <sup>Peines</sup>  
créatures, on ne verroit autre chose que <sup>contre</sup>  
des Mulâtres, d'où il s'ensuivroit de très- <sup>les peres</sup>  
grands désordres, si le Roi n'y avoit re- <sup>des Mu-</sup>  
medié, en condamnant à une amende de <sup>lâtres.</sup>  
deux mille livres de sucre, ceux qui sont  
convaincus d'en être peres ; mais si c'est  
un maître qui ait débauché son esclave,  
& qui en ait eu un enfant, outre l'a-  
mende, la Négresse & l'enfant sont con-  
fisquez au profit de l'Hôpital, sans pou-  
voir jamais être rachetez sous quelque

1695. pretexte que ce soit. On ne peut assez louer le zèle du Roi dans la disposition de cette Ordonnance; mais on permettra aux Missionnaires de dire qu'en cherchant à remédier au scandale que ce crime cau-  
soit, on a ouvert la porte à un crime bien énorme, qui consiste dans des avortemens fréquens que les Négresses se procurent quand elles se sentent grosses, & cela fort souvent, du consentement ou par le conseil de ceux qui en ont abusé.

Les Religieux de la Charité qui ont le soin des Hôpitaux, sont fort alertes sur ce point, parce que l'intérêt des pauvres & le leur ont trop de liaison pour leur permettre de regarder avec indifférence ces amendes, & ces Mulâtres avec leurs meres. Il y avoit entr'autres un certain Frere \*\*\* qui avoit un talent merveilleux pour faire ces découvertes, & pour en tirer parti. Il est vrai qu'il étoit aidé fort souvent par les maîtresses des Négresses, qui ne pouvant souffrir que leurs maris entreten-  
sent leurs esclaves, lui en donnoient avis, lui aidoint à les faire prendre, aimant mieux les voir confisquées que de laisser passer l'occasion de se venger. Monsieur \*\*\* riche habitant du Fort Royal de la Martinique en peut dire des

Histoire  
du Frere  
\*\*\* Re-  
ligieux  
de la  
Charité.

nouvelles, & il n'est pas le seul. Je l'ai cité plutôt qu'un autre, parce qu'étant un parfaitement honnête homme, son témoignage sera d'un plus grand poids. Avec tout cela il ne laissoit pas d'arriver souvent de fâcheux contretems au Frere \*\*\* , car les maîtres qui se voyoient dans le cas de la confiscation de leurs enfans & de leurs Négresses, aimoient mieux leur promettre la liberté, que de les voir esclaves perpetuelles de l'Hôpital. Ils avoient soin d'instruire la Négresse de ce qu'elle devoit répondre quand elle seroit devant le Juge, & qu'elle seroit interrogée sur le pere de l'enfant. Le desir de la liberté leur faisoit retenir leur leçon à merveille, & le défaut de témoins qu'on ne va pas chercher dans ces sortes d'occasions, joint à l'effronterie avec laquelle elles soutenoient leur cause & celle de leur maître, faisoit quelquefois condamner Frere \*\*\* aux dépens.

J'ai quelquefois entendu ces démêlés; & une fois entre autres, la Négresse d'un habitant d'une de nos Paroisses soutint au \*\*\* que c'étoit lui-même qui étoit le pere de l'enfant mulâtre dont elle étoit accouchée. Par malheur pour ce Religieux il avoit passé neuf à dix mois auparavant chez le maître de la Négresse,



1695. & y avoit couché. Le maître qui s'en étoit souvenu , n'avoit pas manqué d'en faire souvenir sa Négresse , & de la bien instruire de tout ce qu'elle avoit à dire ; en sorte que ce fut une scène des plus plaisantes ( un Prêtre , un Religieux , devoit la trouver misérable cette scène ) d'entendre les circonstances qu'elle rap- portoit pour prouver qu'elle n'avoit ja- mais connu d'autre homme que lui. Le Juge mit tout en œuvre pour l'obliger de se couper sans y pouvoir réussir ; elle demeura toujours ferme , & comme elle tenoit son enfant entre ses bras , elle le présentoit au Frere \*\*\* en lui disant , *toi papa li* , & puis elle le monroit à toute l'assemblée , prétendant qu'il ressembloit comme deux gouttes d'eau au Frere \* \* \* , qui , tout accoutumé qu'il devoit être à ces sortes d'avantures , étoit tellement décontenancé , que tout le monde pâmoit à force de rire , sans pouvoir au vrai distinguer qui en donnoit plus de sujet , ou l'effronterie de la Négresse qui pa- roissoit accompagnée d'une grande naï- veté , ou l'embarras où se trouvoit ce Religieux , homme très-sage , & reconnu de tout le monde pour incapable d'une pareille foiblesse , ou la gravité chan- celante du Juge , qui malgré tous ses

efforts auroit succombé, s'il n'eût fini 1695.  
cette scène en renvoyant la Nègresse chez  
son maître jusqu'à plus ample infor-  
mation, les dépens réservez.

Quand les maîtres ne sont pas coupables  
de ces excès, il est facile aux Nègres  
de tirer d'affaires leurs amis, & leur  
épargner le chagrin de payer l'amende :  
elles n'ont qu'à nommer pour pere du  
mulâtre quelque matelot d'un vaisseau  
qui est parti, ou quelque soldat qu'elles  
ont rencontré dans le chemin, & dont  
elles ne sçavent pas le nom ; & c'est à  
quoi elles ne manquent gueres. Elles en  
sont quittes pour quelques coups de foïet  
que l'on leur fait distribuer pour les ren-  
dre plus sages.

Les Religieux de la Charite auroient  
bien voulu obliger les Curez à leur don-  
ner avis des enfans mulâtres qu'ils bap-  
tisoient, mais jusqu'à present ils ne l'ont  
pû obtenir. Les Curez ont eu de bon-  
nes raisons pour ne point s'embarasser  
dans ces sortes de discussions, qui ne  
pouvoient que leur être désagréables, &  
rendre leur ministere odieux. Il ont re-  
présenté ce que j'ai dit ci-devant, que  
pensant remedier à un mal, on ouvroit  
la porte à un plus grand, qui étoit des  
avortemens fréquens que les Nègres

1695. se procuroient. La plupart y sont fort adroites, & connoissent des simples qui leur font faire cette opération avec une facilité surprenante.

Les Sages-femmes cachent ordinairement la qualité de ces sortes d'enfans quand elles les apportent au Baptême ; ce qui leur est très-facile , car il ne paroît aucune différence pour la couleur entre les uns & les autres , toute sorte d'enfans étant blancs ou presque blancs , quand ils viennent au monde , ce n'est qu'au bout de huit à dix jours que la couleur qui les fait distinguer commence à paroître.

Comment on connoît un enfant mulâtre d'avec un noir.

Lorsqu'on veut être assuré de quelle couleur doit être l'enfant , il n'y a qu'à le faire découvrir , car s'il est d'un Nègre & d'une Nègresse , il a les parties naturelles toutes noires ; & s'il est d'un blanc & d'une Nègresse , ses parties sont blanches ou presque blanches. Si on ne veut pas venir à cette preuve , en voici une plus aisée : c'est de regarder à la naissance des ongles , c'est-à-dire , à l'endroit où les ongles sortent de la chair , car si on remarque que cet endroit soit noir , c'est une marque infailible que l'enfant sera noir ; mais si cette place est blanche ou presque blanche , on peut



dire avec certitude que l'enfant est Mu- 1695.  
lâtre; soit qu'il provienne d'un Blanc &  
d'une Nègresse, ou d'une Blanche &  
d'un Nègre.

Qu'après cela les Medecins nous di-  
sent tant qu'ils voudront que les deux  
sexes ne concourent pas également à  
la production de l'enfant, & que les fem-  
mes sont comme les poules qui naturel-  
lement ont des œufs dans le corps, &  
que l'homme comme le cocq ne fait au-  
tre chose que les détacher & perfection-  
ner le germe. Car si cela étoit une Né-  
gresse feroit toujours des enfans noirs,  
de telle couleur que pût être le mâle, ce  
qui est tout-à-fait contraire à l'expérience  
que nous avons, puisque nous voyons  
qu'elle fait des noirs avec un noir, & des  
Mulâtres avec un blanc. Si on marie des  
Mulâtres mâles ou femelles avec des per-  
sonnes blanches, les enfans qui en pro-  
viendront seront plus blancs, leurs che-  
veux ne seront presque plus crépus. On  
ne reconnoîtra la troisième generation  
que par le blanc des yeux qui paroîtra  
toujours un peu battu, ce defaut cessera  
à la quatrième generation, pourvû qu'on  
continuë à les unir toujours avec des  
blancs; car si on les allioit avec des noirs,  
ils retourneroient dans le même nombre

1695. de generations , à leur premiere noir-  
ceur : parce qu'une couleur se fortifie à  
mesure qu'elle s'unit à une couleur de  
même espece , & diminuë à mesure  
qu'elle s'en éloigne. Les enfans qui nais-  
sent d'un blanc & d'une Mulâtresse sont  
appelez Quarterous , & ceux qui vien-  
nent d'un blanc & d'une Indienne , Me-  
tifs.

Blancs  
qui ont  
époué  
des Né-  
gresses.

Je n'ai connu dans nos Isles du vent  
que deux blancs qui eussent épousé des  
Négresses. Le premier s'appelloit Lie-  
tard , Lieutenant de Milice du quartier  
de la Pointe noire à la Guadeloupe. C'é-  
toit un homme de bien qui par un prin-  
cipe de conscience avoit épousé une très-  
belle Négresse, à qui selon les apparences  
il avoit quelque obligation.

Le second étoit un Provençal nommé  
Ifautier , Marchand au Fort S. Pierre de  
la Martinique. Son Curé lui mit tant de  
scrupules dans l'ame , qu'il l'obligea d'é-  
pouser une certaine Négresse appelée  
Jeanneton Panel , qui auroit eu bien  
plus de maris que la Samaritaine si tous  
ceux à qui elle s'étoit abandonnée l'a-  
voient épousée.

Monsieur Lietard avoit de beaux pe-  
tits mulâtres de son épouse noire : mais  
le Provençal n'en eut point de la sienne ;

il demeura même assez peu de tems avec elle , parce que ses compatriotes lui firent tant de honte d'avoir épousé cette créature qu'il la quitta ; & elle s'en mit peu en peine, assez contente de ce qu'elle profita dans le tems qu'elle demeura avec lui , & du nom de Mademoiselle Isautier qu'elle avoit acquis par son mariage.

J'ai dit que les enfans qui proviennent d'un blanc & d'une Indienne s'appellent *Metifs*. Ils sont pour l'ordinaire aussi blancs que les Européens. La seule chose qui les fait connoître est le blanc de leurs yeux qui est toujours un peu jaunâtre , comme il arrive à ceux qui après une longue maladie ont les yeux battus. Si une *Metif* se marie avec un blanc, les enfans qui en viennent ne conservent rien de leur premiere origine.

Dans le commencement qu'il y eut des Nègres aux Isles , & que le libertinage y produisit des Mulâtres, les Seigneurs propriétaires ordonnerent que les Mulâtres seroient libres quand ils auroient atteint l'âge de vingt - quatre ans accomplis , pourvû que jusqu'à ce tems-là ils eussent demeuré dans la maison du maître de leur mere. Ils prétendoient que ces huit ans de service qu'ils avoient rendu depuis seize jusqu'à vingt - quatre accomplis ,

1695.

Cōment  
on con-  
noît les  
Métifs.

Etat des  
Mulâtres  
avant  
1672.



1695. suffisoient pour dédommager les maîtres de la perte qu'ils avoient faite pendant que leurs Négresses les avoient élevez , & de ce qu'au lieu d'un Nègre qui auroit été toujours esclave , elle n'avoit produit qu'un Mulâtre.

Mais depuis que le Roi a réuni les Isles à son domaine en 1674. en les rachetant des Compagnies qui les avoient possédées sous son bon plaisir , il a fait revivre par sa Déclaration la Loi Romaine , qui veut que les enfans suivent le sort du ventre qui les a portez ; *Partus sequitur ventrem* ; & que par conséquent les Mulâtres provenans d'une mere esclave soient aussi esclaves. A propos de quoi je ne dois pas oublier qu'un Conseiller du Conseil Souverain de la Guadeloupe , citant cette Loi dans un procès où il s'agissoit de décider si un Mulâtre né après la datte de la Déclaration du Roi , mais avant qu'elle fut arrivée & publiée aux Isles , étoit libre ou non ; ce sçavant Jurisconsulte au lieu de s'attacher au point de la difficulté que je

Leur état  
depuis  
1674.

Belle la- viens de dire , ne pensoit qu'à faire parade de son latin qu'il estropioit en disant ; *Partus sequitur ventris*. Belle preuve de son sçavoir , qui n'empêchoit pas qu'il ne fût d'ailleurs honnête homme ,

&

& qu'il n'eût eû l'occasion d'apprendre à parler latin plus correctement s'il avoit voulu en profiter, puisqu'il avoit demeuré quelques années au service de nos Peres, d'où il étoit monté à l'office de Maître d'Ecole, & de Chantre d'une de nos Paroisses. Il s'appelloit M. D. L. C. Il étoit Doyen du Conseil de la Guadeloupe en 1705.

Depuis cette Ordonnance les Mulâtres sont tous esclaves; & leurs maîtres ne peuvent être contraints de quelque manière que ce soit, de les vendre à ceux qui en sont les peres, sinon de gré à gré. Ils sont obligés à servir comme les autres esclaves, sont sujets aux mêmes corrections: & s'ils s'absentent de la maison de leurs maîtres, & qu'ils aillent maroner, on peut les mettre entre les mains de Justice qui les traite comme les esclaves noirs, c'est-à-dire qu'on leur coupe les oreilles la seconde fois qu'on les met en prison pour maronage, & le jaret la troisième fois. Ces peines sont portées par les Réglemens du Roi, aussi-bien que celle qu'encourent ceux qui retirent chez eux, ou font travailler les esclaves de leurs voisins quand ils sont marons. Car pour empêcher ce desordre, & pour punir la mauvaise foi de ceux qui étant dans

1695. des quartiers éloignez, attiroient les esclaves marons & les faisoient travailler à leur profit, ou qui les retiroient chez eux pour priver leurs maîtres de leur travail : le Roi les a condamné à payer au propriétaire de l'esclave, une pistole par chaque jour, depuis celui qu'il s'est absenté, jusqu'à celui qu'on le remet entre les mains de son maître,

Peine  
contre  
ceux qui  
retiennent  
les esclaves  
marons.

## CHAPITRE X.

*Des Paletuviers ou Mangles. De leurs  
differentes especes. Du Quinquina,  
& des Huitres.*

Paletu-  
viers ou  
Mangles  
de trois  
sortes.

**J**E croi ne devoir pas renvoyer à un autre endroit ce que je dois écrire des Paletuviers, dont j'ai dit que les bords de la riviere du cul-de-sac François étoient garnis. Les Espagnols & les autres Européens de l'Amerique les appellent Mangles. A la Guadeloupe même on leur donne ce nom plutôt que celui de Paletuvier. Je ne sçai ce qui a obligé les habitans de la Martinique à se servir de ce terme, plutôt que de celui qui est en usage par tout ailleurs que chez eux. Il y en a trois sortes, de rouges, de blancs



& de noirs. Le rouge est l'arbre que nous  
appelons Raisinier. Le blanc est le Ma-  
hot. Je parlerai dans un autre lieu du <sup>Mangle</sup>  
Raisinier & du Mahot. A l'égard du <sup>noir ou</sup>  
<sup>Paletu-</sup>  
Mangle noir ou Paletuvier, c'est un ar-  
bre qui ne vient jamais que sur les bords  
des rivières ou de la mer. Son écorce est  
fort brune, lisse, ployante quand elle  
est verte, de l'épaisseur d'une pièce de  
quinze sols. Dessous cette écorce il y a  
une peau plus mince, plus tendre &  
moins brune. Le bois est à peu près de  
la même couleur que l'écorce; il est dur,  
ployant, & fort pesant. Sa feuille res-  
semble assez pour la figure à celle du  
laurier, elle est mince & si unie que ses  
fibres se distinguent à peine du reste. Les  
plus gros arbres que j'ai vû de cette espece  
ne passoient pas treize à quatorze pouces  
de diametre, & vingt à vingt-cinq pieds  
de haut, leurs branches sont en grand  
nombre, toutes droites & sans nœuds,  
elles laissent tomber des especes de re-  
jettons qui prennent racine quand ils  
ont atteint le fond de la mer ou de la  
rivière sur le bord de laquelle le pied &  
la racine principale a pris naissance; cette  
racine qui va toute droite en terre n'est  
pas seule, elle est accompagnée d'une  
infinité d'autres qui s'élèvent un pied &

1695. demi, & quelquefois d'avantage au dessus de la superficie de l'eau, à quelque hauteur qu'elle puisse arriver dans les plus hautes marées. Ces racines après s'être élevées font des arcades en retombant en terre où elles reprennent, qui s'entrelaissent les unes dans les autres, se soutiennent & font comme un grillage sur lequel on peut marcher sans crainte de se mouiller tout le long des rivières & sur le bord de la mer, & souvent même très-avant. J'ai vu de ces mangles occuper plus de cinq cens pas dans la mer. Il est vrai qu'on ne peut pas marcher fort vite sur ces arcades, & qu'il faut bien regarder où l'on met ses pieds & comment on les pose; mais avec tout cela ils ne laissent pas d'être d'une grande utilité & d'une bonne défense contre les descentes & les surprises des ennemis. Car quoi qu'on puisse marcher sur ces arcades, comme il faut continuellement regarder à ses pieds & s'aider de ses mains pour écarter les branches, & se tenir ferme, cette maniere de marcher est impossible à des gens chargez d'armes & de munitions, & qui viennent pour surprendre, parce que la diligence & le silence leur sont absolument nécessaires pour réussir dans leurs entreprises, qui échoient

& leur deviennent préjudiciables dès 1695.

qu'elles sont découvertes, ce qui ne manque jamais d'arriver quand on marche sur des mangles, & sur tout la nuit, où le moindre bruit s'entend de fort loin, sans compter le danger qu'il y a de s'égarer en marchant comme à tâtons dans ces épaisses forêts, où même dans le jour le plus clair il est difficile de suivre une même route.

Outre cet avantage j'en remarque trois autres qui me paroissent d'une assez grande considération. Le premier est que ces arbres fournissent d'excellent bois <sup>Usages des Man-  
gles  
noirs.</sup> pour brûler, qui fait un feu vif & ardent, & qui dure beaucoup plus à proportion qu'un autre. Ce bois revient promptement, & autant de fois qu'on le veut couper, pourvû qu'on ait soin de ne pas endommager considérablement la principale racine. On peut se servir du tronc de cet arbre pour les ouvrages où l'on a besoin d'un bois qui résiste à l'eau. On est sûr que celui-là y est presque incorruptible. Sans sa pesanteur on pourroit l'employer à toutes sortes d'ouvrages, car il est doux à travailler, il est compact, ne s'éclate point, & il est très-rare qu'on le trouve vicié.

Le second avantage que l'on en re-



1695. tire est que son écorce est très - bonne pour tanner les cuirs. On ne se sert point d'autre tan aux Isles, & on ne laisse pas de réussir parfaitement.

Ecorces  
de Man-  
gles bon-  
nes pour  
tanner.

On  
cueille  
des huî-  
tres sur  
les Man-  
gles  
noirs.

Le troisième est que les racines & les branches qui sont dans l'eau, servent à recueillir les semences des huîtres, qui s'y attachent, s'y nourrissent & y multiplient à merveille. Dans les autres pays du monde, du moins autant que je l'ai pu voir ou apprendre, on pêche les huîtres en les détachant des rochers qui sont au fond de la mer, on peut dire que dans celui-ci on les cueille sur les arbres. Ces huîtres sont petites, à peine les plus grandes arrivent - elles à la grandeur de celles de Cancalle en Bretagne; mais elles sont délicates, grasses, blanches, tendres & d'un très-bon goût. On peut croire que pendant que nous fûmes au cul - de - sac François nous n'en manquâmes pas. Il faut seulement observer de ne manger que celles qui trempoient dans la mer quand on les a cueillies, parce que celles qui se trouvent au dessus de la surface de l'eau, soit que la mer ait baissé dans son reflux; soit que les racines ayent crû, ne sont pas si bonnes à beaucoup près, pour l'ordinaire même elles sont douceâtres, plus dures, plus

maigres & plus petites que celles qui 1695.  
sont toujours sous l'eau.

Le Mangle ou Paletuvier rouge que nous appellons aux Isles Raïfinier, vient toujours au bord de la mer & des rivières vers leurs embouchûres, mais jamais dans l'eau soit douce ou salée, quoique la mer quand elle est grosse, ou les rivières quand elles sont débordées, ne lui portent aucun préjudice. Les racines qui le soutiennent ne sont point en arcades comme celles du précédent. Il vient en pleine terre, & revient autant de fois qu'on le coupe, pourvû qu'on empêche les bestiaux de brouter ses bourgeons à mesure qu'il pousse, parce que cela le fait mourir. Cet arbre vient très-gros & très-grand, mais très-mal fait. Ses branches se renversent vers la terre, elles sont tortuës & noueuses, & embarrassent extrêmement le terrain qu'elles occupent. J'ai trouvé de ces arbres qui avoient près de deux pieds de diametre, & plus de vingt-cinq pieds de hauteur, avec quantité de branches très-grosses & fort étendûes; mais cela est rare, parce qu'on ne lui donne pas le tems de croître & de demeurer sur pied assez long-tems pour acquérir cette grandeur & grosseur. L'écorce est mince & grise. Lorsque l'arbre

Mangie  
rouge ou  
Raïfi-  
nier.

1695. est jeune, elle est unie & fort adhérente ; mais quand il est vieux, elle paroît toute crevassée, se détache aisément, & le soleil la fait enrouler. Il est vrai qu'il y a sous cette écorce une peau épaisse comme un bon parchemin, rouge, ployante & fort adhérente à l'arbre, dont elle ne se détache que quand il est coupé & sec.

Le bois est d'un rouge foncé. Ses fibres sont longues, serrées & mêlées, il a le grain fort fin. Si on coupe le cœur en petits éclats, & qu'on le fasse bouillir dans l'eau, il la teint d'un très-beau rouge qui communique la même couleur aux laines & toiles que l'on y met. Il est vrai que quand on lave ces toiles elles perdent beaucoup. Cela vient de ce qu'on n'a pris aucune précaution pour fixer la couleur. Ce bois est roide, dur, compact & pesant. Il est très bon au feu, il y dure long-tems, fait un feu vif & ardent & de très-bon charbon.

Le Raïs-  
nier fait  
une très-  
belle  
couleur  
rouge.

J'en ai fait débiter quelques pièces, dont j'ai fait faire du cartelage de deux à trois pouces, & des planches que je fis ensuite refendre pour faire des cassettes, des tables & autres meubles. On ne peut rien voir de plus beau que les ondes de différentes teintes de rouge, les yeux

Son bois  
travaillé  
est très-  
beau.



& les volutes qui étoient sur ces planches, 1695.  
 qui d'ailleurs se polissoient parfaitement  
 bien & aisément. Il n'y a que la pesanteur  
 & la dureté de ce bois qui empêchent  
 qu'on ne l'employe à une infinité d'ou-  
 vrages ; car j'ai éprouvé qu'il est égale-  
 ment bon en terre, en l'air & dans l'eau.  
 Sa feuille n'est point ronde ni grande  
 comme une assiete ainsi que dit mon  
 Confrere le Pere du Tertre. Elle est  
 ovale, son plus grand diamettre peut  
 être de huit à neuf poudes, & le plus  
 petit de cinq à six. Sa queue est grosse,  
 courte & refenduë presque entierement  
 à l'endroit qui l'attache à la branche qui  
 est le côté du petit diamettre ; elle est  
 épaisse, forte, lisse & unie. Ses nervures  
 se distinguent peu du reste & paroissent  
 plattes. Quand elles commencent à pa-  
 roître elles sont de couleur de chair &  
 fort douces & délicates ; elles quittent  
 cette couleur en croissant, le dessus de-  
 vient d'un verd gai, & le dessous un peu  
 plus pâle. On se sert de ces feuilles pour  
 mettre sous le chapeau quand on marche  
 au soleil, elles empêchent qu'on ne soit  
 incommodé de sa chaleur, & tiennent  
 la tête fraîche. Il fleurit & porte du fruit  
 une fois l'année. Avant de fleurir il  
 pousse de petits scions, comme la vigne.

Feuilles,  
 fleurs &  
 fruits du  
 Raisin  
 nier.

1695. qui se chargent de petits grains , qui en s'ouvrant , produisent une très - petite fleur blanche , d'une odeur douce à peu près comme celle de la vigne. A ces fleurs succedent des fruits tout ronds d'environ quatre lignes de diamettre qui sont verts avant d'être mûrs , & qui deviennent violets quand ils ont acquis toute leur maturité. Ils sont bons , leur goût approche de ces gros raisins qu'on appelle , chasselas. On en fait un petit vin assez agréable ; mais la maniere la plus ordinaire de les manger , est après les avoir lavez de les passer dans un blanc d'œuf battu avec un peu d'eau rose ou de fleurs d'orange , & ensuite les rouler dans du sucre bien blanc , bien sec & bien pilé jusqu'à ce qu'ils en soient bien couverts. On les sert de cette maniere , ils semblent de grosses dragées. Il seroient bien plus estimez si leurs noyaux occupoient moins de place.

Maniere  
d'accom-  
moder le  
fruit.

Les Caraïbes prétendent que quand il y a une abondance extraordinaire de ce fruit , c'est un pronostique assuré d'un ouragan cette année-là. J'ai expérimenté plusieurs fois qu'ils se trompoient.

Mangle  
blanc ou  
Mahot.

L'arbre que nous appellons Mahot aux Isles , & Mangle blanc par tout ailleurs , vient ordinairement sur les bords

des rivières, & ses branches s'étendent sur la surface de l'eau, comme si elles vouloient jouir de sa fraîcheur. On en trouve assez au bord de la mer, mais il ne vient pas si bien, qu'auprès des rivières, à moins qu'il ne se trouve sur des costières élevées. Son écorce est grise, de l'épaisseur d'un demi-écu. Le bois est blanc; il est assez souple quand il est verd; mais il se sèche dès qu'il est coupé, devient très-leger & très-cassant. Le dedans est rempli de moëlle comme le sureau, quoiqu'en plus petite quantité. La feuille est presque ronde de trois à quatre pouces de diametre; elle est fort lisse, fort tendre & fort douce. Il porte deux fois l'année des fleurs jaunes, qui s'épanouissent à peu près comme des tulippes, mais qui sont beaucoup plus grandes. Je n'ai point remarqué que ces fleurs fussent suivies d'aucun fruit, graine ou semence qui servît à multiplier l'arbre: il vient de bouture, & se multiplie de lui-même, parce que ses branches touchant à terre y prennent racine pour peu que le terrain soit humide. Malgré sa sterilité, il ne laisse pas d'être fort utile aux habitans, parce que son écorce sert à faire des cordes de toute espece, qui sont si bonnes, que nos Corsaires & Flibustiers en ont

Utilité  
du Ma-  
hor.



1695. souvent agréé entièrement leurs bâtimens. Plus on coupe le mahot, plus il pousse de branches. Elles sont longues, assez droites & sans nœuds, mais comme elles sont foibles & en grand nombre, elles tombent les unes sur les autres, s'entrelassent & embarassent extrêmement le terrain. Dès qu'on les a coupées, on enleve facilement l'écorce qui les couvre; parce que la seve dont la branche est remplie, fait que l'écorce n'y est pas fort adhérente, ce qui ne se trouve plus quand on les laisse un peu secher.

*Maniere de se servir de l'écorce du Mahot.* Lorsqu'on a levé cette premiere écorce, on peut encore tirer de longs filets d'une peau qui est entre elle & le bois. Ces filets sont fort doux, fort blancs, fort souples: on les tord facilement, & on en fait de bonne ficelle. Les Nègres en font des hamacs à jour en forme de rezeau. J'en ai vû de fort propres. Les Caraïbes filent cette seconde écorce comme si c'étoit de la pite.

Quant à la grosse & premiere écorce, on la bat entre deux pierres pour separer la partie qui est dure & veritablement du bois, d'avec celle qui est plus molle & plus tendre. On en fait des cordes de toutes grosseurs, qui sont très-bonnes, & qui ne pourrissent pas facilement dans l'eau.

Je n'ai jamais vû de ces arbres qui eussent un pied de diamettre , parce qu'on ne leur donne pas le tems de devenir si gros. On les coupe trop souvent , il n'y a que leur fouche ou tête qui devient fort grosse, à peu près comme celle des Saules. Quand ce bois a pris une fois racine dans un endroit, il n'est pas facile de le détruire , parce que ses racines courent beaucoup , & quelque petites qu'elles soient , elles poussent incessamment : de maniere que lorsqu'on veut purger un terrain de ces sortes d'arbres , il ne faut pas se contenter de couper les racines , il faut les arracher soigneusement & entierement ; car malgré l'utilité qu'on retire de ces arbres , & le besoin qu'on en a , on est obligé de les détruire , quand ils se trouvent proche des maisons , & sur tout à la Martinique , parce que les volailles trouvent des niches sous ses racines où elles se retirent , vont pondre leurs œufs & les couvent , ce qui ne manque jamais d'y attirer trois sortes d'animaux nuisibles : des Nègres pour les dérober avec d'autant plus de facilité , que l'épaisseur des branches & des feuilles les cachent facilement ; en second lieu , des rats qui sont fort friands des œufs , & qui dans l'occasion man-

Incom-  
modité  
des Ma-  
hotieres.

1695. gent aussi des poulets ; & enfin des serpens qui font une guerre continuelle aux volailles & aux rats : car c'est une regle generale , que où il y a des rats & des volailles , on y trouve toujours des serpens. Or comme le voisinage de ces trois sortes d'animaux n'est pas agréable , & ne tend pas à augmenter le nombre des poules & des poulets , il vaut mieux se passer d'avoir une mahotiere proche de la maison.

J'ai vû dans les montagnes de la Guadeloupe deux sortes d'arbres qui ont un très-grand rapport aux mangles noirs.

Le premier s'appelle , Paletuvier de montagne. Il ne croît point aux bords de la mer , mais seulement dans les montagnes qui en sont éloignées , & sur les bords des rivieres ou torrens qu'on trouve dans les coupes de ces montagnes. Sa feuille est presque entierement semblable aux mangles du bord de la mer. Son écorce est noirâtre , de l'épaisseur d'un écu ; elle s'écaille facilement , de sorte que l'arbre paroît tout crevassé. Sous cette premiere écorce il y a une peau d'un rouge brun , bien moins épaisse que la premiere , qui est lissée , qui ne se crevasse point , lorsque la premiere est ôtée , quoiqu'elle ne soit pas fort adherente à

Paletuvier de montagne, espèce de Mangle.



l'arbre. Ces deux écorces sont fort ameres, 1695  
le bois en est brun quand on l'entame,  
on le trouve plus gris à mesure qu'on ap-  
proche du cœur. Il est roide, assez pe-  
sant, dur, naturellement sec, & sans  
beaucoup de seve. Il ne vient jamais fort  
gros; le plus gros que j'ai vû, n'arrivoit  
pas à un pied de diamettre. Il n'est pas  
bien rond. Quant à sa hauteur, j'en ai  
trouvé de vingt-cinq à trente pieds de  
tiges. Ses branches ne s'étendent pas  
beaucoup; elles sont assez garnies de  
feuilles. Ce qui le fait ressembler au  
mangle du bord de la mer, & qui lui en  
fait donner le nom, est que son tronc est  
porté tout en l'air. La principale racine  
du plus gros n'avoit pas trois pouces de  
diamettre à l'endroit où elle se joignit  
au tronc, & à peine en avoit-elle un à  
fleur de terre; mais elle étoit aidée de  
quinze ou vingt autres, qui partoient de  
la circonference du bas du tronc, & qui  
soutenoient l'arbre en faisant des arcades,  
de sorte que d'une racine à celle qui lui  
étoit opposée, il y avoit sept à huit pieds;  
& ainsi l'arbre étoit porté en l'air, &  
élevé de terre d'environ trois pieds. Ces  
racines sont couvertes d'une peau noi-  
râtre par dessus, & rouge en dedans;  
le cœur de la racine est rouge, elle est

1694. liante, pleine d'un suc amer & assez tendre.

Nous nous servons de ce bois pour faire des sablières, des faitages & des traverses aux cases de pailles où on conserve les bagages, & à celles des Nègres, parce qu'il est droit & roide, & qu'il y a peu à travailler pour l'équarrir.

Depuis que je suis revenu en Europe, les conversations que j'ai eues avec des voyageurs & des Marchands de Cadix qui avoient été aux Indes Occidentales, m'ont fait penser que cet arbre pouvoit bien être celui qui produit le Quinquina. J'ai lû des Relations qui m'ont confirmé dans cette pensée, parce que tous conviennent que le Quinquina n'est autre chose que l'écorce de certains mangles qui se trouvent dans les montagnes du Perou sur les bords des ruisseaux ou des lacs d'eau douce qui y sont. Comme la description qu'on m'en a faite convient presque en tout à l'arbre que je viens de décrire, j'ai lieu de croire que son écorce première ou seconde est le véritable Quinquina. La seule différence qu'il y a entre les mangles du Perou & ceux de la Guadeloupe, est que les premiers sont des arbres nains, & les seconds de grands arbres. Cette différence est peut-être

Pensée de  
l'Auteur  
sur le  
Quin-  
quina.

avantageuse à ceux de la Guadeloupe , 1695.

& leur écorce pourra avoir d'autant plus de force & de vertu , que l'arbre qu'elle couvroit aura de grandeur , & tiré plus de substance du fond où il est planté. J'ai écrit à quelques-uns de mes amis à la Guadeloupe pour avoir de ces écorces , dont je ne manquerai pas de faire l'expérience dès que j'en aurai. Si elle réussit, ce ne sera pas un petit avantage pour cette Isle , du moins pendant quelque tems , car les meilleures choses deviennent méprisables & hors d'usage , dès qu'on les a facilement & à bon marché.

Le second arbre n'a point d'autre nom que celui de sa couleur , & comme il est jaune , on l'appelle Bois jaune; mais aussi <sup>Mangle</sup> comme il n'est pas le seul de cette couleur <sup>jaune.</sup> & de ce nom , il me semble qu'on doit l'appeller Mangle ou Paletuvier jaune. Sa feuille est si semblable à celle du précédent , que ce n'est pas la peine de la décrire de nouveau , elle est seulement beaucoup plus grande , & l'arbre est aussi bien plus grand & plus gros. J'en ai vû de plus de deux pieds de diamettre ; & de trente pieds de tige droits comme une flèche. L'écorce qui est épaisse de sept à huit lignes , est d'un jaune fort pâle; le bois & sur tout le cœur , est d'un



1695. jaune fort vif. Il a les fibres longues & déliées, le grain fin & pressé; il est roide, & très-bon a quelque sorte d'ouvrage qu'on l'employe, & en quelque lieu qu'on le mette. Ce qui le rend semblable au Paletuvier de mer & de montagne, c'est que son tronc est porté en l'air sur plusieurs racines qui le soutiennent & l'appuyent comme des arcades, & le tiennent fort élevé hors de terre. J'en ai vû qui étoient élevez de plus de huit pieds. La racine principale tombe à plomb du centre du tronc : elle est très-perite par raport à l'arbre qu'elle soutient. Si on incise les racines ou le tronc, il en sort une gomme jaune & amere, dont les Nègres se servent après l'avoir fait chauffer & dissoudre dans de l'eau-de-vie, pour oindre la tête des petits enfans qui ont la gale ou la teigne. Elle les guérit promptement & les nettoye parfaitement bien.

Remede  
pour la  
teigne.

Ce qui m'a donné occasion de connoître la bonté de ce bois & sa durée, est que faisant faire un chemin dans une costiere, où une avalasse d'eau avoit emporté plus de cent pas de terre en largeur, avec tous les arbres qui s'y étoient trouvez, il y avoit environ quatorze ans, je trouvai en foüillant la terre tous

Com-  
ment  
l'Auteur  
a décou-  
vert la  
bonté de  
ce bois.

1698.  
les arbres pourris, parce qu'ils étoient  
entièrement ensevelis sous la terre, &  
que pour peu qu'il plût, elle en de-  
meuroit toute imbibée; & je ne trouvai  
que ce seul arbre qui eût résisté pendant  
tant d'années à l'humidité, ou plutôt à  
la pourriture. Ses racines, son tronc,  
son écorce & ses branches, bien que  
toutes ensevelies dans la terre & dans la  
bouë, étoient en bon état. Je le fis cou-  
per en billes, & ensuite debiter partie en  
cartelage, & partie en planches: ce bois  
étant poli étoit d'une couleur jaune très-  
vive.

La gomme de cet arbre ne perd pres-  
que rien de sa couleur en sechant, elle  
devient très-dure, & est toujours fort  
amere.

---

## CHAPITRE XI.

*Des différentes especes de Perroquets  
des Isles. Passage des Gallions  
d'Espagne.*

**L**E Perroquet est un oiseau trop con-  
nu pour m'arrêter à en faire la des-  
cription. Il y en a de trois especes; l'A-  
ras, le Perroquet & la Perrique. On

1695. trouve ces trois especes dans chacune de nos Isles, & il est aisé de remarquer à leur plumage de quelle Isle ils sont. Ceux de la Guadeloupe sont communément plus gros que les autres, & les Perriques sont les plus petites.

Aras,  
premiere  
espece de  
Perro-  
quets.

L'Aras que je mets dans la premiere espece, est le plus gros de tous les Perroquets, soit des Isles, soit de terre ferme. Il est pour l'ordinaire de la grosseur d'une poule à fleur. Les plumes de la tête, du col, du dos & du ventre sont de couleur de feu; ses ailes sont mêlées de bleu, de rouge & de jaune; & sa queue qui est longue de quinze à vingt pouces, est ordinairement toute rouge; il a la tête & le bec fort gros, l'œil assuré; il marche gravement; il parle très-bien quand il est instruit étant jeune; il a la voix forte & distincte: il est familier & aimant fort à être caressé.

Un de nos Religieux en avoit un qui s'étoit rendu familier avec son maître, & qui l'aimoit tellement qu'il en étoit devenu jaloux; personne ne pouvoit approcher de ce Religieux, sans s'exposer à être mordu. On étoit contraint de l'enfermer, lorsqu'il alloit dire la Messe, & quand on oublioit de le faire ou que l'Aras se pouvoit échaper, il le suivoit, se



mettoit sur le marche-pied de l'autel , & ne souffroit pas que le Clerc approchât de lui. 1695.

Cet oiseau nous donna un jour une scene des plus plaisantes. Il s'échapa pendant qu'on faisoit la barbe à quelques-uns de nous , & ayant trouvé son maître dans le même lieu , il se plaça selon sa coutume auprès de lui , & demeura en repos jusqu'à ce que son maître s'assit pour se faire raser , il commença aussi-tôt à dresser ses plumes : on le caressa , on lui donna à manger , & on fit si bien qu'il souffrit que le barbier lavât son maître ; mais quand il vit qu'il prenoit le rasoir & qu'il s'approchoit , il se mit à crier de toutes ses forces , & se jeta à une de ses jambes où il le mordit si furieusement , que le sang en couloit en abondance. Quoique nous fussions fâchez de la disgrâce du barbier, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'empressement que l'Aras témoignoit pour défendre son maître ; il faut d'abord sur ses genoux , & de-là sur son épaule , d'où il sembloit menacer tout le monde , en criant , ouvrant le bec , & tenant toutes ses plumes hérissées. Il fallut du tems à son maître pour l'apaiser ; il le porta enfin dans une chambre , & l'enferma pour donner le tems

*Histoire  
d'un  
Aras.*

1695. au barbier de panser sa jambe & de lui faire la barbe. C'étoit quelque chose d'étonnant d'entendre les cris de l'oiseau, & les efforts qu'il faisoit en rongant la porte pour sortir. J'avois un gros dogue qui caressoit souvent le maître de l'Aras; il en devint jaloux au point que dès qu'il le voyoit, il couroit ou voloit à lui, se jettoit sur son dos & le mordoit. Je ne croi pas qu'on pût voir au monde un animal plus affectonné à son maître. Il parloit fort bien & fort distinctement; lorsqu'on entendoit sa voix sans le voir, il étoit difficile de distinguer, si c'étoit celle d'un oiseau ou d'un homme.

On distingue les Perroquets des Isles de la Terre-ferme de Guinée par leur plumage qui est tout différent, ceux de la Guadeloupe sont un peu moins gros que les Aras; ils ont la tête, le col & le ventre de couleur d'ardoise avec quelques plumes vertes & noires; le dos est tout verd, les ailes sont vertes, jaunes & rouges.

Ceux de la Dominique ont quelques plumes rouges aux ailes, à la queue & sous la gorge, tout le reste est verd.

Ceux de la Martinique ont le même plumage que ces derniers, excepté que le dessus de la tête, est de couleur

Perro-  
quets,  
leurs  
différen-  
ces selon  
leur país.

d'ardoise avec quelque peu de rouge. 1695.

Les Perroquets de ces trois Isles sont fort gros, & apprennent facilement à parler, sur tout quand ils sont jeunes.

Des trois que j'avois achetez, il y en avoit un de la Guadeloupe, les deux autres étoient de la Dominique. La grosseur de celui de la Guadeloupe me faisoit croire qu'il étoit vieux & qu'il n'apprendroit jamais. Il ne faisoit que crier, & comme il avoit la voix extrêmement forte, il me rompoit les oreilles; cela m'obligea de le faire tuer, mais je m'en repentis presque aussi-tôt; quelques-uns de mes Paroissiens étant venus chez moi, pendant que mon Nègre le plumoit, m'assurèrent qu'il étoit tout jeune, & que ses cris étoient ce qu'on appelle *Cancaner* au langage des Isles, qu'il auroit appris à parler en peu de tems, & auroit surpassé les autres. Sa voix étoit très-forte. Comme le mal étoit sans remède, je le fis mettre en daube; la viande en étoit très-bonne, délicate & succulente. Quand ces oiseaux sont vieux on en fait de la soupe; on prétend qu'ils valent les perdrix: je m'en rapporte à ce qui en est. J'ai plus mangé de perroquets que de perdrix d'Europe. Lorsque les perroquets sont jeunes on les met à la broche, sur



1695. le gril, ou en compote comme des pigeonneaux, & comme ils sont ordinairement fort gras, ils sont par conséquent extrêmement délicats & tendres.

Je mis les deux autres qui me restoient en pension chez une de mes Paroissiennes, c'est ce que je pouvois faire de mieux pour leur apprendre à parler. On sçait que les femmes ont le don de la parole, & qu'elles aiment à s'en servir : en effet, quoique mes perroquets fussent vieux, ils étoient en une si bonne école, qu'ils apprirent en perfection, sur tout le mâle, car la femelle ne voulut jamais parler qu'après la mort de son mari. Je ne sçai si c'étoit par respect qu'elle gardoit ainsi le silence, ni qui le lui avoit appris, car assurément ce n'étoit pas sa maîtresse ; quoiqu'il en soit, la mort du mâle m'ayant donné un peu de chagrin, je me défis de la femelle pour n'en pas avoir une seconde fois. Je les avois gardez près de quatre ans, quand le mâle fut écrasé par le contrevent d'une fenêtre. Ils étoient si privez, que quoiqu'ils eussent toutes leurs aîles, & qu'ils volassent par tout jusques dans les bois, je n'avois qu'à siffler pour les faire revenir. J'avois lieu d'esperer que cette liberté leur donneroit le moyen de faire des petits, cependant ils

RPJC





ils n'en firent point. On disoit qu'étant 1695.  
hors de leur pays ils ne produisoient plus;  
mais je suis convaincu que cela n'est pas  
veritable, puisque Madame Auger veuve <sup>Perro-</sup>  
du Gouverneur de Saint Domingue <sup>quets nés</sup>  
étant à Paris en 1707. eut deux de ses <sup>à Paris.</sup>  
perroquets qui firent des petits & des  
œufs plusieurs fois. Il est vrai que les  
petits ne vécurent pas; mais n'importe,  
cela suffit pour prouver qu'ils peuvent  
produire en toutes sortes d'endroits, puis-  
qu'ils l'ont fait dans un climat aussi froid  
que celui de Paris.

Les perroquets de la riviere des Ama-  
zones sont plus petits que ceux de nos  
Isles. Ils sont tous verts, excepté la tête,  
dont le dessus est jaune.

Ceux de Guinée sont gris, couleur de  
cendre. Ils ont les aîles & la queue pres-  
que toutes rouges.

Chaque Isle & chaque contrée de la  
Terre-ferme produit ses Perroquets,  
que l'on distingue par le plumage. Tous  
ces oiseaux vivent très-long-tems,  
quoiqu'ils soient sujets à un mal, qui leur  
fait souffrir les mêmes accidens que le  
mal caduc fait ressentir aux hommes.  
Ils vivent tous de fruits & de graines, &  
leur chair contracte l'odeur du fruit ou  
graine dont ils se nourrissent. Ils devien-

1695. nent extrêmement gras dans les saisons que les goyaves sont mûres, & ils ont une odeur de muscade & de gérofle qui fait plaisir quand ils mangent des graines de bois d'Inde. Ils ne pondent jamais que deux œufs, que le mâle & la femelle couvent l'un après l'autre. Ces œufs sont à peu près de la grosseur de ceux de pigeon : ils sont picottez & marquez de differens points, comme ceux des perdrix. Ils choisissent des trous dans les arbres pour faire leur nid : pour peu qu'un trou de pourriture ou de branche rompuë soit commencé, ils l'ont bientôt agrandi avec leur bec ; c'est-là que sans autre matiere que quelques unes de leurs plumes, ils pondent leurs œufs, les couvent & élèvent leurs petits.

Perriques,  
troisième  
espece de  
Perro-  
quets.

On appelle Perriques la troisième espece des Perroquets. Elles sont toutes très petites, & c'est en partie leur petitesse qui fait leur beauté. Celles de la Guadeloupe sont à peu près de la grosseur d'un merle, toutes vertes, excepté quelques petites plumes rouges qu'elles ont sur la tête. Leur bec est blanc : elles sont fort douces, caressantes, & apprennent facilement à parler. Celles du Bresil sont entierement vertes : leurs plumes semblent couvertes d'un petit duvet

blanc très-fin , qui les fait paroître comme d'un verd argenté. Elles ont la queue fort longue , la tête bien faite , l'œil vif, le bec noir & fort recourbé : elles sont fort privées , & semblent aimer à s'entretenir avec les personnes ; il est rare de leur voir garder le silence , car qu'elles entendent parler , soit de jour ou de nuit , elles se mettent de la partie , & veulent toujours avoir le dessus. Elles vont toujours en troupes , & suivent les graines & les fruits à mesure qu'ils mûrissent. C'est un vrai plaisir de les entendre quand elles sont sur un arbre , leur plumage verd empêche qu'on les puisse distinguer des feuilles , quoique leur babil fasse connoître qu'elles y sont en grand nombre , de sorte qu'un chasseur qui n'est pas fait à ce badinage se desesperere d'entendre sa proie si proche de lui sans la pouvoir voir ni la tirer. Le remede à cela est de demeurer en repos & en posture de tirer , parce que ces babilardes ne peuvent pas demeurer longtemps en la même place : quand elles ont un peu becqueté une baye ou un fruit , elles volent à un autre , on les voit alors & on les tire. Elles regardent tomber celles qu'on a tirées & crient de toutes leurs forces , comme si elles vouloient

Maniere  
de chas-  
ser aux  
periques.



1695. chanter injures au chasseur. Elles sont pour l'ordinaire très-grasses, & ont un goût merveilleux, sur tout dans la saison des graines de bois d'Inde. Après qu'elles sont plumées & vuidées, on les enveloppe dans des feuilles de vigne pour les faire rôtir. C'est un manger des plus délicats.

Le Jeudi vingt-huit Janvier les Gallions d'Espagne passerent devant le Macouba, environ à une lieuë & demie au large. Il étoient au nombre de dix-sept avec deux petites fregattes ou pataches. Dès qu'on les apperçût, & avant qu'on connût qui ils étoient, on donna l'alarme, & les habitans se rendirent avec leurs armes au quartier d'assemblée, pour marcher de-là selon les ordres qui leur seroient donnez. Mais quand on reconnut que c'étoient des Gallions d'Espagne, chacun s'en retourna chez soi, bien assuré que ces Messieurs étoient trop pacifiques pour rien entreprendre contre notre repos. Ces vaisseaux nous parurent fort chargés de monde. Ils avoient la plûpart trois galeries, ce qui les faisoit paroître fort élevez; il y en avoit sept ou huit qui paroissoient avoir ou du moins qui pouvoient porter cinquante ou soixante canons. Les autres n'en pa-

Passage  
des Gal-  
lions  
d'Espa-  
gne de-  
vant la  
Martini-  
que.

roissoient pas si bien pourvûs. Par bonheur pour eux, nous n'avions pour lors qu'un vaisseau de guerre, & tous nos Flibustiers étoient dehors. S'ils étoient venus un peu plutôt, nous avions cinq gros vaisseaux qui en auroient rendu bon compte, & qui leur auroient fait terminer leur voyage au Fort Royal ou au Fort Saint Pierre. Ils mouillèrent sous le vent de la Dominique, où ils firent de l'eau & du bois.

---

## CHAPITRE XII.

*Des Turlouroux, des Crabes, des Ciriques. D'une maladie appelée mal d'estomac.*

Nous eûmes dans les premiers jours du mois de Mars quatre ou cinq grains de pluye, qui nous amenerent un nombre presque infini de Turlouroux. C'est une espece de Crabes de terre faites à peu près comme celles que l'on prend dans les mers d'Europe, mais bien plus petites, puisque les plus gros Turlouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi ou au plus trois pouces de largeur. Leur écaille est assez dure, quoiqu'elle

*Crabes  
de diffé-  
rentes es-  
peces.*

1695. soit mince. Elle est rouge ; le milieu du dos est d'un rouge brun , qui s'éclaircit peu à peu , jusque sous le ventre qui est d'un rouge fort clair. Leurs yeux sont noirs , durs comme de la corne , qui sortent & qui rentrent dans leurs orbites , comme ceux des Ecrevisses. Il ont quatre jambes de chaque côté , composées chacune de quatre articles , dont le dernier est plat & terminé en pointe ; c'est avec cela qu'ils marchent & qu'ils raclent la terre. Outre ces huit pieds , ils ont encore deux mordans bien plus gros que les jambes , dont les extrémités faites comme celles des Crabes de mer , pincent bien fort & coupent les racines , les fruits & les feuilles dont ils se nourrissent. Le gauche est toujours plus petit que le droit. Quand ils marchent & qu'ils rencontrent quelque chose qui leur fait peur , ils frappent leurs mordans l'un contre l'autre , comme s'ils vouloient à leur tour épouventer leurs ennemis. Si on les prend par une jambe ou par un mordant , ils vous la laissent à la main & s'enfuient , car ils ont cela de commode , que leurs jambes se détachent par pièces de leurs jointures , comme si elles n'y étoient que colées : & s'ils ont le bonheur de s'échapper , il leur revient une autre jambe ou

Adresse  
des Cra  
bes pour  
s'échaper  
quand  
elles  
sont pri  
ses.



un autre mordant l'année suivante. La raison qui le fait croire, est qu'on trouve fort souvent des dépouilles de Crabes ou de Tourlouroux auxquels il manque quelque membre, & cependant l'animal qui l'a quitté & qui est dans des feuilles ou sous des racines auprès de sa vieille peau, a tous ses membres, sans qu'il lui en manque aucun. Quand les Crabes sont dans cet état, on les appelle Crabes boursfieres : leur écaille n'est pas plus dure alors que du parchemin moüillé ; elles sont extrêmement foibles ; elles ne peuvent souffrir l'air, jusqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté de l'écaille ; le repos, le bain qu'elles ont pris à la mer, & la nourriture dont elles ont fait provision avant de se retirer dans leur trou, les engraisse extrêmement.

Les Tourlouroux & les Crabes mâles se distinguent des femelles par la figure de leur queue. Les uns & les autres l'ont replissée sous le ventre. Elle est composée de plusieurs rangs de petites écailles attachées sur une membrane peu épaisse, forte comme du parchemin, où l'on remarque plusieurs petits nerfs qui la partagent dans sa largeur, & qui servent à faciliter le mouvement des écailles qui sont sur la partie extérieure de la men-

1695.

Differen-  
ces des  
mâles &  
des fe-  
melles.

1695. brane : sa partie interieure est garnie de plusieurs poils ou barbes longues & raboteuses. Cette queue aux mâles va toujours en diminuant , depuis l'endroit où elle est jointe au corps , jusqu'à la naissance des premieres jambes de derriere où elle finit en pointe. Celle des femelles est également large dans toute sa longueur & se termine en arc de cercle. La femelle a besoin de cette large queue pour couvrir & pour conserver ses œufs , à mesure qu'elle les met hors de son ventre. Ils s'attachent en sortant à ces poils , dont je viens de parler , & la largeur de la queue les soutient , les enveloppe & empêche qu'ils ne tombent , & que les pierres , le sable , les herbes ou autres inégalitez sur lesquelles la Crabe passe , ne les puisse détacher. L'une & l'autre de ces queues , c'est-à-dire , celle du mâle & celle de la femelle , quand elle n'est pas chargée d'œufs , s'emboient si juste dans une cavité qui est dans l'écaille du ventre, qu'elles ne paroissent presque pas.

C'est une regle generale que tous les animaux que je vais nommer , sçavoir les Tourlouroux , les Crabes , les Ecrivisses , les Serpens , les Lézards & les Soldats descendent tous les ans à la mer pour se baigner , & changer de peau ou

de coquille. Les Crabes, les Tourlouroux & les Ciriques y vont encore pour faire leurs œufs, ce qui leur est fort aisé, car comme ils sont déjà hors de leurs corps attachez seulement aux poils de leur queue, ils ne font que la secouer dans l'eau où ils se baignent, & ces œufs, un peu plus petits que ceux des Carpes, se détachent des poils qui les retenoient, tombent dans la mer où ils s'éclosent & s'attachent aussi-tôt aux rochers, & quelque tems après sortent de l'eau, se retirent sous les premieres herbes qu'ils trouvent, & montent ensuite de compagnie avec leurs meres à la montagne.

Les Crabes & les Tourlouroux s'étant baignez & aiant fait leurs œufs, quittent leur vieille écaille. Ils en sortent si adroitement, qu'il est comme impossible de voir comment ils ont pû se tirer de tant de jointures sans en rompre aucune, car on trouve les dépouilles toutes entieres. J'ai eu beaucoup de peine à le découvrir: à la fin je trouvai que l'écaille s'ouvroit sous le ventre, entre les naissances des jambes, & comme cette ouverture ne se peut appercevoir sans faire un peu de violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, je vis qu'elles retournoient comme un ressort dans leur

Conjecture de l'Auteur sur la maniere dont les Crabes se dépouillent de leur écaille.



1695. situation naturelle , dès que je cessois de les tenir écartées , d'où je conclus qu'il se passoit la même chose quand le corps de l'animal en sortoit. Il paroît plus de difficulté à concevoir comment les jambes ont pû sortir de leur étui, & se débarasser de tant de jointures , & sur tout les mordans qui sont beaucoup plus gros à leur extrémité que dans le milieu. Mais cette difficulté cessera dès qu'on prendra garde que les jointures ne sont formées que de cartillages & de peaux comme du parchemin , qui s'élargissent , s'étendent ou se retrecissent , selon le besoin de l'animal. Il peut encore bien arriver que le bain que ces animaux prennent dans la mer , les atténue en même tems qu'il les affoiblit ; & qu'en cet état leur chair étant diminuée de volume , elle ne remplit plus si exactement qu'auparavant son écaille : ou qu'étant devenue plus molle , elle a acquis plus de facilité à s'allonger ou à se comprimer , ce qui suffiroit pour leur donner le moyen de sortir aussi facilement qu'ils font.

Lorsqu'ils quittent leurs écailles , il ne faut pas s'imaginer qu'ils rentrent dans une autre , comme je le dirai ci-après de certains animaux qu'on appelle Soldats ; c'est leur peau intérieure qui étoit sous

l'écaille qui se durcit peu à peu , & qui 1695.  
acquiert enfin la solidité nécessaire pour  
conserver leur chair des injures de l'air ,  
& des morsures des autres animaux.

Les Crabes & les Tourlouroux avant  
de quitter leur écaille , ont soin de se  
creuser un trou en terre ou dans quelque  
fouche pourrie , ou entre des pierres ou  
des racines , elles y apportent des feüilles  
pour leur servir de nourriture , & dès  
qu'elles ont quitté leur écaille , elles s'y  
retiennent & y demeurent jusqu'à ce que  
leur peau se soit changée & endurcie  
comme l'écaille qu'elles ont quittée. Le  
repos & la nourriture qu'elles prennent  
dans ce tems-là , les engraisse extrême-  
ment. Si on les prend alors , on les trou-  
ve couvertes seulement d'une petite peau  
rouge , tendre & mince comme du par-  
chemin moüillé , elles sont bien plus dé-  
licates qu'en tout autre tems : on les  
appelle alors Crabes bourfieres. Elles sont  
ordinairement près de six semaines de-  
puis qu'elles sont descenduës des mon-  
tagnes pour se baigner à la mer , faire  
leurs œufs , & changer de peau , avant  
qu'elles y remontent avec les petits qu'el-  
les ont fait. Quand je dis qu'elles re-  
montent avec leurs petits , il ne faut pas  
s'imaginer que chaque mere conduise les

1695. fiens comme une poule conduit ses poul-  
sins ; point du tout : elles ne les connois-  
sent seulement pas. J'entends seulement  
par ce terme les petites Crabes ou Tour-  
louroux nez depuis peu qui suivent les  
vieux à la montagne.

Leurs œufs comme ceux des écrevisses &  
des poissons , sont fort petits & attachez  
les uns aux autres. Ils sont rouges lors-  
qu'ils sont cuits & de fort bon goût.  
Lorsqu'ils ne sont pas encore sortis du  
corps & attachez à ces barbes qui sont  
sous la queue , on les trouve dans le corps  
comme deux pelotons separez l'un de  
l'autre par une petite membrane , &  
cantonnez d'une matiere épaisse de la  
même couleur que les œufs sont alors ,  
mais qui devient blanche quand elle est  
cuite. Les mâles, outre cette matiere blan-  
che qui est leur graisse, ont au lieu d'œufs  
une autre matiere verdâtre qu'on appelle  
Taumalin. C'est la saulce avec laquelle  
on les mange. Pour cet effet on enleve  
l'écaille du dos , en les separant de celle  
du ventre où les pieds & les mordans  
sont attachez : on amasse dans une écuelle  
tout le taumalin des mâles avec la graisse,  
on y mêle un peu d'eau & de jus de ci-  
tron pour les délayer , & on y met du sel  
& du piment écrasé. Pendant que les

Tauma-  
lin &  
graisse  
des Cra-  
bes. Ma-  
niere de  
s'en ser-  
vir.



corps des crabes cuisent dans l'eau, on fait boiillir le taumalin en le remuant bien, & quand tout est cuit, on mange la chair des crabes en la saçant dans le taumalin comme on mange la viande avec la moutarde.

1693.  
Differen-  
tes ma-  
nieres  
d'accô-  
moder  
les Cra-  
bes.

Souvent on ne fait pas tant de façons. On se contente de faire cuire les Tourlouroux & les Crabes toutes entieres dans l'eau ou sur les charbons, & après qu'on les a ouvertes, on tire la graisse, les œufs, le taumalin, on jette le fiel qui est fort reconnoissable, parce qu'il est noir, & on mange tout le reste avec du sel. Cependant quand on mangeroit le fiel, il ne pourroit causer d'autre mal qu'un peu d'amertume dans la bouche.

Une autre maniere d'accommoder les Tourlouroux & les Crabes, est après qu'ils sont cuits dans l'eau avec le sel, de les ouvrir, en tirer toute la chair, les œufs, la graisse & le taumalin, & leur donner un tour de poële dans du beurre roux, avec de l'oignon haché bien menu & du persil; après quoi on les met dans une casserolle avec un bouquet de fines herbes, du poivre, des écorces d'oranges & des jaunes d'œufs délayez dans le jus d'oranges & de citrons; & quand on est prêt de les servir, on y rappe un

— 230 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1695. peu de muscade, c'est un très-bon manger.

Crabes  
Viol-  
tes.

Crabes  
blan-  
ches.

Les Crabes ne different des Tourlouroux que par la grandeur. Il y en a de violettes & de blanches. Les violettes se trouvent dans les montagnes, dans les cannes & autres lieux éloignez du bord de la mer, excepté dans la saison qu'elles viennent se baigner à la mer, qui est au commencement des pluyes dans le mois de Juillet. Les Crabes blanches ne se trouvent que dans des lieux bas, marécageux & vers les bords de la mer. Elles sont bien plus grosses que les violettes. J'en ai vû à la grande terre de la Guadeloupe qui avoient plus de sept pouces de large dans leur grand diametre. Elles ont cinq jambes de chaque côté, & deux mordans dont les pinces sont faites en maniere de tenaille, d'un si grand diametre qu'on peut passer le poing au milieu de leur circonférence. Les Tourlouroux & routes les Crabes ont le mordant droit un tiers plus gros que le gauche.

De ces trois especes, les Tourlouroux sont les plus délicats, & les Crabes blanches sont les moins recherchées. On peut dire que ces animaux sont une vraye manne pour le païs. Les Caraïbes ne vivent presque d'autre chose. Les Nègres

s'en nourrissent au lieu de viande fallée, 1695.  
que leurs maîtres négligent souvent de leur donner, ou parce qu'elle est rare, ou parce qu'elle est chere. Les blancs ne les négligent pas, & on voit par les différentes manieres de les accommoder, que je viens de rapporter, qu'on en sert sur toutes sortes de tables.

On dit communément que les Crabes sont une bonne nourriture. Pour moi je suis convaincu qu'elles sont de difficile digestion, & qu'elles causent beaucoup d'humeurs froides & hipocondriaques. J'ai remarqué que toutes les fois que j'en avois mangé, quelque soin qu'on se fût donné pour les bien accommoder, je me trouvois assoupi & comme endormi le reste de la journée. J'ai demandé à plusieurs personnes si elles avoient le même accident, & toutes m'ont assuré qu'elles le ressentoient; d'où j'ai conclu que si cette nourriture étoit bonne pour des Caraïbes qui sont élevez avec elle, & accoutumez à s'en nourrir dès leur enfance; si elle est bonne pour des Nègres dont le temperament est fort & robuste, le travail grand & continuel, & qui n'ont très-souvent autre chose à manger, si elle est bonne à des ouvriers & autres gens de travail: c'est parce que le

Remarque de  
l'Auteur  
sur la  
chair des  
Crabes.



1695. travail continuel leur aide à la digérer, & à dissiper les obstructions que cette viande cause ordinairement : si elle est bonne, dis-je, pour ces sortes de gens, je ne la croi point du tout bonne pour les Européens, dont la constitution n'est pas si forte, qui ne sont point aidés à la digérer par un grand travail, en un mot qui n'y sont point accoutumés. Je croi même que la mélancolie & la nonchalance qu'on remarque dans les Caraïbes, est un effet de cette nourriture pesante & indigeste, qui assoupit les sens en diminuant le mouvement du sang & des esprits : ce qui est si vrai, que les Européens qui s'en nourrissent faute d'autre chose, & qui n'ont pas de vin ou d'eau-de-vie pour corriger sa crudité & son flegme épais, tombent dans une maladie qu'on appelle aux Isles, mal d'estomac : ils deviennent pâles, jaunes & bouffis, leurs pieds & leurs jambes s'enflent, ils ressentent une lassitude extraordinaire, avec une pesanteur de tête qui fait qu'ils ont presque toujours envie de dormir, leur ventre & leur estomach s'enflent, & ils tombent enfin dans une hidropisie incurable, s'ils n'apportent dès le commencement des remèdes convenables qui sont les potions cordiales & sudorifiques,

les bains chauds , de bonne nourriture , 1693.  
de bon vin , de la joye , & sur tout de  
l'exercice le plus violent qu'on puisse  
soutenir afin d'exciter la sueur. On pré-  
tend que cette maladie peut encore venir  
de coucher au froid ou au serain, de cha-  
grin & autres causes semblables. Je con-  
viens que tout cela peut y contribuer , &  
même l'augmenter quand elle est formée;  
mais j'ai de bonnes raisons pour croire  
qu'elle vient plutôt de la mauvaise nour-  
riture que de toute autre chose.

Je viens de dire que les Nègres & au-  
tres gens qui travaillent beaucoup ne se  
ressentoient gueres de la mauvaise qualité  
de cette nourriture ; on en voit cepen-  
dant beaucoup qui sont attaquez de  
maux d'estomach & d'hidropisie , & sur  
tout les Nègres des Portugais du Bresil y  
sont plus sujets que les autres. Peut être  
que les mauvais traitemens qu'ils re-  
çoivent de leurs maîtres , qui surpassent  
infiniment les Anglois en ce point-là , y  
peuvent contribuer beaucoup ; mais de  
quelque cause que ce mal leur vienne ;  
voici le remede qu'ils y apportent , &  
qui réussit sans presque manquer jamais.  
Ils les abandonnent à eux-mêmes , & les  
laissent comme en liberté dans des en-  
droits où il y a de grands bocages de

Remede  
des Por-  
tugais  
pour le  
mal d'es-  
tomach.

1695. pommiers d'Acajou sans leur donner aucune autre nourriture que celle qu'ils peuvent tirer de ces arbres. La faim les oblige de se remplir de ce fruit, dont le suc qui est acide incise l'humeur épaisse & coagulée qui empêchoit le mouvement des humeurs & la circulation du sang, ce qui caufoit les obstructions, l'enflure & les autres accidens dont ils étoient attequez; de maniere qu'en assez peu de tems ils recouvrent une santé parfaite. Je tiens ceci de gens de probité qui ont demeuré long-tems au Bresil. Je croi qu'on pourroit se servir du même remede dans nos Isles avec un succès aussi heureux.

Lorsque les Crabes sont accommodées en ragoût comme je l'ai écrit ci-dessus, elles sont beaucoup meilleures; c'est-à-dire qu'elles sont moins mal faisantes; mais elles sont toujours très-indigestes, & toute la diligence qu'on peut apporter pour les bien accommoder, ne peut faire autre chose que diminuer leur mauvaise qualité, sans la changer entierement.

Ces trois especes d'animaux vivent de feüilles, de racines, & des fruits qui tombent des arbres. Par cette raison il faut prendre garde si entre les fruits dont ils se sont nourris il n'y en a point qui



ait des qualitez venimeuses comme sont 1695.  
les pommes de mancenilier.

Les Crabes violettes & les Turlou-  
roux ne sont jamais si dangereux que  
les crabes blanches, parce que vivant  
la plûpart du tems dans les montagnes ou  
dans les cannes, où il ne se trouve point  
de ces méchans fruits, ils ne sont pas  
sujets à s'empoisonner. On ne doit crain-  
dre cet accident que quand ils descen-  
dent au bord de la mer où il y a de ces  
fortes d'arbres; mais les Crabes blanches  
sont fort sujettes à être empoisonnées,  
parce que vivant au bord de la mer elles  
trouvent des pommes & des feüilles de  
mancenilier qu'elles mangent sans se faire  
beaucoup de mal: mais elles en font beau-  
coup à ceux qui les mangent.

C'est une regle generale qu'il n'en faut  
point manger quand on les trouve sous  
des manceniliers. Les feüilles de la sen-  
sitive les empoisonnent aussi; de sorte  
qu'il faut s'abstenir de cellesqu'on trouve  
sous ces sortes d'arbres ou de plantes. Le  
secreet pour connoître si elles sont saines  
ou non, est de regarder leur taumalin;  
s'il est noir, c'est une marque assurée  
qu'elles sont empoisonnées.

Précau-  
tion qu'il  
faut  
prendre  
en man-  
geant des  
Crabes.

Il y a plusieurs manieres de prendre  
les Crabes. La plus ordinaire est d'aller

1695. la nuit dans le bois & autour des cannes avec un flambeau de bagaces ou de bois de chandelle. C'est dans ce tems là qu'elles sont en mouvement, elles sortent de leurs trous & vont chercher à manger : la lumiere du flambeau les découvre, & il est facile de les prendre par dessus le dos & les mettre dans le sac que l'on porte pour cet effet, ou dans un panier qui a une couvercle qui s'emboîte comme le dessus d'un coyanbouc. Il arrive souvent que quand on les veut prendre elles se renversent sur le dos, & presentent leurs mordans. Ceux qui sont habiles à cette chasse ne s'embarassent gueres de les voir ainsi en deffenses, ils les prennent par les pieds de derriere où les mordans ne peuvent arriver, & les mettent dans le sac. Ceux qui ont peur d'être mordus, les renversent sur le ventre, & les prennent par dessus le dos. Il faut être prompt à mettre la main dessus dès qu'on les apperçoit : car comme elles ne s'écartent gueres de leurs trous, ou qu'elles en trouvent facilement d'autres, elles s'y retirent promptement & marchent fort vite.

Diffe-  
rentes  
manieres  
de pren-  
dre les  
Crabes.

La seconde maniere de les prendre est de fouiller avec une serpe les trous que l'on voit en terre pour y trouver la Crabe

qui s'y est retirée. On se sert de cette manière lorsqu'on va aux Crabes pendant le jour, parce que pour lors il est très-rare qu'on les trouve hors de chez elles: ou dans le tems qu'elles sont effectivement retirées sans sortir, ce qui dure cinq à six semaines: cela arrive ordinairement après qu'elles sont de retour de leur voyage au bord de la mer. Il semble qu'elles aient besoin de ce tems-là pour se reposer & reparer leurs forces: mais comme tout le monde n'est pas obligé d'entrer dans leurs raisons, on ne laisse pas d'aller troubler leur repos, & de les prendre.

La troisième manière ne se pratique que pour les Crabes blanches lorsqu'on va pour les prendre pendant le jour. Comme elle font, ainsi que je l'ai dit, dans des lieux marécageux vers les bords de la mer, elles sortent souvent de leurs trous pour prendre l'air, ou pour se retirer dans un lieu sec & élevé, quand elles sentent que le flot les doit couvrir d'eau; on remarque le trou où la Crabe se retire, & on y fiche un bâton qui l'empêche de sortir quand la mer monte, & après qu'elle est descenduë on ôte le bâton, & on trouve la Crabe étouffée au bord du trou.

Il y a une quatrième espece de Crabes



1695. que l'on trouve dans les rivières & sur les rochers au bord de la mer. Elles sont <sup>Ciriques</sup> beaucoup plus plates que les autres, leur <sup>espece de</sup> écaille est plus épaisse & plus dure, leurs <sup>Crabes.</sup> mordans quoique plus petits, ne pincant pas moins; elles ont encore bien moins de chair & de graisse que les autres. C'est à leur peu de valeur qu'elles sont redevables du repos qu'on leur donne. Il faut que les Nègres ne trouvent rien quand ils vont chercher des Ciriques, c'est ainsi qu'on les appelle.

Il est bon pour achever cet article de dire un mot des flambeaux de bagaces, & de bois de chandelle.

Matiere  
des flam-  
beaux, &  
la ma-  
niere de  
les faire.

Les premiers sont composez de can-  
nes, qui après avoir passé au moulin,  
ont été sechées au soleil. On en prend  
trois ou quatre selon la grosseur que l'on  
veut donner au flambeau, on les lie de  
six en six pouces avec des aiguillettes de  
mahor, ou de mibis, qui est une espece  
de petite lianne ou façon d'ozier, dont je  
parlerai tout à l'heure, qu'on employe  
en une infinité de choses. On ente plu-  
sieurs bagaces les unes sur les autres selon  
la longueur qu'on veut donner au flam-  
beau, & on les lie comme les premières.  
D'ordinaire on donne au flambeau sept à  
huit pieds de long. On le porte un peu

panché appuyé sur le bras gauche , avec le panier à Crabes passé en bandouliere du même côté , afin d'avoir le bras droit libre. Quand un flambeau de bagaces est allumé il faut qu'il fasse un grand vent pour l'éteindre , car les bagaces brûlent très-bien , & souvent plus vite qu'on ne veut , & c'est pour cette raison qu'on les fait si longs. Il est rare de trouver les cases des Nègres sans une bonne provision de ces flambeaux ou de ceux dont je vais parler.

Le bois de chandelle est ainsi appelé , parce que l'usage le plus ordinaire auquel on l'employe est pour faire des flambeaux. On ne le trouve qu'au bord de la mer ; il n'est jamais ni bien gros ni bien droit , je n'en ai point vû qui eût plus de six pouces de diamettre. Ses feiilles sont toujours couplées , grasses , épaisses , & arrondies par le bout. Son écorce est fort brune , rude , crevassée , peu adherente & fort cassante. Le bois est brun , le fil est long & droit , & par conséquent il se fend fort aisément. Quoiqu'il paroisse fort sec , il est cependant huileux , on le reconnoît quand il est allumé. Il conserve bien le feu , & l'entretient bien plus long-tems qu'une quantité égale d'autre bois ne pourroit faire , ce qui vient de ce

Arbre  
appelé  
bois de  
chandelle.

1695. qu'il est huileux , aussi on remarque toujours une certaine humidité onctueuse proche l'endroit qui brûle , qui rend une odeur d'autant plus forte & plus agréable , que les éclats dont le flambeau est composé , sont plus près du cœur de l'arbre. On fend ce bois par éclats aussi déliez qu'il est possible , & on les lie ensemble comme les bagaces , les entant les uns dans les autres selon la longueur qu'on veut donner au flambeau. Ce bois fait une lumière fort claire & fort vive.

On fait encore des flambeaux avec un certain bois jaune dont je parlerai dans la suite, qu'on appelle, Bois épineux. On le fend & on le lie comme le précédent , mais auparavant il faut faire secher les éclats ; c'est ce qu'on n'est pas obligé de faire au bois de chandelle qui brûle très-bien dès qu'il est coupé.

Mibi, lianne. Le mibi dont on se sert pour lier les flambeaux, est une lianne qu'on employe à une infinité d'usages. On en fait des paniers , elle sert à lier les roseaux dont on fait des nasses pour la pêche , à arrêter les roseaux ou gaulettes qui servent de lattes aux couvertures des cases , ou de palissades. Cette lianne pousse de très-longs sarmens ou especes de branches , qui s'élevent jusqu'au sommet des plus grands



grands arbres , par le moyen des petites queues ou filamens qu'elle jette en quantité , & qui s'attachent aisément aux écorces & branches qu'elles rencontrent. Son écorce est mince , assez unie , elle se leve aisément , elle est de couleur de cendre. Le bois qu'elle couvre est souple , liant , flexible , ses fibres sont longues & droites , il a le grain fin. Sa feuille a presque la figure d'un cœur , elle est molasse , lisse , unie , d'un verd pâle par dessus , & damasquinée par le dessous. Sa fleur avant d'être épanouie est comme un bouton pantagone qui est d'abord de couleur rouge , qui en s'épanouissant produit une espece de rose à cinq feuilles de trois grandeurs & couleurs différentes. La plus petite est rouge , les deux moyennes sont orangées , & les deux plus grandes sont de même couleur avec des filets couleur de pourpre ; les bords de ces feuilles sont dentelés , rudes & frisés , le milieu de la fleur renferme trois filets à tête ronde de couleur verdâtre accompagnez de plusieurs étamines jaunes. Cette diversité de couleurs fait un très - bel effet. Cette fleur n'a point d'odeur , & je n'ai point vû qu'elle produisît aucune semence , cette lianne se multiplie assez d'elle-même , elle prend aisément par tout , &

1695. souvent où on ne la demande pas, je veux dire dans les cannes, les maniocs & les cacoyeres, qu'elle accableroit à la fin si on n'avoit pas soin de la couper ou arracher, ce qui est la maniere la plus sûre pour s'en débarrasser.

Mibipi, autre lianne qui porte des pois. Il y a une autre lianne que le rapport qu'elle a avec la précédente a fait nommer Mibipi, parce qu'elle est plus grande, plus grosse & plus forte; on s'en sert aussi aux mêmes usages. Celle-ci porte des pois à peu près de la grosseur & de la figure de ceux que nous avons en France, qui sont renfermez dans une gousse à quatre pans, ils sont d'une substance verdâtre, tendre, fort gluante, doux au goût. Les oiseaux les mangent quand ils peuvent les avoir avant que de certains vers qui s'en nourrissent, les ayent dévoré après avoir percé la filique qui les renfermoit. La feuille du mibipi est d'un assez beau verd par dessus, mais presque blanche par dessous, elle est douce au toucher & comme veloutée, ovale, & trois à trois à chaque pedicule. La fleur est soutenue par une queue de quatre à cinq pouces de long, ronde, ferme, quoique grêle & velue. Le bouton est ovale, couvert d'un poil ou espece de duvet assez long; il se divise en cinq par-

ties lorsqu'il s'ouvre qui font une maniere de cloche qui renferme un pistil environné de quelques filets ou étamines, on voit dans cette fleur le blanc, le jaune & le violet agréablement mélangés. Son odeur approche beaucoup de celle de l'œillet.

1695.

---

### CHAPITRE XIII.

*L'Auteur va faire faire les Pâques aux  
habitans des culs-de-sac Robert  
& François.*

*Description d'un Poisson appelé  
Lamantin, ou Manate.*

**L**E Dimanche de Quasimodo 10. Avril, je me rendis sur le soir au cul-de-sac de la Trinité, chez mon Confrere le Pere Martelli, qui m'avoit prié de l'aider à faire faire les Pâques aux habitans des culs-de-sac Robert & François, qui n'avoient point encore de Curez résidens. Je trouvai qu'on avoit changé la garnison qui étoit sur la pointe où la maison Curiale est bâtie. La Compagnie détachée de la Marine qui y étoit depuis quelques jours, étoit commandée par Monsieur Coulet, Officier de réputation,



1695. & mon compatriote. Cela me fit un vrai plaisir. Je croi pouvoir mettre ici tout de suite ce qui est répandu dans différens endroits de mon journal touchant cet Officier.

Monsieur Coulet est Parisien. Il est né au Palais Royal. Son pere qui étoit attaché à la personne de Monsieur, Frere unique de Louis XIV. commandoit un Bataillon du Régiment de Navarre, & sa mere avoit élevé tous les enfans de Monsieur, qui aussi-bien que Madame ont toujours eu une consideration très-particuliere pour toute sa famille. Il étoit Lieutenant dans le Bataillon de son pere, & il n'auroit pas manqué de s'avancer bien plus vîte qu'un autre, puisque outre la protection de Monsieur, il étoit brave & fort appliqué à son métier. Cependant l'envie de voir l'Amerique lui fit quitter le service de terre pour entrer dans celui de mer, & passer à la Martinique en qualité de Lieutenant d'une Compagnie détachée de la Marine. Il y arriva en 1687. A peine eut-il mis pied à terre que Monsieur le Comte de Blenac Gouverneur Général des Isles, l'envoya à S. Christophle. Il y fut parfaitement bien reçu de Monsieur de Saint Laurent Chevalier de Malte, qui étoit Gouverneur de cette

Isle, qui avoit besoin d'un Officier habile, 1695.  
actif & vigilant tel qu'étoit le sieur Cou-  
let pour discipliner les Troupes réglées  
& les Milices de son Gouvernement,  
dans la situation où étoient les affaires  
en Europe, où tout sembloit se disposer  
à la guerre. En effet il le pria de faire les  
fonctions d'Ayde Major, ce que le sieur  
Coulet accepta, & s'en acquitta d'une  
maniere qui contenta également le Gou-  
verneur, les Officiers, les Troupes ré-  
glées & les Milices.

La guerre s'étant déclarée en Europe  
environ fix mois après, les Anglois qui  
partagent l'Isle avec nous, en furent aver-  
tis bien avant nous. Ils craignirent avec  
raison que les Irlandois Catholiques qui  
demeuroient dans leurs quartiers ne se joi-  
gnissent aux François, c'est pourquoi ils  
leur ordonnerent sous de grandes peines  
d'apporter leurs armes dans leurs forte-  
resses, afin qu'étant désarmez, ils n'eus-  
sent plus rien à craindre de leur côté.  
Mais ceux-ci refuserent d'obéir, & ayant  
abandonné leurs habitations, ils vinrent  
demander azile au Chevalier de Saint  
Laurent, avec un Officier pour les com-  
mander. On les reçût avec joye, & le  
Gouverneur ayant assemblé son conseil,  
tout le monde jeta les yeux sur le sieur

1695. Couillet pour être le Commandant des Irlandois. Ils étoient environ trois cens hommes ; le sieur Couillet se mit à leur tête, & quelques François les ayant joint, ils allerent attaquer les Anglois au quartier de Cayonne & ensuite à la Cabestere. Il est vrai que les Anglois n'avoient point de forteresses dans ces quartiers-là , mais ils avoient parfaitement bien retranché les passages des ravines & les défilez ; & la plupart de leurs maisons étoient comme autant de petites forteresses dont il falloit les chasser les uns après les autres , ce qui demandoit bien du tems , de la prudence & de la valeur. C'est pourtant ce que le sieur Couillet exécuta en moins de huit jours avec sa petite troupe sans avoir presque perdu personne , quoiqu'il eût été obligé de rendre autant de combats qu'il avoit trouvé de ravines, de défilez & de maisons fortes. Cette expédition lui fit beaucoup d'honneur & lui gagna absolument le cœur de tous les Irlandois que l'on remit en possession de leurs terres , & qui s'accommoderent aussi de celles des Anglois qui se trouverent à leur bien-seance. Dès que cela fut achevé le sieur Couillet s'embarqua avec sa Compagnie pour accompagner Monsieur de Blenac à l'attaque de S. Eustache , Isle



appartenante aux Hollandois , éloignée 1695.  
seulement de trois lieües de la pointe de  
l'Oüest de S. Christophle. Les ennemis  
furent forcez aux deux endroits où nos  
troupes mirent pied à terre ; leur for-  
teresse qui étoit bonne , bien réguliere &  
bien munie , fut attaquée si vivement  
qu'elle fut obligée de se rendre ; de ma-  
niere qu'on acheva cette conquête en six  
jours. Le sieur Coulet se signala infini-  
ment à la descente & à l'attaque du Fort,  
& y fut blessé à la jambe.

Le Comte de Blenac ayant reçu un  
secours considérable de France , voulut  
achever la conquête de S.Christophle où  
les Anglois étoient encore maîtres du  
quartier de la Basse-terre où est leur prin-  
cipale Forteresse , appelée le Fort Char-  
les. Elle est composée de cinq bastions  
avec quelques demies-lunes , & un bon  
chemin couvert bien palissadé. Elle au-  
roit arrêté long-tems notre petite armée  
si on n'avoit pas trouvé le moyen de faire  
monter du canon sur une éminence qui  
la commande, qu'on appelle la Soufriere.  
Avec tout cela les Anglois se deffendirent  
très-bien , & donnerent lieu à nos bra-  
ves d'acquérir de la gloire. On remarqua  
beaucoup le sieur Coulet , son emploi  
qui l'obligeoit d'être par tout le fit con-

1695. nôtre très - particulièrement à Monsieur de Blenac , qui fut si satisfait de ce qu'il lui avoit vû faire , & de la discipline qu'il avoit rétablie dans les Troupes & dans les Milices , qu'il lui en fit compliment ; ce qui n'étoit pas fort ordinaire à ce Seigneur , mais qui étoit une grande distinction pour le sieur Coulet.

Il venoit d'être fait Capitaine en 1693. lorsque les Anglois vinrent attaquer la Martinique. Après s'être long-tems promené autour de l'Isle , & avoir fait quelques descentes dans des quartiers éloignez où ils n'acquirent pas beaucoup de gloire, ils s'approcherent enfin du Fort S. Pierre, & mirent près de trois mille hommes à terre dans un endroit appelé le fond de Cananville , à une petite lieüe au vent du Fort S. Pierre. Le sieur Coulet y étant accouru avec sa Compagnie & quelques Milices , retarda leur débarquement , & ensuite leur marche , leur disputa le terrain pied à pied ; & quoiqu'il ne fût pas en état de les repousser , puisqu'il n'avoit pas avec lui trois cens hommes , il ne laissa pas de les arrêter si long-tems qu'il donna le loisir au Comte de Blenac d'arriver avec le reste des troupes , & d'empêcher les ennemis de pénétrer plus avant. Le sieur Coulet eut toujours le comman-

dement des postes les plus avancez , & 1695. harcela tellement les ennemis , qu'on lui doit en partie la retraite honteuse que les Anglois furent obligez de faire cinq jours après leur débarquement , abandonnant quantité d'armes , de munitions & de bagages , plus de trois cens prisonniers que le sieur Coulet leur fit lorsqu'ils se rembarquerent , beaucoup de deserteurs , & laissé cinq à six cens morts sur la place.

Le sieur Coulet fut fait Major de la Martinique en 1698. & Chevalier de Saint Louis en 1704.

Les Anglois s'aviserent en 1708. de faire leur accommodement avec les Sauvages de l'Isle Saint Vincent , après quoi ils les engagerent à force de presens & de promesses de rompre l'alliance ou paix qui étoit entr'eux & nous, depuis un grand nombre d'années. Ils leur promirent de puissans secours , & tout le butin qu'on feroit sur nous dans les expéditions qu'on feroit sur nos Colonies , & scûrent si bien tourner les esprits inconstans de ces Barbares , qu'eux & les Nègres fugitifs qui occupent la Cabesterre de leur Isle , leur donnerent jour pour aller tous ensemble massacrer les François établis à la Grenade , & venir ensuite faire des descentes à la



1695. Martinique dans les quartiers éloignez , & porter le fer & le feu par tout où ils pourroient pénétrer. Monsieur de Machaut Gouverneur Général des Isles fut averti de ce complot , dont il étoit plus aisé de voir les conséquences , que d'y apporter les remedes nécessaires ; car quoiqu'on n'ait rien à craindre de ces sortes de gens pour les Fortereffes & les Bourgs & autres lieux où il y a beaucoup de monde assemblé & des Corps de Garde , on doit tout apprehender des surprises qu'ils font pendant la nuit dans les quartiers éloignez , & dans les habitations qui sont à quelques distances les unes des autres. Après bien des délibérations , on convint qu'il n'y avoit que le Major Coullet qui fut capable de rompre ces projets , & d'obliger les Caraïbes & les Nègres à vivre comme à l'ordinaire en bonne intelligence avec nous. Il s'étoit acquis beaucoup d'autorité sur eux, ils l'aimoient & le respectoient , parce que toutes les fois qu'ils alloient le voir , soit à son habitation , soit au Fort Royal ou au Fort S. Pierre , il les régaloit , les faisoit bien boire , & leur donnoit toujours quelque présent. Le Général le chargea de cette commission , & l'Intendant le laissa maître de prendre chez les Marchands tout

ce qu'il jugeroit à propos pour les bien 1695.  
régaler & leur faire des presens ; qui dans  
ces sortes d'occasions sont les plus puis-  
santes raisons qu'on puisse apporter pour  
les convaincre de ce qu'on leur veut faire  
entendre. Il partit avec une nombreuse  
suite d'Officiers & de domestiques le 29.  
Novembre 1708. de la rade du Fort Saint  
Pierre , & arriva le lendemain sur le mi-  
nuit à la Basse-terre de Saint Vincent. La  
mer qui étoit fort rude empêchant les  
chaloupes de s'approcher assez pour dé-  
barquer commodément , le sieur Coulllet  
se jeta dans l'eau , & s'étant fait connoî-  
tre à une troupe de Caraïbes qui étoient  
accourus sur le rivage ; ils appellerent  
aussi-tôt leurs camarades , en disant , *c'est*  
*le compere Coulllet , il faut sauver tout ce*  
*qu'il a.* En effet , ils se mirent aussi-tôt  
à la mer , & apportèrent à terre les gens  
& les bagages dont les chaloupes étoient  
chargées. Le compere Coulllet fut ensuite  
conduit dans leur grand Carbet , où tous  
les Capitaines & autres s'empresserent de  
le venir voir , & de lui témoigner toute  
l'amitié qu'on peut attendre de ces sortes  
de gens. Il est vrai qu'on leur faisoit  
grand'chere , & qu'on les faisoit boire  
largement. On envoya par ordre du com-  
pere avertir tous les Capitaines ou Chefs



1695. des Carbets, tant Caraïbes que Nègres, que le compere Couillet étoit arrivé & qu'il vouloit leur parler. Ils vinrent en diligence, & quand ils furent arrivez, le sieur Couillet fit un vin général, c'est-à-dire, une assemblée & festin extraordinaire, afin de leur dire le sujet de sa venue, & leur distribuer les presens qu'il avoit apportez. Ce fut dans cette assemblée que s'étant fait rocouer, c'est-à-dire, peindre de rouge comme eux; il leur parla avec tant de force, qu'il les fit renoncer à l'alliance qu'ils avoient fait avec les Anglois: les obligea à mettre le feu à tous les bois de charpente que les Anglois avoient fait dans leur Isle, & dont il y en avoit pour plus de dix mille écus sur le bord de la mer prêt à être embarqué, & qu'il exigea d'eux des ôtages pour sûreté de la parole qu'il lui donnerent de rompre tout commerce avec les Anglois. Tout cela s'exécuta, ils donnerent les ôtages & massacrèrent les premiers Anglois qui tombèrent entre leurs mains, & apporterent quelques-uns de leurs membres boucanez au Fort Royal, pour faire voir qu'ils avoient entierement rompu avec nos ennemis. Ce fut ainsi que le sieur Couillet dissipa par son adresse une tempête qui auroit fait bien du désordre dans



nos Colonies, sur tout dans un tems où 1695.  
nous étions en guerre avec nos voisins les  
Anglois & les Hollandois. La Cour ré-  
compensa les services qu'il avoit rendus  
en une infinité d'occasions, en le faisant  
Lieutenant de Roy de la Guadeloupe en  
1712. Cette charge lui donna moyen de  
rendre encore un service des plus con-  
sidérables à l'Etat & à la Colonie de cette  
Isle, car les habitans s'étant soulevez à  
l'occasion de certaine taxe nouvelle qu'on  
voulut leur imposer en 1715. & ayant  
pris les armes, le sieur Couillet appaisa  
par sa prudence & par l'autorité que ses  
manieres honnêtes, libérales, ouvertes,  
désintéressées lui avoient acquises sur ces  
peuples, ces mouvemens séditieux; pour-  
vût à la sûreté du Gouverneur & des au-  
tres Officiers de Sa Majesté, & rétablit  
le calme & la tranquillité dans cette Co-  
lonie, dont la perte auroit peut-être en-  
traîné avec elle les autres Isles, si on n'a-  
voit pas éteint de bonne heure cet em-  
brafement. Enfin le sieur Couillet étant  
venu en France en 1716. pour ses affaires  
particulieres, M. le Régent qui connût  
son mérite, l'y arrêta par une pension  
considérable, la Lientenance de Roi de  
l'Isle de Ré, & l'expectative de la pre-  
miere pension qui vaqueroit dans l'Ordre

1695. de Saint Loois , en attendant qu'il se présentât quelque occasion de récompenser ses services d'une maniere plus éclatante & qui lui convint.

Nous partîmes le Lundi onze Avril de grand matin le Pere Martelli & moi , pour le cul-de-sac Robert. Nous trouvâmes à la riviere des Gallions un Canot de Monsieur Monel qui nous attendoit. Il fallut se mettre à entendre les Confessions dès que nous fûmes arrivez ; je dis la Messe sur les dix heures , mon Compagnon la dit fort tard : à peine eûmes-nous le tems de dîner , qu'il fallut se remettre à confesser, ce que nous continuâmes de faire tout le Mardi. Le Mercredi le Pere Martelli acheva d'entendre les Confessions , & de communier ceux qui restoiient , & s'en retourna à la Trinité, pendant que je m'embarquai dans un Canot de Monsieur de la Vigne-Granval pour aller faire les mêmes fonctions au cul-de-sac François.

J'atrivai d'assez bonne heure à la nouvelle Eglise de ce quartier ; je confessai presque jusqu'à midi , après quoi je dis la Messe & je communiai ceux qui s'étoient confessez. Je retournai à l'Eglise aussi-tôt que j'eus dîné , pour confesser & instruire un bon nombre de Négtes , &

je m'en retournai si tard chez Monsieur 1695.  
de la Vigne, que je pensai être mangé  
des maringoins & des moustiques, avec  
les Nègres qui me conduisoient dans le  
canot. Le Jeudi j'achevai de confesser  
ceux qui étoient en état de communier,  
remettant les autres après dîné; mais à  
peine eus-je le tems de manger un mor-  
ceau, qu'il fallut m'embarquer pour aller  
au cul-de-sac Simon, éloigné de près de  
trois lieues du lieu où j'étois, pour con-  
fesser & donner les Sacremens à un Com-  
mandeur d'une nouvelle habitation. J'y  
arrivai à tems, mais il n'y en avoit pas de  
reste. Ce fut un bonheur pour lui, que  
je fusse dans le quartier, car s'il avoit  
fallu aller chercher le Curé de la Trinité,  
qui est éloigné de près de dix lieues, il  
eût été impossible à ce Religieux d'y ar-  
river assez tôt pour le secourir. Sa ma-  
ladie étoit un mal d'estomac qui l'empor-  
ta deux heures après que je l'eus quitté  
pour retourner à l'Eglise. On l'apporta  
le Vendredi matin; je dis la Messe pour  
lui & je l'enterrai, & j'achevai de confes-  
ser les Nègres. Après dîné je partis pour  
venir coucher au cul-de-sac Robert chez  
Monsieur Bouchard, où le canot de  
Monsieur Joyeux me devoit attendre.

J'y arrivai tout à propos pour voir ti-



1695. rer à terre un Lamantin femelle que ses Nègres avoient harponné. J'avois entendu dire beaucoup de choses du Lamantin, mais je n'en avois point encore vû, parce qu'il est devenu assez rare, depuis que les bords de la mer sont habitez. Ce poisson cherche les endroits où il y a des rivières, parce qu'il y vient boire de l'eau douce une fois ou deux chaque jour, après qu'il a mangé une certaine herbe qui croît au fond de la mer : mais il s'éloigne dès qu'il entend le moindre bruit, car il est fort craintif, & il a l'ouïe aussi subtile, qu'il a la vûe mauvaise : au contraire de la Tortuë qui a la vûe très-perçante & qui est sourde.

Les Espagnols appellent Manate ou Manati, c'est-à-dire, poisson qui a des mains, ce que nous appellons Lamantin. On pourroit, ce me semble, l'appeller vache marine; sa gueule, ses mammelles, sa maniere de mettre dehors ses petits & les allaiter ayant beaucoup de rapport à cet animal terrestre.

Je mesurai celui qui étoit chez Monsieur Bouchard, il avoit quatorze pieds neuf poudes de longueur, depuis le bout du muse jusqu'à la naissance de la queue; il étoit tout rond jusqu'à cet endroit-là. Sa tête étoit grosse, sa gueule large avec de

Descrip-  
tion d'un  
poisson  
appelé  
Laman-  
tin ou  
Manati.

*Lamantin*



RPJC



grandes babines , & quelques poils longs 1695.  
& rudes au dessus. Ses yeux étoient très-  
petits par rapport à la tête , & ses oreilles  
ne paroissent que comme deux petits  
trous. Le col est fort gros & fort court ,  
& sans un petit mouvement qui lui fait  
ployer un peu la tête , il ne seroit pas pos-  
sible de distinguer la tête du reste du  
corps.

Je ne sçai comment on a pû donner le  
nom de pieds ou de mains aux deux na-  
geoires qu'il a un peu au dessous du col  
qui se replient sous le ventre , dont quel-  
ques auteurs prétendent qu'il se sert pour  
se traîner sur terre. Il faut n'avoir jamais  
vû ce poisson pour en parler ainsi. Pre-  
mierement , il s'en faut bien que ces pré-  
tendus pieds ou mains aient assez de for-  
ce pour soutenir ou pour faire mouvoir  
un corps aussi pesant qu'est celui de ce  
poisson. En second lieu , je me suis in-  
formé de ce fait d'un très grand nombre  
de personnes , & sur tout de nos Flibus-  
tiers qui n'ont souvent d'autre ressource  
pour vivre que la pêche du Lamantin ,  
qui tous m'ont assuré que ni eux ni les In-  
diens de l'Isthme de Darien, qui sont sans  
contredire les meilleurs pêcheurs du mon-  
de , n'ont jamais vû de Manate à terre.  
Les pieds ou mains du Lamantin ou plu-

1695. tôt, ses nageoires ne sont ainsi appe'lées, que parce qu'il s'en sert pour porter ses petits, ou pour les tenir pendant qu'il leur donne à téter. Ces nageoires ressemblent assez aux pates de la Tortuë, comme je les ai dépeintes dans ma premiere Partie; il est vrai qu'elles sont plus grosses & plus longues, & cela est juste, car l'animal est bien plus gros. Si on les doit appeller pieds ou mains, je le laisse au jugement des lecteurs; je ne ferai querelle à personne pour ne pas embrasser mes idées. Le Lamantin femelle a deux mammelles rondes, celles du Lamantin que je mesurai avoient sept pouces de diamettre, sur quatre pouces ou environ d'élevation: le tetin étoit gros comme le ponce, & sortoit un bon ponce au dehors. Ce poisson qui est tout rond depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue avoit huit pieds deux pouces de circonference. Sa queue étoit comme une large palette de dix-neuf pouces de long, depuis sa naissance jusqu'à son extrémité; elle avoit environ quinze pouces dans sa plus grande largeur: son épaisseur tout au bout étoit d'environ trois pouces. Elle avoit assez la figure de ces plaques de fer dont on fait les focs de charuë lorsqu'elles sortent de la forge. La peau de ce poisson

est épaisse sur le dos presque comme deux 1695.

cnirs de bœuf, mais elle est beaucoup plus mince sous le ventre. Elle est de couleur d'ardoise, brune, d'un gros grain & rude, avec des poils de même couleur clair-femez, gros & assez longs. On comptoit que ce Lamantin pesoit huit cens livres. Je ne l'ai pas pesé; mais à la vûë, je croi qu'on ne s'éloignoit gueres de la verité.

Les pêcheurs avoient aussi pris son petit, il avoit environ trois pieds de long; nous en mangeâmes à souper. On avoit fait rôtir à la broche le côté de la queue, la tête & le reste du corps étoient accommodez de différentes manieres. Un veau de lait & ce poisson ne different en rien, c'est la même chair, par sa blancheur, sa tendreté, sa délicatesse; le goût & la saveur sont les mêmes, & si je n'avois pas vû ce poisson avant qu'il fût coupé & cuit, on auroit eu de la peine à me persuader que ce n'étoit pas de la viande.

Je m'informai comment on avoit pris ce poisson. Un des Nègres presens me dit que l'ayant apperçû qui dormoit vers l'embouchure de la riviere des Gallions, il étoit venu en diligence chercher son harpon, sa corde & sa masse, parce qu'il n'avoit avec lui que de petites lignes.

Maniere  
de pren-  
dre le La-  
mantin.



1625. Le fer du harpon avoit huit à neuf pouces de long ; à deux pouces & demi de la pointe il y avoit un ardillon. Le haut de la douille étoit garni d'un anneau où un bout de la corde étoit attaché ; il y avoit à l'autre bout un bloc de bois blanc autour duquel la corde étoit roulée. Cette corde ou ligne étoit de la grosseur du doigt.

Le Nègre étant revenu avec son équipage , & ayant encore vû le Lamantin s'en approcha le plus doucement qu'il fut possible de peur de l'éveiller, & quand il fut à portée il le darda de toutes ses forces , pendant qu'un autre Nègre fila la corde , & jeta à la fin le bloc à la mer. Le poisson prit la fuite dès qu'il se sentit frappé. Les Nègres nageant de toutes leurs forces le suivoient dans leur canot , étant guidez par le bloc, qui paroissant toujours sur l'eau , leur indiquoit le chemin que le poisson faisoit. Au bout d'une bonne heure ils s'aperçurent que le bois ne se mouvoit plus, d'où ils conjecturerent que le poisson commençoit à se fatiguer & qu'il se reposoit : il nagerent alors plus vivement pour reprendre leur bois , & l'ayant attrapé , ils attachèrent le bout de la corde à l'avant du canot. Le Nègre qui avoit harponné s'y tenoit pour don-

ner un second coup de harpon, s'il en 1695.  
trouvoit l'occasion, comme il arrive assez  
souvent, & montrait avec le bout de sa  
vare à celui qui gouvernoit le chemin que  
le poisson prenoit, afin qu'il gouvernât  
justement de ce côté-là; car il n'étoit plus  
question de nager, les deux autres Nègres  
étoient assis dans le fond du canot afin de  
faire le contrepoids & servir de lest. Dès  
que le poisson sentit le mouvement de la  
corde, il reprit la fuite, & entraînoit  
après lui le canot plus vite qu'un carosse  
qui est tiré à six chevaux qui courent à  
toutes jambes. Il fit ce manège encore pen-  
dant une heure. A la fin il s'échoia sur un  
haut fond où les Nègres acheverent de  
l'assommer à coups de masse. Le petit  
qui avoit toujours suivi sa mere, s'arrê-  
ta auprès d'elle. Le Nègre le harponna,  
il fut pris aussi-tôt & mis dans le canot;  
mais comme la mere étoit trop grosse,  
il lui lierent fortement leur ligne à la  
naissance de la queue & l'amarerent à  
l'arrière du canot pour la conduire chez  
leur maître, où ils eurent besoin du se-  
cours des autres Nègres pour la tirer sur  
le sec.

L'herbe dont ce poisson se nourrit est  
longue de huit à dix pouces, étroite, Nourri-  
ture du  
pointue, tendre & d'un assez beau verd. Laman-  
tin.

1695. On voit des endroits dans la mer, dont le fond est comme une prairie. Les Tortues en mangent aussi. Il est aisé de voir quand ces animaux sont en pâture, parce que l'herbe qui leur échape en marchant ou en la coupant vient au dessus de l'eau.

Propriété des côtes & des os des Lamantins.

Si j'avois sçû que les os des côtes du Lamantin étoient bons pour les hémorragies, & pour les flux & pertes de sang, je m'en ferois bien muni; mais je n'ai sçû ce secret que quelques années après, & je n'ai pas trouvé depuis une occasion aussi favorable pour en avoir. On prétend que le Lamantin a quatre os dans la tête qui sont spécifiques pour la gravelle & pour la pierre. Comme je n'en ai point vû d'expérience, je n'en dirai rien. Souvent un remède ne réussit pas, parce qu'il est mal préparé, ou donné à contre-tems. La graisse du Lamantin est très-bonne; elle se refond facilement en huile qui ne rancit jamais, & qu'on employe à differens usages.

Je partis le Samedi 16. Avril deux heures avant le jour. Monsieur Bouchard qui avoit fait des présens de sa pêche à ses voisins, m'obligea d'en prendre plus de cinquante livres, & me donna un Nègre pour l'apporter jusqu'au fond Saint



Jacques. C'étoit, comme on le peut 1695.  
croire, du meilleur endroit, qui est de-  
puis le milieu des côtes jusque sous le  
ventre. Il est certain qu'on ne peut voir  
une chair plus blanche, plus tendre &  
plus délicate que celle-là.

Je trouvai au fond Saint Jacques un  
de nos Nègres du Mouillage, que le Su-  
périeur avoit envoyé m'y attendre &  
m'apporter une Lettre. J'y fis réponse  
sur le champ, & fis partir le Nègre avec  
dix livres de Lamantin que je lui envoyai.  
Nous en mangeâmes à dîné au fond Saint  
Jacques. J'en laissé un morceau au Curé  
de la grande Ance; je pris en passant le  
Pere Breton pour venir souper avec mon  
voisin Monsieur du Roi, & j'en envoyai  
à Messieurs Michel & Dauville.

Je trouvai à mon retour un malade au-  
quel je ne m'attendois pas. C'étoit un  
jeune homme de vingt-deux ans, fort  
sage & fort dévot, nommé Philippes  
Roche, fils de la veuve de ce nom, dont  
j'ai parlé au commencement de ces Mé-  
moires. Depuis mon départ pour le cul-  
de-sac de la Trinité, il avoit fait un  
voyage au Fort Saint Pierre, dont il  
étoit revenu chez sa mere quelques heu-  
res avant que j'arrivasse chez moi. Il se  
plaignoit d'un grand mal de tête & de

1695. reins , symptômes ordinaires du mal de Siam , mais on ne pouvoit s'imaginer que ce le fut , parce que depuis près de sept ans que ce mal regnoit dans les Isles , aucun Créole , c'est à-dire , aucune personne née dans le pays n'en avoit été attaqué. Il commença dès la même nuit à jeter du sang en abondance par la bouche & par le nez , ce qui ne laissant plus lieu de douter que ne fût le mal de Siam , on l'avoit saigné au pied & au bras presque en même tems. Je l'allai voir aussi-tôt que je fus averti de sa maladie , & comme tout est à craindre dans ce dangereux mal , je le confessai , résolu de lui donner la Communion dès que son vomissement seroit cessé. Le soin qu'on eut de lui , & les remedes ne furent cependant pas capables de lui sauver la vie ; mais sa jeunesse jointe à une bonne constitution qui n'avoit point été altérée par aucune débâche , lui fit résister au mal jusqu'au quinzième jour qu'il mourut. Il a été le premier qui ait résisté si long-tems & qui en soit mort. Ce qu'il y eut de particulier dans ce malade , c'est qu'environ deux heures avant de rendre l'esprit , lorsqu'il sembloit que son corps devoit être épuisé de sang , il lui en vint une sueur si forte & si abondante , qu'il sembloit qu'on lui piquoit

Accident  
extraor-  
dinaire  
dans un

RPJCB



Rameau de  
Goianier.



Goiane.

piquoit tout le corps avec des aiguilles ; 1695.  
car non seulement le sang sortoit comme  
l'eau sort des pores dans les sueurs ex-  
traordinaires , mais il jallissoit comme  
il jaillit de la veine , quand elle vient  
d'être piquée avec la lancette ; ce nou-  
veau symptome que je n'ai remarqué qu'en  
ce seul homme , donna matiere à nos  
Esculapes de faire bien de raisonnemens,  
aussi inutiles que leurs remedes l'avoient  
été à ce jeune homme.

jeune  
homme  
attaqué  
du mal  
de Siam.

#### CHAPITRE XIV.

*Du Goyavier , du Cerisier & d'un petit  
poisson appelé Titiri ou Pisquet.*

**J**E ne sçai comment j'ai differé jusqu'à  
present à parler des Goyaves , qui est  
un fruit très-bon , & si commun dans  
toute l'Amerique , qu'on en trouve par  
tout , & souvent où on ne voudroit pas  
& plus qu'on en voudroit , parce que  
l'arbrisseau qui le porte vient très-facile-  
ment par tout où sa graine tombe , &  
remplit en peu de tems les savannes. Ce  
fruit ressemble assez à la pomme de rai-  
nette , excepté qu'il a une couronne à  
peu près comme celle de la grenade ,

Descrip-  
tion de  
la Goya-  
ve.

1695. sur le bout opposé à la queue. Son écorce paroît unie & douce, quand on la regarde de loin, mais on la trouve rude & pleine d'inégalité lorsqu'on la considère de plus près. Elle a trois lignes ou environ d'épaisseur, quand le fruit est encore verd, & un peu davantage lorsqu'il a toute sa maturité. Elle renferme une substance rouge ou blanche, selon la qualité ou l'espece du fruit. Cette substance avant d'être mûre est de la consistance d'une pomme ou d'une poire verte, mais elle devient comme le dedans d'une nefe bien mûre, quand elle a toute sa maturité. Cette substance renferme & est mêlée d'une quantité de petites graines blanches ou rougeâtres, fort inégales & raboteuses, de la grosseur d'une graine de navette, si dures qu'elles ne se digerent jamais. Les hommes & les animaux les rendent comme ils les ont pris, sans que la chaleur naturelle ni le ferment de la digestion y aient fait aucune impression ni pû éteindre ou mortifier leur germe. De-là vient que les animaux qui en ont mangé, les rendent avec leurs excréments dans les savannes ou prairies où ils paissent toute l'année; ils prennent racine, levent & produisent des arbrisseaux qui couvriroient & gâteroient entierement



les savannes si on n'avoit pas soin de les arracher. 1695.

Il y a des Goyaves de plusieurs especes, les plus connuës sont les blanches & les rouges. La couleur de la peau de toutes les deux est la même, c'est-à-dire, vertes avant qu'elles soient mûres, & d'un jaune de citron quand elles le sont. Mais les unes ont le dedans blanc, & les autres l'ont rouge, ou pour parler plus juste de couleur de chair. Les graines ou pepins qu'elles renferment sont de la couleur de la pulpe.

Deux especes de Goyaves.

On dit que les blanches sont plus délicates que les rouges. J'ai mangé des unes & des autres une infinité de fois, sans y trouver de difference quand elles se sont trouvées dans un même degré de maturité, & dans la même exposition au soleil. Car il est certain que les fruits d'un même arbre different en bonté, selon qu'ils sont placez du côté du midi ou du septentrion: que les premiers mûrissent bien mieux, & ont leur suc plus cuit & plus épuré que celui des seconds. Cette difference se remarque encore dans le même fruit, dont le côté qui est continuellement exposé au soleil, est toujours plus coloré & meilleur que celui qui n'y est pas exposé.

Remarque sur la bonté des fruits.

1695. L'arbre qui produit les Goyaves, ou le Goyavier, est plutôt un arbrisseau qu'un arbre. Je n'en ai point vû qui eût plus de sept à huit pouces de diamettre, L'écorce est grise avec de petites taches brunes, elle est fort mince, & fort adhérente au bois pendant que l'arbre est sur pied, mais elle se détache aisément, se fend & se roule aussi-tôt qu'il est abbatu. Le bois est grisâtre; ses fibres sont longues, fines, pressées, mêlées & flexibles, ce qui le rend coriace & difficile à couper. Sa feüille est pointuë par les deux bouts, trois fois plus longue que large, assez bien nourrie, rude au toucher, d'un verd pâle: elle est traversée de beaucoup de nervures. Cet arbrisseau pousse beaucoup de branches, & quantité de feüilles toujours couplées.

Descrip-  
tion du  
Goya-  
vier.

Il fleurit deux fois l'année. Sa fleur ressemble assez à une fleur d'oranger épanouie; elle est blanche, elle a une odeur fort douce & agréable, mais beaucoup moins de consistance que la fleur d'orange; il porte du fruit en abondance. Comme on trouve de ces arbres dans tous les endroits, on trouve aussi dans les saisons de la maturité de leurs fruits des oiseaux de toute espece qui s'y assemblent pour les manger. Les perroquets,

les periques, les Aras, les ramiers, les 1695.  
merles recherchent ces fruits, en mangent  
quantité & s'en engraisent extrêmement.  
On est sûr de ne pas manquer de grives ou  
tourdes quand les Goyaves sont mûres,  
car elles en sont fort friandes & si gour-  
mandes, qu'elles chassent à grands coups  
de bec les autres oiseaux. C'est pour lors  
qu'on en prend en quantité, sans se don-  
ner la peine de les tirer : cette chasse est  
pour les enfans, ils font des attrapes avec  
un crin de cheval & une Goyave bien  
mûre, & en prennent en quantité. Nous  
avons des grives de deux sortes, de gri-  
ses & de noires, celles qui ont les pieds  
jaunes sont toujours les plus grasses, &  
par conséquent les plus délicates.

Ce fruit est si sain qu'on le peut man- Proprie-  
tez de la  
Goyave.  
ger en quelque état qu'il soit, sans crain-  
dre d'en être incommodé. Si on le man-  
ge verd il resserre le ventre, & si on le  
mange bien mûr il le lâche. Ses bourgeons  
bouillis avec un peu d'orge & de reglisse  
font une tisanne excellente pour la diarée,  
& même pour le flux de sang lorsqu'il  
n'est pas trop inveteré.

On mange ce fruit en plusieurs ma- Différen-  
tes ma-  
nieres de  
se servir  
de ce  
fruit.  
nieres. Les femmes, dont le goût est or-  
dinairement dépravé, l'aiment mieux  
verd que quand il est mûr. Je me suis



1695. trouvé quelquefois dans des maisons, où cinq ou six femmes ou filles Créoles faisoient collation : je regardois avec étonnement comment elles pouvoient manger des Goyaves vertes, des cannes de sucre, des oranges, des melons d'eau & des ananes, & tout cela sans pain, sans vin & sans crever. Est-ce la bonté des fruits ou celle de leur tempérament qui les conservoit ?

Goyaves  
cuites au  
four.

J'ai mangé des Goyaves cuites au four & devant le feu, comme on fait cuire des pommes, avec un peu de sucre. Cette maniere qui n'est pas des plus usitées ne laisse pas d'être fort bonne.

Goyaves  
mangées  
crûes.

La maniere la plus ordinaire de les accommoder, est après les avoir pelées légèrement, de les couper par tranches & les mettre pendant une demie heure dans le vin avec un peu de poudre de canelle.

Deux  
fortes de  
compo-  
tes de  
Goyaves.

On les met en compote en deux façons. La premiere est après les avoir pelées légèrement de les faire bouillir dans l'eau claire, jusqu'à ce qu'elles soient à demi-cuites, après quoi on les retire & on les fait égouter. On les coupe alors par moitié ou par quartiers, & on achevé de les faire cuire dans un sirop clarifié & de peu de consistance, dans lequel on met un peu de canelle en bâton.

L'autre maniere est de les vuides après 1695.

les avoir pelées , pour ôter toute la pulpe & les graines. On fait bouillir dans du sucre clarifié cette pulpe & ces graines , pendant qu'on fait cuire à demi la chair du fruit dans l'eau claire. On passe ensuite le sucre où la pulpe & les graines ont bouilli , dans un linge , & on les presse pour en exprimer tout le suc, & on acheve de faire cuire les Goyaves dans ce suc avec un peu de canelle. Cette compote est bonne , elle est pectorale ; on en donne aux malades.

On se sert encore des Goyaves pour faire de la gelée. Pour cet effet on fait bouillir les Goyaves pelées & coupées par morceaux , jusqu'à ce qu'elles soient presque consommées , & qu'il reste peu d'eau. On les presse pour lors dans un linge pour en exprimer tout le suc , qu'on acheve de faire cuire dans un sirop bien clarifié , & de la consistance nécessaire. On y jette quelques gouttes d'essence d'ambre ou autre ; en le retirant de dessus le feu & en refroidissant , il prend la consistance de gelée. Si on veut lui donner une belle couleur rouge , il n'y a qu'à y mêler un peu de sirop ou de jus d'ozeille de Guinée , ou de pommes de raquettes.

Enfin on se sert des Goyaves pour faire

1695. des pâtes & des candis , comme on fait des autres fruits.

Le bois du Goyavier est très-bon à brûler. Il fait un feu vif & ardent , & dure beaucoup. On en fait aussi d'excellent charbon pour les forges.

Deux  
saisons  
parta-  
gent  
l'année.

Tous les pays qui sont situez entre les deux tropiques n'ont que deux saisons ; celle des pluyes , & celle de la sécheresse. On regarde la premiere comme l'hyver , & la seconde comme l'été. Il seroit plus à propos à mon avis de prendre la saison des pluyes comme un printems où la nature se renouvelle , & celle de la sécheresse comme un automne , où les moissons du sucre, du cacao & des autres fruits sont plus abondantes & meilleures. Du reste la chaleur est à peu près égale.

Dans les pays qui sont situez au Nord de la Ligne , comme sont les Antisles, les pluyes commencent dans le milieu ou au plûtard à la fin du mois de Juillet & durent jusqu'au mois de Decembre. Ce n'est pas à dire qu'il pleuve continuellement pendant ce tems-là : mais il ne se passe gueres de jours qu'il ne pleuve , & souvent les grains se suivent de près , durent long-tems & tombent avec violence. Les éclairs & le tonnerre les accompagnent souvent , sur tout à S. Domin-



gue où ils sont effroyables. Mais quoique 1695.  
ces pluyes soient incommodes pour ceux  
qui sont en campagne ou qui ont du sucre  
à faire, il faut pourtant avoüer que ce  
sont elles qui rendent les terres fertiles.  
En effet dès que les premiers grains sont  
tombez, on voit tout reverdir & se re-  
nouveler. Les savannes dépouillées de  
leur verdure par la sécheresse qui avoit  
grillé les herbes de maniere qu'elles pa-  
roissoient plutôt des sables arides que des  
prairies, se couvrent d'herbes en moins  
de vingt-quatre heures, & ces herbes  
croissent à vûe d'œil. On voit les arbres  
pousser de nouvelles feuilles à mesure  
qu'ils laissent tomber les anciennes, &  
on sent dans l'air une fraîcheur agréa-  
ble. Mais tous ces avantages sont contre-  
balancez par la crainte où l'on est d'es-  
fuyer des ouragans qui n'arrivent jamais  
que dans cette saison : c'est-à-dire, ainsi  
qu'une longue expérience l'a confirmé,  
depuis le vingtième de Juillet jusqu'au  
quinzième d'Octobre.

Aussi-tôt que les pluyes ont commen-  
cé on trouve les embouchures des rivières  
& toutes les roches qui sont aux environs  
ou dans leur lit, couvertes d'une infinité  
de petits poissons de toutes especes, qui  
ne sont pas plus grands & gueres plus gros

1695. que de grosses épingles. Il faut que dans ce tems - là les poissons de mer & d'eau douce ayent laissé aller leurs œufs , qui étant éclos s'attachent à toutes les roches qu'ils trouvent aux embouchures des rivières , la nature leur ayant donné l'instinct de se retirer dans ces lieux de sûreté où les gros poissons ne sçauroient les aller dévorer. C'est effectivement dans ce tems-là qu'on trouve le plus grand nombre de poissons à la côte.

Titiri  
Pisque.  
ou Lava-  
rini, pe-  
tit pois-  
son. Sa  
pêche.

On appelle ces petits poissons du nom de *Titiri* , à la Martinique. Je croi que ce terme est Caraïbe. On les nomme *Pisquet* , à la Guadeloupe. Il s'en trouve en quelques endroits de la Méditerranée. Les Italiens les appellent *Lattarini*. On en trouve quatre ou cinq jours avant & autant de jours après les pleines lunes des mois de Juillet , Août , Septembre & Octobre. Dans les premiers jours ils sont blancs comme neige , peu à peu ils grossissent & deviennent gris , & ne sont plus si délicats.

La pêche en est fort facile. Quatre personnes prennent un linceul chacune par un coin , & le tenant étendu elles le passent sous l'eau , où pour parler plus juste entre deux eaux , aux endroits où ils voyent formiller une plus grande quan-

rité de ces poissons, & s'élevant en l'air 1695.  
ils en prennent des milliers. Lorsqu'ils se  
tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à  
marcher dans la riviere pour les faire le-  
ver, & passer le linceul par dessous.

Il est encore plus facile de prendre ceux  
qui s'attachent aux roches, où j'en ai vû  
quelquefois de l'épaisseur d'un pouce :  
car on n'a qu'à les faire tomber avec la  
main dans un coüy que l'on tient dessous.

L'abondance & la délicatesse de ce  
poisson, fait que tout le monde en man- <sup>Different</sup>  
ge; & il n'est pas besoin de grands ap- <sup>tes ma-</sup>  
prêts pour le rendre de bon goût. On se <sup>nieres de</sup>  
contente souvent de le faire cuire dans <sup>l'après</sup>  
l'eau avec du sel, du piment, & un bou- <sup>ter.</sup>  
quet de fines herbes. Il n'y a ni écailles à  
ôter, ni arrêtes à craindre, il porte son  
beurre avec soi, car quoiqu'il soit petit,  
il ne laisse pas d'être gras.

On le met aussi entre deux plats avec  
un peu de beurre frais, des herbes fines,  
du poivre, du sel & des écorces d'orange,  
& quand on est prêt de servir on l'arrose  
d'une saulce liée avec un jaune d'œuf &  
du vinaigre, & on rappe dessus un peu de  
muscade.

Quelquefois on l'accommode en bi-  
gnets. On prépare une pâte claire pendant  
qu'on le trempe dans l'eau bouillante, &



1695. qu'on le laisse égoûter. Après quoi on en prend avec une cuiller à peu près autant qu'on prendroit d'une pomme coupée en rouelle. On le trempe dans la pâte, & on le jette dans le beurre, huile ou saindoux boüillant, où on acheve de le cuire. Quelques personnes se contentent quand il est sorti de l'eau boüillante & égoûté, de le rouller dans la fleur de farine, & de le frire. Il se met en petites boulettes que l'on mange avec le jus d'orange. Enfin de quelque maniere qu'on l'accommode il est toujours très-bon, très-délicat & très-nourrissant.

Comme la saison des pluies est le vrai tems du jardinage, j'envoyai à la Basse terre chercher quelques pieds de cerisiers pour les planter dans mon jardin que j'avois soin de remplir de toutes sortes d'arbres & de plantes. Cet arbrisseau ressemble assez au Grenadier, le bois est gris, il jette beaucoup de branches bien chargées de feuilles, presque de même figure & couleur que celles du Grenadier, mais un peu plus grandes & moins épaisses. Il fleurit deux fois chaque année. Ses fleurs viennent par bouquets, elles sont composées de cinq petites feuilles blanches, qui font une espèce de calice, dont la capacité est toute remplie de petits filets

Cerisier.  
Sa description,  
& de son fruit.

ou étamines blanches, douces & déliées 1695.  
comme de la soye : d'une odeur appro-  
chante de celle de jasmin. Le fruit qui  
succede à la fleur est un peu plus gros que  
les cerises qu'on appelle à Paris des griot-  
tes, & de même couleur. Sa queue est  
courte ; le côté qui lui est opposé n'est  
pas rond, mais un peu plat ; avec un petit  
enfoncement dans le milieu. Ce fruit n'a  
point de noyau, mais il a en sa place une  
espece de cartillage comme le zest d'une  
noix composé de six petits ailerons d'une  
ligne & demie de largeur sur trois lignes  
de hauteur, qui n'a pas plus de dureté &  
de solidité que les zests des noix quand  
elles sont mûres & fraîchement cueillies.  
Le goût de ces cerises approche assez de  
celui des griottes, mais il faut pour cela  
qu'elles soient bien mûres, car quand  
cette qualité leur manque, elles sont fort  
acides.

On les confit comme les cerises d'Eu-  
rope, & on en fait de la gélée ; crües  
ou cuites elles sont toujours fort bonnes  
& fort saines.

Cet arbrisseau que l'on peut tailler pres-  
que comme le bouis, vient de bouture ou  
de graine : depuis que la graine est levée,  
ou que la bouture est reprise, il ne faut  
que huit à neuf mois pour le voir rappor-  
ter du fruit,

CHAPITRE XV.

*Description d'un ouragan. Maniere de  
mariner les Ramiers.*

**I**L y eut cette année dans nos Isles un ouragan qui fut des plus extraordinaires. J'ai déjà remarqué qu'ils n'arrivent que depuis le vingtième de Juillet jusqu'au quinzième d'Octobre. Je croi pourtant que cette règle n'est pas si générale ni si bien établie, qu'il n'y puisse avoir quelque exception & quelque changement; car elle n'est fondée que sur la remarque qu'on a faite depuis que le pais est habité par les François qu'il n'en est jamais arrivé avant le vingtième de Juillet, ni après le quinzième d'Octobre: de sorte qu'avant & après ces deux termes on se croit dans une entiere sûreté.

Tempête  
appelée  
ouragan

On entend par le mot d'ouragan une tempête ou vent impetueux qui fait tout le tour du compas; c'est-à-dire qui parcourt & qui souffle de tous les points de l'horison les uns après les autres: de sorte que ce qui a été ébranlé quand il souffloit d'un côté, est emporté, arraché ou démoli quand il souffle de la partie opposée.



Il ne dure pour l'ordinaire que vingt-<sup>1695.</sup> quatre heures : & sa plus grande force ne se fait ressentir que pendant douze ou quinze heures au plus, ce qui n'est que trop suffisant pour faire de très-grands désordres.

Il est ordinairement précédé par un grand calme, un ciel serain & un tems fort doux. Peu à peu l'horison se charge de nuages, & devient gras, comme on parle dans le país; on voit ensuite la mer briser sans qu'on sente le moindre vent. On voit les oiseaux dans une espee d'inquiétude qui volent de tous côtez, qui s'approchent des maisons & des salaises comme s'ils cherchoient des endroits pour se mettre en sûreté. Les bêtes à quatre pieds s'assemblent & se mettent en troupes comme j'ai dit qu'elles font quand elles sentent les approches d'un tremblement de terre, elles frappent des pieds & meuglent avec quelque sorte d'effroi. Le vent se leve peu à peu, & souffle enfin avec une impétuosité extraordinaire. Quand il est accompagné de pluye, on a sujet de craindre davantage, parce que l'eau humectant la terre qui soutient les arbres, les cannes, le manioc & les autres choses qui sont sur la terre, la rend molle, & donnent par conséquent plus

1695. de facilité au vent de les arracher, que quand le terrain est sec, & par conséquent plus ferme. On avoit prétendu jusqu'alors que quand il fait de grands coups de tonnerre il dissipoit le vent, & faisoit cesser l'orage; cependant on remarqua tout le contraire cette année. La saison des pluyes étoit venue de fort bonne heure, il avoit plû à outrance, & il avoit tonné effroyablement quantité de fois, de sorte qu'on se croyoit exempt d'un ouragan. Mais la pluye recommença avec plus de force que de coûtume le Dimanche deuxième Octobre, mêlée de grains de vent furieux avec de grands coups de tonnerre: elle dura ainsi sans presque discontinuer jusqu'au Vendredi septième qu'elle cessa tout à coup sur les six heures du matin.

Nous crûmes alors que tout étoit fini, & je me préparois à remettre mon Eglise en état d'y dire la Messe. Car dès le Lundi l'apparence d'un ouragan me faisant craindre que le comble de l'Eglise ne fût emporté, parce que toute la nef & une partie des Chapelles n'étoient fermées que par des balustres sans contrevents, j'avois à tout hazard retiré le Très-Saint Sacrement du Tabernacle, & je l'avois ferré le plus décemment qu'il m'avoit été possible dans une grande armoire que

j'avois couverte avec un tapis, & par des- 1695.  
sus avec une toile cirée bien clouée. J'a-  
vois fait contrebouter l'armoire avec de  
bonnes pieces de bois, & j'avois ajusté  
des planches par dessus, afin que si le com-  
ble venoit à tomber, il n'arrivât aucun  
accident à ce que j'y avois renfermé. J'é-  
tois donc prêt à remettre toutes choses en  
leur place, & j'avois déjà fait appeller  
mon Sacristain quand j'entendis que le  
vent recommençoit à souffler avec plus  
de violence qu'il n'avoit encore fait. Pour  
lors on ne douta plus que nous n'eussions  
un ouragan de vent dans toutes les for-  
mes, après avoir essuyé un déluge d'eau  
avec beaucoup de vent & de tonnerre les  
cinq jours précédens. Je me retirai dans  
ma maison; mais mon voisin M. du Roy  
m'envoya prier d'aller passer le mauvais  
tems avec lui, parce qu'il me croyoit  
plus en sûreté dans sa maison que dans la  
mienne. Il fallut monter à cheval pour  
m'y rendre, & m'y tenir en embrassant  
le col du cheval, sans quoi le vent m'au-  
roit emporté. Je n'aurois pourtant pas  
pris de voiture pour faire un trajet d'en-  
viron trois cens pas qu'il y avoit de ma  
maison à la sienne si le chemin avoit été  
praticable; mais la savanne quoique fort  
élevée & fort en pente, étoit comme une



282 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1695. mer, où les élévations du terrain paroif-  
soient comme de petites Isles, tout le  
reste étant couvert de plus de deux pieds  
d'eau qui couloit comme un torrent. J'ar-  
rivai enfin chez mon voisin, & j'y passai  
le reste de la journée & toute la nuit. Mes  
gens se baricaderent de leur mieux dans  
ma maison. Le fort du vent commença  
sur les deux heures après midi par le Sud,  
il vint au Sud-Oüest, puis à l'Oüest, il  
fauta au Nord sur les sept heures, & ache-  
va le tour du compas avec la même vio-  
lence sur les quatre heures après minuit,  
à ce qu'on me dit, car je m'étois mis  
dans un hamac sur les dix heures, où je  
m'endormis si bien que je ne sentis &  
n'entendis rien de tout ce qui se passoit;  
je ne me réveillai que sur les cinq heures,  
quand tout étoit presque achevé. Il est  
vrai que de tems en tems le tonnerre me  
faisoit tressaillir, & que je me réveillais  
quelquefois en sursaut, quand le chan-  
gement du vent faisoit trembler & cra-  
quer la maison plus qu'à l'ordinaire; mais  
je me rendormois dans le moment, ce  
qui fit dire à tout le monde que j'avois  
peut être été le seul de toute l'Isle qui eût  
dormi pendant cette effroyable nuit.

Le vent & la pluye durèrent encore  
jusqu'à neuf heures, mais d'une maniere

modérée, ce qui ne paroïssoit rien en 1695. comparaisoñ de ce qu'on avoit ressenti pendant la nuit. A midi l'horison fut clair de tous côtez. Le vent ordinaire d'Est commença à souffler, & le plus beau tems du monde succeda au plus affreux que l'on eût vû depuis bien des années. Mais il ne repara pas les dommages infinis que l'ouragan avoit causé. C'étoit une chose pitoyable de voir les arbres abbatus les uns sur les autres, ceux qui étoient demeurez sur pied sans feüilles & sans branches, les cannes & les maniocs arrachez, les cacoyeres presque ruinées, les maisons renversées ou découvertes, les chemins rompus : les endroits les plus unis réduits en fondrières & en ravinages : les animaux les plus domestiques étoient devenus sauvages, ils regardoient avec effroi de tous côtez, & sembloient ne plus reconnoître les lieux où ils étoient tous les jours, & veritablement ils n'étoient plus reconnoissables, car on ne pouvoit rien ajoûter à la désolation qu'on voyoit de tous côtez. Dieu conserva mon Eglise pour laquelle je craignois extrêmement ; elle en fut quitte aussi-bien que ma maison pour quelques rangs d'essentes qui furent emportées avec les planches du faitage. La Cabesterre souffrit beaucoup,

1695. mais ce fut encore toute autre chose à la basse-terre & au fort Royal. Notre Couvent du Mouillage qui en ce tems-là n'étoit que de bois, & fort vieux, pensa être emporté par une ravine d'eau qui tomboit du morne au pied duquel il étoit bâti: il fut presque entièrement découvert aussi bien que l'Eglise.

Pendant que le vent étoit à l'Oüest il fit tellement enfler la mer & la porta avec tant de violence contre la terre, qu'elle emporta une batterie de huit canons qui étoit à l'embouchure de la riviere Saint Pierre, elle ruina une partie des murailles du Fort, les logemens du Général, avec l'angle du côté de l'Oüest. Six ou sept vaisseaux & quantité de barques vinrent à la côte, où la plupart furent mis en piece. Toute cette grande & longue rue qu'on appelloit la Gallere, de plus de sept à huit cens pas de long, fut tellement ruinée qu'on ne pouvoit pas connoître le lendemain les lieux où il y avoit eu des maisons, tant la mer y avoit apporté ou découvert de grosses roches. De toutes les maisons qui formoient ce quartier, il n'en resta que trois ou quatre, avec le magasin de la Compagnie de Guinée, & un autre qui ayant de gros murs en forme d'éperons pour soutenir les terrasses qui



étoient devant leurs portes ; rompirent la violence de la mer , & se garantirent ainsi de sa fureur & de son impétuosité. 1695.

Il me semble avoir déjà remarqué que la plûpart des arbres de l'Amerique ont peu de racines en terre , & qu'ils ne sont soutenus que par de grandes cuisses dont les extrémités semblent plutôt ramper sur la terre que d'y pénétrer suffisamment pour y prendre de la nourriture ; en effet , elles n'y entrent pas de la profondeur d'un pied. Il y avoit une infinité d'arbres de cette sorte que le vent avoit arrachez , qui étant renversés sur le côté faisoient comme des murailles, tant ces grandes cuisses remplies de terres entre les fentes des racines étoient droites & hautes. J'ai vû avec étonnement des arbres de plus de deux pieds de diametre coupez par la moitié , & emportez à plus de mille pas du reste de leur tronc.

La premiere chose à laquelle il fallut penser , fut la réparation des chemins. Ma Paroisse eut beaucoup à travailler , parce que presque toutes les habitations étant séparées les unes des autres par des rivières ou par des ravines extrêmement profondes , la pluie avoit tellement gâté & dégradé les chemins , qu'ils étoient impraticables.

1695. Tout le bien que produisit cet ouragan à ceux qui n'avoient pas grand'chose à perdre comme moi, fut que pendant la pluye qui précéda l'ouragan, les endroits des savannes & des jardins qui n'étoient pas inondés, étoient couverts d'une infinité d'oiseaux de mer & de riviere, comme canards sauvages, poules d'eau, pluviers, cercelles & alouettes de mer qu'on tuoit par les fenêtres en telle quantité qu'on vouloit.

Précaution pour conserver les arbres fruitiers.

Mon jardin souffrit un peu de ce mauvais tems, mais beaucoup moins qu'il n'auroit fait sans la précaution que j'avois eu de mettre quatre ou cinq cordes à la naissance des branches des arbres que je voulois conserver avec plus de soin, & d'amarer les bouts à des piquets que j'avois fait enfoncer bien avant en terre. Le vent faisoit ployer les arbres, mais les cordes les soutenoient de sorte que je n'en perdis aucun.

Le Dimanche 9. Octobre, je dis la Messe assez tard, pour donner le tems à mes Paroissiens de s'assembler, parce que les chemins ne permettoient pas qu'on pût aller à cheval, ni qu'on marchât fort vite.

Oiseaux qui quittent la Martini-que.

Nous nous appercûmes ce jour-là qu'il passoit beaucoup d'oiseaux comme per-

roquets , grives , ramiers & autres , qui prenoient la route de la Dominique , qui n'est éloignée du Macouba que de sept lieues. Les perdrix , les tourterelles & les ortolans prenoient aussi le même chemin ; mais quand ils avoient un peu volé sur la mer , ils revenoient vers la terre si las & si fatiguez qu'ils tomboient sans avoir la force de se relever , de sorte qu'on les prenoit à la main. J'en pris moi-même quelques-uns. C'auroit été prodiguer sa poudre que de les tirer dans ce tems-là.

La raison qui obligeoit tous ces oiseaux à changer de demeure , est qu'ils ne trouvoient plus de graines dans les bois pour se nourrir. Ceux de nos quartiers croyoient apparemment en trouver à la Dominique , qui est la terre la plus voisine , & ceux de la Dominique pensoient en trouver dans nos quartiers , de sorte que le jour suivant nous vîmes des nuages de ramiers , de perroquets & de grives qui venoient de la Dominique ou qui en revenoient si abbatus par la faim & par la fatigue , que quelques - uns tomboient dans la mer , d'autres sur le sable , d'autres dans nos savannes , & d'autres enfin qui n'avoient pas la force de se tenir sur les branches des arbres où ils se posoient en arrivant. Nos habitans se vangerent sur



1695. ces pauvres oiseaux des dommages que l'ouragan leur avoit causé, ils en firent un carnage épouvantable. Il y eut de mes Paroissiens qui en salèrent des barils entiers. Je suivis l'exemple des autres, & j'en fis une assez bonne provision, tant de ceux que je tuai, que de ceux dont on me fit présent. Mais la quantité que j'en avois m'auroit été inutile, si on ne m'avoit pas appris le secret de les conserver en les marinant comme je vais le dire. Je ne parle que des ramiers, car pour les grives, les perroquets, les perdrix & autres plus petits oiseaux, il est rare qu'on se donne la peine de les mariner. Pour les ramiers après qu'ils sont plumez, vuidez & flambez, on les met à la broche où on leur donne environ le tiers de leur cuisson, après cela on les fend en deux, on leur coupe la tête & les pieds, & on ôte tous les dedans qui sont attachez aux côtes. On met une couche de sel pilé environ d'un demi-doigt d'épaisseur, dans le fond d'une jatte de terre vernissée, ou dans un baril bien étanché : on couvre le sel de feuilles de bois d'inde seches, & on arrange dessus les moitiés des ramiers les unes à côté des autres, en les saupoudrant avec du sel, du poivre & de la graine de bois d'inde battus ensemble. On fait

Maniere  
de con-  
server les  
ramiers  
en les  
mari-  
nant.

fait sur cette couche de ramiers une autre 1695.  
couche de feüilles de bois d'inde , sur laquelle on étend d'autres moitez de ramiers que l'on saupoudre comme les premiers , continuant ainsi tant que le vaisseau soit plein , ou du moins tant qu'on a de ramiers ; après quoi on le remplit de vinaigre , & on le couvre. De cette maniere les ramiers se conservent dans toute leur bonté une année entiere & même davantage. J'en accommodai ainsi environ deux cens , qui se conserverent si bien , que j'en mangeai à mon retour de la Guadeloupe plus de huit mois après les avoir marinez , & je les trouvai aussi frais & aussi bons que le premier jour. Lorsqu'on les tire du baril , il faut les bien laver dans de l'eau tiede , & les y laisser tremper environ un quart d'heure , & ensuite les laver & les laisser tremper autant de tems dans de l'eau fraiche , & après qu'il sont égouttez & essuyez , achever de les faire cuire comme on le juge à propos soit sur le gril , soit en compotte. Il semble qu'ils viennent d'être tuez. Si au lieu de les mettre dans du vinaigre , on pouvoit les mettre dans du saindoux , comme on met les cuisses d'oyes en France dans leur propre graisse , je croi qu'ils se conserveroient encore mieux.

1695. L'ouragan dépeupla presque entièrement nos Isles de perdrix & de grives, & l'on fut près de trois ans sans en voir comme on en voyoit auparavant.

Tourterelles & ortolans de l'Amerique.

Les tourterelles ne se trouvent gueres que dans les endroits écartez où elles sont peu chassées. Celles de l'Amerique m'ont paru un peu plus grasses que celles de France qui sont en échange bien plus grosses que celles de l'Amerique.

Quand on va dans les Isles qui sont aux environs des Isles, dans le tems que les tourterelles font leurs petits, on en prend beaucoup de jeunes avec des filets, on les nourrit dans de grandes cages comme des volieres. Elles s'y engraisent parfaitement bien; cependant les connoisseurs prétendent qu'elles n'ont jamais le goût si fin que celles qui vivent en liberté. Il est presque impossible de les apprivoiser, quelque soin qu'on se donne, elles sont toujours sauvages. Celles qui vivent en liberté se nourrissent en certains tems de prunes de monbin & d'olives sauvages, dont les noyaux leur demeurent assez long-tems dans le jabot; ce qui a fait penser à quelques personnes qu'elles mangeoient de petites pierres. Elles sont ordinairement fort grasses & d'un très-bon goût.

Les oiseaux à qui nos insulaires ont



donné le nom d'ortolans, ne sont que des 1695.  
tourterelles d'une espece beaucoup plus  
petite que celles dont je viens de parler.  
Ils sont à peu près de la grosseur d'une  
caille : leur plumage est gris cendré, le  
dessous de la gorge tire un peu sur le roux.  
Ils vont toujours couplez. On en trouve  
beaucoup dans les bois, ils aiment à voir  
le monde, se promenant dans les chemins  
sans s'éfaroucher, & quand on les prend  
jeunes ils deviennent très-privez. Ce sont  
des pelotons d'une graisse qui a un goût  
excellent.

---

## CHAPITRE XVI.

*Arrivée d'un Supérieur Général des Mis-  
sions des Jacobins. On transporte à Saint  
Domingue la Colonie Françoisse de l'Isle  
de Sainte Croix.*

**L**E Lundi second jour de Janvier  
1696. il arriva au Fort saint Pierre  
une flotte de vaisseaux Marchands escor-  
tez par trois navires de guerre. Il y avoit  
sur cette flotte un nouveau Supérieur Gé-  
néral de nos Missions. C'étoit le Pere  
Pierre Paul qui avoit été autrefois Su-  
périeur de notre Mission de la Marti-

1696.

nique, Religieux de mérite, de beaucoup de zele, & d'une charité pour les pauvres, qui auroit servi de modele à tout le monde, si elle avoit été accompagnée de prudence & de discretion. J'ai parlé de lui dans le cinquième Chapitre de ma première Partie. M'étant trouvé à la Basseterre quand il arriva, avec la plûpart de nos Peres qui étoient venus pour rendre les visites du nouvel an aux Puissances; nous nous assemblâmes pour voir de quelle maniere nous pourrions l'empêcher de dissiper le bien de la Mission par ses charitez indiscrettes. Je fus chargé de lui en parler, & quoique je visse bien que cela me mettroit mal dans son esprit, le bien commun l'emporta sur toute autre considération. Je l'allai trouver dans sa chambre: & après lui avoir fait le détail de l'état pitoyable où étoit le temporel de notre Mission, je lui dis que tous les Religieux m'avoient chargé de le prier de ne plus faire de charitez avec des billets de sucre, parce que nous n'étions pas en état de les payer, & qu'il s'en falloit encore beaucoup que ceux qu'il avoit faits autrefois fussent acquittez. Car il est bon de se souvenir de ce que j'ai dit ci-devant que sa coûtume étoit de faire des billets de sucre payables au porteur, & de les

distribuer à ceux qui lui demandoient 1696.  
l'aumône, & particulièrement à de cer-  
taines femmes de mauvaise vie qu'il vou-  
loit retirer du crime en leur fournissant  
dequoi vivre. Le motif de ces aumônes  
ne pouvoit être meilleur; mais il falloit  
auparavant supputer si notre sucrerie qui  
étoit des plus médiocres, pouvoit faire  
autant de sucre qu'il écrivoit de billets,  
& c'étoit justement dequoi il ne s'étoit  
jamais embarrassé. Je le suppliai donc  
fortement de ne plus se donner cette  
peine, & qu'en échange nous lui remet-  
trions toutes les aumônes dont nous au-  
rions la disposition pour les distribuer  
lui-même comme il jugeroit à propos,  
à quoi il pouvoit encore ajouter les  
retributions de ses Messes Il me pa-  
rut assez content de ces propositions,  
& me promit de se conformer à ce que la  
Mission souhaittoit de lui. Cependant je  
crus entrevoir que cette gêne lui déplai-  
soit; je le dis à mes Confreres en leur  
rendant compte de la commission dont  
ils m'avoient chargé, qui conclurent tous  
qu'il ne feroit pas long séjour à la Mar-  
tinique. Nous vîmes dès le lendemain  
que nous avions pensé juste, car il nomma  
pour Supérieur de la Mission de la Mar-  
tinique le Pere Caballon, avec la qualité



1696. de Provicaire Général & de Vice-prefet Apostolique pendant son absence, & en cas de mort, jusqu'à ce que le Reverend Pere Général y eût pourvû. Il nous déclara qu'il partiroit avec les vaisseaux qui alloient prendre la Colonie de sainte Croix pour la porter à Saint Domingue, où il demeureroit jusqu'à ce qu'il eût établi l'ordre necessaire dans cette Mission. Il avoit amené avec lui trois Religieux, sçavoir le Pere Rosier qui s'en étoit retourné en France au commencement de 1694. le Pere Noguét, & le frere aîné du Pere Romanet dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires.

M. du  
Maitz  
Intendât  
reçoit  
son con-  
gé pour  
revenir  
en Fran-  
ce.

Monsieur du Maitz de Goimpy notre Intendant reçût par cette flotte le congé qu'il avoit demandé pour retourner en France, après que Monsieur Robert qui avoit été nommé en sa place seroit arrivé. Il eut sujet d'être content de la lettre qu'il reçût de la part du Roi, qui étoit toute pleine de l'estime qu'on avoit pour lui, à cause des importans services qu'il avoit rendus pendant une Intendance de plus de douze ans.

Notre Supérieur Général destina le P. Noguét pour être le premier Curé d'une nouvelle Paroisse qu'on vouloit établir à la Guadeloupe, au quartier de la Pointe-

noire , & le Pere Rosier pour la Paroisse du cul-de-sac Robert , & s'embarqua avec le Pere Romanet son Compagnon sur les vaisseaux qui alloient prendre la Colonie de Sainte Croix , pour la porter à Saint Domingue afin d'augmenter celle de cette Isle. Ils partirent le quinze Janvier.

Il étoit difficile de pénétrer les raisons qu'on avoit d'abandonner cette Isle, dont la Colonie qui étoit établie depuis soixante ans , étoit alors dans un état florissant , après avoir coûté de très-grandes sommes , & consommé une infinité de personnes qui étoient périés dans le commencement de son établissement ; car c'est une règle générale & presque infaillible que les premiers qui défrichent une terre n'en jouissent pas , parce qu'ils sont atteints de maladies dangereuses , & le plus souvent mortelles. En effet , rien n'est plus à craindre que les exhalaisons qui sortent des terres nouvellement découvertes , défrichées & cultivées. Il y avoit encore dans ces commencemens une incommodité qui a causé la mort à bien des gens , c'étoit le manque d'eau douce , parce que cette Isle étant une terre plate , unie & sans aucune montagne un peu considérable , il y avoit par conséquent

Entrant  
porte la  
Colonie  
de Sainte  
Croix à  
S. Do-  
mingue.



1696. peu de fontaines. On n'y trouvoit qu'une seule riviere assez petite, dans laquelle la mer montoit assez haut pour la rendre presque inutile aux habitans. On avoit remedié à ces défauts par des citernes qu'on avoit faites dans toutes les habitations, de sorte qu'excepté les fièvres qu'elles attaquoient les nouveaux venus, on y jouïssoit d'une très-bonne santé; la chasse & la pêche y étoient abondantes, le sucre & les autres denrées y venoient en perfection, & la Colonie se fortifioit tous les jours. Mais pour son malheur elle étoit obligée de vendre ses sucres & autres marchandises aux Danois de l'Isle Saint Thomas, pour avoir les choses dont elle

Raisons  
que la  
Cour a  
euë pour  
transporter la Co-  
lonie de  
Sainte  
Croix à  
S. Do-  
mingue.

ne pouvoit pas se passer, & qu'elle ne pouvoit pas esperer des François, parce que les vaisseaux Marchands ne se ris-quoient pas pendant la guerre de descendre si bas, à cause qu'ils auroient pû être enlevez à la rade, ou espiez par les ennemis & ensuite pris au débouquement. Cependant cette necessité absoluë d'avoir recours aux étrangers, servit de prétexte aux Intéressés dans les Fermes du Roi pour se plaindre que ce transport des sucres chez les Danois diminuoit considérablement leurs droits d'entrée. On en fit un crime à ces pauvres habitans, &



on s'en servit pour appuyer les demandes 1696.

du Gouverneur de Saint Domingue qui faisoit tous ses efforts pour augmenter sa Colonie aux dépens de toutes les autres.

J'ai scû par le retour d'un bon nombre d'habitans qui aimerent mieux remonter aux Isles du Vent , que de demeurer à Saint Domingue , que les trois vaisseaux étant arrivez à Sainte Croix , le Commandant fit publier les ordres de la Cour , qui ordonnoit à tous les habitans de s'embarquer avec leurs effets pour aller s'établir à Saint Domingue , où on leur devoit donner des terres à proportion de leurs forces. Il fallut obéir : mais comme ces trois vaisseaux & deux ou trois barques qu'ils avoient avec eux ne suffisoient à peine qu'à porter les personnes dont la Colonie étoit composée , les Officiers subalternes les vexerent d'une étrange maniere quand il fallut embarquer leurs effets. Ils affectoient de ne point trouver de place pour les meubles & les marchandises : de sorte que pour en embarquer une partie , les Propriétaires étoient obligez de leur vendre l'autre au prix qu'ils en vouloient donner ; les acheteurs étant bien sûrs de les leur revendre ou à d'autres gens de Saint Domingue bien plus cher qu'ils ne l'avoient acheté. On laissa dans

1696. l'Isle les chevaux, les bêtes à corne & à laine; on mit le feu aux maisons, on démolit le Fort, & on mit à la voile. Nous embarquâmes nos esclaves qui étoient au nombre de quatre - vingt - quatre grands ou petits, avec ce que nous pûmes des attirails de notre sucrerie. Cela a servi à faire l'établissement que nous avons à Leogane, dont nous avons été obligez d'acheter le fond, que la Mission de la Guadeloupe a payé pour la plus grande partie.

Pendant le peu de jours que notre Supérieur Général demeura à la Martinique, le Religieux qui avoit soin de notre habitation de la Guadeloupe le vint voir, & lui proposa de faire un moulin à eau à une habitation que nous avons à une lieue du bord de la mer, dans le quartier appelé le Marigot. On ne manqua pas de jeter les yeux sur moi pour conduire cet ouvrage, & on me pressa fortement de m'en charger. J'eus toutes les peines du monde à m'y résoudre, parce que depuis la mort du Pere Caumels, j'avois entièrement perdu les idées qu'on m'avoit inspirées de gouverner notre temporel, résolu de me borner au soin de ma Paroisse & d'employer le reste de mon tems à l'étude. Mais enfin il fallut malgré moi com-

mencer cette pénible carrière, & quitter 1696.  
ma solitude & mon repos, sous la promesse que le Supérieur me fit de me rendre ma Paroisse sitôt que j'aurois vû ce qu'on pouvoit faire à la Guadeloupe, & que j'aurois tracé l'ouvrage, si je ne voulois pas l'exécuter entierement. On me permit de charger du soin de ma Paroisse qui je voudrois de nos Peres, afin que je fusse sûr que ce que j'y laissois seroit bien entretenu & bien conservé. Je priai le P. Etienne Astrucq de me rendre ce service; nous étions bons amis, & je le connoissois très-capable de contenter parfaitement bien mes Paroissiens; & je me préparai au voyage de la Guadeloupe.

---

## CHAPITRE XVII.

*L'Auteur part pour la Guadeloupe. Description des Barques, Brigantins & Corvettes dont on se sert aux Isles.*

**J**E partis du Fort Saint Pierre de la Martinique le Jeudi premier jour de Mars, dans une fregate de dix-huit canons, fort bonne voiliere, qui étoit venuë de Brest aux Isles exprès pour faire la course. Monsieur Auger ci - devant



1696. Gouverneur de Marie-galante, se servit de cette occasion pour aller prendre possession du Gouvernement de la Guadeloupe qui comprend la Grande-terre, les Saints, & la Desirade. Ce fut dans ce voyage que je commençai à le connoître, & à lier avec lui une amitié qui a duré jusqu'à sa mort, malgré les mouvemens que se font donner bien des gens pour la rompre. Nous fûmes pris de calme, comme cela est assez ordinaire, devant la grande savanne de la Dominique. C'est un terrain uni de quinze cens à deux mille pas de large, qui fait justement le milieu de l'Isle, & la moirié du chemin de la Martinique à la Guadeloupe. On compte trente lieuës de la pointe de Saint Martin de la Martinique, à la pointe du vieux Fort de la Guadeloupe. La grande savanne est justement au milieu de cet espace, & fait la moitié de la Dominique, à qui on donne quinze lieuës de long de ce côté-là.

Situatio  
& lon-  
gueur de  
l'Isle de  
la Domi-  
nique.

Il ne faut pas confondre l'Isle de la Dominique avec celle de saint Domingue comme font quelques écrivains peu instruits de la langue Espagnole, d'où les noms de ces Isles sont dérivez. La Dominique ou la Dominica signifie l'Isle du Dimanche, parce qu'elle fut découverte

Differen-  
ce entre  
la Domi-  
nique &  
S. Do-  
mingue

un Dimanche , & celle de Saint Domin- 1696.  
gue ou San-Domingo , signifie l'Isle de  
Saint Dominique. On l'avoit d'abord ap-  
pellée la petite Espagne ou Hispaniola ,  
mais après la découverte de la Terre-fer-  
me dont une partie fut nommée la nou-  
velle Espagne , l'Isle appelée la petite  
Espagne n'eut plus d'autre nom que celui  
de Saint Dominique qui étoit celui de sa  
ville capitale.

Comme nous étions assez près de terre  
le Vendredi matin , il vint à nous une  
pirogue de Caraïbes qui nous aborda ,  
après s'être bien assurez que nous étions  
François. Il furent ravis d'y trouver  
Monsieur Auger , & d'apprendre qu'il  
étoit Gouverneur de la Guadeloupe. Ils  
retournerent aussi-tôt à terre pour en don-  
ner avis aux autres Caraïbes qui vinrent  
en grand nombre le voir , lui témoigner  
leur joye , & lui promettre qu'ils vien-  
droient traiter dans son Isle , & qu'ils lui  
apporteroient des Anglois avec lesquels  
eux & nous étions en guerre. Ils connois-  
soient Monsieur Auger depuis long-tems  
& l'aimoient , parce que quand il étoit  
Gouverneur de Marie galante , il les re-  
cevoit bien , les protegeoit & les faisoit  
bien boire ; ce qui est chez eux de tous les  
bienfaits le plus estimé , & dont on se

1696. souvient plus long-tems. Ils apportèrent des fruits, des crabes & des volailles dont on traita avec eux. Après qu'on les eût bien fait boire, ils s'en retournerent fort contents. Nous profitâmes du vent de terre qui vint sur le soir, qui nous porta presque jusqu'à la pointe du Nord, où le calme nous reprit, & nous fit un peu dériver. Le Samedi matin nous louvoyâmes pour nous approcher des Saintes, ou pour parler plus juste, des Saints. Ce sont trois petites Isles, dont celle qui est sous le vent & à l'Ouest, s'appelle la terre de Bas, & celle qui est à l'Est la terre de Haut. La troisième qui est à une moyenne distance des deux autres, ne paroît que comme un grand rocher qui n'est pourtant pas inutile, puisqu'il aide à former un très-bon Port. Il y a environ quatre-vingt-dix habitans portant armes dans ces deux Isles; le Capitaine qui les commande est comme Subdelegué du Gouverneur de la Guadeloupe de qui ces Isles dépendent.

Dès qu'on nous apperçût de la pointe du vieux Fort qui est à deux lieues au vent du Bourg & du Fort de la Basse-terre de la Guadeloupe, on en donna avis par deux coups de canon, afin que les habitans se missent sous les armes pour re-



cevoir leur Gouverneur , qu'on sçavoit 1696.  
être dans le bâtiment qui paroissoit, parce qu'une barque Flibustiere qui étoit partie avec nous de la Martinique , en avoit donné avis à Monsieur de la Malmaison, Lieutenant de Roi qui commandoit en l'absence du Gouverneur.

Il ne faut pas s'étonner que cette barque qui étoit partie avec nous, fût arrivée avant nous. Car quoique notre fregate fut une très-bonne voiliere, il y a une très-grande difference pour le fillage entre les bâtimens à voiles quarrées comme étoit notre fregate , & les barques dont nous nous servons aux Isles qui sont à voiles latines , & d'une toute autre maniere que celles qu'on voit sur les côtes de l'Océan d'Europe , & sur la Méditerranée.

Nos barques des Isles ont leurs voiles disposées de maniere , qu'au lieu que les bâtimens à voiles quarrées ont besoin de cinq airs de vent pour naviger , elles n'en ont besoin que de deux ou de deux & demi tout au plus ; c'est pour cela qu'elles ne sont pas obligées de faire tant de bordées , parce qu'elles prennent le vent bien plus près que tout autre sorte de bâtiment. De quelque grandeur que soient nos barques , elles n'ont jamais qu'un mât droit. On les appelle quelquefois sim-

1696. plement bateaux ; les Espagnols les nomment balandres. La vergue , qn'on appelle aussi le guy est attachée par un bout à un anneau de fer qui est cloué dans le mât à sept ou huit pieds au dessus du pont, faisant un angle droit avec le mât. La voile est triangulaire , le plus petit côté est attaché à la vergue ; celui qui forme l'angle droit avec le côté attaché à la vergue, est joint au mât par des cercles de bois passez dans le mât qui coulent tout le long, par le moyen desquels on élève la voile à telle hauteur qu'on veut , car on prend les ris par le bas de la voile , & non par le haut comme on fait aux voiles quarrées. Le haut de la voile n'est pas pointu , mais coupé parallèlement à la vergue , & attaché à une petite vergue , dont le bout échancré en demi cercle s'emboîte & coule le long du mât. On appelle cette vergue une corne. Il y a une manœuvre à son extrémité qu'on appelle balancine , qui aide au hissas à lever la voile & à tenir la corne en état , afin qu'elle soit toujours parallèle au guy. Il part de la tête du mât deux manœuvres ou cordes , dont l'une est frappée à la naissance du beaupré entre les bittes , & l'autre à la tête du beaupré. Dans la premiere sont passez les anneaux qui soutiennent une petite voile

Descrip-  
tion des  
barques  
dont on  
se sert à  
l'Ameri-  
que.

EPJCB



*Corvette .*



*Brigantin .*



*Barque .*



triangulaire, qu'on appelle le trinquet, 1696.  
& dans la seconde ceux d'une autre voile  
aussi triangulaire nommée le foc. Quel-  
quefois on allonge le beaupré avec une  
perche pour fraper à son extrémité une  
troisième manœuvre qui porte un faux  
foc.

On voit aisément par ce que je viens de  
dire, que ces bâtimens doivent être ex-  
cellens pour aller au plus près du vent,  
& qu'ils sont fort aisez à manœuvrer.  
Par exemple, pour virer de bord il ne  
faut que traverser le foc & le trinquet,  
pendant qu'on pousse la barre au vent,  
& qu'on largue l'écoute de la grande voile,  
parce que dans ce moment le vent la prend  
par le revers, & la jettant de l'autre côté  
fait virer le bâtiment.

On voit encore assez que la voile étant  
parallele au mât, le vent agit assez sur  
elle, pour peu qu'il s'éloigne de la per-  
pendiculaire, ce qui suffit pour pousser  
la barque en avant; & c'est ce qui ne se  
peut pas trouver dans les bâtimens à voiles  
quarrées, où les voiles ne peuvent jamais  
être parallèles aux côtes.

Les meilleures de ces barques se font à  
la Vermude, Isle Angloise qui est par les  
32. degrez & demi de latitude Nord.  
Outre qu'il se trouve dans ces Isles des

Utilité  
de ces  
barques;  
& la fa-  
cilité de  
les ma-  
nœuvrer

Les bar-  
ques de  
Vermude  
sont les  
meilleu-  
res voi-  
lières.



— 306 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. constructeurs très-habiles pour ces sortes de bâtimens, ils ont encore abondance de bois d'Acajou, que les Espagnols & Anglois appellent par honneur cedre : bois très-liant & très-leger, & qu'on prétend ne craindre ni la pourriture ni les vers.

Il est vrai que quand nos Corsaires en prennent qui ne font que sortir de la Vermude, ils les trouvent fort mal équipées, n'ayant pour l'ordinaire que de vieilles voiles & des cordages de mahot ; mais ils les ont bien-tôt équipées sans qu'il leur en coûte rien, & véritablement elles méritent bien qu'on fasse cas d'elles, car elles sont d'excellentes voilières.

Ils s'en fait aussi à la Jamaïque, où l'acajou ou cedre est fort commun, mais elles n'arrivent pas à la perfection & à la vitesse des Vermudiennes. Elles ont ordinairement peu de canons. Celle que j'ai vûë qui en portoit davantage, appartenoit à Monsieur de Codrington, Général des Isles Angloises sous le vent, c'est-à-dire, d'Antigues, Nieves, Monsarrat, la Barboude, Paneston, les Vierges, & partie de Saint Christophle. Elle avoit quatorze canons.

Nos Flibustiers en ont pris quelquefois qui avoient dix canons, mais ils en diminuent le nombre quand ils les arment.



Ils n'y en laissent jamais plus de six, étant 1696.  
persuadez que quatre fusils font plus  
d'exécution qu'un canon; au contraire des  
Anglois qui comptent beaucoup plus sur  
leur canon que sur leur mousqueterie.

Les Anglois ajustent les poupes de leurs  
barques avec bien de la propreté; ils y  
menagent des chambres, des cabanes,  
& mille autres commoditez que les Fran-  
çois negligent fort mal à propos, & sur  
tout nos Flibustiers qui abbattent toutes les  
chambres, afin d'avoir plus de place  
pour ranger leur mousqueterie.

Nous avons encore deux autres sortes  
de bâtimens que l'on employe à faire la  
course; ce sont les brigantins & les cor-  
vettes: car pour les bâtimens à trois mâts  
comme sont les vaisseaux, à moins qu'ils  
ne viennent exprès de France, nos Cor-  
saires s'en servent peu, ou pour parler  
plus juste, point du tout. J'ai vû très-sou-  
vent qu'ils ont pris de bons vaisseaux de  
trente & quarante canons, & même da-  
vantage, qu'ils auroient pû armer, qu'ils  
ont mieux aimé vendre à très-vil prix, &  
continuer à faire la course dans leurs pe-  
tits bâtimens, & cela pour deux ou trois  
raisons. La premiere, parce qu'il y a beau-  
coup de manœuvre à un vaisseau, & que  
par conséquent il y a beaucoup à travailler

Les Fli-  
bustiers  
veulent  
peu de  
canons  
dans  
leurs bâ-  
timens.

1696. & c'est dont les Flibustiers ne veulent pas entendre parler. Ils n'aiment qu'à se battre pour gagner de l'argent, qu'ils dépensent aussi facilement & en aussi peu de tems qu'ils l'ont gagné. La seconde, que les gros bâtimens consomment beaucoup d'argent pour les équiper, & qu'il faut un plus grand nombre d'hommes pour les monter, ce qui diminuë considérablement le lot ou la part de chacun d'eux. Et enfin, parce qu'ils ne sont jamais si bons voiliers ni si fins bouliniers que les petits bâtimens, & sur tout les barques; car comme il est du devoir d'un Corsaire de reconnoître tout ce qu'il voit à la mer, il est aussi de sa prudence de se pourvoir d'un bâtiment avec lequel il puisse se tirer promptement de dessous le feu d'un bâtiment qui seroit trop fort pour lui, & où il n'y auroit que des coups à gagner.

Descrip-  
tion du  
brigantin.

Les brigantins n'ont que deux mâts droits, & leur beaupré qui sert à soutenir les manœuvres du trinquet & du foc, quand le tems permet de se servir de ces deux voiles; ils portent aussi la sivadriere comme les autres bâtimens à voiles quarrées. Le mât d'avant ou de misene, porte deux voiles quarrées; sa misene & son hunier. Le grand mât a une voile latine coupée, attachée & qui se manœuvre

comme celles des barques que je viens de 1696.  
decrire, avec un hunier quarré au dessus.

La corvette ne differe du brigantin De la  
qu'en ce que toutes ses voiles sont quar-  
rées. corvette.

Nous arrivâmes devant le Bourg de la  
Basse terre de la Guadeloupe sur les trois  
heures après midi. Je descendis avec  
Monsieur Auger dans la chaloupe de la  
frégate, qui ne manqua pas de le saluer <sup>Recep-  
tion du</sup>  
d'onze volées de canons, auxquelles le <sup>Gouver-  
neur de</sup>  
canon de toutes les batteries répondit en <sup>la Guade-  
loupe.</sup>  
même tems. On fit une seconde décharge  
quand il mit pied à terre : celle-ci fut  
accompagnée de la mousqueterie des Mi-  
lices & de la garnison. Il fut reçu au bord  
de la mer par le Lieutenant de Roi, à la  
tête des Officiers & des Conseillers qui se  
trouverent à portée de se rendre au Bourg.  
Les Carmes, les Jesuites, les Capucins,  
les Religieux de la Charité & nos Peres  
ne manquerent pas de le venir com-  
plimenter. Je l'accompagnai jusqu'au  
Fort, où il s'étoit fait préparer son loge-  
ment. Il me pria de venir dîner le lende-  
main avec les Officiers de la fregate qui  
nous avoient passez. On fit une troisième  
décharge de canon & de mousqueterie  
quand il entra au Fort, ce qui termina la  
cérémonie. La fregate ayant mouillé dans



1696. ce tems-là, salua la Forteresse de sept coups de canon, auxquels Monsieur Anger fit répondre par cinq volées.

## CHAPITRE XVIII.

*Description du Bourg de la Basse - terre du Fort, des Eglises & des Couvents & du quartier appelle le Baillif.*

**L**Es Peres Carmes me donnerent un cheval pour me porter à notre habitation qui est à une petite lieue du Bourg. On passe en y arrivant une assez grosse riviere, qu'on appelle la riviere de Saint Louis, & plus communément la riviere des Peres. Depuis que les Anglois eurent ruiné notre Couvent dans l'irruption qu'ils firent à la Guadeloupe en 1691, nous avons bâti une maison de bois au milieu de la savanne, environ à cent pas de la sucrerie. C'étoit un très-petit bâtiment : j'étois aussi bien logé au Macouba à une chambre près, que tous nos Peres l'étoient dans ce petit bâtiment. Outre le Pere Vidal qui y étoit Supérieur, j'y trouvai encore le Pere Noguét qui étoit destiné pour remplir la nouvelle Paroisse de la Pointe - noire, & le Pere Dassier qui

faisoit les fonctions curiales dans notre Eglise du Baillif qui servoit encore d'Eglise Paroissiale. 1696.

L'endroit où nous sommes étoit le plus beau quartier de l'Isle dans le tems de la premiere Compagnie qui peupla les Isles, & des Seigneurs particuliers qui avoient acheté les droits de cette Compagnie. Il y avoit deux Bourgs considérables, l'un à côté de la riviere des Peres, & l'autre des deux côtez de celle du Baillif. Mais le premier ayant été emporté deux fois par des débordemens furieux de la riviere dans des tems d'ouragan; les habitans qui resterent ne voulurent plus courir de pareil risque, à quoi il faut ajoûter que toute la terre où étoient les maisons ayant été emportée, il n'étoit demeuré en sa place que des monceaux de rochers, où il étoit impossible de bâtir qu'avec une depense extrême. Ces habitans, dis-je, se sont transportez vers le Fort, où peu à peu ils ont fait le Bourg qui est à present le principal de l'Isle.

Acci-  
dens qui  
ont rui-  
né le  
Bourg S.  
Louis &  
celui du  
Baillif.

Le Bourg qui est des deux côtez de la riviere du Baillif a été aussi ruiné plus d'une fois. Il a été brulé par les Anglois en 1691. & lorsqu'il étoit presque entierement rétabli, il fut emporté tout entier par un débordement furieux de la riviere.

1696. La cause de ce malheur fut qu'un côté de la falaise chargé de grands arbres s'étant écroulé tout d'un coup, dans un endroit où les falaises retrecissoient extrêmement le lit de la riviere, les arbres, les broussailles, les terres & les pierres firent une digue qui retint les eaux, jusqu'à ce que leur poids entraînant tout d'un côté cet obstacle, le torrent se répandit avec tant d'impetuosité, qu'il couvrit ou entraîna à la mer toutes les maisons du Bourg avec une partie des habitans. Il commençoit à se rétablir, lorsqu'il a été brulé de nouveau par les Anglois en 1703. comme je le dirai en son lieu.

Depuis la ruine du Bourg qui étoit à côté de la riviere de Saint Louis, l'Eglise Paroissiale fut établie dans le Bourg du Baillif, où il n'y avoit auparavant qu'une chapelle. Le Pere Raymond Carbonniere qui a été long-tems Supérieur de nos Missions avoit fait bâtir un Couvent sur une hauteur derriere l'Eglise Paroissiale, dont la situation pour la vûe ne pouvoit être plus belle; mais pour le reste elle étoit très-incommode, parce que le terrain étant trop étroit, il avoit fallu faire de très-gros murs pour soutenir les terrasses qu'on avoit été obligé de faire pour l'augmenter. Ce bâtiment avoit douze toises de



de long sur sept de large. Il étoit flanqué de quatre pavillons détachez chacun de six toises de long sur cinq de large. L'un servoit de Chapelle domestique, l'autre de cuisine & de dépense; le troisième étoit séparé en deux, & faisoit deux chambres pour les malades, le quatrième servoit de Réfectoire & d'Office. Il y avoit des caves ou celliers sous tous ces pavillons. Il est certain que ces bâtimens avoient un grand air, quand on les regardoit de loin, mais ils n'avoient aucune commodité quand on étoit dedans. Ils furent brulez en 1691. par les Anglois. Je trouvai qu'on avoit racommodé la Chapelle domestique pour servir de Paroisse.

Je vis bien dès le premier entretien que j'eus avec le Pere Vidal qu'il n'avoit guere envie de faire travailler au canal pour lequel on m'avoit fait venir, & qu'il avoit eu des vûës lorsqu'il avoit témoigné tant d'empressement pour cet ouvrage: cela me fit plaisir, parce que c'étoit le moyen de retourner incessamment à ma Paroisse. Ce que je lui en dis lui fit faire des réflexions qui l'obligerent à me prier de visiter l'endroit, & de niveler & tracer l'ouvrage; & que quand il seroit en état d'y faire travailler, il

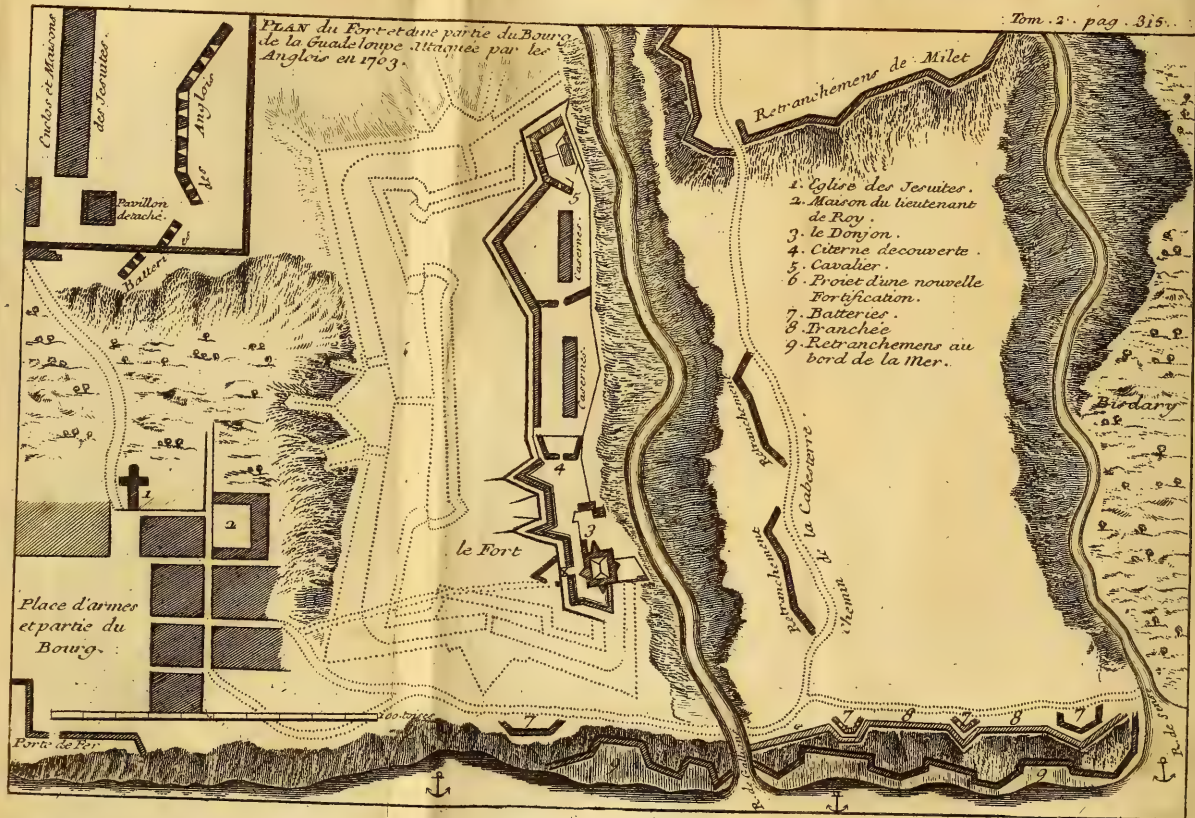
1696. esperoit que je ne refuserois pas d'y venir. Je le lui promis , parce que je satisfaisois ainsi à tous mes engagemens.

Le Dimanche quatrième Mars je me rendis d'assez bonne heure au Fort. Je fis une visite au Gouverneur , & quelques instances que je lui fisse pour ne me pas trouver ce jour-là à dîner chez lui à cause de tous ces Officiers Bretons qui y devoient être , il ne voulut jamais me laisser sortir qu'après que je lui eus promis de revenir. J'allai donc saluer Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi ; nous eûmes bien-tôt fait connoissance & amitié ; c'étoit un très-honnête homme , franc & du meilleur cœur du monde. J'en parlerai comme je dois dans plus d'un endroit de ces Mémoires. J'allai voir les Peres Jesuites , les Carmes , les Capucins & les Religieux de la Charité. Ceux-ci avoient pour Supérieur un homme de mérite , appelé le Frere Aubin , très-habile Chirurgien , extrêmement zélé pour le service des pauvres , qui se servoit avantageusement du crédit que son habileté & ses talens lui avoient acquis, pour suppléer à la pauvreté de son Hôpital.

Je me rendis au Fort à l'heure du dîner , qui fut d'autant plus long , que les

RPJCB





conviez qui étoient Bretons trouverent 1696.  
d'excellens vins & de quoi les exciter à  
boire , ce qui n'étoit point du tout ne-  
cessaire.

Je sortis de table long-tems avant  
qu'ils y songeassent , & je fus avec Mon-  
sieur de la Malmaison voir le Fort. Il est  
situé sur un terrain plus élevé de quelques  
toises que le Bourg. Il est borné au Sud-  
Est par la riviere des Gallions qui coule  
au pied des falaises très-hautes & très-  
escarpées , sur lesquelles les murs du  
Fort sont assis. Le côté du Sud-Ouest re-  
garde la mer dont il est séparé par un es-  
pace d'environ cent pas , dans lequel on  
a taillé le chemin qui descend au bord de  
la mer. Le côté du Nord-Ouest, regarde  
le Bourg & les montagnes.

Descrip-  
tion du  
Fort de  
la Gua-  
deloupe.

Ce Fort ne consistoit autrefois qu'en  
une maison quatrée de pierre , que Mon-  
sieur Houel Propriétaire de l'Isle avoit  
fait faire pour résister aux incursions des  
Savages avec lesquels il étoit en guerre.  
Il fit dans la suite élever des angles sail-  
lans devant chaque face , de sorte qu'elle  
devint comme une étoile à huit pointes,  
chacune de cinq toises & demi de lon-  
gueur. On fit ensuite des murs , l'un pa-  
rallèle à la riviere & l'autre au Bourg ;  
on y ménagea un petit flanc dans lequel



1696. on fit la porte & l'escalier pour monter sur la terrasse qui donne entrée dans les appartemens. C'étoient-là toutes les fortifications qu'il y avoit dans le tems de Monsieur Houel, mais depuis que l'Isle eut été vendue à la seconde Compagnie, c'est-à-dire, à celle de 1664. & qu'elle eut été retirée par le Roi en 1674. on a enveloppé la maison & la terrasse, dont je viens de parler, d'un paraper composé de terre & de fascines, au bas duquel il y avoit un fossé creusé dans le roc, ou du moins dans un terrain qui est presque aussi dur. On a prolongé le paraper & le fossé, en leur faisant faire quelques angles rentrans & saillans, jusqu'à une hauteur éloignée du donjon d'environ deux cens pas qui le commandoit absolument : & on a fait sur cette hauteur un cavalier ou batterie fermée de maçonnerie avec huit embrasures. La face qui regarde le Bourg a neuf toises de longueur, celle qui regarde les montagnes cinq & demi, & celle qui est du côté du donjon seulement trois. Il est bon de sçavoir qu'on appelle donjon cette maison à huit pointes bâtie par Monsieur Houel. Il y avoit huit pieces de canon sur ce cavalier, deux desquels étoient de bronze de dix-huit livres de



balle : les autres étoient de fer de différentes calibres. Il y avoit encore trois pieces sur la plate forme à côté du donjon ; c'est là toute l'artillerie qui étoit dans le Fort. A l'égard du logement c'étoit peu de chose. Une salle de moyenne grandeur , deux chambres & un cabinet partageoient le premier étage , le second étoit divisé en quatre chambres ; le haut du bâtiment , c'est à - dire , le galetas servoit de salle d'armes. Les cuisines & les Offices étoient hors du donjon. On avoit ménagé dans le massif sous le premier étage une citerne & deux magasins à poudre , dont l'un qui étoit vuide servoit de prison ; les baraques des soldats & des Officiers étoient dans l'espace qu'il y avoit depuis la plate-forme jusqu'au cavalier. Ordinairement la garnison étoit d'une compagnie détachée de la marine de cinquante à soixante hommes , avec trois Officiers.

Ce Fort tout mauvais qu'il soit , avoit soutenu un siege de trente-cinq jours que les Anglois y mirent en 1691. Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi le deffendit avec beaucoup de valeur & de prudence , & donna le tems au Marquis de Ragny Gouverneur Général des Isles de venir de la Martinique avec quelques

1696 troupes de milices, de Flibustiers & de soldats de la marine, ce qui obligea les ennemis de se retirer avec précipitation, laissant une partie de leurs canons, un mortier, beaucoup de munitions, de blesez & de malades.

Le Bourg que les Anglois avoient brûlé en 1691. étoit presque entièrement rétabli. Il commence au dessous de la hauteur sur laquelle le Fort est situé; c'est une longue rue qui va depuis cet endroit jusqu'à une ravine appelée la ravine Billau. Elle est coupée inégalement environ aux deux tiers de sa longueur par la riviere aux Herbes. La partie la plus grande & la plus considérable est entre cette riviere & le Fort, & retient le nom de Bourg de la Basse-terre. Celle qui est depuis la riviere aux Herbes jusqu'à la ravine Billau, se nomme le Bourg Saint François, parce que les Capucins y ont une Eglise & un Couvent. Il y a dans ces deux quartiers cinq ou six petites rues de traverse avec quatre Eglises.

Celle des Jesuites est de maçonnerie, le dedans est orné de pilastres de pierre de taille, avec une corniche d'un assez mauvais dessein. Le grand Autel est de menuiserie, beau, bien exécuté, d'un bon goût, bien doré, aussi-bien que la

Bourgs  
de la Ba-  
se terre  
& de S.  
François.

Eglise &  
maison  
des Je-  
suites.

Chaire du Prédicateur. Elle est lambrif- 1696.  
fée en voute à plein ceintre de bois d'A-  
cajou fort propre : il y a deux Chapelles  
qui font la croisée avec la Sacristie au  
dessous du clocher. En général cette  
Eglise est très-propre ; elle a eu le bon-  
heur d'échaper deux fois à la fureur des  
Anglois. Le portail , du moins ce qu'il  
y en a de fait , est de pierre de taille avec  
les armes de Messieurs Houel sur la porte,  
soit que ces Messieurs ayent contribué à  
sa fabrique , soit que les Jesuites ayent  
voulu les engager par cette distinction à  
l'achever à leurs dépens.

La maison des Jesuites étoit alors sur  
une hauteur à plus de trois cens pas de  
leur Eglise. C'étoit à la vérité une in-  
commodité très grande pour eux , mais  
elle leur fournissoit une vûe des plus bel-  
les qui n'avoit pour bornes que l'horison  
de la mer , un air frais , & plusieurs jar-  
dins fort jolis. Leurs bâtimens étoient  
très-peu de chose , ils ne consistoient  
qu'en deux ou trois chambres de bois ,  
un petit pavillon quarré de maçonnerie  
où ils recevoient leurs visites, une petite  
Chapelle domestique , & un autre bâ-  
timent qui contenoit la cuisine , la dé-  
pense & le réfectoire. Ils avoient derriere  
ce bâtiment une cour quarrée fermée de



1696. murailles, avec des apprentis qui servoient à mettre leurs moutons, leurs chevaux de selle, & autres choses de leur-menagerie, avec un grand colombier en pied, dont le dessous servoit de prison pour leurs Nègres. Leur sucrerie étoit au dessus du Bourg Saint François avec un moulin à eau. Leur terrain auroit été bon s'il n'avoit pas été si sujet à la secheresse, que leurs cannes sechoient souvent sur pied. Cet établissement ayant été brûlé & ravagé avec une espece de fureur par les Anglois en 1703. ils ont acheté les terres que Monsieur Auger possédoit de l'autre côté de la riviere des Gallions, & ils y ont transporté leur sucrerie, qui selon les apparences réussira mieux que celle dont je viens de parler. Ils sont à la Guadeloupe sur le pied de Missionnaires des Nègres, & particulièrement de ceux qui sont de la dépendance de la Paroisse de la Basse-terre. Ils touchent pour cela vingt-quatre mille livres de sucre sur le Domaine du Roi. Ils avoient une Paroisse à un quartier appelé les trois Rivières, éloigné du Bourg d'environ trois lieues sur le chemin de la Cabaisterre; ils l'ont cedée aux Carmes, après avoir eu l'honnêteté de l'offrir à nos Peres à qui elle convenoit, & qui

eurent de mauvaises raisons pour ne la 1696.  
pas accepter.

Les Carmes qui desservent la Paroisse  
du Bourg de la Basse - terre sont de la Com-  
ment les  
Carmes  
se sont  
établis à  
la Gua-  
deloupe. Province de Touraine , dont le Couvent  
des Billettes à Paris fait partie. Ils furent  
appelez par Monsieur Houel alors Pro-  
priétaire de la Guadeloupe , dans le tems  
qu'il étoit en procès avec nos Peres pour  
la montagne S. Louis , dont il vouloit  
alors les dépouiller , & dont à la fin ils  
sont demeurez en possession , par un  
Arrêt rendu par les Arbitres nommez par  
le Roi , & homologué en son Conseil  
d'Etat en 1662. Les Carmes ne furent  
d'abord que comme les Chapelains du  
Seigneur sans aucune juridiction spiri-  
tuelle ; mais la guerre & les débordemens  
de la riviere de Saint Louis dont j'ai par-  
lé ci-devant , ayant obligé les habitans  
du Bourg Saint Louis à transporter leurs  
demeures auprès du Fort pour être plus  
en sûreté ; les Carmes s'immiscerent peu  
à peu d'administrer les Sacremens aux ha-  
bitans , étant appuyez par le Seigneur  
de l'Isle , & en vertu d'une prétendue  
Bulle de communication des Privileges  
des Religieux Mendians , & ce qu'il ont  
continué de faire , jusqu'à ce que les dis-  
tricts des Paroisses ayant été réglez par

1696. ordre du Roi en 1681. ils font demeurez en possession de ce quartier , sans pour- tant avoir pû obtenir , du moins jusqu'en 1710. aucun Bref ou Bulle du Pape pour être autorisez à faire les fonctions cu- riales dans cette Paroisse , & dans les autres qu'ils desservent dans les Isles.

Leur Couvent est situé un peu au des- sous de la place d'armes , derrière une batterie qui porte leur nom. Les masu- res qui en sont restées depuis l'incendie de 1691. font connoître que ce n'a ja- mais été grand'chose. Depuis ce tems-là ils avoient bâti trois ou quatre petites chambres de bois avec une cuisine & une dépense.

Couvent  
& Eglise  
des Car-  
mes.

Leur Eglise étoit à un coin de la place d'armes. C'étoit un bâtiment de bois de quarante-cinq à cinquante pieds de long sur vingt-quatre pieds de large , qui n'é- toit ni pavé ni lambrissé , & par con- séquent fort mal-propre. Il a subsisté en cet état jusqu'en 1703 , que les Anglois prirent la peine de le brûler , peut- être afin d'obliger ces Peres & leurs Pa- roissiens d'en bâtir un autre plus conve- nable à la grandeur du Dieu qu'on y doit adorer.

L'Hôpital des Religieux de la Charité étoit environ deux cens pas plus bas que



la maison des Carmes. La salle des ma- 1696.  
lades étoit de maçonnerie, longue d'en- Hôpital  
viron quatre-vingt pieds sur trente de des Reli-  
largeur. Elle étoit située sur une petite gieux de  
hauteur, & faisoit face à la mer. Elle té. la Chari-  
servoit aussi de Chapelle où l'on disoit la  
Messe, & où l'on conservoit le Saint Sa-  
crement pour les malades. Cela m'a  
toujours paru indecent. J'en ai dit mon  
sentiment à ces bons Religieux, ils en  
convenoient, mais il n'étoient pas pour  
lors en état de mieux faire; c'étoit faire  
beaucoup, eu égard à leur pauvreté pre-  
sente, d'entretenir, comme ils faisoient,  
un bon nombre de malades qui seroient  
peris sans les charitables secours qu'ils en  
recevoient. Il y avoit derrière cette in-  
firmerie une cour quarrée, fermée de  
murailles qui soutenoient des appentis  
qui composoient la cuisine, les magasins  
& les chambres des Religieux, tout cela  
de plein pied avec leur jardin. Le tout  
propre & bien entretenu.

L'Eglise & le Couvent des Capucins  
étoient de l'autre côté de la rivière aux Eglise &  
Herbes. L'Eglise étoit de maçonnerie, Couvent  
petite & assez propre. Il y avoit devant des Ca-  
la porte nombre de gros arbres, qu'on pucins.  
appelle Fromagers, qui faisoient un très-  
bel ombrage. Leur Couvent étoit sur une

1696. hauteur derriere l'Eglise. Il falloit monter sur trois terrasses avant d'arriver au rez de chaussée du Couvent. Ces terrasses avoient vingt-cinq toises de long, sur six toises de large; on montoit de l'une à l'autre par de larges degrez. Il y avoit sur la troisième un bassin de pierre de taille avec un jet d'eau devant la porte du Couvent. Le bâtiment avoit environ dix-huit toises de longueur. L'étage à rez de chaussée étoit de maçonnerie: il contenoit une salle à manger, la cuisine, les offices, des magasins & deux chambres où l'on pouvoit coucher. Aux deux bouts étoient des rampes de pierre de taille qui conduisoient sur le perron, qui donnoit entrée dans l'étage de dessus. Cet étage étoit de plein pied avec la quatrième terrasse qui formoit un jardin au derriere de la maison; & comme elle occupoit tout le reste de la hauteur de la colline, elle avoit une très-belle vûe, soit du côté de la terre, soit du côté du Bourg & de la mer. Les deux bouts de cet étage & le côté qui regardoit la montagne étoient de maçonnerie assez bien percez. Les jambages des portes & des fenêtres étoient de pierre de taille, mais la face qui regardoit la mer n'étoit que de bois. Le dedans consistoit en une gal-

lerie de toute la longueur du bâtiment 1696. d'environ quinze pieds de large. Il y avoit un fallon quarré dans le milieu, & trois petites chambres de chaque côté qui n'étoient séparées les unes des autres, & de la gallerie que par des cloisons de menuiserie fort propres. Aux deux bouts de cette dernière terrasse, il y avoit deux petits bâtimens, dont l'un servoit de Chapelle domestique, & l'autre d'Infirmerie. Le jardin de cette terrasse avoit aussi un jet d'eau. C'étoit assurément le plus joli bâtiment & le plus agréablement situé qui fût en toutes nos Isles. Monsieur de Codrington Général des Anglois, l'avoit pris pour son logement en 1691. & en cette considération, il le fit conserver aussi bien que l'Eglise, & celle des Jesuites, quand il fit mettre le feu à tout le reste du Bourg en se retirant. Son fils y a aussi logé lorsqu'il fit le même siege en 1703. mais il n'a pas eu les mêmes égards il y fit mettre le feu en se retirant. Je ne sçai si depuis mon départ ces bons Peres l'auront fait rétablir.

Il y avoit à côté de la riviere aux Herbes un très-grand bâtiment de maçonnerie, couvert en demi terrasse, appartenant au sieur Abbé Gueston. Il avoit servi autrefois de Raffinerie, mais



— 326 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. depuis que les habitans s'étoient mis à blanchir eux-mêmes leurs sucres, toutes les Raffineries étoient tombées. Si les Raffineurs s'étoient contentez des profits immenses qu'ils faisoient, leur négoce auroit duré plus long-tems; leur dureté & leurs mauvaises manieres firent enfin ouvrir les yeux aux habitans, & les priverent des gains infinis qu'ils faisoient sur les sucres qu'ils blanchissoient. Il pouvoit y avoir dans ces deux Bourgs deux cens soixante maisons, la plûpart de bois, & fort propres.

Tout ce quartier étoit fermé du côté de la mer d'un parapet de pierres seches, de fascines & de terre soutenuës par des piquets. Cette espece de fortification commençoit à la ravine Billau, & continuoit ainsi jusqu'à la batterie des Carmes. Cette batterie étoit de maçonnerie à merlons, il y avoit neuf pieces de canons de fer de differens calibres qui battoient dans la rade. Depuis cette batterie jusqu'au terrain élevé où le Fort est situé, il y avoit un gros mur avec quelques flancs & des embrasures. Ce mur couvroit la place d'armes & les maisons qui l'environnoient. Il y avoit encore une batterie à Barbette de trois pieces sur la hauteur du Fort au bord de la falaise, & une au-

tre de deux pieces au de-là de la riviere 1696.  
des Gallions. Voilà quelles étoient les  
fortifications du Bourg & du Fort quand  
Monsieur Auger prit possession de son  
Gouvernement, encore étoient-elles fort  
en desordre, car depuis le départ des  
Anglois on n'avoit fait autre chose que  
rétablir la brèche du cavalier sans tou-  
cher au reste, quoiqu'il en eut très-grand  
besoin.

---

## CHAPITRE XIX.

*Description des quartiers du Marigot,  
de Saint Robert, de la Magdeleine,  
des Habitans ; & la descente des An-  
glois en 1961.*

**L**E Lundi 5. Mars, j'allai à l'habi-  
tation du Marigot où on projettoit  
de faire le moulin à eau, elle est à une  
bonne lieuë du bord de la mer. Depuis  
qu'on a passé un endroit assez haut & dif-  
ficile à monter, qui est derriere notre  
maison environ à huit ou neuf cens pas  
du bord de la mer, on trouve un terrain  
qui monte toujours insensiblement vers  
les grandes montagnes qui sont au centre  
de l'Isle, & on rencontre de tems en tems

Quar-  
tier ap-  
pellé le  
Marigot,  
& pour-  
quoi.

1696. des espaces considérables de plat païs ; dans quelques - uns desquels les eaux de pluye se ramassent & se conservent ; & particulièrement en deux endroits où elles forment deux petits étangs ; c'est ce qui a fait appeller ce quartier Marigot , qui est un nom que l'on donne communément dans les Isles à tous les lieux où les eaux de pluye se rassemblent & se conservent. Il est certain que ces deux étangs sont d'une grande utilité pour abreuver les bestiaux & les autres necessitez de ce quartier-là, où le manque d'eau feroit beaucoup souffrir , quoiqu'on ait une fort grosse riviere à côté ; mais elle coule au bas de falaises si hautes & si roides, que la descente fait peur , & qu'elle devient inutile à ceux qui demeurent dans ces habitations élevées. Il est vrai qu'il y a une petite source d'eau dans notre terrain , mais c'est si peu de chose , sur tout dans les tems de secheresses , qu'à peine peut - elle fournir de l'eau pour boire aux habitations qui en sont les plus proches.

Je mesurai avec un demi - cercle la hauteur perpendiculaire depuis l'endroit où j'étois jusqu'à la surface de la riviere dont je devois conduire l'eau , pour remplir le canal qu'on proposoit. Je trouvai



quatre - vingt - deux toises trois pieds. 1696.

Cette grande profondeur ne m'étonna point, parce que comme j'ai déjà remarqué toutes les rivières des Isles ne sont que des torrens qui tombent des montagnes avec une très-grande pente, & souvent en cascades d'une hauteur considérable; de sorte que je ne doutai point qu'en cortroyant horifontalement la falaise depuis l'endroit où devoit être le moulin, je ne me trouvasse enfin de niveau avec le fond de la rivière. J'avois trois ou quatre Nègres avec moi pour me conduire dans les détrois de ces montagnes, & pour m'ouvrir le chemin où les haliers étoient trop épais. J'e tirai quelques coups de niveau sans beaucoup de précision, jusqu'à la distance d'environ huit cens toises. La nuit m'empêcha de continuer; le peu que j'avois fait, me convainquit de la possibilité de la chose, & même qu'elle étoit bien moins difficile qu'on ne se l'étoit figuré. Il est vrai qu'il y avoit du travail, mais ce n'étoit que des arbres à couper & des terres à remuer, dont la vuidange étoit d'autant plus facile que le travail étoit sur une costière. D'ailleurs nous ne devions travailler que sur notre terrain, où par conséquent il n'y avoit aucune discussion

— 330 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. à craindre pour les dédommagemens , ce  
qui souvent est un embarras pour celui  
qui conduit le travail. Tous nos Peres ,  
excepté le Supérieur , témoignèrent bien  
de la joye du rapport que je leur fis.

Le Mercredi 7. Mars , jour des Cen-  
dres , nous fîmes en partie l'Office de  
Saint Thomas d'Aquin , qui tomboit ce  
jour-là. Monsieur le Gouverneur qui y  
avoit été invité , s'y trouva avec le Lieu-  
tenant de Roi , quelques Officiers de robe  
& d'épée , & enir'autres un Prêtre  
appelé l'Abbé du Lion , fils de feu Mon-  
sieur du Lion Gouverneur de la Guade-  
loupe. Tous ces Messieurs avec les Com-  
munautéz Religieuses , c'est-à-dire , les  
Jesuites , les Carmes , les Capucins & les  
Religieux de la Charité , dînèrent chez  
nous.

Comme je ne vis point d'apparence de  
travailler si-tôt à mon ouvrage , je ré-  
solus d'aller voir mon Compagnon de  
Religion & de voyage le Pere Gassot ,  
qui desservoit une Paroisse à cinq lieues  
du Baillif du côté de l'Oüest , appelée  
l'Islet à Goyaves. J'y allai à cheval dont  
j'eus tout lieu de me repentir , car la plus  
grande partie de ce chemin est dans des  
mornes tellement hachez , qu'il faut sans  
cesse monter & descendre au travers des

rochers & des racines d'arbres qui cou- 1696.  
vrent tous ces chemins, qui sont d'autant  
plus mauvais, qu'on s'éloigne de la  
Basse-terre ; parce qu'étant peu fréquen-  
tez, ils sont plus négligez, la plupart  
des habitans se servant presque toujours  
de leurs canots pour aller & venir de  
chez eux à la Basse-terre, où sont ordi-  
nairement toutes leurs affaires.

Après qu'on a passé la riviere du Bail-  
lif, qu'on appelloit autrefois la petite  
riviere, on trouve un morne escarpé au  
pied duquel il y a quantité de ruines des  
bâtimens qui ont été brûlez par les An-  
glois, & ensuite détruits par le déborda-  
ment de la riviere, entre lesquels il y  
avoit une très-belle raffinerie. Le che-  
min pour monter ce morne est dans la  
pente, & quoiqu'assez roide, il ne laisse  
pas d'être commode. On trouve sur la  
hauteur les restes du château ou fort de la  
Magdeleine. Il avoit appartenu à Mes-  
sieurs de Boisseret Co-seigneurs de l'Isle  
avec Monsieur Houel leur oncle. J'allai  
voir ce qui en restoit. C'est un quarré  
long dont le côté qui regarde la terre  
vers le Nord-est, & celui qui regarde le  
Nord-ouest, étoient couverts par de  
petits bastions d'environ quatre toises de  
flanc sur neuf toises de face. L'angle du

Bourg  
du Bail-  
lif &  
Château  
de la  
Magde-  
leine.



1696. côté de la riviere du Baillif n'avoit point de bastion , parce qu'il étoit sur un rocher escarpé qui regnoit tout le long du côté opposé à la mer. On avoit ménagé une place au dessous de cet angle , où l'on avoit fait une batterie à barbette de deux pieces de canon. Les fossez qui sont devant tous ces ouvrages ont cinq toises de large & trois de profondeur. A trois toises de la contrescarpe il y a un petit mur d'environ six pieds de hauteur coupé en angles saillans & rentrans , qui servoit de parapet au chemin couvert. Le dedans de ce poligone qui peut avoir cinquante toises du centre d'un bastion à l'autre , étoit occupé en partie par un grand corps de logis de maçonnerie qui n'a jamais eu que la moitié de sa longueur. Ce qu'il y a eu d'achevé n'a qu'environ douze toises de long sur huit de large. Un côté faisoit face à la mer ; l'autre aux montagnes & à la porte du Fort. Entre le bâtiment & la falaise du bord de la mer , il y avoit de très - belles citernes , & le reste du terrain bien uni , marque qu'il y a eu en cet endroit une terrasse. On voit par des restes de murs qui sont en dedans des courtines , qu'il y avoit des bâtimens ou apentis tout autour de la cour. Cette Forteresse est commandée à la portée du

1696.  
fusil par une motte de terre d'environ  
deux cens cinquante pas de circonference  
qu'il seroit aisé de couper. Ce Fort & la  
maison qu'il renferme ont été bâtis par  
Messieurs de Boisseret, Marquis de  
Sainte Marie, neveux de Monsieur  
Houel, après le partage qu'ils firent avec  
lui de la propriété de la Guadeloupe &  
autres terres dépendantes de leur Seig-  
neurie. La borne de ce partage étoit  
la riviere du Baillif du côté de l'Oüest  
avec une ligne imaginaire tirée par le  
sommet des montagnes jusques à la gran-  
de riviere à Goyaves, autrement la ri-  
viere Saint Charles du côté de l'Est,  
comme on le peut voir sur la carte. Tous  
ces bâtimens avoient été entretenus jus-  
qu'en 1691. on y avoit même tenu une  
garnison. On les abandonna & les An-  
glois y mirent le feu en se retirant. On  
les a negligé depuis ce tems-là, de sorte  
qu'il ne reste que les murs & les fossez  
qui soient en leur entier. On pourroit  
cependant faire un assez bon poste de  
ce lieu là qui mettroit à couvert tous les  
environs, & qui arrêteroît assez les en-  
nemis pour les empêcher d'aller plus  
loin. Je vis à côté du Fort une maison &  
une petite habitation que le Nègre qui  
me suivoit me dit appartenir à la veuve  
Gremy.

1696. Après avoir considéré ces ruines , je repris le grand chemin. Je trouvai environ à cent pas plus bas un terrain uni , moins élevé d'environ quatre toises que le rez de chaussée du Fort où l'on avoit commencé un parapet de terre & de fascines avec des embrasures sur le bord de la falaise qui regarde la mer , & une grande ance de sable qu'on appelle l'ance du gros François , elle a plus de cinq cens pas de large d'une pointe à l'autre. Elle est bornée sous le vent par un gros cap assez élevé , au pied duquel coule la rivière du Plessis. Un autre petit cap s'élève à peu près dans son milieu qui la partage en deux parties presque égales , il semble que cette hauteur ait été mise là à dessein de faire un poste pour défendre l'ance en cas que les ennemis y voulussent faire une descente. Je trouvai quelques vieux retranchemens ou murailles de pierres seches de distance en distance sur le chemin , depuis le Fort de la Magdeleine jusqu'à la descente de la rivière du Plessis, dont les bords, c'est-à-dire, le haut de la falaise , étoient encore garnis de semblables retranchemens alors fort en desordre , & presque tous éboulez. Tout le terrain qui est entre la rivière du Baillif & celle du Plessis , s'ap-

Quartier  
& mon-  
tagne S.  
Robert.



pelle la Montagne Saint Robert. 1696.

La descente de la riviere du Pleffis est difficile ; quoiqu'on ait multiplié les détours en zigzag pour adoucir la pente du chemin , il ne laisse pas d'être encore fort roide. On a ménagé un petit poste capable de contenir quinze ou vingt hommes au milieu de la descente , afin de pouvoir découvrir le fond de la riviere. Ce poste me parut fort inutile & fort dangereux pour ceux qu'on y mettroit , parce qu'ils y seroient découverts jusques aux pieds par ceux qui seroient de l'autre côté de la riviere , & qu'il leur seroit absolument impossible de se retirer.

La riviere du Pleffis n'a pas plus de six toises de large, elle a beaucoup de pente, & par conséquent peu d'eau ; & comme elle coule entre des rochers & quantité de pierres, son passage est toujours difficile. On prétend que son eau est des plus saines & des plus legeres de toute l'isle. L'autre côté de la riviere est encore une falaise aussi haute que la premiere , qui ne laisse pas de fournir un chemin plus doux , parce qu'on l'a mieux ménagé en cottoyant la pente de la falaise. Cette riviere separe la Paroisse du Baillif de celle des Habitans. L'Eglise de ce dernier

1696. quartier est éloignée d'une bonne lieüe de la riviere du Plessis. Le chemin qui y conduit ne suit pas le bord de la mer, mais il s'en éloigne de trois ou quatre cens pas. Tout ce terrain est assez uni jusqu'à la moitié de la distance de la riviere du Plessis à l'Eglise des Habitans, où l'on trouve un vallon qui s'élargit à mesure qu'il s'approche de la mer, où il forme une baye ou ance qu'on appelle l'Ance Vadelorge. A cinq cens pas ou environ avant d'arriver à l'Eglise des Habitans, on trouve une descente assez aisée au bas de laquelle est une plaine de douze à quinze cens pas de large, qu'on appelle le Fond des Habitans, qui est partagée en deux parties presque égales par une assez grosse riviere du même nom, qui avant de se jetter dans la mer, forme un étang considérable où les poissons de mer entrent quand la riviere est débordée, ou que la digue de sable est rompuë par quelque marée extraordinaire. C'est un endroit d'autant plus rempli de poissons de toutes especes, qu'il est difficile d'y pêcher à cause des mangles & autres arbres qui sont sur ses bords, dont les racines servent de retraites aux poissons. L'Eglise & la maison Curiale sont assez près de la riviere. Ce sont les Capucins qui desservent

Quartier  
& Paroi-  
se des  
vieux  
Habi-  
tans, ou  
simple-  
ment des  
Habi-  
tans.

vent cette Parioisse ; celui qui en étoit 1696.

Curé s'appelloit le Pere Romain , très-honnête homme , bon Religieux qui s'étoit acquis l'estime & l'amitié de tout le monde par ses manieres douces & pleines de candeur. Sa maison & son jardin étoient très-propres. Il me fit mille amitez , & ce ne fut pas sans peine qu'il me laissa sortir de chez lui pour continuer mon voyage , après m'avoir fait rafraîchir , & donné à manger à mon Nègre & à mon cheval. Il y avoit aux environs de l'Eglise une vingtaine de maisons occupées par des Artisans , des Cabaretiers & autresgens.

Tout le terrain depuis la riviere du Plessis jusqu'au fond des Habitans , est sec & usé depuis le bord de la mer jusqu'à huit ou neuf cens pas dans la hauteur , excepté quelques fonds où la terre est encore bonne & grasse. Cela n'empêche pourtant pas qu'on n'employe fort utilement ces terres en cotonniers , en pois , patates & manioc , dont les habitans font un très-bon commerce.

Le Fond des Habitans a été ainsi appelé , parce que du tems de la premiere Compagnie qui peupla l'Isle , tous ceux qui avoient achevé les trois ans de service qu'ils devoient à la Compagnie , se



1696. retiroient dans cet endroit-là pour n'être plus confondus avec les serviteurs & engagez de la Compagnie, & s'appelloient Habitans. Le quartier a herité de leur nom. La terre y étoit autrefois beaucoup meilleure qu'elle ne l'est à présent, parce que les débordemens de leur riviere y ont apporté une quantité incroyable de sable; & cela par la faute de quelques habitans qui ont coupé les arbres qui retenoient la riviere dans son lit, quelque grosse qu'elle pût être, dans un coude qu'elle fait en sortant d'un fond qui est à l'Est avant de couler dans la plaine; cette digue naturelle étant rompue, elle se répand à présent par tout, & a gâté ce plat pays qui est un des plus beaux de la Basse-terre. On ne laisse pas d'y cultiver des cotonniers, du mil, des pois, des patates, & du manioc, & tout cela y vient en perfection.

Cette plaine a plus de mille pas de hauteur depuis le bord de la mer jusqu'à un morne assez haut qui la partage en deux fonds, de grande étendue, & de très-bonne terre. La riviere des Habitans passe dans celui qui est à l'Est, & dans celui de l'Ouest il y a une autre petite riviere appelée la riviere Beau-gendre. Je ne sçai point qui a donné le nom

à celle-ci. Son embouchure est éloignée 1696.

de celle des Habitans de cinq à six cens pas. Elle coule au pied d'un morne haut & roide du même nom, qui termine la plaine des Habitans du côté de l'Ouest.

La terre depuis cet endroit jusqu'à l'Islet à Goyaves est presque par tout si seche, si maigre & si remplie de pierres qu'elle ne produit que des arbres, qui à cause de leur dureté sont appelez, des tendres à caillou, & les chemins sont les plus difficiles & les plus raboteux de toute l'Isle. A une petite demie lieüe de la riviere Beau-gendre, on descend dans une vallée étroite & profonde au milieu de laquelle il y a un ruisseau qui se perd dans la mer au fond d'une ance appelée l'Ance à la Barque. Cette ance a un bon quart de lieüe de profondeur, depuis les pointes des mornes qui la forment jusqu'à l'extrémité de son enfoncement dans les terres. Elle est large d'environ quatre cens pas à son entrée, elle s'élargit dans son milieu où elle en a bien six cens, & finit en ovale. Comme les terres qu'il environnent sont extrêmement hautes & escarpées, elle est par une suite necessaire fort profonde. Sa situation la met à couvert de tous les vents, excepté de l'Ouest Sud-ouest qui souffle dans son em-

Ance à la  
Barque.

1696. bouchure. Le fond est par tout de sable blanc , net & sans roches. On trouve près des falaises jusqu'à trois & quatre brasses d'eau. Dans le fond de l'ance le rivage va en pente douce , de sorte qu'on peut mouïller comme l'on veut. Ces commoditez obligent nos Corsaires à s'y venir carener , & même à s'y retirer pendant les mauvais tems.

Les Anglois y firent leur descente en 1691.

Ce fut dans le fond de cette ance & à la pointe de l'Est que les Anglois firent leur débarquement en 1691. Ils ne pouvoient pas choisir un endroit plus propre pour se faire tailler en pieces. Mais Monsieur le Chevalier Hincelin Gouverneur de l'Isle qui étoit malade depuis long-tems d'une espece d'hydro-pisie , de telle maniere qu'à peine se pouvoit-il tenir à cheval, ne pût agir avec sa vigueur ordinaire, & s'avancer assez vite pour se trouver au lieu de leur débarquement. D'ailleurs il ne pouvoit se persuader que ce fût là leur veritable dessein ; quelle apparence que des troupes nombreuses comme celles des Anglois, allassent débarquer à trois lieües de la forteresse qu'elles vouloient attaquer, pendant qu'elles pouvoient le faire beaucoup plus près, & s'épargner la peine d'avoir à combattre à tous les défilez &



passages des rivieres dont je viens de parler? Le Gouverneur crut avec raison que ce n'étoit qu'une feinte pour attirer ses troupes de ce côté-là, & faire leur véritable descente plus près du Bourg de la Basse-terre & de la forteresse, afin de les couper. De sorte qu'il se contenta d'envoyer le sieur de Bordenave son Aide-major, avec vingt-cinq hommes pour les observer, & lui donner de leurs nouvelles. Il le fit suivre à quelque distance par le sieur du Cler, Major, avec cent hommes; & lui avec le reste des troupes se tint sur la hauteur de la Magdelaine, après avoir deffendu à Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi, de sortir du Fort sous quelque prétexte que ce fût.

L'Aide Major Bordenave s'étant assuré par le grand nombre de troupes qu'il vit descendre, que c'étoit leur véritable débarquement, en donna avis au Gouverneur afin qu'il fit avancer du monde pour le soutenir, & les empêcher de gagner la hauteur du Morne, où il falloit qu'ils montassent. En attendant le secours & pour n'être pas pris en flanc, il separa en deux sa petite troupe qui avoit été augmentée de sept ou huit Nègres armez qui s'étoient joints à lui dans le chemin.

1696. Il en envoya la moitié vers la Pointe, où une partie des ennemis débarquoit, où il n'y avoit qu'un seul petit sentier étroit & escarpé qui étoit aisé à défendre, & lui avec le reste se tint à mi côte de la descente de l'Ance, d'où il commença à faire feu sur les ennemis qui montoient; il les arrêta, parce que sa troupe dispersée & gabionnée derriere des arbres faisant feu de divers endroits, les Anglois n'osoient s'engager plus avant, sans être assurez auparavant du nombre de ceux contre qui ils avoient à faire. Il les tint ainsi presque immobiles pendant près de trois heures, se servant de ce tems-là pour faire abbatre des arbres derriere lui & embarasser le chemin. A la fin ne voyant point venir de secours, & ses gens commençant à manquer de poudre & de balles, il voulut se retirer plus haut, derriere l'abbatis qu'il avoit fait faire; mais il fut tué dans ce moment avec quatre autres de sa compagnie. Cette disgrâce ayant jetté l'épouvante dans le reste de sa troupe, ils se retirerent plus vite qu'ils n'auroient fait, quoique toujours en escarmouchant. Ils firent ferme derriere l'abbatis, & envoyerent averrir de leur retraite ceux qui descendoient le petit sentier, afin de se réunir & faire leur



retraite tous ensemble. Cela s'exécuta 1696.  
sans confusion, & les Anglois qui avoient  
profité de leur retraite pour gagner la  
hauteur du Morne, furent étrangement  
surpris quand ils virent le peu de monde  
qui les avoit arrêtez si long-tems, & qui  
leur avoit tué ou blessé près de quatre-  
vingt hommes.

Il est certain que les ennemis n'au-  
roient jamais pû pénétrer plus avant si le  
Major fût venu avec sa troupe pour sou-  
tenir l'Aide-Major, mais non seulement  
il négligea sous de méchans prétextes de  
le faire, mais il arrêta encore trois cens  
hommes que le Gouverneur y envoyoit;  
ce qui étoit plus que suffisant pour chasser  
les ennemis, & les obliger à tenter un  
autre débarquement dans un autre en-  
droit, supposé même que leurs troupes  
n'eussent pas été rebutées par un si mau-  
vais commencement. Nous eûmes cinq  
hommes tuez en cette occasion, & un  
Négre blessé de deux coups, l'un à la  
cuisse, & l'autre entre le col & l'épaule,  
qui resta sur le chemin, où il contrefit si  
bien le mort, que les Anglois après l'a-  
voir bien remué, le crurent tel & le  
laissèrent-là.

J'ai scû ces particularitez de quelques  
personnes de probité qui avoient été de



— 344 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. ce détachement , & du Nègre même dont je viens de parler , qui appartenoit à un nommé Bouchu , dont l'habitation étoit à côté de la riviere Beau-gendre , & encore d'un Anglois de l'Isle d'Antigues , qui après la Paix de Risvick venoit trafiquer la nuit avec nos habitans ; il s'appelloit Georges Roche. Il se vantoit d'avoir tué le sieur de Bordenave , & pour le prouver , il montrait des boucles & un cachet d'argent qu'il lui avoit ôté. Il me fit présent du cachet. Je le donnai ensuite à la Demoiselle Radelin , fille du sieur de Bordenave , qui le reconnut aussi-tôt pour être celui de son pere.

Le reste du détachement du sieur de Bordenave ayant passé la riviere Beau-gendre & celle des Habitans , se joignit aux troupes qui étoient avec le Major , & se mirent comme les autres derriere quelques murs de pierres seches qui bordoient la riviere , d'où ils firent un si grand feu sur les Anglois qui s'étoient avancez jusques-là , qu'ils les y arrêterent le reste de la journée. Lorsque la nuit fut venue , nos gens abandonnerent ce poste sans bruit , parce qu'il étoit à craindre que les Anglois ne rembarquassent une partie de leurs troupes , & que les portant à l'Ance Vadelorge ou en quelque

autre lieu de la côte, ils ne nous prissent 1696.  
par derriere, dans le tems que nous se-  
rions attaquez en face par ceux qui  
étoient de l'autre côté de la riviere.

Nos gens se retirerent derriere les re-  
tranchemens de la riviere du Plessis, où  
les ennemis étant venus le lendemain  
sur les dix heures du matin, ils les trou-  
verent en si bon ordre & si avantageuse-  
ment postez, qu'après une escarmouche  
de près de quatre heures, où les Anglois  
perdirent plus de trois cens hommes sans  
rien avancer, l'Amiral qui étoit à l'em-  
bouchure de la riviere du Plessis tira trois  
coups de canon pour rappeler ses gens  
& les rembarquer, desesperant tout à  
fait du succès de cette entreprise. En  
effet, elle alloit échoüer absolument,  
lorsque quelques mal-intentionnez qui  
étoient parmi nos gens se mirent à crier  
que les Anglois avoient forcé nos trou-  
pes qui gardoient le passage du haut de  
la riviere, & dans le même tems quelques  
autres de pareil caractere, qui étoient  
au passage d'en haut, firent courir le  
bruit que le passage d'embas étoit forcé.  
Ces bruits sans fondement mirent le  
trouble & la confusion dans nos troupes,  
avant que les Officiers, & sur tout le  
Lieutenant de Roi, qui avoit enfin ob-

1696. tenu la liberté de sortir du Fort , & de se mettre à la tête des troupes , pussent leur faire connoître la fausseté de ces bruits ; puisqu'il paroissoit évidemment par les mouvemens des Anglois qu'ils étoient au repentir de s'être engagez si avant , & qu'ils ne cherchoient que le moyen de se retirer à leurs vaisseaux , sans recevoir d'échec dans leur retraite. Ce furent donc ces faux bruits & la terreur panique qui s'ensuivit , qui arrachèrent des mains de nos gens une victoire assurée , & qui les obligèrent de se retirer avec précipitation au Bourg du Bailif , au lieu de tenir ferme au poste de la Magdelaine , comme ils pouvoient faire. Les Anglois les suivirent de près , s'emparèrent de ce dernier poste , & firent un si grand feu sur eux , qu'ils les contraignirent de repasser la riviere Saint Louis , & enfin de se retirer au Bourg de la Basse-terre où ils passerent la nuit. Le lendemain matin ils abandonnerent le Bourg & se retirèrent derriere la riviere des Gallions , qu'ils borderent depuis son embouchure jusqu'à un endroit appelé le passage de Madame , qui est éloigné de près de trois mille pas.

Les Anglois entrèrent dans le Bourg , éleverent leurs batteries , & battirent le



Fort & le Cavalier pendant trente-cinq 1696.

jours, jusqu'à ce que le Marquis de Ragny Général de nos Isles étant arrivé avec quelques troupes, ils leverent le siege & se rembarquerent avec précipitation, comme je l'ai remarqué ci-devant. J'ai crû devoir rapporter ces circonstances, pour faire voir combien il étoit facile de défaire les Anglois dans tant de défilez, & tant de passages, de montagnes & de rivières; ce qui arrivera inmanquablement toujours, quand nos gens seront conduits par des Officiers braves, sages & expérimentez.

Je reviens à present à mon sujet, que cette digression m'a fait quitter. Après que j'eus passé le fond de l'Ance à la barque, je montai un morne fort haut & fort difficile. On trouve d'espace en espace de petites habitations. Le chemin se raproche peu à peu du bord de la mer sur une falaise escarpée, où il y a quelques maisons qu'on appelle le Duché, & environ quinze cens pas plus loin deux ou trois maisons & quelques ruines & mazures de bâtimens, qu'on nomme le petite village. Tout ce chemin est mauvais, pierreux, coupé par beaucoup de ravinages & de petits ruisseaux; la terre ne laisse pas d'être bonne, noire & grasse,

348 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. du moins ce que l'on en voit entre les  
pierres. Ce quartier est fort dépeuplé ;  
& en général , il s'en faut bien que la  
Guadeloupe soit aussi peuplée que la  
Martinique ; & c'est dequoi il y a lieu de  
s'étonner , car les terres y sont bonnes  
pour la plûpart ; les eaux en quantité &  
admirables : l'air très-pur & très-sain ,  
& il y a un terrain immense qui n'est  
encore occupé de personne , où l'on  
pourroit faire des cacoyeres , des plans  
de Rocoüyers, des indigoteries & autres  
choses , sans parler des terres propres à  
la culture des cannes à sucre qui sont en  
quantité , & qui ont tout ce qu'on peut  
desirer pour cela.

---

## CHAPITRE XX.

*Description du quartier de l'Islet à Goya-  
ves. Des fontaines boüillantes. De  
l'Ance à Ferri. De l'arbre & du ban-  
me de Copaiü , & du bois laitoux.*

Quartier  
de l'Islet  
à Goya-  
ves.

**J'**Arrivai enfin sur les cinq heures à  
l'Eglise de Goyaves, si las & si fatigué,  
aussi-bien que le Nègre qui m'avoit suivi  
& le cheval qui m'avoit porté , que je ne  
croi pas avoir jamais eu plus besoin de  
repos.

Cette Eglise étoit de maçonnerie, 1696.  
d'environ soixante & dix pieds de long  
sur vingt-quatre de large. La porte re-  
garde la mer, & l'Autel est adossé con-  
tre un morne d'une grande hauteur &  
d'une pente très-roide. Il y a environ  
trois cens pas de l'Eglise jusqu'au bord  
de la mer, d'un terrain uni, & qui me  
parut assez bon, qui étoit tout couvert  
de roseaux & de mahotiers: de sorte que  
du bord de la mer il est impossible de  
voir l'Eglise ni quelques maisons qui sont  
aux environs. Je demandai à des gens  
que je trouvai-là, pourquoi on ne défri-  
choit pas cette terre, quand même ce ne  
seroit que pour donner plus d'air à l'E-  
glise & aux maisons voisines, & les dé-  
livrer des moustiques & maringoins qui  
fourmillent ordinairement dans ces for-  
tes de lieux. Ils me dirent, qu'on la lais-  
soit ainsi pour conserver l'Eglise & les  
maisons des pillages des Anglois, parce  
que n'y venant que de nuit, il étoit fa-  
cile de les arrêter, n'y ayant que deux  
sentiers à garder, tout le reste étant  
inaccessible à cause de ces arbres qui s'en-  
trelassent les uns dans les autres.

Le Pere Gassot ayant été averti de  
mon arrivée, descendit de sa maison &  
me fit amener son cheval pour m'y por-



1696. ter. Précaution sage & nécessaire, sans laquelle j'aurois peut-être renoncé au plaisir de le voir chez lui ce jour-là ; car la maison est située aux trois quarts de la hauteur du morne, & mon cheval n'étoit plus en état de m'y porter, ni moi d'y aller à pied. On a tracé un petit sentier en zigzag pour y monter, dont les détours qui sont trop courts, font que les pentes sont fort roides ; à cela près, je le trouvai bien logé & fort commodément, pourvû qu'on n'ait pas besoin de sortir de la maison. Une terrasse presque naturelle, soutenue d'une haye vive, compose la cour large de sept à huit toises, & longue de vingt-huit à trente. On trouve au milieu de sa longueur un perron de pierres de taille de sept marches, qui bien que fort éloignées des proportions de la bonne architecture, ne laisse pas de servir pour donner entrée dans une salle de dix-huit pieds en quarré, qui a deux fenêtres du côté de la montagne, avec une porte pour aller dans une allée qui sépare le jardin de la maison. La salle est accompagnée d'une chambre de chaque côté de dix-huit pieds de long sur quinze de large, dans la longueur d'une desquelles on a menagé un petit escalier de bois pour monter dans un galetas qui est

Maison  
curiale  
de Goya-  
ves.

partagé en trois chambres ; à vingt pieds 1696.  
ou environ de ce bâtiment , il y en avoit  
un autre qui faisoit un retour , qui avoit  
vingt-quatre pieds de long sur quatorze  
de large , qui contenoit la cuisine , le  
four & le magasin. Ce bâtiment aussi  
bien que la maison étoient de maçon-  
nerie , mais les pieds droits , les linteaux  
& les apuis des fenêtres étoient de bois.  
Il y avoit un autre bâtiment parallèle à  
ce dernier à l'autre bout de la maison ,  
tout de bois , qui renfermoit un pou-  
lailler & une écurie pour deux chevaux.  
Le jardin étoit séparé de la maison par  
une allée de quatre à cinq toises de large ;  
on y montoit par six marches , il avoit à  
peu près la longueur de la terrasse , & dix  
à douze toises de profondeur. Son défaut  
étoit d'être trop en pente.

Si ces terrasses & ces bâtimens avoient  
été bien entretenus , ç'auroit été une so-  
litude des plus agréables. On y jouïssoit  
d'une vûë qui n'étoit bornée que par  
l'horison de la mer. On découvroit fort  
loin des deux côtes de l'Ance par dessus  
les mornes qui la forment ; l'air y étoit  
frais & pur , & quoique le quartier fût  
dépeuplé & solitaire , je m'y ferois beau-  
coup plû la descente du morne avoit  
été moins difficile.

1696. L'Ance de Goyaves a près d'une demie lieuë de largeur entre les deux pointes. C'est un Islet qui est à une demie lieuë de cette ance sous le vent, c'est-à-dire, à l'Ouest, qui a donné le nom à ce quartier, parce qu'apparemment on y avoit trouvé beaucoup de goyaves quand on commença de s'y habituer. L'Ance fait assez régulièrement la figure d'une ance de panier. Son enfoncement dans les terres est d'un tiers de lieuë ou environ. Il y a un gros rocher qui fait un Islet à sa pointe orientale, dans lequel il y a quelques voutes ou cavernes, qui leur ont fait donner le nom d'hermitage. Le fond de l'Ance est presque par tout de sable blanc mêlé de rochers en beaucoup d'endroits, & sur tout au milieu, ce qui fait que l'ancrage n'y est pas sûr, parce que les cables se coupent : en échange elle est fort poissonneuse. Il y tombe une petite rivière dont l'eau est excellente. Le Pere Gassot envoya mettre des paniers à la mer pour avoir du poisson pour le lendemain.

Le Vendredi neuvième Mars je me levai de grand matin pour aller voir lever les paniers ou nasses. On les fait de roseaux refendus, unis ensemble avec des liannes. On y met quelques pierres pour



les tenir au fond de l'eau , & des crabes 1696.

cuites rompuës en morceaux pour attirer le poisson. On les attache à une corde assez longue , au bout de laquelle il y a un morceau de bois blanc avec la marque de celui à qui la nasse appartient, pour les pouvoir reconnoître , quand les marées les ont fait changer de place , ce qui arrive fort souvent.

Nous trouvâmes plus de trente livres de poisson dans les six paniers qu'on avoit mis à la mer , entre lesquels il y avoit un congre gros comme le bras , de plus de trois pieds de long. A mesure qu'on tiroit les paniers dans le canot , je les ouvris pour retirer le poisson & rejeter les paniers à la mer. J'ouvris par malheur la nasse où étoit le congre , le Nègre du Curé m'en avertit quand il n'étoit plus tems , le congre sorti de la nasse sautoit comme un enragé , & s'élança sur moi deux ou trois fois. Le Nègre vint à mon secours , il voulut tuer le congre d'un coup de bâton , il le manqua , & le poisson s'étant jetté à une de ses jambes s'y attacha. Je pris aussi-tôt le couteau que le Nègre avoit à sa ceinture , & ayant saisi le congre auprès de sa tête , je la lui coupai , & délivrai ainsi le Nègre. Nous ne laissâmes pas de manger le congre ,

Congre ,  
anguille  
de mer  
dont la  
morsure  
est dan-  
gereuse.

1696. qui à mon avis est un aussi bon poisson quand il est cuit, qu'il est méchant quand il est vivant.

Fontai  
nes  
bouillan-  
tes.

Je fus après dîné me promener sur le bord de la mer. Il y a une partie de l'Ance, particulièrement aux environs de la riviere, où tout le rivage est couvert de roches & de galets de différentes grosseurs, mais tout le reste est un sable blanc & ferme où la promenade est agréable. Environ à trois cens pas à l'Est de l'Eglise, on me fit remarquer que l'eau bouillonnait à cinq ou six pas dans la mer. J'entrai dans un petit canot qui se trouva-là par hazard, pour voir si ce qu'on me disoit étoit véritable, que cette eau étoit si chaude qu'on y pouvoit faire cuire des œufs & du poisson. Je m'éloignai d'environ trois toises du bord du rivage, où il y avoit environ quatre pieds d'eau, où les bouillons ne me paroissoient pas si fréquens que vers les bords, & je trouvai l'eau si chaude dans ces bouillons, que je n'y pûs pas tenir la main. J'envoyai chercher des œufs que je fis cuire, en les tenant suspendus dans l'eau avec mon mouchoir. Je descendis à terre où je trouvai que la superficie du sable n'avoit pas plus de chaleur vis-à-vis l'endroit où étoient les bouillons, que dans

les autres endroits plus éloignez. Mais 1696.  
ayant creusé avec la main, je ne fus pas  
arrivé à la profondeur de cinq à six pou-  
ces que je sentis une augmentation con-  
sidérable de chaleur ; plus je continuai  
de creuser & plus elle augmentoit ; de  
maniere qu'à un pied de profondeur je  
ne pouvois presque plus y tenir la main.  
Je fis creuser avec une pelle encore un  
pied plus bas : Je trouvai le sable brû-  
lant qui fumoit comme on voit fumer la  
terre qui couvre le bois dont on fait le  
charbon. La fumée sentoit le souffre  
d'une maniere supportable.

On me conduisit à une espece de marre  
ou d'étang de sept à huit toises de dia-  
mètre , où l'eau étoit blanchâtre comme  
si elle eût été trouble. Elle jettoit con-  
tinuellement des boüillons vers les bords,  
mais ils étoient moins fréquens & plus  
gros dans le milieu. Il en paroissoit sept  
ou huit tout de suite , après quoi ils dis-  
paroissoient pendant l'espace d'un *Pater*  
& d'un *Ave*. Je pris de cette eau dans un  
morceau de callebasse , qui étoit réel-  
lement boüillante. Je la goûtai quand  
elle fut refroidie , elle me parut bonne ,  
excepté qu'elle avoit un petit goût de  
souffre , auquel il seroit facile de s'ac-  
coûter. Cette marre fait un petit ruif-

Etang &  
marais  
boüil-  
lant.



1696. feau en se déchargeant, qui perd une partie de sa chaleur & de son goût à mesure qu'il s'éloigne de sa source, quoiqu'il en retienne toujours assez pour les faire sentir avant qu'il se perde dans la mer à deux cens pas de-là.

On me fit encore voir un marécage à côté de cet étang, où il croît quelques herbes blanchâtres & couvertes d'une espèce de poussière de soufre. Le sable qui est de même couleur est couvert d'un peu d'eau en quelques endroits, en d'autres il paroît comme de la bouë qui commence à secher, & il paroît en d'autres entierement sec. Cependant il a si peu de solidité, même dans les endroits qui paroissent les plus secs, que les pierres qu'on y jette s'enfoncent & sont couvertes de ce sable presque dans un instant. Cet endroit est dangereux, & il est arrivé plus d'une fois que des étrangers voulant y passer, s'y sont enfoncés, & y seroient périés s'il n'avoient été secourus promptement. Il est vrai qu'il leur en couroit toujours quelque chose, & au moins la peau de leurs jambes, & des autres membres qui avoient été enfoncés dans ce marécage qui est encore plus brûlant que l'étang. C'est dommage que ces eaux chaudes ne soient pas entre les mains de

gens qui sachent s'en servir & en profiter, car il est sûr qu'elles sont souveraines pour une infinité de maladies. 1696.

On m'assura que plusieurs hydropiques avoient été entièrement guéris, après avoir sué dans ce sable, & beaucoup d'autres qui étoient attaquez de douleurs froides & de contractions de nerfs. Cela peut être, mais j'ai été bien des fois en d'autres tems aux fontaines bouillantes sans y avoir jamais vû personne, quoique je connusse à la Martinique & à la Guadeloupe bien des gens qui étoient attaquez de ces maux-là. Il est vrai que les remèdes que l'on peut avoir le plus commodément, ne sont pas ordinairement ceux ausquels on a plus de confiance. J'ai vû cependant dans l'histoire générale des Antilles de mon Confrere le Pere du Tertre, & dans la Relation du sieur Biet Prêtre, intitulée, *La France Equinoxiale*, que bien des malades y avoient été guéris; entre les autres ce dernier Auteur dit, qu'à son retour de Cayenne il fut entièrement guéri de l'hydropisie qu'il y avoit contractée, en suant dans ce sable sous un pavillon qu'on lui avoit fait exprès.

Vertus  
des eaux  
des fontaines  
bouillantes.

Le Samedi dixième Mars j'accompagnai le Pere Gassot qui alloit voir des

1696. malades au quartier des plaines , à deux lieues environ de chez lui. Nous y allâmes en canot. Après que nous eûmes doublé la pointe de l'Oüest qui forme l'ance , nous trouvâmes pendant plus de demie-lieue la côte fort escarpée & pleine de roches , dont la continuité n'étoit interrompuë que par les ouvertures des ruisseaux & des torrens qui sont assez fréquens dans tout ce quartier. Nous arrivâmes à l'habitation des sieurs Lostau freres , Capitaine & Lieutenant des Milices du quartier. Quoique leur terrain soit pierreux , la terre ne laisse pas d'être bonne , noire & grasse. Leurs cannes étoient belles , leur sucre brut beau & bien grené , leurs bestiaux en bon état , & leur manioc gros, pesant & bien nourri. Nous les quittâmes après que le Curé eut achevé ce qu'il avoit à faire chez eux ; & nous continuâmes notre chemin jusqu'aux plaines. Ce sont deux grands enfoncemens séparés l'un de l'autre par un gros cap dont les pentes sont fort douces & de bonne terre. La plus petite des deux plaines est à l'Est , elle peut avoir six à sept cens pas de large sur douze cens pas de hauteur. La grande a près de mille pas de large sur beaucoup plus de hauteur ; elle est arrosée d'une riviere assez grosse.

Quar-  
tier des  
plaines.



La terre de ces deux endroits est bonne, 1696.  
& ils sont assez bien peuplez & cultivez.  
Nous fûmes chez le sieur Jolly beau fils  
du sieur de la Chardonniere de la Martini-  
que; il commençoit à faire une sucrerie. Il  
y avoit quelques malades chez lui que le  
Curé confessa. Il nous pria de demeurer  
à dîner; en attendant qu'il fût prêt, j'al-  
lai me promener avec lui dans son ha-  
bitation, & je l'exhortai à profiter de la  
commodité de la riviere pour faire un  
moulin à eau. Nous allâmes huit ou neuf  
cens pas le long de la riviere jusqu'à un  
endroit qui me parut très-propre pour  
faire le bâtard-d'eau ou l'écluse du ca-  
nal. Je lui expliquai comment il s'y de-  
voit prendre, & je lui promis de venir  
après Pâques le niveler & le tracer.

Nous nous mîmes à table au retour,  
nous avions de bon poisson avec de la  
cassave fraîche; car la plûpart des ha-  
bitans de ce pais-là ne se piquent pas  
d'avoir d'autre pain. Quoique je n'y  
fusse pas accoutumé, je ne laissai pas  
d'en manger avec appetit, & elle me  
parut fort bonne. Nous allions sortir de  
table quand il entra un Officier de l'An-  
ce Ferri, qui ayant sçû qu'il y avoit un  
Religieux avec le Pere Gassot, s'en alloit  
à Goyaves le prier de venir dire la Messe

1696. le lendemain à leur Chapelle. Il avoit par bonheur rencontré un canot de qui il avoit scû que nous étions chez le sieur Jolly. Cet Officier étoit M. Lietard, Lieutenant de la Compagnie de Milice du grand cul - de - sac dont le sieur Pompe étoit Capitaine. La simplicité du premier âge du monde reluisoit dans tout l'extérieur de cet Officier. Ses jambes & ses pieds étoient couverts des bas & des souliers qu'il avoit apportez du ventre de la mere , à la reserve qu'ils étoient un peu plus noirs & plus vieux , car il paroissoit qu'il y avoit bien soixante ans & plus qu'il s'en servoit. Ses cheveux blancs & en petit nombre étoient couverts d'un chapeau de paille, & le reste de son corps d'une chemise & d'un caleçon d'une bonne toile de menage. Il portoit son épée à la main , je croi bien que le fourreau avoit été anciennement tout entier, mais le tems , les fatigues de la guerre , la pluie & les rats en avoient consommé une bonne partie , ce qui faisoit que cette épée roüillée paroissoit plus de moitié. Il y avoit une bande de toile cousüe au côté gauche de la ceinture du caleçon qui servoit à soutenir cette venerable épée dans les cérémonies. Malgré cet ajustement negligé Monsieur Lietard ne manquoit

Portrait  
de M.  
Lietard ,  
Lieutenant de  
Milice.

quoit pas d'esprit, de bon sens & de 1696.  
courage. Il fit son compliment au Maître de la maison en peu de mots, il s'adressa ensuite au Pere Gassot, & lui dit qu'ayant appris qu'un Religieux de son Ordre étoit dans le quartier, il étoit venu le prier de faire en sorte qu'il vînt dire la Messe à leur Chapelle. Il me salua en même temps, & me fit un compliment auquel je ne m'attendois pas, vû l'équipage de celui qui le faisoit. J'y répondis de mon mieux, & j'acceptai le parti ; & après qu'il se fût rafraîchi, & que je fûs assuré de trouver à la Chapelle de Ferri tout ce qui étoit nécessaire pour dire la Messe, je m'embarquai avec lui pour son quartier, pendant que mon Compagnon se rembarqua aussi pour retourner à la Paroisse,

Nous avions trois bonnes lieuës à faire pour nous rendre à Ferri ; cependant comme le canot étoit bien équipé, & que le vent nous favorisa, nous y arrivâmes assez promptement. Nous passâmes devant le quartier appelé Caillou, autrement la Pointe noire, où depuis on a bâti l'Eglise Paroissiale de tout ce quartier-là. Nous nous y arrêtâmes un moment pour avertir que la Messe seroit le lendemain à Ferri. Ce quartier est assez

Quartier  
du Caillou ou  
de la  
pointe  
noire.



1696. coupé de mornes & de petites ances : & quoique le terrain soit pierreux , il ne laisse pas d'être bon. Il est bien mieux habité & plus cultivé que les environs de Goyaves.

Ance  
Ferri. La  
Chapelle  
& la vie  
édifiante  
de ce  
peuple.

Nous arrivâmes à Ferri avant cinq heures : c'est une belle ance qui est couverte d'une pointe de terre assez haute du côté du Nord - ouest. La riviere qui passe presque au milieu a cinq à six toises de large & environ trois pieds d'eau. Je voulus d'abord voir la Chapelle qui étoit à la gauche de l'ance sur un terrain un peu élevé. Elle étoit simplement de fourches en terre , palissadée de roseaux & couverte de palmistes , du reste fort nette & fort propre dans sa pauvreté. Je trouvai le Catéchisme de Grenade avec les Vies des Saints dans une petite armoire à côté de l'Autel , & j'appris que les Dimanches & Fêtes , ceux qui ne pouvoient pas aller entendre la Messe à Goyaves , s'y assembloient le matin & le soir , & qu'après avoir dit les prieres , on lisoit un chapitre du Catechisme de Grenade, qui étoit suivi de la récitation du Chapelet , après quoi on lisoit la vie du Saint , & le lecteur annonçoit les Fêtes , les vigiles & jeûnes d'Eglise qui se trouvoient dans la semaine. C'étoit Monsieur Lietard qui

faisoit cet office , sur tout le soir , & qui 1696.

avertissoit charitablement ceux qu'il sçavoit être tombés dans quelque défaut considérable , afin qu'ils se corrigéassent.

Après que nous eûmes fait nos prières , nous nous rendîmes à la maison de Monsieur Lietard , elle étoit éloignée d'environ cinq cens pas du bord de la mer.

La rivière passoit à côté : quoiqu'elle fût bâtie aussi simplement que la Chapelle , elle me plût beaucoup par sa situation , son bon air & sa propreté. Madame Lietard vint au devant de moi avec beaucoup d'honnêteté. C'étoit une Nègresse d'environ quarante ans , qui étoit encore belle & bienfaite , quoiqu'elle fût un peu grosse. Elle avoit de l'esprit , & même une politesse que je n'aurois pas crû devoir rencontrer dans des gens de sa couleur. Si nous n'avions pas été en tems de jeûne , on m'auroit fait faire bonne chere, car il y avoit du poisson de mer & d'eau-douce en abondance , les voisins étant allez à la pêche , lorsqu'ils avoient été avertis que leur Officier étoit allé chercher un Religieux à Goyaves. Mais je ne pûs manger que quelques fruits avec de la cassave fraîche & du ouycou excellent. En attendant la nuit je fus me promener dans l'habitation , il n'y avoit

1696. autre chose que du manioc, des pois, des patates, des ignames, du mil, du coton & du tabac. Je vis dans la savanne quelques bêtes à corne fort grasses, & un très-grand nombre de volailles de toute espece. Ce sont ces sortes de choses qui occupent tous les habitans de ce côté-là qui n'ont pas de sucrerie, c'est leur commerce qui les rend fort pécunieux, quoi qu'il paroisse peu de chose. Nos Flibustiers viennent s'y pourvoir de farine de manioc, de pois, de patates & d'ignames qu'ils payent argent comptant & bien. Il vient des barques de la Martinique qui achettent leurs bestiaux, leurs volailles & leur coton; trois choses qui sont toujours recherchées & bien vendues.

Trafic  
des petits  
habi-  
tans,

La chasse est très-bonne dans tous ces endroits. On y trouve encore beaucoup de sangliers, ou pour parler le langage des Isles, de cochons marons. Les perroquets, les periques, les ramiers, les tourterelles, les grives & les ortolans y sont en abondance; & pour ce qui est des oiseaux de mer & de riviere, on en a tant qu'on veut: à quoi si on ajoute que les Isles du grand cul-de-sac qui ne sont pas fort éloignées, servent de retraite à une infinité de tortuës & de lamantins,



on conviendra que ce quartier est un des 1696.  
meilleurs de l'Isle, & que le seul defaut  
qu'il a est d'être peu habité.

Le Dimanche onzième Mars tout le  
quartier de Ferri, de la Pointe noire, &  
du grand cul - de - sac, se rendirent à la  
Chapelle. J'y étois avant le jour, & je  
confessai jusqu'à onze heures. Je dis  
la Messe, je prêchai, je fis le Catechisme,  
& je fus autant content de ce bon peuple  
qu'il témoigna l'être de moi. Je dînai  
avec le Capitaine & les principaux chez  
Monsieur Lietard, & après qu'ils m'eurent  
fait donner parole que je viendrois  
passer les Fêtes de Pâques avec eux; je  
me rembarquai, mon hôte eut l'hon-  
nêteté de me venir conduire jusques chez  
le Pere Gassot où nous l'arrêtâmes à sou-  
per & à coucher.

Entre plusieurs choses qui me firent  
plaisir dans ce voyage, celle qui m'en  
fit davantage, fut d'avoir vû l'arbre  
d'où découle l'huile ou le baume de Co-  
paii. Il y en avoit un pied à côté de la  
maison de Monsieur Lietard; c'est le  
seul dont j'ai pû avoir connoissance dans  
la Martinique, la Guadeloupe, la gran-  
de Terre, S. Christophle, les Saints, &  
la parrie de la Dominique où j'ai été, &  
où je l'ai cherché inutilement. C'est un

1696. arbre de très-belle apparence. Il pouvoit avoir vingt à vingt-deux pieds de hauteur ; sa feüille approchoit assez de celle de l'oranger , excepté qu'elle étoit plus longue & plus pointuë, douce au toucher, souple , d'une odeur aromatique & d'un verd clair & gai , l'arbre en est fort garni. Son écorce est grise , & autant que je le pus voir par une branche que je coupai, elle est assez épaisse , lisse & onctueuse , pour peu qu'on la frotte entre les mains l'odeur qui en sort est douce & aromatique. Elle se leve facilement , parce qu'il semble que l'arbre est toujours en feve. Le bois est blanc & assez tendre.

Arbre de  
Copaï.

Lorsqu'on veut tirer l'huile ou le baume de cet arbre , on fait une incision à son écorce vers le pied , elle doit être perpendiculaire , & de six à sept pouces de longueur. On y fait entrer un petit morceau de calebasse pour diriger la liqueur qui suente, & la conduire dans une calebasse attachée au corps de l'arbre , & dont l'ouverture répond au petit morceau de calebasse qui lui sert comme d'entonnoir. Cette matiere est plus ou moins abondante selon la force de l'arbre ou le tems auquel on la recueille ; mais aussi elle a differens degrez de vertu ; car quand l'arbre est jeune , comme il est

alors plus abondant en seve, il rend par 1696.  
conséquent plus d'huile, mais elle est  
moins cuite, pour ainsi dire, & moins  
parfaite. Il arrive la même chose quand  
on la tire dans le tems que l'arbre est en  
seve, il rend une plus grande quantité,  
parce que la seve sort avec l'huile : mais  
ce mélange diminué sa vertu, & on  
court risque de faire secher l'arbre.

Methode  
pour ti-  
rer l'hui-  
le de  
Copaïu.

Le tems le plus propre pour faire l'in-  
cision est dans le mois de Mars, en par-  
lant des pais qui sont situez entre la ligne  
Equinoxiale & le Tropique de cancer :  
& pour ceux qui sont de l'autre côté de  
la Ligne, c'est-à-dire entr'elle & le Tro-  
pique de Capricorne, c'est le mois de  
Septembre ; parce pour lors les playes  
sont cessées depuis près de trois mois, ce  
qui suffit pour que l'abondance de la se-  
ve ; que l'arbre a tirée dans les saisons plu-  
vieuses, soit consommée, & convertie  
dans la substance de l'arbre.

Tems  
propre à  
la tirer.

L'incision ne doit pas percer seulement  
l'écorce premiere, & une pellicule assez  
mince qui est dessous, qui est comme une  
seconde écorce, elle doit entrer un peu  
dans le vif du bois. Je croi même que si  
on vouloit risquer de perdre l'arbre, &  
que l'on fit l'incision assez profonde pour  
aller jusqu'au cœur, il en sortiroit une



1696. huile bien plus parfaite. Mais comme on ne veut pas risquer l'arbre, on se contente de faire l'incision comme je viens de dire, & lorsque l'arbre ne peut plus donner d'huile par cet endroit-là, la playe qu'on lui a faite se referme d'elle-même. Si l'arbre est vieux, gros & vigoureux, on peut faire deux ou trois incisions dans la même année. L'année suivante on en fait d'autres, en observant de ne les pas faire aux mêmes endroits, parce que les incisions précédentes font en se refermant une espee de calus dur à inciser, & qui empêche l'écoulement de la matiere.

Quali- Cette huile pour être bonne doit être  
rez de épaisse, de couleur d'ambre; elle doit  
l'huile de Copai, avoir une odeur de verd aromatique.  
& moyen  
de la Quand elle est claire & trop liquide,  
connoi- c'est une marque qu'elle a été tirée dans  
tre. une mauvaise saison, ou qu'on en a aug-  
menté la quantité en y mêlant quelque  
autre huile.

Pour s'en assurer, il n'y a qu'à en tirer une goutte avec une épingle, & la laisser tomber dans un verre d'eau froide. Si la goutte va au fond sans se dissoudre, ou qu'elle se tienne entre deux eaux en conservant sa figure, c'est une marque certaine que l'huile est très-bonne. Mais si elle s'étend, ou qu'elle nage sur la su-

perficie de l'eau , on doit compter qu'il 1696.

y a du mélange. La difference du baume du Perou est qu'il se seche & durcit à la fin ; au lieu que l'huile de Copaiï ne fait que s'épaissir , & devenir d'une couleur plus foncée , sans se durcir ni se secher.

Cette huile est merveilleuse pour re- fermer promptement toutes sortes de playes faites avec le fer , le bâton , les chûtes & autres accidens , mais non pas pour les coups de feu.

On s'en sert avec succès pour les flux de sang , les crachemens de sang pro-  
venans de la rupture de quelques petits vaisseaux dans la poitrine , pour les ex-  
coriations du fondement & autres maux où il faut empêcher l'effusion du sang.  
Pour les flux de sang & les vaisseaux rom-  
pus , on en met donze ou quinze gouttes dans un jaune d'œuf que l'on fait avaler au malade. On peut réiterer ce remede deux fois le jour. On peut encore dans le premier cas en donner une demie once dans un lavement anodin que le malade puisse garder long - tems , on a vû des effets merveilleux de ce remede. Pour les excoriations on en imbibe un peu de coton que l'on met avec une compresse sur la partie affligée , observant en ce cas de faire un peu chauffer l'huile avant

Vertus  
de cette  
huile.

1696. de l'appliquer. A l'égard des blessures il faut appliquer l'huile aussi chaude que le blessé la peut souffrir. Il faut d'abord presser les lèvres de la playe pour en exprimer tout le sang autant qu'il est possible , puis laisser tomber quelques gouttes de l'huile dans la playe , en oindre les lèvres & les environs , les rapprocher & y appliquer dessus un plumasseau trempé dans la même huile , & couvrir le plumasseau d'une bonne compresse , & même de deux s'il est besoin. Après quoi il faut bander la playe un peu fortement , sans s'embarasser si elle rend du sang ou non ; la règle générale est que le sang est un baume naturel , quand le sujet n'est point vicié par un autre endroit. On doit laisser cet appareil vingt - quatre heures sans y toucher , au bout de ce tems , il faut ôter la bande & les compresses le plus doucement qu'il est possible ; & si on voit que le plumasseau soit adhérent , c'est une marque que la réunion n'est pas encore achevée , comme il arrive dans les blessures considérables & profondes , ou à ceux qui ont la chair mauvaise , baveuse & infectée de quelque autre mal ; pour lors il faut laisser le plumasseau , & se contenter de répandre dessus quelques gouttes d'huile chaude pour l'hu

Maniere  
de s'en  
servir.



mectre , & réiterer ainsi de vingt-quatre 1696.  
en vingt - quatre heures jusqu'à ce qu'il  
tombe de lui même , ce qui ne peut pas  
tarder , étant fort rare que les playes mê-  
me considérables , ne soient pas conso-  
lidées en vingt-quatre heures.

Le hazard vient de découvrir une ver-  
tu que l'on n'avoit pas encore remarquée  
dans ce baume ou huile. C'est qu'il est ad-  
mirable & spécifique pour guerir toutes  
sortes de fièvres. Des personnes d'hon-  
neur & de probité m'ont assuré qu'elles  
avoient fait des cures surprenantes avec  
ce seul baume. On n'a point encore en-  
tendu parler d'un febrifuge plus parfait ,  
plus prompt , moins dangereux. Je sup-  
pose toujours qu'on ait du Copaiü veri-  
table & point falsifié. Il suffit d'en répan-  
dre cinq ou six gouttes dans une demie  
tasse de bouillon & la faire prendre au  
malade dans le commencement de son  
accès : ou si la fièvre est continuë , deux  
heures avant de lui donner de la nour-  
riture. On peut repeter le remede deux  
fois en vingt - quatre heures. Il est rare  
que la fièvre ait tenu bon contre trois ou  
quatre prises. La Bretagne & sur tout les  
villes de Rennes & de Nantes , ayant  
été affligées de quantité de fièvres en  
1719. tous ceux qui se servirent de ce

— 372 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. remede, furent parfaitement gueris, & si promptement qu'il sembloit que cela tint du miracle.

On ne remarque point que ce remede cause aucune violence dans son operation. Il n'excite ni sueurs, ni urines extraordinaires : on croit que c'est par une douce transpiration qu'il produit son effet merveilleux. Messieurs les Medecins feront là dessus leurs réflexions ordinaires. Tout ce qu'on souhaite d'eux, c'est de n'y rien mêler du leur, de crainte de le gâter, comme quelques-uns ont coutume de faire.

Il y a beaucoup d'autres arbres aux Isles qui donnent des huiles & du baume. J'en parlerai à mesure que l'occasion s'en presentera. Monsieur Lietard me fit present d'une petite calebasse de son huile de Copaii. Quoique ce fût la premiere qu'on eût tirée de son arbre, je la trouvai si bonne que j'aurois eu de la peine à la troquer contre le double de baume du Perou.

En effet, outre ce que je viens de dire des expériences souvent réitérées & toujours avec un succès merveilleux sur des gens qui ne pouvoient être plus mal sans mourir, ont fait connoître qu'étant pris intérieurement, il fortifie le cœur, l'es-

toinach, la poitrine, la tête, le cerveau, 1696.  
il purifie le sang, il chasse par haut ou  
par bas, ou par transpiration toutes les  
mauvaises humeurs, il excite l'appétit,  
il augmente la chaleur naturelle dans les  
personnes âgées, il provoque la sueur;  
il se peut prendre pour toutes sortes de  
maladies internes. Il est tellement ami de  
l'homme, qu'il ne fait jamais aucun mal,  
il est subtil, il pénètre par tout, & ne  
manque jamais d'inciser les humeurs, &  
par ce moïen de tirer d'affaires les ma-  
lades les plus désespérés.

Quand il est appliqué extérieurement;  
il fortifie les nerfs, il résout les humeurs  
froides, il guérit les blessures de fer & de  
feu, les brûlures, les morsures de bêtes  
venimeuses, les rhumatismes, il arrête  
la gangrene, il guérit les dartres & les  
ulceres les plus invétérés, il emporte les  
boutons & les autres vices de la peau,  
il chasse le mauvais air. Surquoi il est  
bon de remarquer que le plus-vieux est  
toujours le meilleur.

Pour les tremblemens, engourdisse-  
mens ou rétrécissemens de nerfs, il faut  
faire chauffer le membre malade avec  
des linges chauds, & le dedans de la main  
autant que le malade le peut souffrir,  
afin d'ouvrir les pores & en même tems



1696. y mettre du baume chaud, & l'étendre avec une plume, particulièrement à l'endroit le plus douloureux, y mettre dessus un plumasseau & un papier brouillard fin & imbibé de baume, & par dessus un morceau de vessie de cochon plus grand que le papier avec une compresse & une bande, & laisser cette appareil sans y toucher qu'au bout de vingt-quatre heures, & quand on le levera pour y mettre de nouveau baume, se servir toujours du même appareil. Si la partie est si douloureuse qu'on ne la puisse chauffer ni frotter, on se contentera d'y appliquer le baume le plus chaud que le malade le pourra souffrir, & tenir toujours le malade le plus chaudement qu'il se pourra.

Pour consolider des dislocations ou fractures, après qu'elles ont été remises, on se servira de la même methode sans chauffer & frotter la partie malade, mais seulement le baume autant qu'on le peut supporter, afin qu'il pénètre plus aisément.

On le prend aussi intérieurement pour les tremblemens de nerfs, sçavoir, huit ou dix gouttes dans un bouillon.

Pour les playes, coupures, blessures de fer & de feu, il faut d'abord les laver avec du vin chaud, ensuite on y met un

plumasseau trempé dans du baume 1696.  
chaud avec une compresse & une bande.  
On n'y doit point toucher qu'au bout de  
deux ou trois jours, à moins qu'on ne  
sente une douleur extraordinaire.

Pour les ulceres on les pense de la même  
maniere. S'il y a des chairs mortes,  
il faut les couper jusqu'au vif, & si la  
gangrene y paroïssoit, il faut lever l'appareil  
de six en six heures si on ne sent  
point de douleur, mais pour peu qu'on  
en sente, il ne faut renouveler le baume  
qu'au bout de vingt-quatre heures.

Si dans les blessures il y avoit quelque  
os cassé, il faudroit le faire tirer avant de  
se servir du baume, parce que son effet  
est si prompt qu'on enfermeroit le loup  
dans la bergerie. Il guerit les playes sans  
inflammation, suppuration, sans qu'il se  
forme aucune croute ou galle, comme  
il arrive ordinairement. Il est fort incarnatif.

Quand on lave une playe avec du vin,  
il faut qu'il soit chaud.

Pour les dartres de quelques nature  
qu'elles soient, on les frotte avec du baume  
le plus chaud qu'on le puisse souffrir,  
& on met dessus un morceau de vessie de  
cochon mouillée, c'est à dire qui a  
trempé dans l'eau quelques momens, &

— 376 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. qu'on a exprimé dans un linge. On y  
remet de nouveau baume au bout de  
vingt-quatre heures.

Pour les rougeurs & boutons qui vien-  
nent au visage , on les frotte seulement  
avec du baume chaud soir & matin , en  
moins de rien ils disparoissent.

On s'en fert encore avec succès pour  
les rhumatismes & humeurs froides ,  
après avoir froté les parties affligées de-  
vant le feu.

Pour les maladies internes, comme  
sont les coliques , il n'y a point de re-  
mede plus souverain. Il faut d'abord un  
lavement ordinaire dans ces sortes de  
maux , & quand on l'a rendu , on prend  
dans un boüillon clair huit ou dix gouttes  
de baume , & dans le moment on se  
sent foulagé & souvent les douleurs ces-  
sent entierement. Si cette premiere pri-  
se n'emporte pas entierement les douleurs  
il en faut prendre une seconde prise deux  
heures après la premiere , mais seulement  
dans un demi boüillon , & y mettre le  
double des gouttes , & le prendre le plus  
chaud qu'il est possible. Lorsque les dou-  
leurs sont extrêmes on peut prendre le  
baume sans avoir pris de lavement , &  
quand on n'a pas de boüillon prêt , on  
le peut prendre dans du vin chaud , il ne



provoquera aucunes nausées, & c'est 1696.  
un puissant cordial.

Il arrive quelquefois dans les grandes maladies qu'il fait aller par bas, ou par des sueurs abondantes, qui ont tirée d'affaires des malades désespérés. On en a une infinité d'exemples.

Il faut diminuer de moitié les doses marquées ci-devant pour les enfans, & les augmenter de quelques gouttes pour les vieillards.

Quand on a été piqué ou mordu de quelque bête venimeuse ou enragée, outre le baume qu'on met sur la playe, il faut en faire avaler au malade deux fois le jour, sept ou huit gouttes dans du boüillon ou du vin chaud, & continuer jusqu'à ce que la playe soit à demi guérie. Ce qu'on a pris intérieurement sert de cordial, & procure à la playe une plus prompte guérison.

Ce baume est encore excellent pour les fièvres pourprées. La dose est de huit jusqu'à douze gouttes dans un boüillon ou du vin chaud. On en a vû des effets surprenans. Il faut tenir le malade chaudement, & lui donner dans tous ses boüillons six gouttes le premier jour, huit gouttes le second, en augmentant ainsi jusqu'à seize gouttes. Outre la propriété

1696. qu'a ce baume de faire sortir le pourpre ,  
il fortifie le malade , & s'oppose à la corruption des humeurs.

On s'en sert avec succès dans la petite verole , observant d'en donner aux enfans une dose moins forte qu'aux personnes plus âgées.

Il est bon dans toutes sortes de fièvres. On en donne huit ou dix gouttes dans un boüillon dans le fort de l'accès , & dix ou douze gouttes dans l'accès suivant.

Il est spécifique dans les fièvres quartes & putrides. On l'a donné avec succès au commencement de l'accès.

Ceux qui sont menacés d'apoplexie , en doivent prendre tous les matins dix ou douze gouttes dans un demi boüillon. Si on est tombé dans l'accès , il faut en souffler dans les narines avec un chalumeau.

Pour les foibleesses d'estomach , provenants d'indigestion , ou qui restent après une grande maladie , on en prend dix gouttes dans un verre de vin si c'est après le repas , & dans du boüillon si c'est avant.

Pour ceux qui crachent du sang , on leur en donne dix gouttes dans un demi boüillon le matin à jeun , & autant le soir en se couchant deux heures après le repas ,

Pour les foibleſſes & palpitations de 1696.  
cœur , huit à dix gouttes dans du vin.

Pour les douleurs de reins , douze  
gouttes dans un boüillon.

Quoique ce baume ne ſoit pas ſpé-  
cifique pour la goutte , il ne laiſſe pas de  
ſoulager les gouteux , il diminuë le tems  
& les douleurs , il fait transpirer les hu-  
meurs mordicantes qui le cauſent. Il faut  
en prendre dix ou douze gouttes à jeun  
dans un boüillon.

Surquoi il faut remarquer que tous les  
boüillons dont on a parlé , doivent être  
fort clairs & ſans graiſſe , & paſſés dans  
une ſerviette.

Plusieurs perſonnes en ont pris en for-  
me de tabac pour les maux de tête , mi-  
graines , fluxions ſur les dents , & ont été  
gueris. On en met deux ou trois gouttes  
ſur le bout du doigt , on l'enfonce tant  
que l'on peut dans le nez en le tirant à  
ſoi. Il en faut mettre dans les deux nar-  
rines.

Pour le rhume on en prend huit à dix  
gouttes dans un boüillon en ſe couchant,  
& ſi le rhume eſt opiniâtre , on en prend  
le double le lendemain. Souvent une  
ſeule goutte ſuffit.

Quand une dent creuſe fait mal , on en  
met une goutte ou deux dedans.



1696. Pour les cours de ventre , diarrhées , flux de sang , intestins ulcérés , on en donne dix gouttes dans un bouillon. Ce qu'on réitere jusqu'à parfaite guerison.

Pour les retentions d'urines , on en prend jusqu'à vingt gouttes dans un verre de vin blanc , & on réitere jusqu'à parfaite guerison , qui est souvent prompte.

Pour les maux de gorge , on en prend trois ou quatre gouttes dans une cuillerée de bouillon. Il ne faut pas s'inquiéter d'une amertume que l'on sent dans la gorge après la prise du remede , il ne faut pas boire pour la faire passer , ce feroit empêcher l'effet du remede.

Dans les pleuresies , on en doit donner dix à douze gouttes dans tous les bouillons.

Quoique ce baume soit très - chaud , on remarque cependant que dans la plus grande ardeur de la soif , si on en met deux ou trois gouttes sur la langue , l'altération passe dans un moment , & on a la bouche aussi fraîche que si on avoit bû de l'eau bien fraîche.

Ce n'est ici qu'un abregé des maladies auxquelles ce baume est souverain , mais comme je ne veux point faire de peine aux Medecins qui n'aiment pas les remedes simples , spécifiques & promptes ,

je n'en dirai pas d'avantage. La seule 1696.  
difficulté est de trouver du Copaii naturel  
& qui n'ait point été falsifié.

Nous avons un arbrisseau dont l'huile  
ou liqueur qui en sort fait à peu près  
le même effet que le Copaii. On l'ap-  
pelle Bois - laiteux, sa feuille est faite  
comme celle du laurier, un peu plus  
grande, plus épaisse, plus charnue &  
plus molle. Lorsqu'on la rompt ou qu'on  
la déchire, ses fibres jettent une liqueur  
visqueuse, épaisse & blanche comme du Bois lai-  
teaux. lait. Cet arbrisseau ne vient jamais fort  
grand ni fort gros. On s'en sert pour  
garnir des lizieres parce qu'il vient fort  
vîte, comme font tous les bois mols,  
& parce qu'ils sont assez souples &  
ployans, du moins quand il est jeune,  
on l'entrelasse, & on le conduit comme  
l'on veut. Lorsqu'il est plus vieux il est  
cassant, & dès qu'il est coupé il se seche  
aussi-tôt. Il fleurit par petits bouquets de  
cinq ou six fleurs chacun, elles ressem-  
blent assez au jasmin : elles sont blanches  
& renferment au milieu d'elles un petit  
bouton ovale qui contient deux petites  
graines noires, qui sont la semence de  
l'arbre, qui vient aussi parfaitement bien  
de bouture. Il est presque blanc, le cœur  
a un peu de moëlle comme le sureau.

1696. son écorce est d'un verd pâle en dehors ,  
& toute blanche en dedans. Les queües  
qui attachent les feüilles aux branches  
ont près d'un pouce de longueur , avec  
un nœud à l'endroit qui touche l'écorce.

Vertus  
de ce  
lait.

Les nœuds , les feüilles , les branches,  
l'écorce & le tronc étant rompus & lege-  
rement pressez , rendent du lait. On le  
met sur les blessures & coupures comme  
le Copaiï, mais sans le faire chauffer, & il  
produit le même effet. J'en ai vû plusieurs  
expériences qui me persuadent que mon  
Confrere le Pere du Tertre s'est trompé  
quand il a écrit que ce lait étoit caustique  
& dangereux.

Farine  
de bois  
laiteux ,  
excellen-  
te pour  
les  
playes.

Un de nos Religieux qui se mêloit  
un peu de pharmacie , nommé le Pere  
Roffey , avoit rempli quelques fioles de  
ce lait. Il s'apperçût au bout de quelque  
tems qu'il s'étoit entierement desseché.  
Il cassa les fioles pour voir ce qu'elles  
contenoient; il y trouva une matiere blan-  
che, déliée & fine comme de la farine. Il  
voulut éprouver si elle feroit le même  
effet que quand elle étoit liquide , & il  
vit qu'elle operoit beaucoup plutôt. Il  
ne faisoit autre chose qu'exprimer un peu  
le sang de la playe , rapprocher les lé-  
vres , & les couvrir de cette farine sur  
laquelle il mettoit une compresse & une



bande pour la tenir en état. Il m'a assuré 1696.  
que des coupures considérables avoient  
été entierement refermées & gueries en  
moins de douze heures.

Il s'est ensuite avisé d'en faire prendre  
le poids d'un écu d'or dans du vin à des Pour la  
fièvre.  
Nègres qui avoient la fièvre. Cette  
potion leur excitoit une sueur si abon-  
dante, qu'elle emportoit presque tou-  
jours la maladie.

Il m'a encore assuré de s'en être servi  
avec succès pour guerir des diffenteries & Pour les  
diffente-  
ries &  
flux de  
sang.  
des flux de sang. Il en faisoit prendre au  
malade le poids de deux écus d'or dans  
deux jaunes d'œuf, à trois heures l'un de  
l'autre, cela provoquoit le vomissement,  
& excitoit ensuite la nature à se déchar-  
ger copieusement par le bas, de l'acide,  
bile ou autre humeur qui causoit le mal,  
après quoi il referroit & arrêtoit dou-  
cement l'un & l'autre de ces maux.

On se sert encore avec succès de la  
racine de cet arbrisseau pour guérir la  
colique. On la pile & on en met infuser  
une pincée dans un verre de bon vin pen- Pour la  
colique.  
dant un *Miserere* & non davantage, après  
quoi on passe le tout dans un linge, on  
le presse & on le donne au malade. J'ai  
dit pendant une *Miserere* & non davan-  
tage, parce qu'une plus longue infusion

1696. donneroit trop de force au vin & pourroit causer la fièvre, quoique sans aucun danger.

On m'avoit envoyé de la Martinique une quantité de cette poudre que je devois donner à Monsieur Peliceri Médecin des Galeres du Roi; la prise du vaisseau a privé le public des découvertes que ce sçavant homme auroit pû faire des vertus de cette poudre. En attendant qu'il m'en vienne d'autre, je dois dire ici que cette poudre n'a aucun mauvais goût, non plus que le lait qui la forme. J'ai goûté de l'un & de l'autre, il me sembloit avoir sur la langue, de la farine de froment qui avoit une petite pointe d'aigreur.

---

## CHAPITRE XXI.

*Du bois appelé Tendre à caillon. Des Fourmis blanches ou poux de bois. Du bois amer & de ses effets. Des ignames & des Patates.*

Bois appelé  
Tendre à  
caillon.

**L**E bois appelé Tendre à caillon ne se trouve que dans les lieux secs, pierreux & arides. Il tire son nom de sa grande dureté, qui le fait ressembler aux cailloux.

cailloux. Sa feuille est médiocre, ovale, 1696.

dentelée, sèche & comme brûlée du soleil, de sorte que de loin ces arbres paroissent rougeâtres & comme grillez. Ils n'ont jamais plus de douze à quatorze pouces de diametre, du moins ce sont les plus gros que j'ai vûs. Quant à leur hauteur, elle est considérable. On en trouve de vingt-cinq à trente pieds de tige; cet arbre a peu de branches & n'est pas trop fourni de feuilles. Son écorce est blanchâtre avec quantité de petites hachures; elle n'a pas plus de quatre lignes d'épaisseur; elle est peu adhérente, se leve d'elle-même, se sèche & se roule dès que l'arbre est abbatu. L'aubour, l'aubier ou l'aubelle, car on se sert de tous ces noms aux Isles pour signifier la même chose, est presque blanc, médiocrement dur, & de l'épaisseur du quart du diametre du cœur; il ne vaut rien du tout, & se gâte très-aisément, mais le cœur est admirable, également bon dans la terre & dans l'eau, d'une dureté extrême, fort roide & fort compact. Ses fibres sont longues, droites, & tellement pressées les unes contre les autres, qu'il est plus facile de les briser ou de les couper, que de les separer. Il est rouge quand on le coupe; il perd sa



— 386 *Nouveaux Voyages aux Isles*  
1696. couleur quand il est à l'air , & devient presque gris.

Remar-  
que sur  
les bois  
que l'on  
met en  
terre.

Je ne croi pas devoir renvoyer à un autre endroit la remarque que j'ai faite sur tous les bois qu'on met en terre , qui est , que pour peu qu'ils soient bons , ce n'est pas la partie qui est en terre qui se pourrit ni celle qui est dehors , mais seulement ce qui est au ras de terre. Pour éviter cet inconvenient , il faut brûler la partie qui doit être en terre & quelques pouces au dessus , c'est-à-dire, la sécher au feu ou dans les cendres rouges , sans la réduire en charbon , afin que la seve ou l'humidité qui s'y pourroit encore trouver soit entierement desséchée , & que les pores se refermant, les parties se rapprochent les unes des autres , le bois devient plus compact , & par conséquent plus propre à résister à l'humidité.

Tous les quartiers depuis la riviere du Baillif étant remplis de petits habitans , on peut dire que ce sont autant de fourmillieres de volailles de toutes les especes. La facilité qu'ils ont à les élever y contribué infiniment : le gros mil & le petit y viennent en perfection , sur tout dans les fonds où la terre est plus grasse & plus profonde. On en peut faire trois

récoltes dans la même terre en treize ou 1696.  
quatorze mois. Toute la façon qu'il y a  
pour le planter , après qu'on a nettoyé la <sup>Mil, ma-  
his, bled  
de Tur-  
quie,  
Grand-  
Turc, si-  
gnifient  
le même  
grain.</sup> terre , est de donner un coup de houë &  
de jeter dans le trou deux ou trois grains  
de mil , & le recouvrir à l'instant avec  
la terre que la houë a enlevée , en l'y re-  
poussant avec le pied. Lorsque le terrain  
est neuf ou léger , on se contente  
sans se baisser de faire un trou avec  
le bâton sur lequel on s'appuye , &  
d'y laisser tomber deux ou trois grains  
de mil , après quoi on remplit le trou  
de terre , en comprimant avec le bâton  
celle qui est à côté du trou , ou avec le  
gros doigt du pied. C'est ainsi que les  
Caraïbes plantent le leur. On ne sçauroit  
croire combien les volailles qui sont  
nourries de ce mil , sont grasses , fermes  
& succulentes. Quand les poulets sont en-  
core jeunes , on écrase un peu de mil  
avant de le leur donner.

Mais il y a bien d'autres animaux qui  
vivent de mahis. Une bonne partie des  
Espagnols & des Portugais de la Terre-  
ferme , n'ont point d'autre pain que ce-  
lui de mahis. On le mange avant qu'il  
soit encore tout à fait mur , & lorsqu'il  
est encore tendre , en faisant griller sur <sup>Differens  
usages du  
Mahis,</sup>  
les charbons l'épi tout entier. J'en ai

1696. mangé quelquefois de cette maniere; il est très-bon & donne de l'appetit. Les Espagnols le prennent quand il est encore très-tendre & presque comme du lait; ils le broient avec un peu d'eau & en font comme un lait d'amendes qu'ils assaisonnent avec du sucre, de l'ambre & autres aromates, dont ils font une portion excellente, qui nourrit extrêmement, qui fortifie la poitrine, & qu'ils mêlent encore avec le chocolat. Ils l'appellent Atolle.

Ce que  
c'est que  
l'Atolle.

On broie avec un moulin à bras, ou bien on pile le mahis lorsqu'il est tout à fait mur, & on le réduit en farine, dont on fait un pain jaune qui est très-bon quand il est tendre, mais qui se sèche aisément, & qui perd beaucoup de sa bonté.

Pain de  
Mil.

Nos Flibustiers se contentent après qu'il est pilé, de le mettre cuire avec de la graisse ou de la viande dans leur chaudière, à peu près comme on fait le ris, & c'est leur pain le plus ordinaire. Heureux quand ils ont quelque chose pour l'assaisonner, viande ou poisson; car il leur arrive assez souvent de le manger comme une bouillie épaisse à l'eau & au sel.

Bouillie  
de Ma-  
his.

On donne du mil écrasé grossière-



ment aux chevaux que l'on veut engraisser & aux cochons, mais il faut en donner peu aux chevaux, de crainte qu'ils ne deviennent pousifs. 1696,

On prétend que le mahis est venteux & indigeste. Je n'en ai pas usé assez pour m'appercevoir de ces deux mauvaises qualitez. Des Flibustiers qui en avoient fait un très-long usage, m'ont assuré qu'ils ne s'en étoient point apperçûs, qu'ils avoient remarqué au contraire que cette nourriture les engraissoit beaucoup & les rafraichissoit. Je reviens aux volailles.

On leur donne encore des poux de bois, dont elles sont fort friandes. C'est un insecte qu'on ne trouve que trop dans toute l'Amérique. C'est le même qu'on appelle fourmis blanches dans toute la Terre - ferme & dans les Indes Orientales. On lui a donné le nom de poux de bois aux Isles, parce qu'il s'attache aux bois, les mange, les gâte & les pourrit. Cet insecte engraisse les volailles, & c'est le seul avantage qu'on en puisse retirer, car du reste il est très-pernicious. Il a la figure des fourmis ordinaires, excepté qu'étant plus gras & plus rempli, ses membres ne sont pas si bien distinguez. Il est d'un blanc-sale;

Qualitez  
du Mahis.

Poux de  
bois, ou  
fourmis  
blanches.

1696. il paroît huileux à la vûë & au toucher ,  
& il a une odeur fade & dégoûtante. Il  
multiplie d'une maniere étonnante. En  
quelque lieu que ces insectes s'attachent ,  
ils font une motte d'une matiere comme  
de la terre noire , dont le dessus quoi  
qu'assez peu uni & raboteux , est si fer-  
me que l'eau ne le peut pas pénétrer.  
On ne remarque au dessus aucune ouver-  
ture , parce que ces insectes ne vont ja-  
mais à découvert : ils font une infinité  
de petites galeries grosses & creuses com-  
me un tuyau de plume à écrire , de la mê-  
me matiere que la motte , qui y abou-  
rissent , & qui conduisent en tous les en-  
droits où ils veulent aller. Le dedans de  
la motte est un labyrinthe de ces galeries  
tellement entrelassées les unes dans les  
autres & si peuplées , qu'il est impossible  
de concevoir combien cet insecte mul-  
tiplie & son adresse à faire son logement.  
Si on fait une brèche à la motte , ou  
qu'on détruise une galerie , vous voyez  
dans le moment des milliers d'ouvriers  
qui travaillent à la réparer. Je me suis  
quelquefois arrêté à les voir réparer une  
brèche que j'avois faite exprès à leur  
motte. Je les voyois tous accourir & se  
présenter sur le bord de la brèche , &  
s'en retourner aussi-tôt avec préci-

Figure de  
la motte  
des poux  
de bois.

piration. D'autres leur succedoient avec 1696.  
empressement, & quoiqu'il parût qu'ils  
n'apportoient rien, le travail ne laissoit  
pas de s'avancer imperceptiblement, la  
brèche diminuoit à vûë d'œil, & à la fin  
se trouvoit réparée. Je croi que ce sont  
leurs excremens qui leur servent de ma-  
tiere pour bâtir.

On a une peine infinie à les chasser  
d'un endroit, quand ils s'y sont une fois  
établis. Tuez-en tant que vous pourrez,  
pour peu qu'il en reste, ils travaillent  
avec un succès étonnant à la multipli-  
cation de leur espece & de leur logement;  
ce qu'ils ne peuvent faire sans ronger le  
bois, le cuir, les toiles, les étoffes, &  
généralement toutes les choses où ils  
peuvent mettre le pied, car ils sont par  
tout des galeries, & pourrissent tous les  
lieux où ils passent. Ils s'attachent sur-  
tout au bois de sapin, & autres bois qui  
viennent d'Europe qui sont pour l'or-  
dinaire plus tendres & plus doux que ceux  
de l'Amerique; ils les rongent & les  
pourrissent en moins de rien.

J'ai vû des maisons prêtes à tomber en  
ruines, parce que les propriétaires  
avoient négligé de chasser ces insectes.  
On trouve dans les bois & autres lieux de  
ces mottes si grosses & si pesantes, qu'un



1696. homme ne les peut porter. Quoiqu'on les coupe en pieces, ou qu'on les arrache du lieu où elle étoient bâties, leurs habitans ne s'enfuyent pas pour cela, au contraire ils travaillent à réparer les brèches. Lorsqu'on a pris une motte & qu'on la veut conserver pour la donner petit à petit aux poules, & empêcher en même tems que les poux de bois ne se retirent ou qu'ils n'étendent leurs logemens & leurs galeries, & ne se répandent dans des lieux où on ne les souhaite pas; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on fiche la motte sur le piquet, & à mesure qu'on en a besoin pour les poullets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette; c'est un plaisir de voir comme il se jettent sur ces insectes, & comme la poule brise la motte avec son bec & ses pieds pour les obliger de se montrer.

Il y a deux sortes de bois qui ne sont pas de leur goût; l'acajou & le bois amer. Cela vient de ce que le suc & le bois de ces deux arbres est extrêmement amer. Je parlerai dans un autre endroit de l'acajou.

Le bois amer est un assez grand arbre. J'en ai trouvé de plus de deux pieds de diametre. Son écorce est brune, hachée & fort épaisse. Sa feuille est longue &

Bois  
amer,  
son usa-  
ge.

pointuë , d'un verd pâle , assez douce & 1696<sub>2</sub>  
peu épaisse. Le bois est d'un jaune clair  
qui se décharge en séchant & devient  
presque blanc : il est filasseux & léger.  
Il faut observer lorsqu'on le scie de se  
tenir toujours au vent, c'est-à-dire , qu'il  
faut se mettre dans une situation que le  
vent ne puisse pas vous jeter la poussiere  
au visage ; sans cette précaution la pous-  
siere qui entre dans le nez & dans la bou-  
che , y fait le même effet que si on avoit  
mâché ou pris de la rhubarbe en guise  
de tabac.

On se sert ordinairement de ce bois  
pour faire des lattes , ou des planches  
minces pour cloïer l'ardoise , parce  
qu'il est léger , & qu'on est assuré qu'il ne  
fera jamais attaqué de ces insectes.

L'acajou & le bois amer ont encore  
une autre qualité ; c'est de communiquer  
leur amertume à tout ce qu'on fait cuire  
à leur feu , soit qu'on le fasse cuire dans  
une marmite , ou qu'on le fasse rotir à  
la broche ou sur le gril. J'en ai fait l'ex-  
périence à mes dépens ; car un jour qu'on  
travailloit à la couverture de mon Pres-  
bytere au Macouba , & que j'avois en-  
voyé mon Nègre dehors , j'amassai des  
bouts de lattes de ce bois que je mis au  
feu , afin que l'absence du cuisinier n'ap-

1696. portât aucun retardement au dîner de mes ouvriers ni au mien , mais je fus surpris quand le Nègre fut revenu de l'entendre crier contre son camarade , qui étoit un petit Nègre nouveau. Je lui en demandai la raison , & il me dit que le dîner étoit perdu , parce qu'on avoit mis du bois amer dans le feu. Je crus d'abord que c'étoit quelque superstition , à quoi les Nègres aussi-bien que beaucoup d'autres gens sont assez portez , & je m'en mis peu en peine. Cependant comme il persistoit à dire la même chose , je goûterai le boüillon & la viande & je les trouvai amers comme du fiel. Les ouvriers à qui il importoit de dîner descendirent , on fit chauffer de l'eau, on échauda la viande , on la lava dans plusieurs eaux chaudes & froides: mais j'avois eu tant de soin de la faire cuire avec du bois amer, qu'il fut impossible même à mon chien d'en manger. Mes volailles réparèrent ma faute aux dépens de leur peau. Je me suis assuré plus d'une fois de cette expérience , mais d'une manière qui me portoit moins de préjudice.

Effets du  
bois a-  
mer sur  
la viande.

Le bois que l'on appelle amer à la Martinique , se nomme Simarouba à Cayenne. C'est le nom Indien. Le frere du Soleil très-habile Apoticaire du Col-



lege des Jesuites à Paris, a fait connoître 1696.  
ce bois, & a fait des cures surprenantes  
avec ce bois pour les cours de ventre  
même invéterés, & pour les dissen-  
teries les plus violentes.

La racine & la peau de la racine sont  
les meilleures parties de l'arbre. Il en faut  
prendre deux gros, les couper en es-  
quilles, & les faire boüillir dans trois  
demie septiers d'eau que l'on fait réduire  
en une chopine. On partage cette quan-  
tité en trois verres dont on fait prendre  
le premier le matin à jeun, le second deux  
heures après avoir dîné, & le troisième  
deux heures avant souper. Il faut obser-  
ver de ne pas manger des choses crües ou  
indigestes, ni boire du vin blanc.

Il est rare qu'on ait besoin de plus de  
deux gros de ce remede, les plus invé-  
terées dissenteries n'ont jamais tenu con-  
tre six gros pris en trois jours.

Lorsqu'on est obligé de manger des <sup>Moyen</sup>  
volailles, dès qu'elles sont tuées, voici <sup>pour</sup>  
les moyens dont on se sert aux Isles pour <sup>manger</sup>  
les attendrir, & dont on pourroit se ser- <sup>les vo-</sup>  
vir en Europe. <sup>lailles</sup>  
<sup>dès qu'</sup>  
<sup>elles sont</sup>  
<sup>tuées.</sup>

Le premier est de les plumer tout en  
vie, après quoi on leur fait avaler du ri-  
naigre, & pendant qu'elles l'ont dans la  
gorge, on acheve de les étouffer en leur  
tordant le col.

1696. Le second est, après les avoir fait saigner à l'ordinaire, de les pendre à une branche de figuier.

Le troisième est, de les enterrer pendant le même espace de tems, après qu'elles ont été saignées.

Et le quatrième est, de les écorcher tout en vie, quand on les veut accommoder d'une manière, où on n'a pas besoin de conserver leur peau. Il est certain que ces manières sont excellentes, & qu'elles donnent aux volailles que l'on est pressé de faire cuire une tendreté admirable. On dira peut-être que voilà bien des documens de cuisine pour un Missionnaire Apostolique : à quoi j'ai à répondre, que quand on est obligé d'avoir soin de son ménage, on est en même-tems obligé de s'instruire de bien des choses, dont je ne me serois pas chargé la mémoire si j'avois toujours été dans mon cloître ; mais l'obéissance m'ayant employé dans un état, j'ai été en même tems obligé de sçavoir ce qui étoit comme des dépendances de cet état, eu égard à la nécessité qu'il y a de vivre & souvent de se préparer soi-même ce qui est nécessaire à la vie.

Petit  
Mil.

J'allois oublier qu'on se sert encore aux Isles d'une autre espece de mil, qu'on

appelle petit mil , pour nourrir & pour 1696.  
engraisser les volailles. La feüille de ce-  
lui-ci est à peu près la même que celle du  
gros mil , mais beaucoup plus petite , &  
ses grains ne sont gueres plus gros que le  
chenevis. Ses feüilles sont excellentes  
pour nourrir les chevaux. Quand on le  
plante ou sème uniquement pour cet  
usage , on le met par sillons ; il croît à  
mesure qu'on le coupe , & dure fort  
long-tems sans être replanté , pourvû  
qu'on ne le laisse pas monter en épi. On  
se sert aussi des feüilles de gros mil pour  
donner aux chevaux , mais elles ne sont  
pas si bonnes.

Il y a une autre espece d'herbe , lon-  
gue , étroite , douce au toucher & au  
goût , d'un verd-de-pré , qui vient de  
bouture , bien mieux & plus vite que de  
graine , dont on a soin d'avoir toujours  
une bonne quantité dans les habitations  
bien réglées. Elle sert aussi pour les che-  
vaux , elle les engraisse , les rafraîchit ,  
& leur fait autant & peut-être plus de  
bien , eu égard à la temperature du cli-  
mat , que si on leur donnoit de l'avoine  
ou de l'orge ; car en ces pays-là , les che-  
vaux sont toujours au verd , & ne laissent  
pas d'être très-bons & de grande fatigue.  
On la nomme herbe de cosse ; elle croît

Herbe de  
cosse.



1696. vîte, on la coupe tant qu'on veut ; elle revient promptement & multiplie, pourvû qu'on ait soin de la facier, & de ne la pas laisser monter en graine.

Le mil gros & petit demande une terre grasse & profonde. Pour l'herbe de côte elle veut un terrain bas & humide, c'est pourquoi on la plante toujours aux bords des rivières.

Les ignames & les patates sont des fruits d'un si grand usage dans toute l'Amérique, que je ne dois pas remettre à un autre endroit d'en parler, sur tout étant dans un quartier où on en cultive une quantité très-considérable.

L'igname est une espèce de beterrave qui vient grosse à proportion de la bonté du terrain où elle est plantée. Elle demande une bonne terre, forte, grasse & profonde. Sa peau est assez épaisse, rude, inégale, couverte de chevelure, & d'un violet tirant sur le noir. Le dedans est de la consistance des beterraves, soit qu'elle soit cuite ou qu'elle soit crüe; elle est d'un blanc-sale, & quelquefois tirant tant soit peu sur la couleur de chair. Ce fruit est visqueux avant d'être cuit. Il se cuit aisément, il est léger, de facile digestion, & ne laisse pas d'être fort nourrissant. On le mange cuit avec la viande, & pour

EPJCH

*Igname .*



*Scincq .*



*Roquet .*





lors il sert de pain & de cassave. On le 1698.  
fait cuire seul dans l'eau, ou sous la braise, <sup>Igname,</sup>  
& on le mange avec la pimentade, c'est- <sup>fruit de</sup>  
à dire, le jus de citron, le piment écrasé <sup>terre.</sup>  
& le sel. La tige qui le produit est quarrée  
de trois à quatre lignes de face; elle ram-  
pe sur la terre, pousse des filamens qui  
prennent racine; quand elle trouve des  
arbres ou des buissons, elle s'y attache,  
monte & couvre en peu de tems tous les  
endroits où elle peut pénétrer. Ses feüil-  
les viennent deux à deux attachées à de  
petits pédicules quarrés un peu crochus;  
elles sont en forme de cœur avec une  
petite pointe, d'un verd-brun, assez  
épaisses, grasses & bien nourries. La tige  
pousse quelques épis couverts de petites  
fleurs en forme de cloches, dont le pistile  
se change en une petite filique qui est  
remplie de petites graines noires. Je n'ai  
jamais entendu dire qu'on en ait semé;  
la plante vient beaucoup mieux de bou-  
ture & plus vîte, si on la laisse faire elle  
couvrira bien-tôt tout un jardin; il suffit  
d'en avoir planté une fois dans un en-  
droit pour y en trouver toujours. On se  
sert de la tête du fruit avec une partie de  
la tige qui y est attachée pour en provigner  
l'espece: on la coupe en quatre, & l'on  
met les morceaux en terre éloignez de

1696. trois à quatre pieds les uns des autres. Ils prennent aisément, & en moins de cinq mois ils portent du fruit mûr & bon à manger. On connoît aux feüilles que le fruit a toute la grosseur & la maturité qu'il doit avoir, parce que pour lors elles se flétrissent. Lorsque le fruit est tiré de terre, on le laisse un peu au soleil pour se ressuyer, après quoi on le met dans un lieu sec ou dans des tonneaux, & il peut se conserver les années entieres sans se gâter & rien perdre de sa bonté.

Patate,  
espece de  
pomme  
de terre.

La patate est une espece de pomme de terre, qui approche assez de ce qu'on appelle en France des taupinambours : les Espagnols & les Portugais l'appellent *Batata*. Je ne sçai si elle est originaire de l'Amerique, ou si on l'y a apportée : ce qui me feroit croire qu'elle y est naturelle, c'est le grand usage que tous les Indiens tant de la Terre-ferme que des Isles, en font. Usage, qui selon moi n'est pas une foible conjecture ; car ces Peuples sont fort jaloux de leurs anciennes manieres de se nourrir, & excepté le vin & l'eau-de vie, nous ne voyons point qu'ils ayent du penchant, ni pour nos fruits ni pour nos autres vivres venant d'Europe, ou accommodez à la maniere d'Europe. On trouve des patates dans

l'Asie & en Afrique : elles viennent très-<sup>1696.</sup> bien en Irlande & en Angleterre , & j'en ai vû croître & venir en parfaite maturité à la Rochelle.

Il y en a de plusieurs especes , que l'on <sup>Patate de trois especes.</sup> peut réduire à trois principales , sçavoir les blanches , les rouges & les jaunes.

Elles se plantent de bouture en coupant <sup>Maniere de les cultiver.</sup> en morceaux la tige qu'elles ont poussée, ou le fruit même , & mettant l'un ou l'autre en terre & l'en couvrant environ de trois ou quatre pouces. Il y a des patates qu'on appelle patates de six semaines , parce qu'on prétend qu'elles croissent & mûrissent dans cet espace de tems. Je ne sçai si dans les siècles passez cela étoit vrai : pour dans celui-ci , il leur faut plus de deux mois. C'est toujours quelque chose , car il faut au moins quatre mois à toutes les autres. Telles qu'elles soient elles veulent une terre legere & sablonneuse; elles demandent de la pluye quand on les plante , & puis de la chaleur & un tems sec jusqu'à ce qu'on les leve , ou pour parler le langage des Isles , jusqu'à ce qu'on les foüille , car effectivement il faut foüiller la terre avec la houë pour les trouver. La chair de ces trois especes est bonne. On estime cependant les jaunes plus que les autres. C'est une nourriture



1696. legere , de facile digestion , qui ne laisse pas d'être fort substantielle , & qui seroit admirable en toute maniere , si elle n'étoit pas un peu venteuse.

C'est le pain ordinaire & presque la seule chose que l'on donne aux Nègres à Saint Domingue & dans les Isles Angloises. A l'heure du dîner le Commandeur les conduit à la piece de patates , & leur en laisse fouiller à chacun sa provision pour toute la journée. En même-tems on coupe en pieces le bois ou la tige des patates , que l'on remet en terre au lieu du fruit que l'on a tiré ; par ce moyen on est sûr d'en trouver toujours , outre que celles qu'on laisse par mégarde ou qu'on néglige , parce qu'elles sont trop petites, ne manquent jamais de pousser & de multiplier à merveille.

La feuille des patates est un peu plus grande qu'un écu , elle approche de la figure d'un cœur avec deux petites échancrures ; elle est mince , d'un beau verd , fort tendre , douce au goût & au toucher. Sa tige ou son bois est d'un verd-pâle , plein de suc , tendre , flexible : il court & pousse quantité de rejettons & de branches qui couvrent bien vite toute la surface de la terre. Il pousse de petites fleurs comme des violettes doubles , mais

qui sont jaunes, à côté desquelles naissent 1696.  
quantité de petits filamens tortillez qui  
prennent racine dès qu'ils touchent la  
terre & produisent du fruit.

J'ai vû des patates qui pesoient jusqu'à  
cinq livres; mais cela n'est pas ordinaire,  
& me porte à croire que mon Confrere  
le Pere du Tertre s'est trompé, quand il  
a dit d'en avoir vû qui pesoient plus de  
vingt livres, & que c'étoit une chose assez  
ordinaire; peut-être que c'est une faute  
d'impression qu'on a oublié de corriger.  
Communément les patates ont depnis  
deux jusqu'à cinq pouces de diametre.  
Leur figure est très - irréguliere; on en  
voir de rondes, d'ovales & d'autres fa-  
çons. Leur peau est mince, unie, sans  
chevelure ou filamens. Les rouges ont la  
peau & le dedans de couleur de chair :  
les blanches & les jaunes ont la peau grise,  
& le dedans blanc ou jaune.

Les feüilles & le bois ne sont pas inu-  
tiles après qu'ils sont arrachez; on les  
donne aux chevaux & aux bœufs, & sur-  
tout aux cochons; cette nourriture les  
engraisse extrêmement, & rend leur chair  
& leur lard fort fermes.

Les patates sont une bonne partie de  
la nourriture des petits habitans; on les  
fait cuire dans un chaudron avec du sel

Maniere  
de les faire  
cuire.

1696. & un peu d'eau, & on les couvre bien avec leurs feüilles. Lorsqu'elles sont hors du feu, on couvre le chaudron avec une grosse toile afin de resserrer la fumée en dedans, & qu'elles achevent de mitonner; cependant on fait une pimentade avec le jus de citron, le sel & le piment écrasé. On tire les patates du chaudron, on ôte la peau, qui quitte la chair pour peu qu'on la presse, & on les mange en les trempant dans la pimentade.

Differen-  
tes ma-  
nieres  
d'accô-  
moder  
les pa-  
tates.

Lorsqu'on les fait cuire avec la viande pour tenir lieu de pain, comme font nos Boucaniers, nos chasseurs de Saint Domingue & beaucoup d'habitans: on se contente de les bien laver sans les peler; & on les met dans la marmite quand la viande est écumée. Elles se cuisent ainsi, & en profitant de la graisse de la viande, elle lui communique leur suc & leur odeur. Quand tout est cuit, on ôte facilement la peau des patates, & on les mange comme le pain avec la viande, sans oublier la pimentade, qui est la sauce favorite de bien des gens.

On les pele & on les coupe par quartiers, lorsqu'on les veut faire cuire avec la viande comme on fait les navets, les carottes & autres racines; pour lors elles se fondent entierement, & font un po-



lage épais comme une purée d'un très-bon 1696  
goût.

On les mange au dessert comme du fruit. Après qu'elles sont cuites sous les cendres chaudes, on les pele & on les sert arrosées d'un jus d'orange avec du sucre. On les mange souvent toutes chaudes sans y rien ajoûter, parce que ce fruit étant cuit porte sa sauce avec lui, & est toujours bon. Je le croi même plus sain de cette maniere.

La patate étant fouillée & tirée hors de terre dans un tems sec, & exposée un peu au soleil & mise dans un lieu sec, se conserve plus d'un an. On en porte en Europe sans qu'elles se gâtent. Les Anglois en usent plus que nous : c'est souvent le pain des équipages de leurs vaisseaux, même de ceux de guerre, sur tout de leurs garde-côtes des Isles. Lorsque le sieur du Parc qui commandoit le Cheval marin prit en 16 . le Jersey, vaisseau de guerre Anglois de cinquante canons; on n'y trouva pour tous vivres que quelques barils de bœuf salé & force patates. On les fouille en tout tems & en toutes saisons, & on estime ce fruit si bon & si sain, qu'on dit en proverbe, Que ceux qui retournent en Europe après avoir mangé des patates, retournent aux

1696. Isles pour en manger encore. Je ne sçau-  
rois mieux comparer le goût de ce fruit  
quand il est rôti , qu'à celui des marons  
& des culs d'artichaux mêlez ensemble.  
Je ne prétends pas pourtant imposer à  
personne la nécessité d'en juger comme  
moi , parce que c'est une espece de loi  
de ne point disputer des goûts.

Je m'étonne seulement que certaines  
Provinces de France qui ne vivent que de  
chataignes ou de bled noir , ne cultivent  
pas de patates , qui sont infiniment meil-  
leures , qui ne craignent ni la grêle ni  
la gelée , & à qui il ne faudroit au plus  
que cinq mois pour venir en maturité.  
L'expérience que j'ai fait à la Rochelle me  
convainquant que ce fruit peut venir par  
toute la France , aussi parfaitement du  
moins qu'il vient en Irlande & en An-  
gleterre.



PPJCB



*La Souphiere de la  
Guadeloupe*



*Montagne des Diables*



*Diablo ou  
Diablotin*

CHAPITRE XXI.

*Des oiseaux appelez Diables. De  
leur chasse. Description de la  
Sonphriere.*

**L**E Mardi treizième Mars le Pere Gassot me ramena au Baillif dans son canot. Quoiqu'il fût assez petit & fort volage, c'est-à-dire, qu'il eût peu de fermeté sur son assiette, j'aimai mieux m'en servir, que de retourner à cheval; mon Nègre le conduisit par le même chemin que nous étions venus. Ce voyage me fit plaisir.

Le lendemain je montai à notre habitation du Marigot pour travailler au nivellement du canal. On me donna quatre ou cinq Nègres pour me servir, à qui il manquoit toujours quelque chose. Tantôt ils n'avoient point de ferremens, tantôt ils étoient ou faisoient les malades, & le plus souvent ils n'avoient rien pour manger avec leur farine, que les crabes qu'ils alloient fouïller dès que j'étois un moment absent: de sorte que ce travail ne me plaisoit point du tout, parce qu'il alloit trop lentement. Je l'aurois même

1696. abandonné tout-à-fait, si la commodité d'aller dans les bois où il n'y a point de serpens comme à la Martinique, ne m'avoit un peu diverti. Je résolus donc de passer le Carême à la Guadeloupe afin de retourner à l'Ance Fery comme je l'avois promis, & ensuite de faire le tour de l'Isle avec le nouveau Gouverneur, qui m'avoit proposé cette partie.

Nous étions pour lors dans la saison de la chasse de certains oiseaux qu'on appelle Diabes ou Diablotins. Je ne sçache pas qu'il s'en rencontre dans les Isles autre part qu'à la Guadeloupe & à la Dominique, où ils viennent en certains tems de l'année s'accoupler, pondre & élever leurs petits.

Descrip-  
tion des  
oiseaux  
appelés  
Diabes  
ou Dia-  
blotins.

Cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une poule à fleur; c'est ainsi qu'on appelle aux Isles les jeunes poules qui sont en état de pondre bien-tôt; son plumage est noir, il a les ailes longues & fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes, son bec est long d'un bon pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort: il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement bien pendant la nuit, mais qui lui sont tellement inutiles le jour qu'il



qu'il ne peut supporter la lumiere ni discerner les objets ; de sorte que quand il est surpris par le jour hors de sa retraite , il heurte contre tout ce qu'il rencontre , & enfin il tombe à terre.

Ces oiseaux vivent du poisson qu'ils vont prendre la nuit à la mer. Après que leur pêche est achevée , ils s'en retournent à la montagne où ils repairent dans des trous comme les lapins , & ils n'en sortent que quand la nuit est venue pour retourner à la mer. Ils crient en volant comme s'ils s'appelloient ou se répondoient les uns aux autres.

Ils commencent à paroître vers la fin du mois de Septembre. On les trouve alors deux à deux dans chaque trou. Ils demeurent ainsi jusqu'à la fin de Novembre , après quoi ils disparaissent , & on n'en voit ni entend aucun jusqu'au milieu ou environ du mois de Janvier , qu'ils paroissent de nouveau. Pour lors on n'en trouve plus qu'un ou qu'une dans chaque trou jusqu'au mois de Mars qu'on trouve la mere avec ses deux petits. Quand on prend les petits diables en ce tems-là ils sont couverts d'un duvet épais & jaune comme les oisons ; ils sont comme des pelotons de graisse ; on les appelle des cottons. Ils sont en état de voler dans la

Tems de  
leur  
ponte.

1676. fin de Mai ; aussi est-ce en ce tems-là qu'ils s'en retournent , & qu'on cesse entièrement de les voir & de les entendre jusqu'au mois de Septembre. Tout ce que je viens de dire du passage & de la demeure des diables à la Guadeloupe & à la Dominique , arrive régulièrement & sans avoir jamais manqué toutes les années. La chair de cet oïse aueſt noirâtre , & ſent un peu le poiſſon ; du reſte elle eſt bonne & fort nourriſſante. On eſtime les cottons comme étant plus délicats , & ils le ſont en effet ; mais ils ſont trop gras , de ſorte qu'ils rendent la graiſſe comme ſ'ils étoient pleins d'huile.

La maniere de les accommoder quand ils ſont grands , eſt de les faire boüillir à grande eau avec du ſel & des herbes fines, jusqu'à la moitié de leur cuiſſon , après quoi on les retire & on les laiſſe égoûter : cette demie-cuiſſon les dégraiſſe & leur ôte le goût de poiſſon. On acheve de les faire cuire en daube , en ragoût ou autrement , avec des écorces d'oranges & des ſeuilles de bois d'Inde.

Maniere  
de les ac-  
commo-  
der.

Les petits diables ou cottons ſont meilleurs étant rôtis à la broche , ou ſur le gril , ſaupoudrez de ſel , de poivre & de graine de bois d'Inde battus enſemble.

On peut dire que ces oiſeaux ſont une

manne que Dieu envoie tous les ans pour les Nègres & pour les petits habitans , qui ne vivent d'autre chose pendant la saison. 1696.

La difficulté de la chasse de ces oiseaux en conserve l'espèce , qui seroit détruite entièrement il y a bien des années , selon la mauvaise coutume des François , s'ils ne se retiroient dans des lieux qui ne sont pas accessibles à tout le monde.

Malgré les dangers & les incommoditez inséparables de cette chasse , ma curiosité me porta d'accompagner quatre de nos Nègres qui y alloient un Dimanche après midi , & qui ne devoient retourner que le lendemain au soir ; car il faut ce tems-là pour se rendre sur le lieu de la chasse , chercher le gibier , & revenir. Outre mon Nègre je conduisis avec moi un jeune Creolle qui apprenoit chez nous à raffiner le sucre , nommé Albert de Lauenay. Nous marchâmes tout le long & au fond de notre rivière jusqu'à ce que nous trouvâmes un endroit moins escarpé que le reste , où nous montâmes les uns après les autres en nous aidant ou plutôt en montant sur les épaules de ceux qui demouroient en bas , que nous tirâmes ensuite à nous avec des liannes , aussi bien que nos chiens. Je crus après avoir passé

Chemin  
de la  
monta-  
gne des  
diables.



1696. ce mauvais pas en être quitte ; mais ces mauvais pas se trouvoient toutes les fois qu'il falloit passer des ruisseaux ou des rivières, ce qui arriva sept ou huit fois avant que nous fussions arrivés au haut de la montagne des oiseaux qui est à côté de la Souphrière. Il étoit près de six heures quand nous arrivâmes au lieu où nos chasseurs avoient résolu de faire leur cabane. Nous nous mîmes tous à travailler à notre logement , les uns couperent des gaulettes , les autres amassèrent des fougères pendant que deux chasseurs allerent chercher des oiseaux pour souper. J'avois eu la précaution de faire porter mon manteau , une bonne bouteille de vin de Madere , & du pain , avec de l'eau-de-vie & de la farine pour nos Nègres. Notre Cabane fut bien-tôt dressée, nous la couvrîmes avec des feuilles de cachibou que nous avions coupées en chemin , parce que nous sçavions bien que nous n'en trouverions pas dans l'endroit où nous allions. Nous fîmes une bonne litiere de fougères pour nous coucher , & nous allumâmes un grand feu , tant pour faire cuire le gibier qu'on étoit allé chercher pour souper , que pour nous chauffer pendant la nuit , qui est toujours très-froide dans ces lieux élevez.

Nos deux chasseurs furent heureux , ils revinrent assez promptement avec quinze diables. Chacun se mit d'abord à plumer. Pour moi je fis les brochettes pour les faire rôtir. Après qu'ils sont plumez & flambez , on les ouvre par le dos ; tous les dedans servent pour le souper des chiens avec les pieds, les têtes & les bouts des aîles. On embroche les corps diagonalement , c'est-à-dire qu'on fait passer la brochette d'une cuisse à l'épaule opposée. On la plante en terre devant le feu ; on la tourne de tems en tems pour faire cuire la viande des deux côtez , & quand elle est presque cuite , on y jette du sel dessus ; une feuille de cachibou ou de basilier sert d'assiette. Il faut avoier qu'un diable mangé de broche en bouche est un mets délicieux. Je croyois être rassasié ayant un diable dans le corps ; mais soit que l'air froid de la montagne , ou la fatigue du chemin eussent augmenté mon appetit ; soit que les diables de ce pais-là soient plus délicats & de plus facile digestion que les autres , il fallut faire comme mes compagnons , & en manger un second. La nuit fut belle & sans pluye , & nous dormîmes bien , quoique les diables fissent un grand bruit en sortant de leurs maisons pour aller à la mer , & en y retournant.

1696. Le lendemain dès le point du jour nous nous mêmes à chasser. Chaque chasseur est armé d'une gaule de la grosseur d'un pouce, longue de sept à huit pieds, assez ployante, & qui a un crochet au bout. Les chiens que nous avions amenez ou apportez quëtoient & alloient fleurer tous les trous. Dès qu'ils sentoient qu'il y avoit un diable dans un trou (car cette montagne est toute percée comme une garenne) ils jappoient & se mettoient à gratter : mais le chasseur a soin de les empêcher de gâter les entrées, parce que les diables ne voudroient pas y rentrer une autre année. On enfonce aussi - tôt la gaulette dans le trou jusqu'à ce qu'on rencontre l'oiseau, qui dès qu'il la sent la prend avec le bec & la ferre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Quand il est à la bouche du trou, la lumière l'aveugle, il est ébloüi, il veut retourner à reculons dans son trou, mais le chasseur y a mis le pied. Alors l'oiseau se renverse sur le dos pour se deffendre du bec & des griffes. On le prend alors par la tête, on lui tord le col, & le chasseur l'attache à une corde ou lianne qu'il a autour du corps en guise de ceinture. Il

Chasse  
des dia-  
bles.



arrive quelquefois que l'oiseau ne veut i696.  
pas mordre la gaulette; pour lors on  
la tourne de côté & d'autre en fourgon-  
nant dans le trou jusqu'à ce qu'on  
l'attrape au deffaut de l'aîle, qui  
étant fort grande, l'oiseau ne peut l'é-  
tendre assez pour se débarrasser, & il est  
ainsi entraîné hors de sa maison.  
On continue ordinairement la chasse  
toute la matinée, ce qu'on ne peut  
faire sans s'éloigner beaucoup de la ca-  
banne, & monter & descendre dans des  
lieux fort difficiles. J'envoyai les Né-  
gres dans les lieux éloignez, & je re-  
tins le Creolle avec moi pour chasser  
aux environs de la cabanne. Il enten-  
doit parfaitement bien ce métier, & il  
avoit un très-bon chien. Après deux  
ou trois heures de chasse, je retournai  
avec mon Nègre pour me reposer, &  
pour accommoder des oiseaux pour dî-  
ner. Je me remis enfin à chasser seul.  
Nous nous rassemblâmes sur le midi.  
Les quatre Nègres avoient cent trente-  
huit diables, Albert en avoit quarante-  
trois, & moi dix-sept. Nous en man-  
geâmes chacun deux, & partîmes char-  
gez du reste de notre gibier.

Je croi que ces oiseaux vont à la  
Virginie & dans les pais voisins, pen-

1696. dant que nous ne les voyons point aux Isles. Car j'ai lû une Relation de ces païs-là qui fait la description d'un oiseau de passage qui s'y trouve depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre ou Octobre, qui est tout-à-fait semblable à nos diables.

Il m'arriva un accident quelques jours après ce voyage qui pensa me coûter la vie. Comme je faisois travailler au bord de la riviere, j'y descendois quelquefois pour me baigner, & en remontant dans les falaises je cherchois des plantes, des racines & autres choses pour contenter ma curiosité. Je trouvai une chute d'eau dans notre riviere comme une espece de cataracte de plus de quarante pieds de haut, avec deux beaux bassins dont celui d'enbas étoit si profond que je ne pus en trouver le fond avec plus de vingt brasses de liannes que j'y coulai avec une assez grosse pierre. Un jour que je me baignois dans celui d'enhaut, je vis un chien à qui j'avois jeté un bâton prêt à être entraîné par le courant de l'eau. Je voulus le sauver, mais dans le moment que je le faisissois par une jambe de derriere, je bronchai sur une pierre, & le courant

Accident  
qui arri-  
ve à  
l'Au-  
teur.

m'emporta avec le chien. Je jettai un grand cri quand je me sentis emporter, & les Nègres qui travailloient vis-à-vis de cet endroit me virent culbuter, & coururent aussi-tôt en bas où ils croyoient me trouver brisé & noyé. Mais j'eus le bonheur de ne pas perdre tout-à-fait la tramontane; je fus à la verité étourdi de ma chute, & je me trouvai sur l'eau tenant toujours le chien par la jambe. Je ne sçai si je tombai sur le chien, ou si ce fut la hauteur de la chute ou la force de l'eau, mais je me trouvai la poitrine meurtrie, & le lendemain je crachai quelques grumeaux de sang; je me fis saigner, & mettre sur la poitrine des compresses trempées dans la graisse de tortue dissoute dans de l'esprit de vin; cela me guerit en peu de jours.

Le Dimanche huitième Avril je résolus d'aller voir la montagne de la Souphriere. Je pris l'occasion de quelques-uns de nos Nègres qui alloient à la chasse des diables; & m'étant fait accompagner par notre apprenti raffineur, deux autres Creolles de nos voisins & trois Nègres, nous partîmes après dîner pour nous rendre à la montagne des diables, le plus près que nous pourrions de la Souphriere.

La seconde fois que nous passâmes



1696. la riviere de S. Louis, nous fûmes surpris de l'entendre gronder bien plus fort qu'à l'ordinaire; car comme il n'avoit point plû en bas, & que le tems avoit toujours été beau, nous ne pouvions deviner d'où venoit ce bruit, quand nous la vîmes se déborder si promptement que nous eûmes toutes les peines du monde à nous sauver, par le moyen de quelques racines & de quelques liannes que ceux qui grimperent les premiers jetterent à ceux qui étoient en bas, qui avoient déjà de l'eau jusqu'à la ceinture.

Nous passâmes par les mêmes endroits où j'avois déjà passé; mais nous allâmes bien plus loin, & nous montâmes jusques dessus les montagnes sur lesquelles la Souphriere est située. Pendant que la moitié de la troupe étoit occupée à dresser la cabanne, & à allumer le feu, les autres furent à la chasse. On se mit à plumer dès qu'ils furent de retour, & nous fîmes cuire des oiseaux, non seulement ce que nous crûmes en avoir besoin pour le souper, mais encore pour porter avec nous le lendemain.

Les le-  
zards &  
les dia-  
bles sont  
déclarés  
viande  
maigre.

Ceux qui liront ces Mémoires seront sans doute surpris que nous mangeassions des oiseaux en Carême. Mais on sera averti que les Missionnaires qui sont aux

Isles, & qui par une concession Apostolique exercent en plusieurs choses le pouvoir des Evêques, après une mûre délibération & une consultation des Medecins, ont déclaré que les lézards & les diables étoient viandes maigres, & que par conséquent on en pouvoit manger en tout tems. 1696.

Nous nous couchâmes après que nous eûmes soupé, & je commençois à m'endormir dans l'esperance de reposer aussi bien que la premiere fois; mais il survint un orage de pluye, de vent, d'éclairs & de tonnerre si furieux que nous fûmes obligés de nous lever pour tenir les poteaux de notre cabanne, qui vouloit nous quitter. Malgré tous les efforts la couverture fut emportée, & notre litiere tellement mouillée, qu'il ne fut plus possible de se coucher dessus. Je m'enveloppai dans mon manteau, & nous passâmes le reste de la nuit à trembler & à causer.

Dès que le jour commença à paroître nous nous séparâmes. Nos chasseurs furent chercher des diables, & nous prîmes le chemin de la Souphrière. Le sommet de toutes ces montagnes est pelé; on n'y trouve que des fougères, & quelques méchans petits arbrisseaux chargez de

1696. mouffe : ce qui vient du froid continuel qui regne dans ces lieux élevez , des exhalaisons de la Souphriere , & des cendres qu'elle vomit quelquefois.

vûe  
char-  
mante  
dont on  
jouit sur  
les mon-  
tagnes.

Comme le tems s'étoit purgé par la grande pluie qui étoit tombée pendant la nuit , l'air se trouva très clair & sans aucun nuage. A mesure que nous montions nous découvrions de nouveaux objets. Nous voyions la Dominique, les Saintes, la grande Terre & Marie-galante, comme si nous avions été dessus. Lorsque nous fûmes plus haut nous vîmes fort à clair la Martinique, Monfarat, Nieves, & les autres Isles voisines. Je ne croi pas qu'il y ait un plus beau point de vûe au monde ; mais il est situé dans un endroit incommode, & trop proche d'un voisin fort dangereux.

Quand nous eûmes marché environ trois heures & demie en tournant autour de la montagne , & montant toujours , nous nous trouvâmes dans des pierres brûlées, & dans des lieux où il y avoit près d'un demi - pied de cendres blanchâtres qui sentoient très-fort le soufre. Plus nous montions , plus la cendre augmentoit. Enfin nous nous trouvâmes sur la hauteur. C'est une vaste platte-forme inégale, couverte de monceaux de pierres



brûlées de toutes sortes de grosseurs. La terre fumoit en bien des endroits , & sur tout dans ceux où il y avoit des fentes & des crevasses , où nous ne jugeâmes pas à propos de nous aller promener : mais nous prîmes à côté pour gagner le pied d'une élévation qui peut avoir dix à douze toises de hauteur , & quatre fois autant de circonférence. C'est un amas de grosses pierres blanches & calcinées, on l'appelle le Piton de la Souphriere. Comme il n'y avoit ni cendre ni fumée, nous y montâmes sans crainte, & nous vîmes au dessous de nous du côté de l'Est la bouche de la Souphriere. C'est un trou ovale qui me parut de dix-huit à vingt toises de large dans son plus grand diamètre. Ses bords étoient couverts de grosses pierres mêlées de cendres & de monceaux de soufre. Quant à sa profondeur, nous n'en pûmes pas juger, parce que nous n'en étions pas assez proche, & il n'y auroit pas eu de prudence à s'approcher davantage; d'ailleurs il en sortoit de tems en tems des tourbillons d'une fumée noire, épaisse, sulphurée, mêlée d'étincelles de feu, qui ne laissoit pas de nous incommoder quand le vent les portoit du côté où nous étions.

Descrip-  
tion de  
la Sou-  
phriere.

La gran-  
de bou-  
che ou  
ouvertu-  
re.

Il y a une autre bouche beaucoup

1696. plus petite que la première, qui paroît  
Petite  
bouche  
de la  
Sou-  
phrière. comme une voute ruinée. Il en sortoit  
aussi une grosse fumée & beaucoup d'é-  
tincelles. Tous les environs de ces deux  
bouches étoient pleins de fentes & de  
crevasses qui rendoient beaucoup de fu-  
mée. Ce qui marque que toute cette mon-  
tagne est creuse & comme une grande  
cave pleine de feu & de soufre qui se  
consume peu à peu, & qui à la fin fait  
affaïsser la voute, & y cause des crevasses  
& de nouvelles ouvertures.

Nous demeurâmes plus de deux heu-  
res sur le Piton pour nous reposer, &  
jouir de sa belle vûe en dînant, nous y  
plantâmes une perche de douze pieds &  
plus de longueur que j'avois fait apporter  
exprès avec une vieille toile pour servir  
de pavillon. Nous descendîmes par le  
même endroit que nous étions montez :  
on peut croire qu'il n'y a point de che-  
mins battus dans tous ces quartiers-là : il  
se passe bien des années avant qu'on s'y  
aille promener, & assurément la peine  
& les risques sont trop grands. Nous ne  
laissâmes pas de nous approcher le plus  
que nous pûmes de la grande bouche,  
dont l'abord m'avoit paru moins dan-  
gereux que celui de la petite. J'y fis jet-  
ter par les plus forts de mes compagnons

Les plus grosses pierres qu'ils pûrent, mais 1696.  
contre tout ce qu'on m'avoit dit, nous  
ne vîmes point augmenter la fumée ni les  
étincelles. La terre raisonnoit sous nos  
pieds: & quand on la frappoit avec un  
bâton, presque comme si nous avions  
été sur le pont d'un vaisseau; Dès que  
nous remuions quelques grosses pierres,  
la fumée sortoit aussi-tôt. Toutes ces  
pierres sont legeres, & sentent beaucoup  
le souffre. J'en fis apporter quelques-unes  
avec des morceaux de souffre, dont il  
auroit été facile de nous charger si nous  
avions voulu. Quoique nous fussions alors  
dans la plus grande chaleur du jour, il  
faisoit un air extrêmement frais sur le  
Piton. Je croi qu'on auroit bien de la  
peine à résister au froid qu'il y doit faire  
pendant la nuit. Il y a des Nègres qui vont  
chercher du souffre pour le vendre, il  
faut le purifier avant de s'en servir. Ils  
prennent un autre chemin que celui par  
lequel nous étions venus, nous le cher-  
châmes & le suivîmes quand nous eûmes  
trouvé leur trace, & nous trouvâmes qu'il  
étoit plus aisé que le nôtre, quoiqu'il  
nous parût plus long.

Nous descendîmes donc par le côté  
opposé à celui par lequel nous étions  
montez. Environ à deux cens pas plus



1696. bas que la bouche , nous trouvâmes trois  
Mares  
de trois  
fortes  
d'eau. petites mares d'eau très-chaude, éloignées  
de quatre à cinq pas l'un de l'autre. La  
plus grande pouvoit avoir une toise ou  
environ de diametre; elle est remplie  
d'une eau fort brune, qui sent le fer, ou  
plutôt l'eau dans laquelle les ferruriers &  
forgerons éteignent leur fer. La seconde  
est blanchâtre & a le goût d'alun. La troi-  
sième est bleüe, & a le goût de vitriol.  
On dit qu'on y a trouvé des morceaux  
considérables de ce minetal; je le veux  
croire, mais nous n'en trouvâmes point;  
il est vrai que nous n'avions pas d'in-  
trumens pour chercher au fond. Faute  
de ligne & de perche je ne pus mesurer la  
profondeur de ces mares; elles exce-  
doient la longueur de nos bâtons. Nous  
vîmes ensuite une quantité de petites  
sources d'eau, qui en s'unissant forment  
plusieurs rivières ou torrens. Une de ces  
rivières s'appelle la Rivière Blanche,  
parce qu'elle est souvent de cette couleur,  
à cause des cendres & du soufre qui la  
couvrent. Elle se jette dans la rivière de  
S. Louis, & n'aide pas à la rendre poisson-  
neuse, parce que le soufre & les cendres  
qu'elle y porte, font mourir le poisson.

A mesure qu'on s'éloigne de ces terres  
brûlées en descendant la montagne, on

trouve le pais plus beau. On voit de 1696.  
l'herbe & des arbres grands & verts,  
il semble qu'on tombe dans un autre  
monde, tant on trouve de difference en-  
tre le sommet affreux de cette montagne,  
tout couvert de pierres calcinées, de cen-  
dres & de souffre, & le milieu & le bas  
que l'on voit couverts d'une agréable ver-  
dure, arrosez d'une infinité de ruisseaux,  
& cultivez avec tout le soin & toute l'in-  
dustrie possible. Nous arrivâmes enfin à  
l'habitation des Religieux de la Charité.  
Le terrain est petit, mais excellent; ils  
travailloient à faire un moulin à eau. Les  
Carmes ont le leur au dessous de celle-ci,  
leur terrain est plus grand, mais il man-  
que absolument de bois à brûler. J'y trou-  
vai un Religieux qui fut fort surpris du  
voyage que je venois de faire: il me prê-  
ta un cheval pour me porter au Baillif.  
J'en avois bien besoin, étant extrême-  
ment fatigué, & ayant déchiré tous mes  
souliers. Bien en prit à mes compagnons  
d'être pieds nuds: car assurément ils n'en  
auroient pas eu meilleur marché que  
moi. Je fus cependant très-content de ce  
voyage.

*Fin de la seconde Partie.*



# TABLE

## DES MATIERES

*contenuës dans la seconde  
Partie.*

## A

<b>A</b> ccident , qui pensa coûter la vie à l'Auteur , & le remede qu'il y apporta ,	416
Adresse des Caraïbes , pour mettre en mer leurs Bâtimens ,	131
Adresse des Crabes pour s'échaper ,	222
Ance du gros François. Sa description ,	334
Ance à la Barque ,	339
Ance de Goiaves ,	352
Ance Ferri ,	362
Anglois , qui attaquèrent la Guadeloupe en 1691. Relation de cette attaque ,	340



DES MATIERES. 427

- Aras, espece de Perroquet. Histoire d'un  
de ces oiseaux , 212
- Arbre qui donne le Baume de Copaï.  
Sa description. Maniere de tirer ce  
Baume , de le connoître , & de s'en  
servir , 366
- Aras de Caraïbes. Leur description , 78
- Auger , Gouverneur de la Guadeloupe ,  
299
- L'Auteur est attaqué du mal de Siam , il  
en guérit , x

B

- B** Acaïssas , Bâtiment des Caraïbes. Sa  
description , 92
- Barques & Brigantins. Leur description ,  
& leur manœuvre , & leur commo-  
dité , 303
- Baume de Copaï , 366
- Becune , Poisson dangereux. Sa descrip-  
tion , maniere de connoître quand  
elle est empoisonné , 30
- Bois amer , arbre. Sa description , ses  
usages , & la propriété qu'il a de com-  
muniquer son amertume aux viandes  
cuites au feu que l'on en a fait. Ex-  
perience de l'Auteur , 392
- Bois de chandelle , arbre. Sa description ,  
& son usage , 332

Bois jaune, espece de Paletuvier. Son usage & sa bonté ,	209
Bois laiteux , arbrisseau. Sa description, & ses differens usages ,	381
Bois appellé Tendre à caillou ,	384
Bordenave, Major de la Guadeloupe, son Histoire & sa mort ,	341
Bourg de la Basse-terre de la Guadeloupe. Sa description ,	310 318
Bourgs de Saint Louïs , & du Baillif. Leurs aventures ,	311
Bouriau , Officier Anglois, comment il empêche ses Nègres de se pendre ,	15
Bouton , espece de Massue des Caraïbes. Sa matiere, sa figure, son usage ,	82
Bras d'un Anglois boucané, dont les Sauvages veulent faire present à l'Auteur ,	93
Brodequins, espece de demi bas de femmes Caraïbes ,	75
Breton ( le Pere Raymond ) & le Pere Beaumont Missionnaires Jacobins chez les Sauvages ,	89

## C

C Abasson ( le Pere ) est reconnu par <i>interim</i> Supérieur des Missions des Jacobins aux Isles ,	66
Cabritte ou Chevre , d'une fecondité extraordinaire ,	170

DES MATIERES. 429

- Camisa des femmes Caraïbes. Sa figure.  
sa matiere , & son usage , 75
- Cancanner. Cry des Perroquets quand  
ils sont jeunes , 215
- Caracoli , métal dont les Sauvages font  
leurs ornemens. Contre-fait par les  
Européens , & comment , 84
- Caraïbes Sauvages , naturels des Isles,  
leur humeur , leur couleur , leurs ha-  
bits , 71
- Caraïbe baptisé , & ensuite apostat. Son  
entretien avec l'Auteur , 87
- Caraïbes mauvais Domestiques. Leur  
antipatie pour les Nègres ; ce qu'on  
doit observer en les achetant , 138
- Caraïbe mort. Leur maniere d'enterrer,  
leurs coutumes sur ce sujet. Comme  
ils prennent leurs repas , & comme ils  
font cuire leurs viandes , 151
- Carbets , maisons des Caraïbes. Leur  
construction , & leur propreté , 148
- Catoli , espece de Hotte des Caraïbes ,  
107
- Chaleur dans les Isles très - suportable ,  
& le climat fort doux , 27
- Château-du-Bois , homme de qualité ,  
qui s'étoit consacré à l'instruction des  
Caraïbes , 90
- Caumels ( le Pere ) Supérieur des Ja-  
cobins , meurt à Saint Thomas. Ses



funerailles ,	66
Cirique, espece de Crabes de mer ,	238
Cerisier , arbrisseau. Sa description.	
Usage qu'on fait de son fruit ,	276
Cochons des Isles ne craignent point les serpens , les poursuivent , & les man- gent ,	24
Colonie de Sainte Croix transportée à Saint Domingue. Raisons de ce chan- gement ,	291
Coffres. Poissons ainsi appelez. Maniere des Caraïbes pour les apprêter ,	157
Conseil Souverain de la Martinique. De quelles personnes il est composé , leurs droits , émolumens , & privile- ges ,	180
Corvette , Bâtiment dont on se sert pour la course. Sa description ,	309
Coulet , Lieutenant de Roi de la Gua- deloupe. Son extraction , ses services , & ses recompenses ,	244
Convent des Jacobins au Baillif de la Guadeloupe ,	312
Coutûmes des Caraïbes à l'égard de leurs Prisonniers ,	93
Crabes. Leurs differentes especes 221. A quoi on connoît les mâles d'avec les femelles 223. Le tems , & pourquoi elles se vont baigner à la mer 224. Comment elles quittent leur écaille	

DES MATIERES. 431

226. Crabes bourfieres 227. Oeufs  
& taumali de Crabes. Manieres de s'en  
servir 228. Comment on connoît que  
les Crabes font empoisonnées , 235  
Cripts , Officier Anglois. Son industrie  
pour empêcher ses Nègres de se pen-  
dre , 13  
Cul-de-Sac François. Sa description , 160  
Cul-de-Sac Robert. Sa description , 19

D

- D** Auphiné , Commandeur de Né-  
gres, son Mariage , & son Histoire,  
178  
Degrez dans lesquels les Caraïbes se ma-  
rient , 77  
Diabls & diabolins , oifeaux de passage.  
Leur description. Le tems qu'ils vien-  
nent , leur chaffe , & la maniere de  
les accommoder , 407  
Du Buc, Gentilhomme de la Martinique.  
son origine , fa famille & son Hif-  
toire , 44  
Dubuiffon , Menuifier fort impertinent,  
qui travaille pour l'Auteur , 10 & 50  
Du Maitz de Goimpy , Intendant des  
Iles. Son retour en France , 294

## E

Eglise Paroissiale du Fort Royal de la Martinique ,	170
Eglise & maison des Jesuites à la Guadeloupe ,	318
Eglise & Couvent des Carmes ,	321
Eglise & Couvent des Capucins ,	323
Empire des Caraïbes sur leurs femmes ,	77
Epervier , filet rond pour la pêche. Maniere de s'en servir ,	135
Etablissement d'une Paroisse au Cul-de-Sac François de la Martinique ,	163

## F

Femmes des Caraïbes ne mangent point avec leurs maris ,	158
Femmes. Elles sont très-propres pour apprendre à parler aux Perroquets ,	216
Février, Greffier du Conseil Supérieur de la Martinique ,	21
Flambeaux de Bagaces, comment on les fait , & leur usage ,	238
Flèches des Caraïbes. Leur matiere , leur forme , leurs differens usages. Maniere de les empoisonner ,	79
Fontaines boüillantes de la Guadeloupe. Leur	



DES MATIERES. 433

Leur description, & leur propriété,

354

Fort de la Basseterre de la Guadeloupe.

Sa description, 313

Fort de la Madeleine de la Guadeloupe,

331

Fourmis blanches, ou poux de bois, insectes. Usage qu'on en fait pour nourrir les volailles,

389

G

**G** Abriël ( le Pere ) de Vire, Capucin, Curé du Fort Royal,

179

Galere, Poisson. Sa description. Son venin, & le remede qu'on y apporte, 36

Gallions d'Espagne. Leur passage devant la Martinique en 1695.

220

Goyavier, espece de Pommier. Différentes especes de ce fruit. Ses propriétés, & les manieres de s'en servir, 268

H

**H** Amac, Lit dont se servent les Caraïbes. Sa matiere, sa forme, son usage, sa commodité; comment on le fait, usage qu'on en pourroit faire dans les autres parties du monde, 101

Hamacs Caraïbes bien meilleurs que les

*Tome II.*

T

autres ; & pourquoi ,	141
Hôpital des Religieux de la Charité à la Guadeloupe ,	322
M. Hincelin, Gouverneur de la Gua- deloupe ,	340
Histoire de la descente des Anglois à la Guadeloupe en 1691. & de tout ce qui s'y passa jusqu'à leur retraite ,	340
Huitres des Isles. Leur grandeur , & leur bonté. Elles croissent , & on les cueille sur des arbres ,	198
Herbe de Cofse. Son utilité.	397

## I

<b>I</b> Gname , espece de beterrave. Sa des- cription , sa culture , sa qualité , & son usage ,	398
Jesuites , Missionnaires entretenus par le Roi , pour les Caraïbes de l'Isle de Saint Vincent ,	91
Joyeux , Capitaine de Cavalerie à la Martinique , donne le terrain pour l'Eglise du Cul-de-sac François ,	166
Isautier , Marchand Provençal , qui avoit épousé une Nègresse ,	190
Islet de Monsieur. Sa description ,	23
Islet à Goyaves. Quartier de ce nom à la Basseterre de la Guadeloupe ,	348

## L

- L** A Dominique, Isle habitée par les  
 Caraïbes, qu'il ne faut pas con-  
 fondre avec Saint Domingue, 300  
 Lamantin ou Manate, poisson. Sa des-  
 cription. Maniere de le pêcher. Vertus  
 de quelques-uns de ses os, 256  
 La Roze, Caraïbe de ce nom, 141  
 Lames ou Ondes de la mer. Remarque  
 de l'Auteur sur le nombre, 133  
 Latanier, arbre. Sa description, & l'u-  
 sage qu'on en fait, 109  
 Latinité d'un Conseiller au Conseil Su-  
 perieur de la Guadeloupe, 192  
 Le Clerc ( le Pere ) Religieux Jacobin,  
 sa mort extraordinaire, 174  
 La Vigne Granval, Capitaine de Milice  
 du Cul-de-sac François, 143  
 Les Saints ou Saintes, petites Isles voi-  
 sines de la Guadeloupe, 302  
 Lezards & Diables, declarez viandes  
 maigres par les Missionnaires, 419  
 Lietard, Officier de Milice à la Gua-  
 deloupe. Son Histoire, 190-360

## M

- M** Ahor ou Mangle blanc. Ses usa-  
 ges, & ses incommoditez, 202  
 Maison Curiale du Macouba, 8



Mancenilier, arbre très-beau & très-dangereux. Sa description, & celle de son fruit. Ses mauvaises qualitez, & celles de son fruit, de son lait, de ses feuilles & de son ombre,	39
Mangle rouge ou Raisinier. Ses fleurs, ses fruits, & l'usage qu'on en fait,	199
Manieres des Caraïbes, pour prendre les Perroquets, & les rendre privez,	113
Manieres differentes de prendre les Crabes,	236
Manieres d'attendrir les volailles que l'on veut manger aussi-tôt qu'elles ont été tuées,	395
Maniere de traiter avec les Caraïbes,	115-130
Massonnier (Guillaume.) Sa fortune & sa reconnoissance,	70
Matatou, table des Caraïbes,	106
Mâture, & voilure des Bâtimens des Caraïbes. Histoire sur ce sujet,	99
Mal d'estomach, espece d'hidropisie. Ses causes & son remede,	231
Mareüil, Lieutenant de Roi de la Martinique. Son origine, & son Histoire,	51
Marigot. Ce qu'on entend aux Isles par ce terme,	327
Melancolie des Creolles, des Nègres, & des Caraïbes, qui les porte à manger de la terre,	17

DES MATIERES. 437

- Mibi & Mibipi, deux liannes ou especes  
d'Ozier. Leurs usages, 240
- Mignat ( Philippe ) Habitant du Ma-  
couba, qui avoit un Nègre forcier, 53
- Mil, Mahis, ou Bled de Turquie. Com-  
ment on le plante. Abondantes récol-  
tes qu'on en fait, les usages, & sa  
qualité, 387
- Mil, de la petite espee, 396
- Missionnaires employez inutilement à la  
conversion des Caraïbes, 89
- Monel, Conseiller au Conseil Supérieur  
de la Martinique. Sa famille & son  
Histoire, 21
- Montagnes Saint Louïs & Saint Robert  
à la Guadeloupe, 334
- Mort du Supérieur général des Jacobins  
à S. Thomas. Ses funeraïlles, 66
- Mort extraordinaire d'un jeune homme à  
la Martinique, 176
- Mulâtres. Comment on les connoît. Re-  
marque sur les Mulâtres, leur état avant  
& après 1674. Histoires sur leur sujet,  
182

N

**N** Egres attaquez du mal d'estomach.  
Comment ils sont traitez par les  
Portugais, 233

Négresse, épouse du sieur Lietard , Officier de Milice à la Guadeloupe ,	363
Nègres sont sujets à être malades par chagrin. Comment ils font un serment ,	11-15
Nègres , & sur tout ceux de la Mine en Afrique , sujets à se desesperer ,	12
Nègre forcier , baptisé par l'Auteur. Son Histoire ,	54
Nègre qui fait pleuvoir ,	57
Négresse qui fait consulter le diable sur sa maladie ,	60
Nègre forcier , qui fait parler un bâton , & est brûlé vif à Saint Thomas ,	65

## O

O Rangiers. Moyen de les conserver , pour les porter en Europe ,	6
Ouragan , tempête extraordinaire. Sa Description. Temps dans lequel il est arrivé , & les désordres qu'il cause ,	278
Ortolans des Isles. Leur description ,	290

## P

P Agalle , espece d'Aviron ou de Rame , dont on se sert à l'Amerique. Description de cet instrument , ses differens usages pour nager , ou pour	
---	--



# DES MATIERES. 439

- p>gouverner. Maniere de s'en servir , &c
- 
- son utilité , 94
- 
- Pagne , morceau de toile , dont les fem-
- 
- mes se couvrent , 147
- 
- Paniers Caraïbes. Leur commodité , &c
- 
- la maniere de les faire , 111
- 
- Paletuvier ou Mangle. Ses differentes es-
- 
- peces , leur description , &c les usages
- 
- qu'on en fait , 194
- 
- Paletuvier de montagne. Sa description,
- 
- & son usage , 206
- 
- Paletuvier ou Mangle ou bois jaune. Sa
- 
- longue durée , & son usage , 209
- 
- Patate , espece de pomme de terre. Sa
- 
- description , sa culture , ses proprie-
- 
- tez , & les diverses manieres de s'en
- 
- servir , 400
- 
- Paul ( le Pere Pierre ) Supérieur général
- 
- des Missions des Jacobins. Son arri-
- 
- vée aux Isles , 291
- 
- Peines qu'encourent les peres des Mu-
- 
- lâtres , 183
- 
- Pensée de l'Auteur sur le Quinquina, 208
- 
- Perroquet , oiseau. Description parti-
- 
- culiere de chaque espece , 211
- 
- Perroquets nez à Paris. Ils ne pondent
- 
- que deux œufs , 217
- 
- Perriques. La troisième & la plus petite
- 
- espece de Perroquets. Leur bonté &
- 
- leur chasse , 218

Pêche aux flambeaux. Comment elle se fait ,	136
Pêche à la main ,	137
Pierres vertes. Leurs vertus , moyen de les connoître , & de s'en servir.	118
Pierres de taille de differente espece,	324
Pirogue , Bâtiment tout d'une piece , dont on se sert à l'Amerique.	92
Pointe à la Rose à la Martinique ,	146
Poissons voraces , attaquent plutôt un chien qu'un homme , & un Nègre qu'un Blanc. Pensée de l'Auteur sur cela ,	33
Pont d'or , Vaisseau. Ses aventures ,	173
Poux de bois , ou Fourmis blanches , insectes. Leur description. Incommodité qu'on en reçoit , usage qu'on en fait pour nourrir les jeunes volailles ,	389
Punition des esclaves marons , & de ceux qui les retirent ,	193

## Q

Quartier & Paroisse des Habitans.	
Raison de ce nom ,	336
Quartier des Plaines ,	358
Quartier de Caillou , ou la pointe Noire ,	361
Quartier de Feri. Sa Chapelle , & les mœurs des Habitans ,	362

DES MATIERES. 441

Quinquina , espece de Paletuvier de  
montagne. Pensée de l'Auteur sur cer-  
te drogue , 206

R

- R** Affinerie de l'Abbé Guefton au  
Bourg de la Basseterre de la Gua-  
deloupe , 325
- Ragny ( le Marquis de ) Gouverneur  
general des Isles vient au secours de la  
Guadeloupe , 347
- Ramiers , Pigeons sauvages. Maniere de  
les conserver en les marinant , 288
- Raisinier , arbre. Usage qu'on fait de son  
bois , de ses feuilles , & de son fruit ,  
199
- Rassade , especes de petites Perles d'é-  
mail de differentes grosseurs , & cou-  
leur , 126
- Reception faite à M. Auger Gouverneur  
de la Guadeloupe , 302
- Refutation de ceux qui disent qu'il n'y  
a point de flux ni de reflux dans  
la Zone torride , & qu'elle est inha-  
bitable , 35
- Religieux de la Charité ont les Amandes  
& les Confiscations des Mulâtres , 184
- Remarques & conjectures de l'Auteur sur  
les poissons carnassiers , 33



Remarque de l'Auteur sur les ondes ou lames de la mer ,	133
Remarque de l'Auteur sur l'usage de la chair des Crabes ,	231
Relation de l'attaque que les Anglois firent à la Guadeloupe en 1691.	340
Remede dont les Nègres se servent pour guérir la teigne des enfans ,	211
Réponse de l'Auteur à une objection qu'on lui pouvoit faire ,	395
Riviere des Gallions. Sa situation. Elle est dangereuse , & pourquoi ,	25-30
Riviere du Pleffis à la Guadeloupe ,	333
Riviere Beaugendre ,	338
Roche ( Philippe ) Habitant du Macouba , attaqué du mal de Siam. Symptomes extraordinaires de cette maladie ,	263
Roche ( George ) Anglois , Habitant d'Antigues. Son Histoire ,	344
Romain ( le Pere ) Capucin. Curé de la Paroisse des Habitans.	337

## S

S Aïlons qui partagent l'Année dans les Isles , & entre les Tropiques ,	272
Sigaloni , Officier de Milice , & habile Chirurgien. Ses soins pour l'Auteur & son Histoire ,	2

## DES MATIERES. 443

- Souphriere de la Guadeloupe. Voyage  
de curiosité, que l'Auteur y fait. Des-  
cription de la Montagne, & des che-  
mins qui y conduisent, & de tout ce  
qu'on y voit, 418  
Sujet du voyage des Caraïbes au Quartier  
du Macouba à la Martinique, 134

### T

- T**endre à Caillou, arbre. Sa des-  
cription, sa durée, & son usage, 384  
Titiri ou Piquet, petit poisson. Sa pêche,  
sa qualité, & quantité, & les diffe-  
rentes manieres de l'apprêter, 274  
Tourelouroux, especes de petites Crabs.  
Leur description, 221  
Tourterelles. Leur description, 288  
Trafic des Habitans du Quartier de Feri, 364  
Touloula, ou herbe aux flèches. Sa des-  
cription, sa vertu, & son usage, 42

### V

- V**Aringhen, Prestre Missionnaire à  
la Dominique, 90  
Vents alifez. Leur cause, leur utilité,  
lieux où ils se trouvent, 27

Ville du Fort Royal de la Martinique ,

171

Vitres. Elles ne sont point en usage aux  
Isles Françoises. Les Anglois s'en ser-  
vent dans les leurs ,

11

Voyage de l'Auteur à la Guadeloupe ,

299

## Z

**Z**One Torride. Elle n'est point in-  
habitable. Réfutation de ce sen-  
timent ,

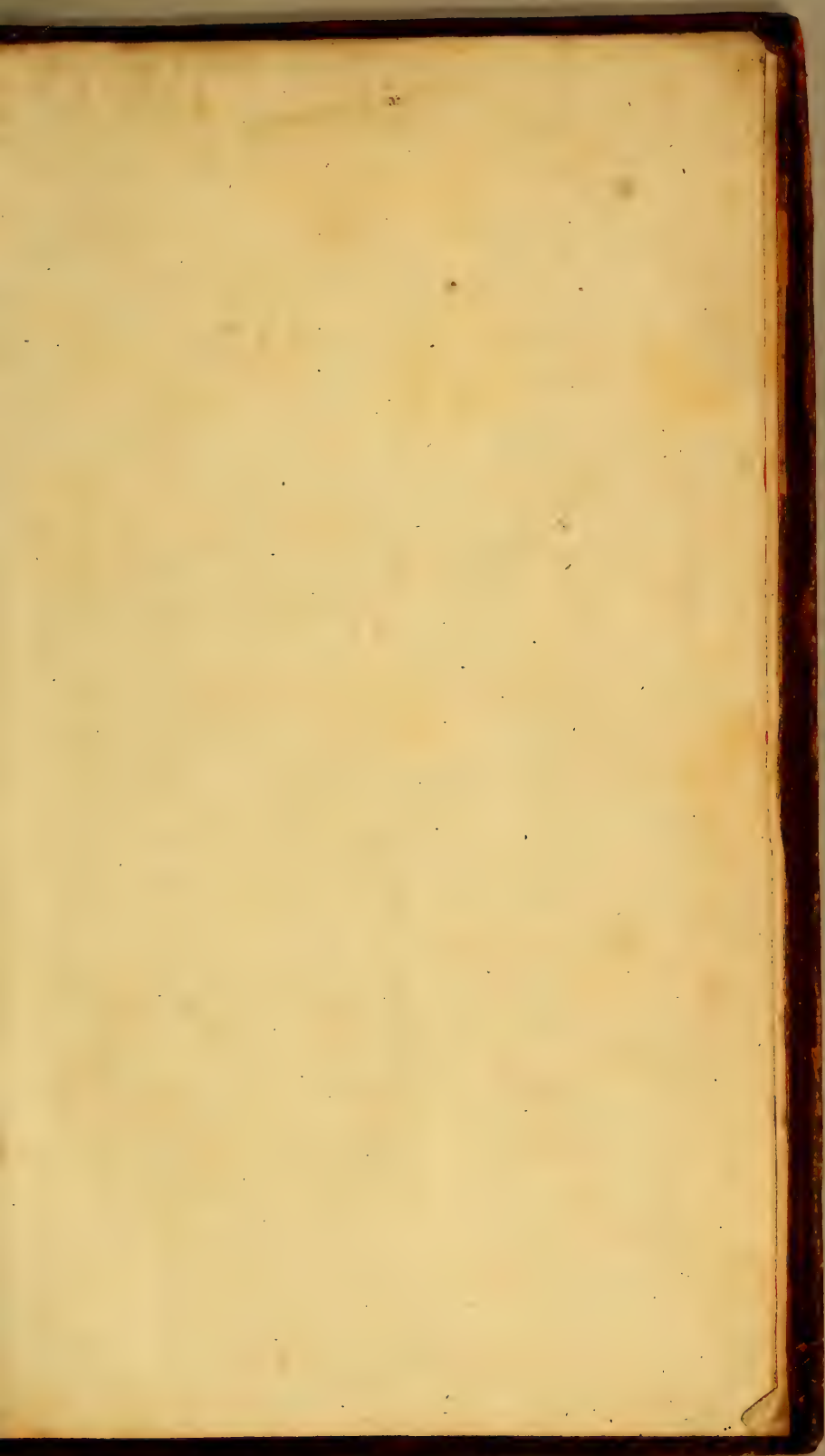
27

*Fin de la Table des Matieres de la  
seconde Partie.*

---

De l'Imprimerie de CH. JEAN-BAPT. DELESPINE,  
Imp. Lib. ord. du Roy , rue Saint  
Jacques , au Palmier , 1741.





35872-2

E742

L114n

v. 2











